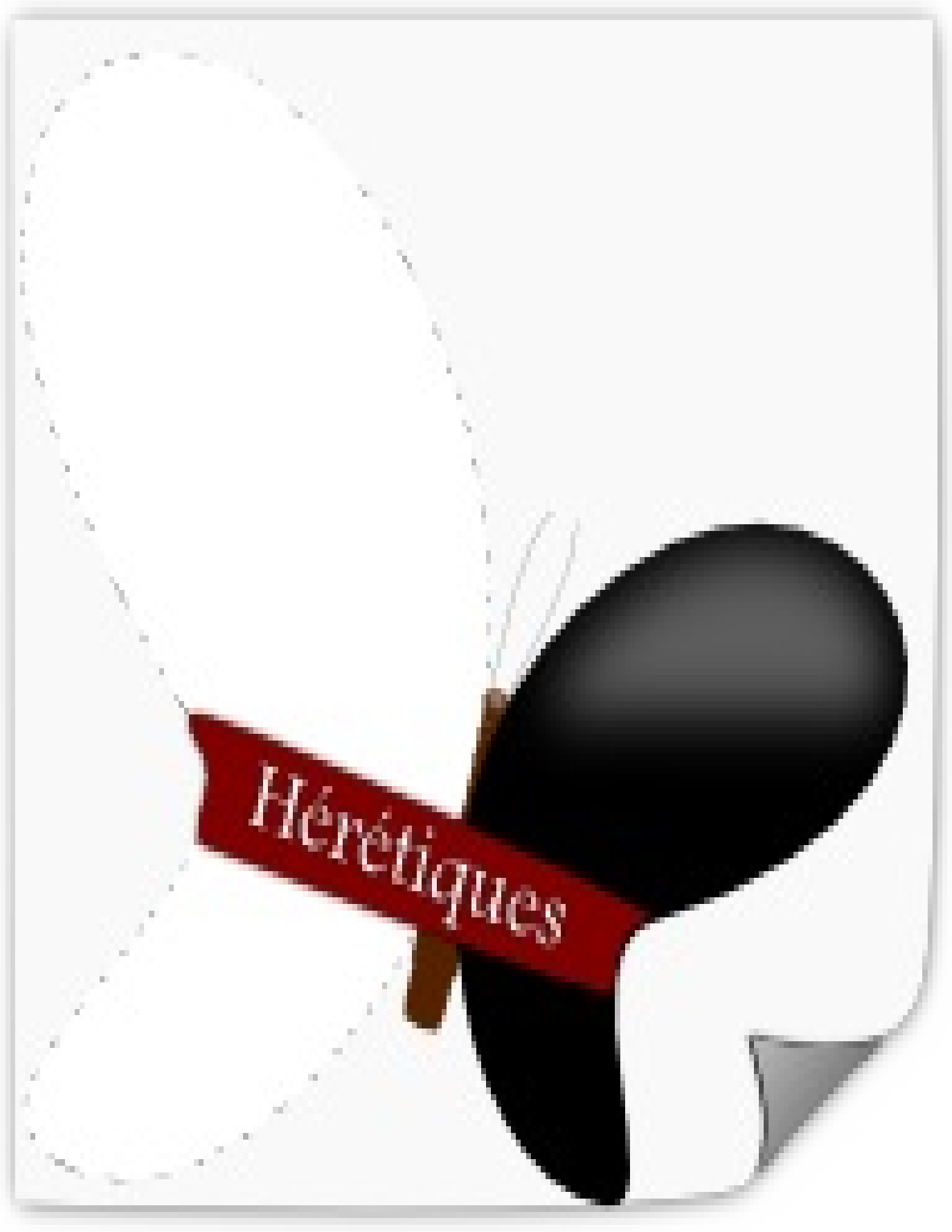


A black butterfly is positioned on a white, torn-edge paper background. A red banner is stretched across the middle of the butterfly's wings. The word 'Hérétiques' is written on the banner in a white, serif font.

Hérétiques

*Ce livre est dédié à la mémoire
de mes parents,*

*A.B. (Bud) Lansdale
et O'Reta Lansdale.*

*Ils ont survécu à la Grande
Dépression, aux récessions, aux
boulots de forçats et aux temps
difficiles – et sans jamais se
plaindre. J'aimerais qu'il y en ait
davantage comme eux.*

PROLOGUE

Les informations ne circulaient pas comme aujourd'hui. Pas à cette époque. Ni à la radio, ni dans les journaux. Et pas dans l'East Texas, en tout cas. Les choses étaient différentes. Ce qui se passait dans un autre comté ne regardait que les gens de là-bas.

Les nouvelles du reste du monde étaient importantes, mais on se foutait des terribles événements qui pouvaient se produire à Bilgewater, Oregon, ou à l'autre bout de l'État à El Paso ou encore plus au nord, dans ce coin perdu d'Amarillo.

À présent, on court après les détails sanglants d'un meurtre, du moment que c'est horrible et que ça tombe une semaine où on n'a rien d'autre à se mettre sous la dent, et ce n'importe où dans le pays, même s'il s'agit de l'assassinat de l'employé d'une petite épicerie du Maine qu'on ne connaît ni d'Ève ni d'Adam.

Dans les années trente, en revanche, quand ce genre d'histoires arrivait dans un comté pas très loin de chez nous, on n'en savait rien, sauf si c'était un parent qui était tué – parce qu'en ce temps-là, comme je viens de le dire, les nouvelles voyageaient plus lentement et les représentants de la loi ne s'occupaient que de leurs oignons.

D'un autre côté, ç'aurait parfois été mieux de voir les nouvelles voyager plus vite – ou voyager, tout court. Mais bon, peut-être qu'au final on n'aurait pas senti la moindre différence.

Qu'importe, ce qui est fait est fait, et même aujourd'hui, à plus de quatre-vingts ans, alors que je suis allongé ici dans cette maison de retraite, dans une chambre empuantie par le fumet de mon corps pourrissant, et que j'attends un repas ou quelque chose qui y ressemble – en purée, en petits cubes et sans goût avec une sonde dans la queue et la télévision branchée sur un talk-show où s'agitent des idiots, les souvenirs d'il y a près de soixante-dix ans me reviennent comme si c'était hier.

Tout cela remonte aux années 1933-1935.

OceanofPDF.com

PREMIÈRE PARTIE

OceanofPDF.com

Je suppose que certains avaient de l'argent à l'époque, mais pas nous. C'était la Grande Dépression. Et de toute façon, si on en avait eu, il n'y avait vraiment pas grand-chose à acheter, ces années-là, à part des cochons, des poulets, des légumes et des denrées de base ; et puisqu'on produisait les trois premiers, c'étaient celles-là qui nous intéressaient, et parfois on faisait du troc pour se les procurer.

Mon père cultivait quelques arpents, et l'endroit où on vivait était plutôt fertile. Le vent avait emporté presque tous les sols du nord et de l'ouest du Texas et aussi ceux de l'Oklahoma, mais l'East Texas était luxuriant et il pleuvait assez pour que tout y pousse rapidement. Même pendant les périodes de sécheresse, la terre avait tendance à retenir un peu d'humidité et on réussissait toujours à avoir une récolte même si elle n'était pas aussi bonne que prévu... En fait, alors que le reste de l'État était épuisé et transformé en poussière, l'East Texas connaissait parfois de terribles trombes d'eau, voire des inondations. On avait plus de chance de perdre une récolte à cause de trop de flotte que de pas assez.

Papa possédait un salon de coiffure, qu'il ouvrait tous les jours, sauf le dimanche et le lundi. Et il était le *constable* ¹ local, vu que personne d'autre n'avait voulu de ce boulot. Pendant un temps, il avait été aussi juge de Paix, avant de décider que c'était trop pour lui. Ce fut Jim Jack Formosa qui le remplaça à ce poste et dès lors papa répéta à qui voulait l'entendre que Jim était foutrement plus efficace que lui pour marier les gens et signer les certificats de décès.

On vivait en pleine forêt, près de la Sabine, dans une maison blanche de trois pièces que mon père avait construite avant ma naissance. Il y avait une fuite dans le toit, pas d'électricité, un poêle à bois qui fumait, une grange branlante un peu plus loin, une véranda où on dormait l'été, protégés par une moustiquaire rapiécée, et un W.C. extérieur que les serpents avaient adopté.

On s'éclairait avec des lampes à pétrole, on allait chercher l'eau au puits et on passait beaucoup de temps à la chasse et à la pêche pour varier les menus. On était propriétaires d'environ deux hectares

défrichés et d'une douzaine d'autres de forêts. On cultivait notre terre sableuse avec l'aide d'une mule nommée Sally Redback. On avait une voiture, mais papa la réservait pour faire son boulot de constable et pour aller à l'église le dimanche. Le reste du temps, on marchait, ou bien ma sœur et moi on se déplaçait sur le dos de Sally Redback.

Notre propriété et les centaines d'hectares qui l'entouraient débordaient de gibier, mais aussi de rougets et de tiques. À l'époque, les grandes forêts de l'East Texas n'étaient pas toutes rasées, et on n'avait pas encore un Forestry Department pour nous expliquer qu'elles avaient besoin de notre aide pour survivre... On se disait simplement que puisqu'elles avaient poussé sans nous pendant des siècles, elles pourraient sans doute continuer à se débrouiller seules encore longtemps. Et en ce temps-là, toutes n'avaient pas de propriétaire, même si l'industrie forestière était déjà importante et commençait à exploser.

Il y avait donc encore de grands arbres et des endroits paumés dans les bois et le long des rives ombragées de la Sabine que seuls fréquentaient les animaux.

On trouvait là une multitude de sangliers, d'écureuils, de lapins, de rats laveurs et d'opossums, quelques tatous, toutes sortes d'oiseaux et beaucoup de serpents. On voyait parfois des bancs de mocassins nager dans la rivière, avec leurs petites têtes diaboliques qui flottaient à la surface comme des nœuds sur un tronc d'arbre. Et gare au malheureux qui plongeait au milieu d'eux ! Et que Dieu bénisse l'idiot qui croyait qu'en nageant en dessous il ne risquait rien parce qu'ils ne mordaient pas sous l'eau. Ils en étaient capables et en plus ils aimaient ça !

Des cerfs, aussi, rôdaient dans ces bois. Il y en avait peut-être moins qu'aujourd'hui, maintenant que les viandards les font pousser comme du blé pour les moissonner avec leurs gros calibres pendant la saison, planqués dans leurs huttes et bourrés comme des coings. Ils les gavent de maïs et ils les habituent à l'homme pour pouvoir les descendre plus facilement et se donner l'impression d'être de grands chasseurs. Flinguer un cerf, transporter sa dépouille dans un pick-up et faire empailler sa tête leur coûtent plus cher qu'une visite chez le boucher du coin où ils pourraient acheter une quantité équivalente de steaks. Ces gars-là aiment bien se barbouiller le visage avec le sang de leurs victimes et prendre des photos, comme s'ils étaient de vrais guerriers. On jurerait que ces foutues bêtes, en face d'eux, étaient armées et dangereuses !

Mais bon, voilà que je recommence à prêcher. J'étais en train d'expliquer comment nous vivions. Et à quel point les forêts étaient giboyeuses.

Et puis il y avait l'Homme-Chèvre.

Moitié chèvre et moitié humain, il aimait bien traîner autour du Swinging Bridge – le Pont Dansant. À l'époque dont je vous parle, je ne l'avais encore jamais vu en chair et en os, mais parfois, la nuit, alors qu'on chassait l'opossum, j'aurais juré que je l'entendais hurler et gémir par là-bas, pas très loin du pont haubané qui pendait bravement au-dessus de la rivière et dansait dans le vent, sous la lune dont les rayons jouaient sur les câbles métalliques comme des fées sautant à la corde.

On racontait qu'il volait des animaux et des enfants. Même s'il n'avait dévoré aucun gosse de ma connaissance, certains fermiers prétendaient qu'il leur avait dérobé du bétail, et des gamins assuraient qu'il avait enlevé des cousins à eux, qu'on n'avait jamais revus.

On disait qu'il n'approchait jamais de la route parce que des pasteurs baptistes y passaient régulièrement à pied ou en voiture et que leur présence sanctifiait les lieux. Du coup, on l'avait appelée Preacher's Road, la Route du Pasteur.

On ajoutait que l'Homme-Chèvre ne sortait pas des marécages de la Sabine. Il détestait les hautes terres. Il avait besoin des marais, d'une épaisse bouillie végétale sous ses pieds – ou ses sabots, plutôt.

À en croire papa, l'Homme-Chèvre n'existait pas. C'était un conte de bonnes femmes qui circulait partout dans le Sud. Pour lui, ce que j'avais entendu, c'était des bruits d'eau et d'animaux. Mais je vous assure, ça vous donnait la chair de poule et ça vous faisait vraiment penser à une chèvre blessée ! M. Cecil Chambers, qui travaillait avec mon père au salon de coiffure, estimait que ce devait être une panthère. Ces bêtes se montraient de temps en temps dans les profondeurs des bois et, d'après lui, elles criaient comme une fille.

Avec ma sœur Tom – euh, Thomasina, mais tout le monde l'appelait Tom parce que c'était plus facile à mémoriser et aussi parce que c'était un garçon manqué – on parcourait ces bois du petit jour à la tombée de la nuit. Ce n'était pas inhabituel pour les enfants, en ce temps-là. Bon sang, ces forêts étaient presque notre second foyer !

On avait un chien, Toby, un mélange de chien de meute, de terrier et de nabot. N'empêche que c'était un putain de chasseur ! Mais pendant l'été 33, alors qu'il sautait contre le tronc d'un chêne pour aboyer après un écureuil qu'il poursuivait, une branche morte se détacha de l'arbre et l'écrasa. Le choc fut si violent qu'il lui paralysa l'arrière-train. Je le ramenai à la maison dans mes bras. Tom et moi, on pleurait et lui, il geignait.

Papa était en train de labourer avec Sally Redback. Il contournait la grosse souche, au beau milieu du champ. De temps en temps, il l'attaquait à la hache et il y mettait le feu, mais elle était têtue et elle était toujours là.

Papa cessa de travailler quand il nous vit, il ôta les courroies de ses épaules et attacha Sally Redback à la fameuse souche récalcitrante. Il nous rejoignit. On allongea Toby devant lui, sur le sol tout juste retourné, et il l'examina.

Contrairement à la plupart des fermiers, mon père n'aimait pas les salopettes. Il portait toujours des pantalons kaki, des chemises de travail, des bottes – et son chapeau de feutre marron. Et quand il voulait se mettre sur son trente-et-un, il enfilait une chemise blanche propre, il passait une cravate noire, il gardait son pantalon kaki et ses bottes et se coiffait d'un meilleur chapeau.

Ce jour-là, il ôta son feutre humide de transpiration, il s'accroupit et le posa sur ses genoux. Il avait des cheveux châtain foncé où le soleil révélait quelques mèches grises. Son visage était long et mince, et ses yeux vert clair étaient doux, mais ils semblaient vous fouiller l'âme quand ils se fixaient sur vous.

Lorsque papa fit bouger les pattes de Toby et essaya de redresser son dos, le chien hurla de douleur.

Il resta un moment silencieux, comme s'il réfléchissait à toutes les éventualités, puis il nous dit d'aller chercher son fusil, d'emmener le pauvre Toby dans les bois et de mettre fin à ses souffrances.

— Ça ne me plaît pas, grommela-t-il à mon intention, mais il le faut.

— Oui, monsieur... répondis-je, mais ces deux mots sortirent de ma gorge comme si eux aussi, à l'exemple de Toby, étaient brisés.

Ces jours anciens peuvent paraître cruels, mais on n'avait pas beaucoup de vétérinaires dans les environs, et de toute façon pas assez

d'argent pour leur amener un chien si on avait voulu. D'autant qu'en ces circonstances, un véto aurait fait la même chose que nous...

À la différence d'aujourd'hui, on s'habitua à la mort dès notre plus jeune âge. C'était comme ça. On y était constamment confrontés car on élevait des cochons et des poulets qu'on tuait pour les manger et on chassait et on pêchait. Ceci étant, je pense qu'on respectait bien plus la vie que, de nos jours, certaines personnes. Et on ne tolérait pas les souffrances inutiles.

Dans des cas comme celui de Toby, on devait se charger nous-mêmes du boulot et non se dégager de notre responsabilité sur quelqu'un d'autre. La question ne fut même pas évoquée, mais il était clair que Toby était notre chien et que c'était donc à nous d'agir. Et plus précisément, comme j'étais l'aîné, c'était à moi d'agir, pas à Tom.

Je pensai un instant demander à maman d'intervenir. Elle n'était pas loin : elle ramassait les œufs au poulailler. Mais je savais que ça n'aurait servi à rien. Elle serait du même avis que mon père.

Tom et moi on pleura un moment, puis on mit Toby dans une brouette. J'avais avec moi mon calibre vingt-deux pour les écureuils, mais pour ce que je devais faire maintenant je filai à la maison et je l'échangeai contre le seize à un coup – de cette façon, le chien ne souffrirait pas. En ce temps-là, les enfants grandissaient le fusil à la main et on leur apprenait à respecter et à utiliser les armes correctement. Car elles faisaient partie de la vie autant qu'une binette, une charrue ou une baratte...

Responsabilité ou pas, j'avais treize ans et Tom n'en avait que neuf. La pensée de tirer une cartouche, comme ça, dans la nuque de Toby et de disperser sa cervelle aux quatre vents de la création n'était pas une perspective réjouissante. Je demandai à Tom de rester ici, mais elle refusa. Elle voulait m'accompagner. Elle savait que j'avais besoin d'être soutenu par quelqu'un. Et je n'essayai pas vraiment de l'en dissuader.

Elle alla chercher la pelle pour enterrer Toby, elle la mit sur son épaule, et on emporta notre bon vieux chien dans la brouette, toujours gémissant. Au bout d'un moment, il se tut. Il restait là, sans bouger, tandis qu'on descendait le chemin. Avec son dos légèrement tordu et sa tête dressée, agitait son museau.

Bientôt, il se mit à renifler plus fort et on comprit qu'il était sur la piste d'un écureuil. Toby avait une façon toute personnelle de vous regarder quand il en levait un, de pointer le nez là où il voulait aller et

puis de se mettre à courir et à aboyer de sa grosse voix. Papa disait que c'était sa méthode à lui pour nous montrer la direction de sa traque avant de disparaître à notre vue. Bon, même s'il avait lancé la chasse, je savais quel était mon devoir – et cependant, je décidai d'attendre un peu avant de lui faire sauter le crâne.

On partit vers l'endroit qu'il nous indiquait et bientôt on filait à toute allure sur une sente étroite tapissée d'aiguilles de pin. Toby aboyait comme un fou. Finalement, on arriva au pied d'un immense hickory.

À son sommet, deux gros écureuils jouaient dans les branches, comme pour nous narguer. Je les abattis tous les deux et les jetai dans la brouette à côté de Toby. Croyez-moi ou pas, il recommença immédiatement à gueuler.

C'était dur de pousser cette brouette sur ce sol irrégulier, mais on s'y employa, oubliant ce qu'on était censés faire de Toby.

Quand notre chien cessa enfin de pister son gibier préféré, il faisait presque nuit, on se retrouvait au beau milieu de la forêt avec six écureuils – un record – et on était claqués.

Toby était estropié, et pourtant je ne l'avais jamais vu aussi efficace. On aurait juré qu'il savait ce qui allait se passer et qu'il essayait de gagner du temps en poursuivant ces bestioles...

On s'assit sous un énorme liquidambar et on laissa Toby dans la brouette avec nos prises. Le soleil dégoulinait entre les arbres telle une prune trop mûre. Tout autour de nous, les ombres grandissaient comme des hommes en noir. On n'avait pas de lampe de chasse. La lune n'était pas encore levée.

— Harry, murmura ma sœur, on fait quoi avec Toby ?

— On dirait qu'il ne souffre plus. Et il a trouvé six écureuils.

— Ouais, dit Tom. Mais il a toujours le dos brisé.

— Je le reconnais.

— On pourrait peut-être le cacher quelque part par ici, et lui apporter à boire et à manger tous les jours ?

— Je ne crois pas. Il serait à la merci de n'importe quel animal. Et ces saletés de rougets et de tiques le dévoreraient vivant.

Moi-même, je me sentais bouffé de partout. Je savais que cette nuit, je passerais un long moment avec une lampe et une pince à épiler pour ôter ces horreurs de mon corps, avant de m'enduire de pétrole et de me rincer

à l'eau. L'été, Tom et moi on était obligés de faire ça presque chaque soir. Les tiques étaient si grosses et si affamées que lorsqu'elles se regroupaient au sommet des tiges dans l'attente d'une proie, les herbes pliaient sous leur poids. Il y avait aussi beaucoup de similies dans les bois et surtout près de la rivière, et d'innombrables rougets toujours prêts à vous sucer... Et parfois, en fin d'après-midi, il y avait de telles quantités de moustiques qu'on aurait dit un nuage noir qui montait des marais.

Pour repousser les tiques et les rougets, on attachait des chiffons imprégnés de pétrole autour de nos chevilles, mais on ne pouvait pas dire que ça marchait, à part que ces saletés ne s'attaquaient pas aux tissus eux-mêmes... Elles se frayaient un chemin sous nos vêtements et sur notre peau et, à la tombée du jour, elles s'étaient installées douillettement sur les parties les plus intimes de nos personnes, elles suçaient notre sang et on avait des marques rouges partout.

— La nuit vient, dit Tom.

— Je sais.

Je regardais Toby. Une toute petite chose dans l'ombre, au fond de la brouette. Quand il vit que je l'observais, il leva la tête et sa queue tapa deux fois sur le bois.

— Je ne crois pas que je pourrai faire une chose pareille, murmurai-je. Je pense qu'on devrait le ramener à papa et lui montrer qu'il va mieux. Son dos est cassé d'accord, mais il peut encore bouger la tête et, maintenant, il remue de nouveau la queue. Ça signifie qu'il n'est pas entièrement paralysé et qu'on n'est plus obligés de le tuer.

— Papa ne verra peut-être pas les choses de cette façon, dit Tom.

— Je le reconnais, mais je peux pas tirer sur Toby sans essayer de lui donner une chance... Merde, il vient quand même d'attraper six écureuils ! Maman sera contente de les avoir. Allez, on le ramène.

On se leva pour partir et soudain, on se rendit compte qu'on était perdus. On avait été tellement occupés à chasser avec Toby qu'on s'était enfoncés loin dans la forêt et qu'on ne reconnaissait plus l'endroit où on se trouvait. On n'avait pas peur, bien sûr – du moins pas pour le moment. On rôdait tout le temps dans ces bois, mais là, il faisait vraiment noir et cet endroit ne nous était pas familier.

La lune s'était levée et elle m'aida à me repérer.

— Faut aller dans cette direction, dis-je. Ça finira bien par nous ramener à la maison ou à la route.

On se mit en marche avec la brouette ; on trébuchait sur les racines, les branches mortes et les ornières, et on se cognait aux arbres. Tout autour de nous, on entendait des bêtes s'enfuir, et je me souvins soudain de ce que Cecil avait raconté sur les panthères et je pensai aux sangliers et me demandai si on ne tomberait pas sur l'un d'eux à la recherche de glands, et je me rappelai aussi que, toujours d'après Cecil, c'était une année où il y avait beaucoup de cas de rage et des tas de bestioles contaminées qui se baladaient dans le coin... Et, du coup, toutes ces pensées me rendirent nerveux et je me mis à tripoter mes cartouches dans ma poche. Il m'en restait trois.

Au bout d'un moment, y eut davantage de mouvements dans les fourrés et je finis par me rendre compte que *quelque chose* avançait à la même vitesse que nous... Quand on ralentissait, ça ralentissait. Quand on accélérail, ça accélérail. Rien à voir avec la traque d'un animal, ni même avec la façon dont un serpent-fouet vous poursuivait parfois. C'était plus gros qu'un serpent. Ça nous chassait comme une panthère. Ou comme un homme.

Toby se mit à grogner. Il avait levé la tête et tous les poils de son dos étaient hérissés.

Je regardai Tom. La lune donnait juste un peu de lumière à travers les arbres et me révéla son visage – et sa terreur.

Je voulais parler, je voulais hurler à l'intention de ce qui était planqué là dans les buissons, mais je craignais que ça le réveille comme une sonnerie de clairon et que, du coup, il nous fonce dessus...

Un peu plus tôt, j'avais cassé mon fusil par sécurité et je l'avais posé dans la brouette, à côté de Toby, de la pelle et des écureuils morts. Je m'arrêtai et je le récupérai. Je m'assurai qu'il y avait bien une cartouche dedans, puis je le refermai d'un claquement sec et posai mon pouce sur la détente.

À présent, Toby faisait vraiment du boucan. Il ne grognait plus, il aboyait carrément.

Je fis un signe à Tom. Elle prit les poignées de la brouette et commença à pousser. Bien sûr, c'était très difficile pour elle, surtout sur ce sol mou, mais c'était à moi de me charger du fusil et nous ne

pouvions pas abandonner Toby ici, pas après ce que nous venions de vivre ensemble.

La chose qui se planquait dans les buissons nous suivit encore un moment, faisant à peine craquer les feuilles sur lesquelles elle marchait, et puis ce fut le silence. On avança un peu plus vite et on n'entendit plus rien. Et on ne sentit plus sa présence non plus.

Je trouvai finalement le courage de casser de nouveau mon fusil, de le reposer dans la brouette et de remplacer ma sœur.

— C'était quoi ? demanda-t-elle.

— J'en sais rien.

— Ça avait l'air gros.

— Ouais.

— L'Homme-Chèvre ?

— Papa dit qu'il n'existe pas.

— Ouais, mais ça lui arrive de se tromper, pas vrai ?

— Presque jamais, assurai-je.

On avança encore un peu, puis on trouva un gué dans la rivière et on traversa en se bagarrant avec la brouette. On n'aurait pas dû passer sur l'autre rive, mais c'était un bon endroit pour le faire et j'avais la frousse et je voulais mettre une certaine distance entre nous et cette chose.

On marcha un moment le long de la berge, et finalement on se retrouva devant un énorme églantier qui s'entortillait autour des arbres et des buissons pour former un formidable mur d'épines et de fleurs. Certaines de ses tiges étaient épaisses comme des cordes, et ses épines étaient longues comme des clous. Ses fleurs exhalaient un parfum puissant et doux dans la brise nocturne, presque aussi doux que du sirop de sorgho.

Cet églantier s'étendait dans toutes les directions et nous encerclait. Ce labyrinthe épineux était trop vaste et trop épais pour qu'on puisse le franchir, trop haut et trop piquant pour qu'on l'escalade ; enroulé dans les branches basses des arbres, il formait même un plafond piquant au-dessus de nous.

Je pensais à Frère Lapin dans son buisson ², mais contrairement à lui je n'étais pas né et n'avais pas été élevé dans un roncier – ce que d'ailleurs je ne regrettais pas.

Je fouillai dans ma poche, en sortis une allumette, souvenir de l'époque où Tom et moi on essayait de fumer des cigarettes de barbes de maïs roulées dans des feuilles de vigne, je l'allumai en la grattant sur mon pouce et je la promenai autour de moi. Je découvris alors qu'une sente assez large avait été ouverte au pied de l'églantier.

Je me penchai et j'avancai l'allumette à l'intérieur. Ça formait une espèce de tunnel d'environ deux mètres de haut sur deux de large. Je ne vis pas son extrémité, mais il avait l'air assez long.

J'éteignis l'allumette avant de me brûler les doigts et je dis à Tom :

— Ou bien on revient sur nos pas, ou bien on entre là-dedans...

Elle considéra l'églantier.

— Je ne veux pas retourner là-bas à cause de cette chose. Et je ne veux pas non plus m'enfoncer dans ce tunnel. On sera piégés comme des rats dans un tuyau. Peut-être qu'elle savait qu'on serait forcés de passer par là et qu'elle nous attend à l'autre bout, comme ce monstre dont papa nous a lu l'histoire... Le monstre moitié homme et moitié vache, tu te souviens ?

— Moitié taureau, dis-je. Le Minotaure.

— Ouais. Elle peut très bien nous guetter là-bas, Harry.

J'y avais pensé, bien sûr.

— Je crois qu'on devrait quand même passer par là. Comme ça, au moins, elle ne pourra pas nous tomber dessus par les côtés. Elle ne pourra arriver que derrière nous. Ou par-devant.

— Et s'il y a d'autres entrées ?

Ça, en revanche, ça ne m'était pas venu à l'esprit. Il pouvait exister en effet des embranchements un peu partout. Et si, un peu plus loin, le boyau se rétrécissait, n'importe qui – humain, animal ou Minotaure – n'aurait qu'à tendre la main pour nous choper, Tom et moi...

— Je prends le fusil, dis-je. Si tu as encore la force de pousser la brouette, Toby veillera sur nous à sa façon ; il nous avertira si quelqu'un se pointe. Et qui que ce soit qui nous saute dessus, je le fracasse.

J'armai mon calibre seize. Tom attrapa les poignées de la brouette, l'engagea dans l'ouverture et, tous les deux, on se lança à l'aventure.

1 Simple agent de police chargé du maintien de l'ordre et faisant office de shérif (N.d.T.). ↩

2 Dans *The Tar Baby*, le roman de l'écrivain du Sud, Joel Chandler Harris, 1848-1908, alias Uncle Remus (N.d.T.) ↩ ↩

[OceanofPDF.com](https://oceanofpdf.com)

L'odeur des fleurs d'églantier était si puissante qu'elle me donnait la nausée. Et dans l'obscurité, il était impossible d'éviter toutes les épines. Elles s'accrochaient à ma vieille chemise, égratignaient mon visage et mes bras. J'entendais Tom derrière moi qui jurait doucement entre ses dents chaque fois qu'elle se blessait.

On progressa un moment sans problèmes, puis je perçus un bruit puissant – le tunnel s'élargit soudain et on se retrouva sur la rive de la Sabine dont les eaux grondaient. Le clair de lune, filtré par les arbres, inondait le paysage d'une couleur de lait caillé.

La chose qui nous avait suivis semblait bel et bien avoir disparu.

J'observai la lune et j'étudiai la rivière.

— On s'est pas mal éloignés, dis-je. Mais je sais ce qu'il faut faire. Il faut longer la Sabine un moment, ce n'est pas la bonne direction, mais je crois que le Swinging Bridge est par là. On le traverse, on rejoint la route et on rentre à la maison.

— Le Swinging Bridge ?

— Ouai.

— Tu penses que papa et maman s'inquiètent ? demanda Tom.

— Oui, j'en mets ma main au feu. J'espère simplement que cette bonne chasse les calmera un peu.

— Et Toby ?

— On verra bien.

À nos pieds, le terrain était assez escarpé. Plus bas, une espèce de sentier courait le long de la berge.

— Le mieux serait de porter Toby et de descendre la brouette jusqu'au bord de l'eau, dis-je. Tu la pousses et je me mets devant pour la retenir.

Je soulevai Toby avec précaution. Il gémit doucement. Tom alla trop vite – elle avança la brouette sans attendre que je sois prêt. Les écureuils, le fusil et la pelle s'en échappèrent et faillirent basculer dans la rivière.

— Putain, Tom !

— Je suis désolée, souffla-t-elle. C'est son poids qui m'a entraînée. Et je raconterai à maman que tu as dit un gros mot !

— Si tu fais ça, je te fous une branlée. En plus, je t'ai entendu jurer sans arrêt dans le tunnel !

Je lui donnai Toby jusqu'à ce que je puisse prendre pied un peu plus bas. À ce moment-là, elle me le repassa.

Alors, je me laissai glisser le long de la berge et je me retins à un grand chêne, près de l'eau. L'églangier avait poussé jusque-là. J'appuyai ma main contre le tronc pour me redresser et j'eus un mouvement de recul.

Ce que je venais de toucher n'était ni un arbre, ni même des épines. C'était mou.

Je m'approchai et je vis une espèce de masse grisâtre accrochée dans l'églangier. La clarté lunaire brillait au-dessus de l'eau et éclairait un visage – une espèce de citrouille creuse, gonflée et ronde, avec deux trous de charbon à la place des yeux. Une dernière touffe de cheveux était collée sur son crâne, comme la laine d'un agneau noir. Le reste du corps, entièrement nu, était tout gonflé et déformé.

C'était une femme.

Un jour, Jake Sterning m'avait montré deux cartes avec des filles à poil dessus. Il avait toujours des trucs comme ça dans ses poches parce que son père était voyageur de commerce ; il vendait du tabac à priser Garrett, mais aussi des « articles fantaisie » sous le manteau.

Les photos de Jake avaient fait naître en moi des sensations que je n'avais pas bien comprises, mais que j'avais trouvées agréables. Mais là, aujourd'hui, c'était tout autre chose et je sus immédiatement pourquoi cette vision me troublait.

Les seins de la femme étaient fendus comme des melons trop mûrs éclatés par le soleil. En l'examinant de plus près, je compris que ce que j'avais pris pour des branches d'églangiers étaient des barbelés attachés autour de son corps grisâtre.

— Merde ! m'exclamai-je.

— Tu recommences à jurer, protesta Tom.

Je remontai un peu le long de la pente, je pris Toby dans les bras de ma sœur, puis je le déposai sur le sol sableux de la rive avant de contempler à nouveau le cadavre. Tom se laissa glisser à côté de moi et aperçut ce que je voyais.

— C'est l'Homme-Chèvre ? demanda-t-elle.

— Non, dis-je. C'est une femme qui est morte.

— Elle n’a pas de vêtements.

— Non, elle n’en a pas. Ne regarde pas, Tom.

— Je ne peux pas m’en empêcher.

— Faut qu’on retourne à la maison et qu’on prévienne papa.

— Gratte une allumette, Harry. Qu’on la voie bien.

Je réfléchis un instant à cette proposition, puis je plongeai la main dans ma poche.

— Il ne m’en reste plus qu’une.

— Allume-1a.

J’obéis. Je levai la flamme au-dessus de nos têtes. Elle vacilla parce que ma main tremblait. La puanteur m’empêcha de m’approcher autant que je l’aurais voulu.

C’était encore plus horrible à la lumière.

— Je pense que c’était une Noire, murmurai-je.

L’allumette s’éteignit. Je redressai la brouette et après avoir ôté la boue de son canon, je reposai mon fusil dedans, puis les écureuils et Toby. Je ne retrouvai pas la pelle. Elle avait dû glisser dans la rivière et le courant l’avait emportée... Cette perte nous coûterait cher.

— Faut se mettre en route, dis-je.

Tom contemplait toujours le cadavre. Elle ne pouvait pas en détacher les yeux.

— Allez !

Je la tirai en arrière. On repartit le long de la rive. Je poussai la brouette de toutes mes forces, mais elle ne cessait de s’enliser dans le sol meuble, et finalement je ne fus plus capable de la déplacer. Avec un bout de ficelle que me donna Tom, j’attachai les six écureuils par une patte et je passai le tout autour de ma taille.

— Tu prends le fusil, Tom, et moi je porte Toby.

Et on se mit en route vers le Swinging Bridge, où l’Homme-Chèvre vivait, à en croire la rumeur.

En temps normal, mes amis et moi on évitait cet endroit. Sauf Jake. Jake n’avait peur de rien. Ou plus exactement Jake n’était pas assez malin pour craindre quoi que ce soit.

Le pont consistait en quelques câbles tendus au-dessus de la Sabine depuis la partie haute des berges. De longues planches étaient fixées à ces câbles à l’aide de crampons en mauvais état et de cordes à moitié

rongées. Je ne savais ni qui l'avait construit, ni quel âge il pouvait avoir. Peut-être que dans le temps c'était un super pont. Mais aujourd'hui, il manquait beaucoup de planches et celles qui restaient étaient pourries et fendues ; les barres de métal enfoncées dans les rives et qui retenaient les câbles étaient bouffées par la rouille et à certains endroits, là où le courant avait emporté la terre, elles étaient en partie mises à jour. Encore quelques bonnes inondations et le pont finirait dans la rivière !

Quand le vent soufflait, le bien nommé Swinging Bridge se balançait. Et quand il soufflait fort, c'était quelque chose ! Je ne l'avais franchi qu'une seule fois, en plein jour, et sans le moindre souffle d'air, et ç'avait déjà été assez effrayant. À chaque pas, il bougeait et manquait de vous ficher à la flotte. Les planches craquaient et gémissaient comme si elles souffraient ; des morceaux de bois pourri s'en détachaient et disparaissaient dans la rivière. En dessous, l'eau était profonde et rapide, elle venait se fracasser sur les rochers, dégringolait le long de plusieurs cascades, puis elle formait de larges tourbillons.

Et là, maintenant, dans l'obscurité, on considérait ce pont et on pensait à l'Homme-Chèvre, au cadavre de cette femme, à ce pauvre Toby, à l'heure tardive et à nos parents qui s'inquiétaient...

— Faut vraiment qu'on traverse, Harry ? demanda Tom.

— Ouais, dis-je. Je passe devant et tu regardes où je mets les pieds. Si les planches me soutiennent, tu n'as rien à craindre.

Le pont grinçait par-dessus la rivière qui rugissait. Il ondulait très doucement comme un serpent se glissant dans l'herbe haute.

J'avais déjà eu du mal, la fois précédente, quand j'avais pu me tenir aux câbles des deux mains – mais là, avec Toby dans les bras, en pleine nuit, et avec Tom qui portait le fusil... Eh bien, ce n'était pas très encourageant.

On avait deux autres possibilités : retourner sur nos pas, ou continuer à descendre la rivière jusqu'au prochain gué, la retraverser et regagner la route. Mais la Sabine était profonde sur plusieurs kilomètres et les bois étaient touffus et il faisait sombre et Toby était lourd et il y avait quelque chose par là-bas qui nous avait traqués. Non, la seule solution, c'était ce pont.

Je respirai profondément, je serrai Toby plus fort contre moi et je posai le pied sur la première planche.

Le pont partit brusquement vers la gauche et revint à sa place encore plus violemment. Comme je tenais Toby, je pus seulement plier les jambes pour tenter d'accompagner le mouvement. Il oscilla longtemps. Je fis un second pas avec encore plus de précaution. Il bougea moins, ce coup-ci. J'avais plus ou moins trouvé le rythme qui convenait.

Je criai à Tom, sans me retourner.

— Marche exactement au milieu des traverses. De cette façon, il ne remue pas trop.

— J'ai la trouille, Harry.

— C'est bon, dis-je. On va y arriver.

Je mis le pied sur la planche suivante, mais elle craqua et je me reculai aussitôt. Un gros morceau s'en détacha et plongea vers la rivière. Il atteignit la surface dans un grand éclaboussement, brilla un instant au clair de lune, tourbillonna dans l'eau marron, franchit les cascades et disparut à ma vue.

Je restai là un instant le cœur au bord des lèvres. Serrant Toby plus fort, j'avancai sur une autre planche en enjambant le vide. Le pont recommença à bouger et Tom hurla.

Au moment où je l'observai par-dessus mon épaule, je la vis lâcher le fusil pour se saisir du câble. L'arme tomba assez loin d'elle et, par miracle, resta coincée entre deux planches. Le pont trembla violemment, je fus projeté contre les câbles de droite, puis contre ceux de gauche. À cet instant, j'aurais juré que j'étais fichu.

Quand le balancement se calma enfin, je posai un genou sur la planche où je me trouvais et je pivotai pour regarder Tom.

— Du calme ! dis-je.

— J'ai trop peur pour continuer... gémit-elle.

— Il le faut. Et il faut aussi que tu ramasses ce fusil.

Au bout d'un long moment, elle trouva enfin le courage de se pencher pour récupérer notre arme. On mit du temps à reprendre notre respiration, puis on recommença à avancer. Ce fut alors qu'on entendit le bruit, en dessous de nous, et qu'on aperçut cette chose.

Elle longeait la rive du côté opposé, sous le pont, tout près de l'eau. On ne la voyait pas très bien car elle se tenait dans l'ombre, à l'écart du clair de lune. Sa tête était immense et elle portait des espèces de cornes ; le reste de son corps était aussi noir qu'un coffre à charbon. Elle se pencha un peu en avant, comme pour nous observer et, à la faveur d'un

rayon de lumière, je remarquai le blanc de ses yeux et de ses dents crayeuses. Elle poussa une lamentation aiguë, comme un rat des bois géant qui se serait fait écraser. Elle recommença une fois, puis se tut.

— Bon Dieu, Harry... souffla Tom. C'est l'Homme-Chèvre. Qu'est-ce qu'on fait ?

J'envisageai de revenir sur nos pas. De cette façon, on mettrait la rivière entre lui et nous. Mais, je le savais, on serait alors obligés de retraverser des kilomètres de forêt. Et s'il franchissait la Sabine à un autre endroit, il pourrait nous reprendre en chasse. À présent, j'étais certain que c'était lui qui nous avait poursuivis, un peu plus tôt, dans les fourrés.

Si on avançait, au contraire, on se retrouverait bien au-dessus de lui, sur la rive supérieure, et plus très loin de la Route du Pasteur. L'Homme-Chèvre n'allait jamais jusque-là. Il s'arrêtait avant. Il était piégé ici, dans les bois et sur les rives de la Sabine.

— Il faut continuer, dis-je.

Je jetai un dernier regard aux yeux et aux dents blanchâtres du monstre et je repris ma progression ; le pont oscillait toujours, mais j'étais beaucoup plus motivé, à présent, et je cheminaï avec efficacité. Et Tom aussi.

Dès qu'on fut presque parvenus de l'autre côté, je regardai en bas de nouveau, mais l'Homme-Chèvre n'était plus là. Je ne savais pas si je ne le voyais plus parce que j'étais mal placé, ou s'il était vraiment parti. N'empêche que je ne pouvais pas m'empêcher de penser qu'il serait là, à nous attendre, quand on descendrait du pont...

Pourtant, lorsqu'on reprit enfin pied sur la terre ferme, il n'y avait, devant nous, que la piste qui fendait la forêt. Éclairée par la lune, elle était déserte.

On s'y engagea. Toby était lourd et je faisais de mon mieux pour ne pas trop le secouer, mais j'étais si effrayé que je n'étais pas très efficace. Il gémissait de douleur.

Plus loin, le chemin se perdait dans l'ombre, là où les branches des arbres se rejoignaient, interceptaient le clair de lune et semblaient enlacer le sol dans une sombre embrassade.

— S'il doit nous sauter dessus, je reconnais que c'est l'endroit parfait, murmurai-je.

— Alors arrêtons-nous.

— Tu veux retraverser le pont ?
— Je ne crois pas.
— Dans ce cas, il faut continuer. On ne sait pas s'il nous a suivis.
— Tu as vu ces cornes sur sa tête ?
— J'ai vu quelque chose. Je crois qu'on devrait échanger nos charges
– au moins jusqu'après ce virage : tu prends Toby, et moi le fusil.
— J'aime bien le fusil, grommela Tom.
— Ouais, mais moi je peux tirer sans qu'il me renverse. Et j'ai les cartouches.

Tom réfléchit un instant.

— Okay, dit-elle finalement.

Elle posa l'arme par terre, je lui passai Toby, puis je ramassai mon calibre seize et on s'engagea dans la courbe obscure.

Au cœur de la nuit, rien ne nous sauta dessus, mais au moment où on approchait de la partie éclairée du sentier, il y eut de nouveaux mouvements dans les bois identiques à ceux qu'on avait entendus dans les buissons, longtemps auparavant.

Une fois encore, quelque chose s'était lancé à notre poursuite.

Dès qu'on ressortit à la lumière, on se sentit un peu mieux. Sans raison, pourtant. C'était juste une sensation comme ça. Parce que le clair de lune ne changeait rien au problème. Je regardai par-dessus mon épaule, dans l'obscurité qu'on venait juste de quitter, et au milieu du chemin, dissimulé dans les ombres, je le vis.

Il était là, immobile.

Il nous observait.

Je ne le dis pas à Tom. Au lieu de quoi, je soufflai :

— Prends le fusil, maintenant, et moi je me charge de Toby. Ensuite, je veux que tu coures le plus vite possible jusqu'à la route.

Tom n'était pas idiote, et sans doute que mes yeux me trahirent – elle se retourna et examina les ombres. Et elle le vit aussi au moment où il disparaissait dans les bois. Elle me tendit le chien, prit le fusil et démarra comme si elle avait le feu au derrière.

Je la suivis de toutes mes forces. Ce pauvre Toby était secoué et les cadavres des écureuils attachés autour de ma taille battaient contre mes jambes. Notre chien gémissait, pleurnichait et jappait.

Finalement, la piste s'élargit, le clair de lune se fit plus brillant. La route d'argile rouge était devant nous. On s'y précipita et dès qu'on

l'atteignit, on se retourna.

Des ombres et des rayons de lune. Des arbres et le sentier.

Personne ne nous poursuivait. On n'entendait plus aucun mouvement dans la forêt.

— C'est bon, maintenant ? demanda Tom.

— J'imagine. On raconte qu'il ne peut pas arriver jusqu'ici.

— Et dans le cas contraire ?

— Ben, il ne peut pas... Je ne crois pas.

— Tu penses qu'il a tué cette femme ?

— Sans doute que oui.

— Comment ça se fait qu'elle soit dans cet état ?

— Les trucs morts gonflent. Tu le sais.

— D'où viennent toutes ses blessures ? Des cornes de l'Homme-Chèvre ?

— Aucune idée, Tom.

On s'engagea sur la route et finalement, après s'être arrêtés plusieurs fois pour se reposer et aider Toby à faire ses besoins en lui soulevant la queue et en lui tenant les pattes, on débarqua à la maison au milieu de la nuit.

OceanofPDF.com

Notre retour ne fut pas vraiment une fête.

Les nuages avaient envahi le ciel et dissimulaient la lune. Dans les buissons, les grillons émettaient des stridulations et les grenouilles coassaient. Lorsqu'on pénétra dans la cour avec Toby, papa nous cria depuis l'obscurité où il se tenait :

— J'ai bien envie de vous botter les fesses à tous les deux !

Une chouette, effrayée par le bruit, s'envola et se découpa un instant sur la légère luminosité du ciel.

— Oui, monsieur, répondis-je.

Papa était assis sur une chaise, sous le chêne – là où, généralement, on se retrouvait pour bavarder ou écosser les petits pois en été. Il fumait la pipe – une habitude qui lui coûterait la vie plus tard. Je vis rougeoyer le tabac quand il le ralluma avec une allumette. Pour moi, ça sentait le bois brûlé et le lait caillé.

On s'approcha de l'arbre et on s'arrêta près de sa chaise.

— Votre mère était folle d'inquiétude, grommela-t-il. Harry, tu sais très bien qu'il ne faut pas rester dehors si tard, et avec ta sœur en plus ! Tu es censé veiller sur elle.

— Oui, monsieur.

— Et je constate que tu as ramené Toby.

— Oui. Je pense qu'il va mieux.

— On ne peut pas aller mieux avec un dos brisé.

— Il a chassé six écureuils, dis-je.

Je sortis mon canif, je coupai la corde attachée à ma ceinture et je lui tendis nos prises. Il leur jeta un coup d'œil dans l'obscurité et les posa par terre à côté de lui.

— Tu as une excuse ? grommela-t-il.

— Oui, monsieur.

— Parfait, alors. (Il se tourna vers Tom.) File à la maison et remplis le tub. Il fait assez doux, ce soir, pas besoin de faire chauffer l'eau. Débarrasse-toi des parasites avec le pétrole et tout ça, puis lave-toi, et mets-toi au lit.

— Oui, monsieur, dit-elle. Mais, papa...

— File à la maison, Tom, répéta mon père.

Elle me regarda, abandonna le fusil et s'éloigna.

Papa tira une bouffée de sa pipe.

— Tu disais que tu avais une excuse ?

— Oui. On a chassé les écureuils, mais on a trouvé autre chose. Il y a un cadavre près de la rivière.

Il se pencha en avant.

— Comment ?

Je lui racontai nos mésaventures. La chose qui nous avait suivis, le tunnel dans l'églantier, la morte, l'Homme-Chèvre... Quand j'eus terminé, il resta un instant silencieux, puis il répondit :

— L'Homme-Chèvre n'existe pas, Harry. Mais cette personne que tu as vue, c'est possible que ce soit l'assassin. Et là-bas dans les bois, elle aurait pu s'attaquer à toi, ou à Tom.

— Oui, monsieur.

— J'irai y jeter un œil tôt demain matin. Tu seras capable de retrouver l'endroit ?

— Oui, mais j'en ai pas envie.

— Je comprends. Pourtant, j'aurai besoin de ton aide.

Papa tapota sa pipe sur la semelle de sa chaussure pour vider la cendre, puis il la fit disparaître dans sa poche.

— Rentre, maintenant, et quand Tom aura fini, débarrasse-toi des parasites, toi aussi, et lave-toi. Tu en es couvert. Donne-moi le fusil et je m'occuperai de Toby.

Je voulus dire quelque chose, mais je ne sus pas quoi. Papa se leva, il prit Toby dans ses bras et je lui tendis l'arme.

— C'est pas de chance qu'un truc pareil arrive à ce brave chien... murmura-t-il.

— Papa, dis-je, je n'ai pas pu le faire... Pas avec Toby.

— C'est bon, fiston.

Là-dessus, il s'éloigna et se dirigea vers la grange, au bord du champ.

Lorsque j'arrivai à la maison, Tom se trouvait sur la véranda de derrière où nous dormions parfois. Ce n'était pas très grand, mais en été avec sa moustiquaire, on y était bien. Il y avait une balancelle attachée à une poutre, deux matelas et un tub en étain qu'on accrochait au mur quand on ne s'en servait pas.

Ma sœur était dans le tub. Maman la frottait vigoureusement à la lumière d'une lanterne suspendue au-dessus d'elles.

À mon entrée, maman, vêtue d'une vieille robe verte, les manches relevées, pieds nus, était agenouillée devant Tom. Elle me jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Ses cheveux de jais étaient coiffés en un gros chignon, et une mèche lui tombait sur les yeux. Elle l'écarta de ses doigts savonneux.

Je ne comprenais pas pourquoi, à l'époque, vu que c'était ma mère et tout, mais chaque fois que je la voyais, je la fixais bêtement. Il y avait quelque chose en elle qui m'empêchait de détacher mon regard de son visage. J'avais juste un début d'explication : ma mère était belle. Des années plus tard, je découvrirais que beaucoup de gens pensaient que c'était la plus jolie femme du comté, et quand je revois les quelques photos que j'ai d'elle de cette époque, et celles de ses seize ans, je reconnais que c'était plus que vraisemblable.

— Tu sais que tu ne dois pas rester si tard dehors, me dit-elle. Et effrayer ta sœur avec des histoires de cadavre !

— Je n'ai pas eu si peur que ça ! protesta Tom.

— Tais-toi, chérie ! souffla maman.

— Je n'avais pas peur.

— Je te dis de te taire !

— Et on n'a rien inventé, maman, répliquai-je.

Je lui racontai brièvement notre découverte.

Quand j'eus terminé, elle demanda :

— Où est papa ?

— Il a emmené Toby à la grange. Son dos est cassé.

— Je sais. Je suis vraiment désolée.

J'attendis le coup de feu. Mais un quart d'heure plus tard, je n'avais toujours rien entendu. Puis papa revint de la grange et il nous rejoignit sur le porche. Il avait le fusil à la main et il fumait sa pipe.

— Je ne crois pas qu'on ait besoin de l'achever, annonça-t-il. (Je me sentis soulagé et je regardai Tom : elle nous observait par-dessous le bras de maman qui lui frottait la tête avec de la lessive de soude.) Il réussit à bouger un peu la queue et les pattes arrière. Tu as peut-être raison, Harry. Il va mieux. Et je n'ai pas été plus capable que toi de faire ce qu'il fallait, fils. Si son état empire, ou s'il reste stationnaire, eh bien on verra... En attendant, il est sous ta responsabilité et celle de ta sœur.

Donnez-lui à boire et à manger, et il faudra aussi penser à l'aider à faire ses besoins...

— Oui, monsieur, dis-je. Merci, papa.

— Je lui ai trouvé une place dans la grange.

Il s'assit sur la balancelle, le fusil sur les genoux.

— Tu as dit que c'était une femme de couleur ?

— Oui.

Papa soupira.

— Ça va compliquer les choses, murmura-t-il.

Le lendemain matin, au petit jour, je partis avec mon père pour le Swinging Bridge. Mais je ne voulais pas l'emprunter de nouveau. Je me contentai de lui montrer du doigt l'endroit en aval, sur l'autre berge, où il trouverait le corps.

— D'accord, dit-il. Je vais me débrouiller, fils. Rentre à la maison. Et ensuite, ce serait bien si tu allais ouvrir la boutique. Cecil risque de se demander où je suis.

Je retournai donc chez nous ; c'était assez loin, mais à la lumière du jour, je n'avais pas peur de l'Homme-Chèvre. Et même, je me sentais courageux. N'avais-je pas survécu alors que j'avais croisé son chemin en pleine nuit ?

Je passai devant la cabane du vieux Mose, mais je ne m'arrêtai pas. Coiffé d'un chapeau de paille qui s'effiloçait, il était assis dans son bateau tiré au sec sur la berge de la rivière et il taillait un bâton avec son couteau.

— Monsieur Mose ! lançai-je.

Il se tourna vers moi et me répondit d'un signe de la main.

Je n'avais aucune idée de son âge, mais je savais qu'il était très vieux. Sa peau noire et rougeâtre était ridée comme un pruneau, et il avait perdu presque toutes ses dents. Le blanc de ses yeux était veiné de rouge à cause de la fatigue et de la fumée du tabac. Il fumait cigarette sur cigarette, qu'il fabriquait lui-même avec du papier à rouler et des barbes de maïs. Elles brûlaient à toute vitesse et il fallait faire la suivante pendant que la première se consumait. Mose m'emmenait souvent pêcher et papa m'avait dit que lorsqu'il était enfant, c'était Mose qui lui avait appris à lui aussi.

J'ai suivi la rive de la Sabine, je me suis arrêté un moment pour chasser les fourmis du cadavre d'un opossum, puis je me suis grouillé de rentrer chez nous.

Je suis passé à la grange pour voir comment allait Toby. Il rampait sur le ventre en bougeant un peu ses pattes arrière. Je le caressai, puis l'emmenai à la maison et je demandai à Tom de lui donner à manger et à boire. Ensuite je récupérai la clé de la boutique, je sellai Sally Redback et gagnai la ville sur son dos, à huit kilomètres de là.

Marvel Creek n'était pas vraiment une ville – et aujourd'hui ce n'est toujours pas beaucoup plus –, et à l'époque, elle n'avait que deux rues : Main Road et West Road. Celle-ci était bordée de deux rangées de maisons. Dans Main Road se trouvaient l'épicerie-bazar, le tribunal, la poste, le cabinet du médecin, le salon de coiffure de mon père, une pharmacie avec un super distributeur de sodas, et les bureaux du journal et c'était à peu près tout. Il y avait des nids de poule dans Main Road et seuls le tribunal, le toubib, la pharmacie et l'épicerie-bazar bénéficiaient de l'électricité.

L'autre curiosité de Marvel Creek, c'était la bande de cochons en liberté du vieux Crittendon.

La plupart du temps, on les tolérait mais, une fois, l'un des plus gros a poursuivi Mme Owens tout le long de West Road jusque chez elle. Vu qu'elle était plutôt bien en chair elle aussi, les hommes du coin – qui n'aimaient pas beaucoup Mme Owens parce qu'elle était Yankee et qu'elle ne manquait jamais une occasion de rappeler que le Nord avait gagné la guerre – nommèrent ce grand moment « la Course des Deux Truies ».

Toujours est-il que Jason, le mari de Mme Owen, qui était barbu et portait des vêtements amidonnés, tira au fusil sur la bête et détruisit l'escalier de sa véranda et un des piliers qui la soutenait. Le toit s'écroula sur lui et sur le cochon. Le cochon s'en sortit, mais pas Jason Owens.

On regretta M. Owens, mais tout le monde fut ravi de se débarrasser de sa veuve qui fila retrouver ses Yankees dans le Nord. M. Crittendon s'efforça de garder ses animaux chez lui une ou deux semaines, mais ils furent bientôt de nouveau lâchés dans les rues et ils recommencèrent à vadrouiller partout. Les piétons les insultaient et les chassaient à coups de pierre. Les cochons s'habituaient à ce traitement et perfectionnèrent

une espèce de saut latéral chaque fois qu'ils entendaient un bruit annonçant l'arrivée d'un projectile.

Notre salon était un petit bâtiment blanc d'une seule pièce construit entre deux grands chênes. Il était cependant assez grand pour contenir un vrai fauteuil de coiffeur et une chaise normale avec un coussin sur le siège et un autre attaché à son dossier. Les clients de papa s'installaient sur le fauteuil et ceux de Cecil se contentaient de la chaise rembourrée.

L'été, on laissait la porte ouverte et la moustiquaire était l'unique rempart contre les mouches qui adoraient se rassembler sur sa toile. Papa préférait ça, pour une raison simple : comme on crevait de chaud dans la boutique, on appréciait le vent qui nous apportait un peu de fraîcheur. Même si, en été, il était brûlant, lui aussi. C'était le genre de température qui vous apprenait à économiser vos mouvements, à rechercher l'ombre et à rester aussi près du sol que possible...

Lorsque j'arrivai, Cecil était assis sur les marches et lisait l'hebdomadaire publié en ville. Le salon n'avait pas vraiment d'horaires précis, mais généralement papa était là vers neuf heures. Cette fois, il était sans doute plus tard quand je me montrai enfin.

Cecil leva les yeux et me demanda :

— Où est ton père ?

J'attachai Sally au tronc d'un des chênes et je déverrouillai la porte tout en lui résumant rapidement ce que papa fabriquait en ce moment.

Cecil m'écouta, secoua la tête, fit claquer sa langue, et puis on entra.

J'aimais l'odeur de notre salon. Ça sentait l'alcool, les désinfectants et les lotions capillaires. Les bouteilles, alignées sur une étagère derrière le grand fauteuil, contenaient des liquides de différentes couleurs. Un rouge, un jaune et un bleu avec un léger parfum de noix de coco. Lorsque le soleil jouait dessus, elles étincelaient comme les bijoux du roi Salomon.

Il y avait un long banc contre le mur, près de la porte, et une petite table avec une pile de magazines aux couvertures vives. Principalement des romans policiers. Je ne ratais jamais une occasion de m'y plonger et, parfois, papa ramenait à la maison ceux qui étaient en trop mauvais état.

Quand on n'avait pas de clients, Cecil les lisait aussi, assis sur le banc, une cigarette roulée entre les lèvres – il ressemblait alors à certains personnages de ces histoires. Dur à cuire, insouciant, efficace.

Cecil était un type imposant, et d'après ce que j'entendais en ville – et, indirectement, de papa –, les femmes le trouvaient mignon. Il avait des cheveux roux bien entretenus, un regard clair et un beau visage avec des yeux aux paupières légèrement tombantes. Il était arrivé à Marvel Creek environ deux mois plus tôt. Comprenant qu'il risquait de se retrouver avec un concurrent, mon père préféra lui confier la chaise supplémentaire et lui donner un pourcentage.

Depuis, il avait un peu regretté sa décision. Cecil était bon travailleur, et papa l'aimait bien – ce n'était pas ça. En fait, Cecil était trop... professionnel. Mon père avait appris le métier sur le tas, alors que Cecil avait suivi une formation et possédait une espèce de certificat qui le prouvait. Papa l'avait autorisé à le punaiser sur le mur, à côté du miroir.

Et en effet, ses coupes étaient parfaites. Bientôt, de plus en plus de clients de mon père attendaient que Cecil s'occupe d'eux. De nombreuses mamans venaient avec leurs fils et restaient là pendant qu'il les coiffait tout en papotant avec elles, en pinçant les joues des gamins et en les faisant rigoler. Cecil était comme ça. Il était capable de devenir ami-ami avec n'importe qui en l'espace d'une minute. Et surtout avec les femmes.

Avec les hommes, il discutait de pêche. Sa barque était attachée sur le toit de sa voiture et il filait à la rivière chaque fois qu'il en avait l'occasion. Il aimait bien prendre deux jours de congé pour aller camper. Il ramenait toujours beaucoup de poissons et parfois des écureuils qu'il distribuait volontiers. Et il nous réservait systématiquement ses plus grosses pièces.

Mon père aurait refusé de l'admettre, mais ça lui tapait sur les nerfs de constater à quel point Cecil était populaire. Surtout que chaque fois que maman venait au salon, elle était toute bizarre quand Cecil la regardait et elle rougissait. Et elle riait lorsqu'il disait des trucs qui n'étaient même pas drôles.

Cecil m'avait coupé les cheveux plusieurs fois, quand papa était occupé, et c'était quelque chose, je vous assure. Il adorait parler et il racontait de super histoires sur les endroits où il était allé. Partout aux États-Unis, partout dans le monde. Il avait participé à la Première guerre mondiale et il avait assisté à quelques-unes de ses batailles les plus affreuses. Il l'avouait, mais il n'en disait pas davantage. Comme si ces souvenirs-là le faisaient souffrir.

S'il restait discret sur cet épisode, c'était une vraie pipelette pour tout le reste. Il me charriait sur les filles, et parfois papa jugeait que ça allait un peu trop loin et il lui lançait un regard noir. Je les voyais dans le miroir au-dessus du banc où on lisait, celui qui permettait aux clients de regarder le coiffeur jouer des ciseaux. Cecil notait la réaction de papa, lui répondait d'un clin d'œil et changeait de sujet. Mais y revenait toujours, et il s'intéressait à mes petites amies éventuelles – alors même que je n'en avais pas. Ainsi, grâce à lui, j'avais le sentiment d'avoir grandi, de participer aux rituels et aux préoccupations des hommes.

Tom l'appréciait aussi et, en fait, elle avait pour lui un béguin de petite fille ; il lui arrivait de venir au salon juste pour lui traîner autour, et s'il était d'humeur, il lui lançait quelques compliments et parfois même il lui donnait une pièce. Ça m'allait, car ça signifiait que j'en aurais probablement une moi aussi.

Le plus étonnant, chez lui, c'était sa façon de couper les cheveux. Ses ciseaux étaient comme le prolongement de sa main. Ils brillaient, tournaient et travaillaient avec de simples mouvements du poignet. Quand j'étais assis sur sa chaise, mes cheveux taillés faisaient un halo autour de moi dans le soleil et ma tête était la création d'un sculpteur qui métamorphosait en œuvre d'art une masse de mèches folles... Cecil ne ratait jamais un coup de ciseaux et ne vous piquait jamais non plus avec leurs pointes – hélas, on ne pouvait pas en dire autant de papa. Quand Cecil me frictionnait avec une huile épiciée, qu'il me dessinait une raie et me donnait un dernier coup de peigne et puis qu'il faisait tourner la chaise pour que je me voie dans l'autre miroir, le plus proche, je n'étais plus la même personne. J'avais l'impression d'être plus âgé et plus masculin.

En revanche, quand papa avait fini sa coupe et qu'il me disait de descendre du fauteuil (lui, il ne me faisait jamais pivoter pour me permettre de me regarder dans la glace comme avec ses clients adultes), je n'étais toujours qu'un enfant. Les cheveux courts.

Ce jour-là, puisque papa n'était pas là, j'en profitai pour demander à Cecil s'il ne voulait pas me faire une coupe. Il accepta et termina avec un coup de rasoir autour des oreilles pour éliminer le duvet qui résistait aux ciseaux. Ensuite il me frictionna avec une lotion et me massa la nuque avec le pouce et les doigts. Ça me donna chaud, j'eus des picotements partout et je me sentis tout chose.

À peine étais-je descendu du fauteuil que le vieux Nation arriva dans sa charrette tirée par sa mule. Il entra dans le salon, accompagné de ses deux grands fils. Ethan Nation était un homme imposant, en salopette, avec des poils qui lui sortaient des oreilles et du nez. Ses garçons étaient des versions de lui-même avec de grandes oreilles et des cheveux roux. Tous les trois chiquaient du tabac, sans doute depuis leur naissance, et là où elles n'étaient pas vertes par manque de brossage, leurs dents étaient marron... Ils avaient toujours des boîtes sur eux, dans lesquelles ils crachaient entre deux phrases. Leurs conversations étaient émaillées de jurons qu'à cette époque on ne prononçait pas souvent en bonne compagnie.

Ils ne débarquaient jamais ici pour une coupe non. Ils se taillaient eux-mêmes les cheveux avec un bol et des ciseaux. Ils s'installaient sur le banc et ils déchiffraient ce qu'ils pouvaient dans les magazines jusqu'à ce que leurs lèvres soient fatiguées d'ânonner, ou bien ils se plaignaient de ce que les temps étaient difficiles.

Selon papa, « les temps étaient difficiles » pour eux surtout parce qu'ils étaient si paresseux qu'ils ne se fatiguaient même pas à ôter les fientes d'oiseaux sur une chaise avant de s'asseoir... Et quand des clients arrivaient, ils ne bougeaient pas leurs fesses, alors même qu'ils n'étaient pas là pour se faire coiffer. Papa prétendait qu'ils avaient « autant de bonnes manières qu'un bouc ». Un jour, alors qu'il pensait que personne ne l'entendait, je l'ai surpris qui blaguait avec Cecil à ce sujet :

— Prends les cerveaux de la famille Nation, fabrique un bouchon avec et plante-le dans le cul d'un moucheron et puis secoue ton foutu insecte... Ça fera le bruit d'une balle de revolver roulant dans le coffre d'une voiture.

Cecil n'éprouvait aucune sympathie pour eux, mais il veillait toujours à être poli, et comme disait papa, cet homme-là adorait tellement bavarder qu'il aurait demandé au diable combien de brasiers il allait lui allumer sous les orteils...

Dès que le vieux Nation se fut assis, Cecil annonça :

— D'après Harry, il y a eu un meurtre.

Je ne savais pas ce que mon père allait penser de ma grande gueule. Papa, lui aussi, aimait bien discuter, mais en général c'était pour de bonnes raisons. Et quand ce n'était pas vos oignons, il savait se taire.

Maintenant que c'était dit, je fus obligé de raconter de nouveau toute l'histoire. Enfin, presque toute. Je ne sais pas pourquoi, mais je préfèrai ne pas évoquer l'Homme-Chèvre.

Quand j'eus terminé, M. Nation resta silencieux une seconde, puis il grommela :

— Ben, une négresse de plus ou de moins, ça ne changera pas le monde. Ton père est allé enquêter là-dessus ?

— Oui, monsieur.

— Ben, ça doit probablement le contrarier. Il a toujours été de ceux qui s'inquiètent pour les négros. Il n'aurait pas dû s'en mêler. On n'a qu'à laisser les nègres s'entre-tuer, et ensuite plus personne n'aura à s'emmerder avec eux.

Je n'avais jamais vraiment réfléchi aux opinions personnelles de mon père, mais il m'apparut soudain qu'elles étaient à l'opposé de celles de M. Nation et que ce gars-là, s'il aimait bien passer le temps dans notre salon de coiffure, n'appréciait pas vraiment papa. Et du coup, je me sentis bien et, à cet instant, mesurant le contraste entre les deux hommes, je songeai que mes idées et celles de mon père, au moins sur la question raciale, seraient pour toujours identiques...

Un peu plus tard, doc Taylor arriva. Ce n'était pas le médecin officiel de Marvel Creek – juste l'assistant du docteur Stephenson, un vieillard grognon qui nous avait soignés quelquefois, ma famille et moi. Stephenson, avec son air revêché et ses cheveux blancs, ressemblait à l'idée que je me faisais de Scrooge ¹ dans cette histoire des fantômes de Noël.

Doc Taylor était grand et blond et il souriait facilement. Les femmes l'aimaient encore plus que Cecil. Il avait toujours un mot gentil pour tout le monde et il adorait les enfants. Il traitait Tom comme une princesse. Un jour qu'il était passé chez nous pour l'examiner parce qu'elle avait un mauvais rhume, il lui avait amené un petit sac de bonbons. Je m'en souviens bien parce qu'elle ne m'en avait pas donné un seul. Quand je revis doc Taylor la fois suivante, je le lui racontai. Il éclata de rire et il répondit :

— Bon. Les femmes, elles ont des façons bien à elles. Il faut l'admettre.

Il ne m'expliqua pas ce commentaire sybillin et il ne m'offrit pas non plus d'autres bonbons, et du coup j'éprouvais un léger ressentiment à

son égard.

Autour du cou, doc Taylor portait une pièce française attachée à une chaîne. Elle avait été cabossée par une balle allemande. Elle était dans la poche de sa chemise au moment où on lui avait tiré dessus et, selon lui, elle lui avait sauvé la vie... Un soir où maman mentionna cette anecdote en ajoutant que notre toubib « avait eu beaucoup de chance », papa ricana :

— Ouais, eh bien, pour moi, il a tapé dessus avec un marteau et il a inventé ce truc à dormir debout. Ça lui fait quelque chose à raconter aux femmes.

Toujours est-il que je fus content de le voir arriver, ce matin-là. Cela fit un peu retomber la tension. Il se mit à parler de tout et de rien avec Cecil qui lui coupa les cheveux.

Puis on eut la visite du révérend Johnson, un pasteur méthodiste, et M. Nation, sentant la pression, embarqua ses fils dans sa charrette pour aller casser les pieds à quelqu'un d'autre dans la rue. Cecil parla du meurtre au révérend Johnson qui, agacé, préféra changer de sujet.

Papa fut de retour plus tard dans la journée. Lorsque Cecil l'interrogea sur le cadavre, mon père me jeta un coup d'œil et je compris que j'aurais dû me taire.

Il ne donna aucun détail nouveau, cependant.

— J'aurais bien voulu ne pas voir une chose pareille, murmura-t-il, et ça me déplait vraiment que mes gosses aient été témoins de ça.

— J'ai vu un certain nombre de morts pendant la guerre, dit Cecil, mais c'était la guerre, pas un meurtre. J'avais quinze ans. J'avais menti sur mon âge et comme j'étais grand, ça a marché. Mais si c'était à refaire, j'évitais.

Sans rien ajouter, il prit un peigne sur l'étagère, puis il s'approcha de moi, redressa ma raie et arrangea mes cheveux.

1 Personnage principal du roman de Dickens, *Un chant de Noël* (N.d.T.). ←

Je traînai un moment au salon, il n'y eut qu'un seul client et personne ne parla de choses qui m'intéressaient. Aucun nouveau magazine non plus. Et donc, une fois que j'eus balayé les cheveux coupés, papa me donna deux cents et me libéra.

Je filai à l'épicerie-bazar où je passai un long moment à regarder les rouleaux de tissus de différentes couleurs, les harnais de mule et toutes sortes d'articles de mercerie, les textiles, diverses babioles et tout ça. Finalement, j'hésitai entre un Dr Pepper ¹ dans le tonneau de glace et des sucettes à la menthe.

Je me rabattis sur ces dernières. Je pus m'en payer quatre avec mes deux cents. Le propriétaire, M. Groon – un chauve au visage rose, et un homme généreux – me lança un clin d'œil et m'en donna six ; il les emballa dans un papier et les mit dans un sac. Je les ramenai à notre salon pour les récupérer plus tard, puis je partis traîner en ville, puisque je n'avais plus rien à faire chez mon père.

De temps en temps, j'aimais bien rendre visite à Miss Maggie. C'était sous ce nom-là que la plupart d'entre nous la connaissaient. Pas Maggie ni Auntie ² comme on appelait beaucoup de vieilles femmes de couleur – simplement « Miss Maggie ».

La rumeur disait qu'elle avait cent ans. Pourtant, elle travaillait encore tous les jours et réussissait à cultiver son petit bout de terre à l'aide d'un mulet nommé Matt. Cet animal était si bien dressé qu'il était capable de tirer la charrue le long d'une rangée de maïs encore mieux que notre Sally Redback. Miss Maggie disait que le plus difficile, c'était de l'atteler, mais qu'ensuite, c'était lui qui faisait tout le boulot. Et on pouvait la croire, si on considérait que l'hectare qu'elle labourait était très sablonneux et que la vieille dame avait des jambes à peu près de la taille du manche d'une binette et qu'elle n'était pas plus haute qu'un gamin.

Elle était noire comme la nuit, ridée comme une terre érodée, et ses cheveux torsadés étaient clairsemés. Elle s'habillait de robes de coton qu'elle fabriquait à partir de sacs de pommes de terre ou d'aliments pour

animaux, elle portait des chaussettes d'homme et des chaussures noires bon marché commandées dans le catalogue *Sears et Roebuck*. Quand elle sortait, elle se coiffait d'un grand chapeau noir avec le bord non relevé et le fond bien rond. On racontait qu'il était à son mari – un individu qui la battait volontiers et avait finalement filé avec une femme de Tyler.

Le terrain qu'elle possédait avait appartenu au père du vieux Flyer. Après la Guerre de Sécession et l'émancipation des esclaves, il avait gardé Miss Maggie à la ferme comme servante. Plus tard, pour la remercier de son dévouement, il lui avait légué un morceau de terre d'une douzaine d'hectares. Elle en avait conservé deux et demi pour y construire une maison et une grange et y faire quelques cultures, et elle avait revendu le reste à la ville de Marvel Creek. On disait qu'elle avait planqué l'argent de cette transaction dans un bocal enterré dans sa cour. Un certain nombre de voleurs potentiels étaient venus creuser des trous autour de chez elle, mais après quelques coups de fusil de chasse au-dessus de leurs têtes, les recherches cessèrent et on en vint à penser qu'elle avait dépensé tout son magot.

L'enclos de Matt se trouvait devant la maison – c'était un simple carré formé par une corde attachée à quatre poteaux. Le mulet y avait un petit abri où il disposait toujours d'eau fraîche, de céréales, d'enveloppes d'épis de maïs et tout ça. Matt mettait un point d'honneur à ne pas s'échapper de là. C'était un marché très honnête et il le savait.

Il y avait aussi un parc à cochons, où un petit goret batifolait dans une boue épaisse lui arrivant aux chevilles et jouait du groin dans un tub numéro dix vide.

Sur une corde à linge tendue entre la maison et un arbre à chapelets étaient accrochés des draps et ce que les femmes de ma connaissance appelaient des « petits dessous », c'est-à-dire des sous-vêtements.

L'habitation de Miss Maggie était une simple cabane usée par les intempéries, avec un toit branlant en papier goudronné et une véranda minuscule sous laquelle un certain nombre de poules et un occasionnel chien errant aimaient se reposer pendant la chaleur de la journée. Un fauteuil à bascule, en rotin tout déformé, y trônait. La maison elle-même penchait légèrement vers la droite. La moustiquaire de la porte était poussiéreuse et celles des trois fenêtres étaient rapiécées. Miss Maggie descendait des stores jaunes en toile huilée quand le soleil ou son intimité l'exigeaient, et les vitres étaient constellées de chiures de

mouches. En été, elle gardait tout ouvert pour laisser entrer l'air à travers les moustiquaires qui servaient surtout de remparts aux mouches. Quand on avait des animaux si près d'une habitation, ces saletés étaient deux fois plus mauvaises.

Je m'approchai de la porte et chassai toutes celles qui y étaient agglutinées. Miss Maggie était en train de sortir des petits pains du four de sa cuisinière à bois. Je les sentais et j'en salivais à l'avance. Quand je l'appelai par son nom, elle se retourna et m'accueillit comme à son habitude. Ses cheveux tressés étaient plus blancs qu'à ma dernière visite.

— Hé, mon garçon. Viens ici et assieds-toi.

Je dispersai de nouveau les mouches et j'entrai. Je m'installai à sa table minuscule sur une chaise un peu bancale. Elle plaça quelques petits pains sur une assiette en étain cabossée et y versa du sirop de sorgho d'une casserole qui chauffait sur sa cuisinière. Elle me dit de manger. Je ne me fis pas prier.

Ces petits pains étaient si tendres qu'ils fondaient dans la bouche. Quant au sorgho qu'elle avait sans doute échangé contre son maïs, c'était le meilleur jamais écrasé dans un moulin tourné par un mulet et jamais cuit par une main humaine...

Tout en savourant cette nourriture, je regardai le fusil de chasse à double canon posé sur deux grands clous plantés dans le mur, et son chapeau noir accroché juste à côté. Elle s'assit en face de moi et se mit à mastiquer. Un moment plus tard, elle annonça :

— Je crois que je vais me faire frire un peu de porc salé. Tu en veux ?

— Oui, m'dame.

Elle ouvrit le chauffe-plats de sa cuisinière, en sortit des bouts de porc. Ils fumaient déjà, et il aurait suffi de les réchauffer. Mais elle préféra jeter un peu de lard dans une poêle et remettre du bois dans le foyer. Ce fut bientôt prêt. On dévora la viande et d'autres petits pains. Finalement, elle murmura :

— Toi, tu crèves d'envie de me raconter quelque chose, j'ai l'impression que tu vas exploser !

— Je ne sais pas si j'ai le droit, répondis-je.

— Eh bien, dans ce cas, tu n'es pas obligé de cracher le morceau.

— Mais on ne m'a pas exactement interdit non plus d'en parler.

Elle me sourit. Il lui restait deux dents sur la mâchoire supérieure, et quatre sur l'autre, dont une ne semblait pas si bonne que ça. Et pourtant

elle se débrouillait bien avec les petits pains et le porc salé.

Je pensais que ce que je dirais à Miss Maggie ne porterait pas à conséquence. Elle n'irait pas le rapporter à papa, et donc je lui fis part de ma découverte de la femme noire dans les marais et de la course-poursuite avec la Chose, dans les bois.

Quand j'eus terminé, elle secoua la tête.

— C'est une honte, grommela-t-elle. Personne n'interviendra. Ce sera juste un nègre mort de plus.

— Papa va s'en occuper, assurai-je.

— C'est le seul qui pourrait, en effet, mais probablement qu'il s'en gardera. Il n'a personne à ses côtés. Ils l'écraseront, mon garçon. Le mieux, c'est que la vie continue et qu'on oublie tout ça.

— Vous ne voulez pas qu'on attrape le coupable ?

— On ne l'attrapera pas. Tu peux en être sûr. Les miens ne sont que des fétus de paille, fiston. Le vent les emporte et personne ne s'en soucie. Pour subir les foudres de la loi, il aurait fallu que ce meurtrier s'attaque à un Blanc.

— Ce n'est pas juste, dis-je.

— Ne crie pas ça sur les toits, ou, sinon les gars du Klan te rendront visite.

— Mon père les chasserait.

Elle ricana.

— Il peut toujours essayer. (Elle m'étudia un long moment.) Tu aurais intérêt à ne plus traîner dans ces bois, fils. Quelqu'un qui est capable de ça, ça ne le gênera pas de s'en prendre à des gamins. Tu m'entends ?

— Pourquoi un être humain fait-il des choses pareilles, Miss Maggie ?

— Il n'y a que Dieu qui en connaisse la raison. Je pense que c'est un Ambulant.

— *Un Ambulant ?*

— C'est comme ça qu'on surnomme les hommes qui agressent les femmes de cette façon. En tout cas, c'est comme ça que mon père les appelait.

— Et c'est quoi, un Ambulant ?

Miss Maggie se leva, sortit une petite boîte verte de son placard et la posa sur la table. Elle l'ouvrit, y prit un morceau de tabac à chiquer qu'elle plaça entre sa joue et ses gencives.

Je savais qu'elle allait se lancer dans une histoire. Le tabac, cette position confortable, c'était sa façon à elle de se préparer. C'était comme ça qu'elle m'avait raconté les aventures du bébé de goudron ³ et l'épisode du gros serpent des marécages tué en 1910. Il paraît que c'était un mocassin de quatorze mètres de long et que, lorsqu'on l'ouvrit, on trouva un enfant mort dans son estomac. Quand je rapportai ça à mon père, il se contenta de ricaner.

Dehors, un nuage dissimula le soleil ; la lumière, qui entrait par les fenêtres graisseuses et par la porte, s'assombrit. Je regardai les mouches qui formaient une masse noirâtre sur la moustiquaire, comme si elles aussi voulaient entendre le récit de Miss Maggie... Elles dessinaient une ombre sur le sol et sur la table comme un nuage chargé de pluie.

Dans le lointain, j'entendis les cliquetis d'un chariot, puis le bruit d'une voiture. Il faisait chaud – et encore plus dans la cabane à cause du poêle à bois et de la petitesse de la pièce. Je me sentais bien, et presque somnolent.

— Ces canailles d'Ambulants, ce sont des gens que tu n'as pas intérêt à fréquenter, mon garçon... Ils veulent quelque chose à n'importe quel prix. Et ils le veulent tellement qu'ils passent un marché.

— Quel genre de marché ?

— Avec le Diable.

— Oh-oh. Qui aurait envie de ça ?

— Certaines personnes, oui. Y'avait ce Noir nommé Dandy, début 98. L'année où le gros ouragan a ravagé Galveston. J'avais une sœur, là-bas, et elle s'est noyée à ce moment-là.

— Vraiment ?

— Oui oui. Ils ont rassemblé tous les corps et ils les ont incinérés, fils. Je ne sais rien d'autre, à part qu'elle a dû se noyer. Et s'ils l'ont retrouvée, alors ils l'ont brûlée. Ils n'avaient pas d'autres solutions, vu qu'il y avait trop de cadavres. Des Noirs. Des Blancs. Des femmes et des enfants.

C'était intéressant, mais je ne souhaitais pas la voir trop s'écarter de son histoire sur les Ambulants et sur Dandy. Je demandai :

— Et pour Dandy ?

— Dandy ? Eh bien, il adorait le violon, mais il n'était pas bon. Il n'arrivait pas à faire chanter son instrument... Il aurait aimé être un vrai musicien, mais excepté un air ou deux qu'il jouait à sa famille – qui

supportait ça tant bien que mal –, il était nul. Alors tu sais ce qu'il a décidé, Petit Homme ?

— Non, m'dame.

— Il a acheté du whisky et il en a bu un peu et puis il a fait de l'eau dedans. Tu vois, il a pissé dans la bouteille.

— Dans le whisky ?

— C'est bien ce que j'ai dit. Il a fait son truc dans cette bouteille jusqu'à ce qu'elle soit remplie de nouveau. Il a rendu ce qu'il avait bu, quoi. Puis après avoir remis le bouchon, il l'a bien secouée. Tu as compris pourquoi ?

— Non.

— Parce que c'est ce que préfère le Vieux. Il pense que l'urine d'un homme donne meilleur goût à l'alcool.

— *Le Vieux* ?

— Le Vieux a d'autres noms. Satan. Belzébuth. Le Diable. En fait, quand tu l'appelles, tu ne sais pas si c'est à lui que tu parles ou à un de ses lieutenants, mais ça n'a pas d'importance. Dandy, tu vois, essayait de devenir un Ambulant.

Miss Maggie s'interrompt pour cracher. Elle prit une grosse tasse craquelée sur une étagère à côté de la cuisinière, derrière elle, et y lança un grand jet de tabac. Puis elle s'essuya la bouche du revers de la main.

— Pour réussir ce que Dandy voulait faire, il faut descendre au plus profond des marécages et trouver un carrefour.

— Il y en a partout, Miss Maggie.

— Oui oui. Mais le meilleur endroit pour rencontrer le Diable ou un de ses soldats, c'est au cœur des marais, au croisement de deux chemins. Et tu dois y être exactement au moment où les deux aiguilles sont en haut.

— Les deux aiguilles ?

— De l'heure, fiston. Au douzième coup de minuit. T'as intérêt à avoir une montre qui marche bien. Parce que tu n'as pas le droit d'être en retard. Il faut te tenir au milieu du carrefour avec cette bouteille de whisky où tu as pissé.

— Dandy a fait ça ?

— C'est ce qu'on raconte. Il s'enfonce donc dans les marécages avec son whisky, son violon et son archet, il se plante à l'intersection de ces

deux chemins et, en effet, juste au moment où il craque une allumette pour vérifier l'heure sur son oignon, quelqu'un lui tape sur l'épaule.

« Il se retourne brusquement et se retrouve face à face avec le Diable. Il a une bonne grosse tête de citrouille, et il porte un costume noir serré et des chaussures cirées de la même couleur, et il arbore un grand sourire et il demande à Dandy, en indiquant la bouteille d'un signe du menton : « *C'est-y pour moi ?* » Et Dandy, il répond : « *Oui, si vous êtes le Diable.* » Et la citrouille, elle dit : « *Je suis ce que tu pourrais appeler son premier lieutenant, Buth.* »

— Buth ?

Miss Maggie s'interrompt de nouveau pour cracher dans sa tasse.

— Oui, oui. Buth. J'ai toujours pensé que Buth, c'était sans doute Belzébut. T'as pigé ? BelzéBUTH !

— Oh, oui, m'dame... Euh, c'est qui, Belzébut ?

— C'est juste un des nombreux noms du Diable, Petit Homme. Comme Scratch. C'est probablement un nom du Nord, ou quelque chose de ce genre. Mais ce gars-là, qu'il soit le vrai démon ou un de ses hommes de main, impossible à dire. N'empêche qu'il a le pouvoir de signer ce marché. Alors il prend ce whisky mélangé à l'urine et il en boit une bonne rasade, puis il dit à Dandy : « Qu'est-ce que tu veux ? » et Dandy, il répond : « Pouvoir jouer de ce violon-là mieux que tout le monde. » Et Buth lui annonce que c'est d'accord, mais qu'il faut d'abord qu'il mette sa croix sur un document.

— Sa croix ?

— Quand ils ne savent pas écrire leur nom, ils signent d'une croix.

— Oh.

— Et donc Buth sort de son manteau ce très long papier que les avocats, qui ont beaucoup de points communs avec le Diable, appellent un contact.

— *Un contact ?*

— Oui, m'sieur, Petit Homme. Un contact.

— Ah, oui, un contrat.

— D'accord, c'est ça. Mais arrête un peu de me corriger, maintenant. Ce n'est pas poli.

— Oui, m'dame.

— Buth, il entaille le bout d'un doigt de Dandy en lui arrachant brusquement son archet des mains. Et il l'oblige à dessiner sa croix avec

le sang qui coule de son égratignure, et puis il ajoute : « Voilà, je te rends ton archet, et tu dois me donner ton âme en échange de ce que moi, je te donne. »

« Dandy est d'accord et il se met à jouer, et bon Dieu, si c'est pas un autre archet et un autre violon ! Je veux dire, ce sont les mêmes instruments, mais ils sont différents. Tu m'suis ?

Pas vraiment... Mais je lui répondis par l'affirmative.

— Dandy produit les plus beaux sons jamais entendus... Et quand il relève les yeux de son instrument, Buth a disparu avec leur contact... leur contrat, signé de son sang.

« Maintenant, Dandy est heureux. Il est devenu le meilleur violoniste de la région. Et les femmes l'adorent. Il va à des bals et elles sont toujours autour de lui. On lui offre à boire gratuitement et des tas de gens lui disent qu'il est génial. Il a la belle vie. Et puis il se rend à cette fête, dans une grange au-dessus de Big Sandy, et tout le monde danse et au moment où il s'arrête pour une pause, un type qui bégaié s'approche avec son violon et il lui demande s'il peut jouer et chanter un peu. Une ou deux chansons, pas plus.

« Dandy y voit un moyen de se mettre encore plus en valeur. Il accepte. Il s' imagine que ce type ne pourra pas égaler ce pouvoir que le Diable lui a transmis et que lorsqu'il chantera, avec son bégaiement, il fera penser à une poule picorant du maïs... Ça donnera forcément une meilleure image de son propre talent, tu comprends ?

— Oui, m'dame.

— Et donc Dandy décide de fayoter, et il le prend à côté de lui et il annonce au public qu'il y a là quelqu'un qui veut jouer un air ou deux et chanter un peu. Et il ajoute qu'il ne le connaît pas, mais qu'il n'a jamais hésité à donner sa chance à un collègue...

« Et ce gars nerveux, qui vient d'une petite ville nommée Gilmer, s'approche, gratte ses cordes avec son archet et puis il se lance. Et tu sais quoi, Petit Homme ?

— Non, m'dame.

— Il est formidable. On dirait que le violon est une partie de lui-même. Et son chant est très pur – car, là, il ne bégaié plus. Et tout le monde danse et se régale et se met à brailler et après un morceau, ce type – un certain Ormond, d'après ce que j'ai entendu dire – il en donne un autre et encore un autre, et il semble que c'est un ange du ciel qui

manipule cet archet, et bientôt on oublie le bon vieux Dandy. Et y'a personne qui le regrette.

— Je parie que ça a dû le rendre fou.

— Aïïïïïïïïïïïï ! Au beau milieu de cette débâcle, Dandy bondit brusquement avec son violon et le lui écrase sur la tête. Ormond s'écroule et Dandy le roue de coups. Il le frappe jusqu'à ce que son violon soit en morceaux, puis il se met à l'étrangler et bientôt, cet Ormond, il rend l'âme.

« Bon. Le public assiste à ce spectacle bouche bée. Dans ses mains, à la place de son instrument, Dandy a la mort. Son violon est réduit en bouillie. Alors, ramasse celui d'Ormond et son archet et il s'enfuit par la porte de derrière sans que les gens aient le temps de réagir. Quand, enfin, ils se lancent à sa poursuite, c'est trop tard. Il connaît les marécages comme sa poche et il disparaît. Il est devenu un Ambulant.

« Comme c'était un meurtre entre Noirs, la loi des Blancs ne s'est pas intéressée à cette affaire, et les Noirs de la région n'étaient pas en situation de faire quoi que ce soit, et donc Dandy est ressorti de l'autre côté des marais et il a commencé.

— Il a commencé quoi ?

— Il s'est mis à faire la manche, tu vois. Il allait d'une maison à une autre pour mendier un petit quelque chose à manger. Les gens du coin ont entendu dire qu'un gars se baladait avec un violon et qu'il jouait un air ou deux contre un repas, mais qu'il n'était pas bon musicien. Pas bon du tout. Si bien que ceux qui l'entendaient ne pouvaient pas s'imaginer que c'était Dandy, parce que Dandy était connu pour avoir le rythme dans le sang. Et pourtant, c'était lui.

— Comment ça se fait qu'il ne savait plus jouer ?

— J'y arrive. Tu sautes les étapes.

— Désolé, Miss Maggie.

— Là où cet Ambulant passait avec son instrument, on s'est mis à retrouver des cadavres de femmes... Tu vois, il avait de la cruauté en lui, maintenant. Il avait toujours voulu être aimé par les filles, sauf que désormais ça ne marchait plus parce qu'il ne pouvait plus les attirer avec son violon. Du coup, il bouillonnait à l'intérieur. Du moins, c'est ce que j' imagine. Personne ne connaît vraiment la raison de tout ça. Mais une chose est sûre – il a vagabondé dans tout l'East Texas pendant trois ans

et il a assassiné des femmes noires, et la loi blanche n'en a eu rien à fiche.

« Et puis, un jour, il a enlevé une fillette blanche, il l'a maltraitée et il l'a tuée. Alors, le Klan s'est lancé sur sa piste : dès lors, il ne s'agissait plus simplement d'une histoire entre Noirs, tu comprends. Et Dandy s'est montré de plus en plus audacieux, et il a tué une autre Blanche près des bastringues de Gladewater, et finalement le Klan l'a attrapé et lui a coupé ce qu'un homme ne veut pas qu'on lui coupe, puis il l'a enduit de goudron et de plumes, il l'a pendu et l'a brûlé. Et ce fut la fin de Dandy sur cette terre et une des rares fois où le Ku Klux Klan nous a rendu un service.

Je songeai à tout cela pendant un moment, puis je demandai :

— Mais pourquoi ne pouvait-il plus jouer du violon ? Puisque le diable lui avait transmis ce don, il aurait dû rester bon musicien ?

— J'y ai réfléchi. D'après moi, quand cette bonne vieille tête de citrouille lui a donné cet instrument et lui a promis qu'il jouerait bien avec, il fallait prendre ça au sens propre du terme. Il parlait de CE violon-là et pas d'un autre ! Quand Dandy l'a brisé et qu'il a volé celui du mort, quelqu'un qui avait appris à jouer en travaillant dur et pas en faisant pipi dans une bouteille à un carrefour, il n'a rien pu faire. Tu vois ?

Je voyais. Mais j'avais d'autres questions.

— Si vous n'avez pas rencontré le Diable vous-même, ou son lieutenant, comment pouvez-vous affirmer qu'il avait une tête de citrouille ?

— Je sais à quoi il ressemble parce que je connais certaines personnes – dont plusieurs de mes cousins – qui ont croisé la route du démon et peuvent dire de quoi il a l'air. Il est capable de prendre diverses apparences. De ne pas avoir la même tête tout le temps. D'avoir des cornes. De se faire passer pour un banquier ou un politicien. Mais je devine le visage qu'il devait avoir cette nuit-là. J'ai un peu enjolivé cette histoire, d'accord, mais ça ne veut pas dire qu'elle n'est pas vraie...

— Cette femme que Tom et moi on a trouvée, vous pensez qu'elle a été assassinée par quelqu'un qui a vendu son âme au Diable ? Par un Ambulant ?

— Si tu n'avais pas vendu ton âme au Malin, tu ne ferais pas une chose pareille, Petit Homme. C'est peut-être le Diable, le coupable.

Parfois, il aime bien se charger lui-même du travail.

— Et l'Homme-Chèvre ?

— Petit Homme, c'est peut-être le Diable. Je t'ai dit qu'il pouvait prendre la forme qu'il voulait. Est-ce que ces cornes et ces sabots de chèvre ne sont pas ses attributs ? Et même si ce n'est pas lui, j'évitais de me promener dans ces marais, si j'étais toi, parce qu'ils sont sombres et humides et qu'on y trouve tout un tas de choses. Laisse-moi te donner un bon conseil. Reste à l'écart de tout ce que le Diable aime, parce que si tu le rencontres, il te jouera un mauvais tour. Tu m'entends ?

— Oui, m'dame.

— Maintenant, faut que tu files. J'ai de la lessive à faire.

— Oui, m'dame. Merci pour le repas.

— De rien. Avant de partir, va au puits tirer de l'eau pour mon cochon. Tu reviens me voir quand tu veux.

Je sortis et lâchai la moustiquaire derrière moi en évitant de la faire claquer, mais assez fort tout de même pour chasser les mouches qui s'y trouvaient.

Je fis plusieurs voyages pour remplir le tub du cochon.

Ensuite, alors que je m'éloignais, je me souvins de la fois où Miss Maggie m'avait raconté que les mouches étaient les yeux et les oreilles du démon, et ça me fit réfléchir.

Lorsque je me tournai pour regarder sa maison, je vis que ces saletés s'étaient reposées sur sa porte.

Et y'en avait une grosse qui bourdonnait autour de ma tête en sueur.

J'essayai de l'écraser, mais elle m'échappa.

1 Un soda à base de sirops de fruits inventé à Waco, Texas, en 1885 (*N.d.T.*). ↩

2 Tantine (*N.d.T.*). ↩

3 *The Tar Baby*, cf. note 2, première partie, chap.1. ↩

Ce soir-là, j'étais couché et, l'oreille collée au mur, j'écoutais. Tom dormait à l'autre bout de la pièce dans son petit lit en planches brutes construit par papa. La cloison n'était pas épaisse. Quand la nuit était calme, j'entendais sans mal les conversations de mes parents.

— ... Doc Stephenson, ce vieux fourgueur de cachets, n'a même pas voulu y jeter un œil... expliquait mon père. Il m'a répondu que si on apprenait qu'il y avait le cadavre d'une Noire dans son cabinet, plus personne ne viendrait le consulter.

— C'est affreux. Et doc Taylor ?

— Eh bien, j'imagine que lui, au moins, il a fréquenté une école de médecine. Je pense qu'il y en a en Arkansas ou en Oklahoma – enfin, de là d'où il vient.

— Du Missouri, dit maman.

— Toujours est-il qu'il était d'accord pour l'examiner. Il avait l'air d'en avoir vraiment envie, comme s'il s'agissait d'une sorte d'aventure, tu vois ? Mais pas question pour moi qu'il ait des ennuis avec Stephenson parce qu'il m'aurait rendu ce service. Ç'aurait pu être gênant pour lui et même bousiller sa carrière de toubib. Il a prévu de reprendre le cabinet de Stephenson au moment de la retraite du vieux d'ici un an, et il me semble être un type assez sympa. Du coup, j'ai transporté le cadavre chez un médecin de Pearl Creek.

Pearl Creek était une ville exclusivement habitée par des Noirs.

— Elle était dans notre voiture ? Je veux dire, elle n'a rien sali ?

— Non. Son corps n'a été en contact avec rien. Une fois que Harry m'a indiqué où cette malheureuse se trouvait, j'ai filé chez Billy Gold. Son frère et lui sont revenus avec moi sur les lieux, ils m'ont aidé à l'emballer dans une bâche, à la sortir de là et à la charger dans la voiture. On l'avait bien enveloppée. Pas de fuites. Je l'ai emmenée à Pearl Creek et ils l'ont conservée dans leur glacière.

— Pas question que j'achète leur glace !

— Le corps était en très mauvais état. Des morceaux s'en détachaient. On a été obligés de jeter la bâche.

— Et tu me dis que tu t’es servi de notre Ford ? Pauvre de nous !

— L’odeur a disparu pendant le trajet du retour.

— Oh, mon Dieu !

— Doc Tinn, le toubib noir, n’était pas là. Il ne reviendra que demain. Il est quelque part dans la campagne pour un accouchement. Je referai un saut là-bas dans la matinée pour voir si je peux apprendre quelque chose. Je ne connais rien à ce genre de meurtres.

— Tu es sûr que c’en est un ?

— Eh bien, chérie, réfléchis à ça. J’ai du mal à imaginer qu’elle s’est attachée toute seule à un arbre avec du barbelé après s’être tailladée comme ça...

— Tu vas toujours si vite, Jacob... Du barbelé, tu dis ?

— Oui, deux rangs. Et des plantes grimpantes en prime. Sûr que quelqu’un s’est régalé. Il les a fixés à un morceau de bois, puis il les a passés autour du tronc et autour de la femme et il s’est servi de ce bois comme d’une poignée pour les serrer. Ensuite, je pense qu’il a fait joujou avec cette malheureuse.

— Tu veux rire ?

— Je ne comprends pas grand-chose à tout ça, mais je sais qu’elle ne s’est pas attachée toute seule. Quant aux coupables de telles horreurs, deux histoires me viennent à l’esprit... Un gars m’a parlé un jour de Jack l’Éventreur, à Londres. Il découpait ses victimes en morceaux. Pour le plaisir. Et il s’amusait avec leurs parties sexuelles.

— C’est peut-être juste une rumeur ?

— Non, c’est un fait historique. On ne l’a jamais attrapé. On ne sait pas combien de filles il a tuées, ni qui il était. Et puis Cecil, au salon – n’oublie pas qu’il est prêt à s’écouter pérorer sur n’importe quel sujet parce qu’il ne supporte pas le silence dans une pièce – m’a dit que lorsqu’il était en France pendant la Première guerre mondiale, il y avait un gars qui traînait la nuit sur le champ de bataille à la recherche des blessés allemands. Et il faisait des choses avec eux. Comme un homme avec une femme. Mais à un endroit différent.

— Un endroit différent ?

— Tu sais bien. Par-derrière...

— C’est possible, une chose pareille ?

— Quand on est résolu, oui, répondit papa. Ce type-là, ils le voyaient depuis les tranchées. Il avait un uniforme américain, et c’est exactement

ce qu'il faisait.

— Ils ne l'en ont pas empêché ?

— Ils n'étaient pas aussi dingues que lui ! Ils n'avaient aucune envie de sortir à découvert sur le champ de bataille – ni, d'ailleurs, de tirer sur l'un des leurs. Et ils se disaient qu'au moins il ne s'attaquait qu'à des Allemands... Cecil prétend qu'on pense différemment à ces moments-là. La guerre produit ce genre d'effet sur les hommes. Ils estimaient que c'était juste un moyen comme un autre de punir l'ennemi. Ils voyaient ce gars la nuit, qui se promenait parmi les morts et les mourants pour trouver quelqu'un qu'il pourrait prendre et à en croire Cecil, ses proies n'étaient pas toujours vivantes.

— Il a menti, Jacob. Elles devaient l'être.

— Cecil raconte que ce gars faisait ça, puis qu'il disparaissait dans les tranchées. Tout le monde avait des soupçons sur son identité, mais aucune certitude. On voyait juste son uniforme, et jamais son visage. Et ceux qui savaient ne disaient rien. Cecil ajoute qu'il l'a surpris une fois, mais qu'il traînait juste dans le coin, comme un fantôme. Il ne fabriquait rien de spécial. Il regardait juste les corps. Cecil était étonné que les Allemands ne lui tirent pas dessus. Et il n'avait jamais rencontré quelqu'un qui avait vraiment vu ce type faire quelque chose aux cadavres, a-t-il ajouté. Il se contentait de vagabonder sur le champ de bataille.

— Cecil n'a donc été témoin de rien personnellement ?

— Non. Il tient ces détails d'autres soldats qui prétendaient avoir assisté à ça.

— Dans ce cas, dit maman, c'est peut-être une invention. Un mensonge que Cecil t'a rapporté ?

— Il peut aussi avoir tout imaginé lui-même. Mais disons que ce soit la vérité. Réfléchis. Un type qui s'amuse à ça pendant la guerre et puis qui rentre au pays...

— Mais il ne s'attaquait qu'aux hommes.

— Peut-être parce qu'il n'avait qu'eux à sa disposition. Peut-être qu'il a agi de la même façon avec des femmes dès qu'il en a eu l'occasion, parce qu'il préférerait ça ? Je ne suis pas un spécialiste. Et pour ce que j'en sais, il n'y en a *pas*, en la matière. Pourtant, j'ai pensé à quelque chose. À la façon dont le corps de cette femme était déchiré par les barbelés, j'imagine qu'elle était déjà morte quand il l'a attachée. Si elle avait été

vivante, elle aurait saigné alors que justement ses blessures ne semblent pas avoir perdu beaucoup de sang. Bien sûr, la rivière a pu déborder et la nettoyer, mais vraiment je pense qu'elle était morte depuis un moment quand il a commencé à s'amuser avec elle... Comme un alligator qui dissimule sa proie dans un trou de la berge et qui revient quand elle est suffisamment faisandée.

— Jacob, voyons, personne n'est capable de telles horreurs !

— Quand Jack Newman, alors qu'il était bourré, a tué son beau-frère d'un coup de fusil et que quinze témoins ont assisté au meurtre, c'était une affaire facile. Mais ça... je ne sais pas. Ça ne ressemble à rien de ce que j'ai jamais vu. J'ai bien une idée, mais elle vaut ce qu'elle vaut. J'espère que ce doc Tinn pourra m'aider.

Mes parents restèrent silencieux pendant un moment, puis j'entendis ma mère qui murmurait :

— Après cette histoire que tu viens de me raconter, je ne suis pas trop d'humeur... Désolé, chéri.

— Je comprends, répondit papa.

Puis ce fut le silence. Je me pelotonnai sous mon drap, terrassé par quelque chose que j'étais incapable de nommer. La peur. L'excitation. Le sentiment d'un mystère... Je n'avais jamais imaginé l'existence de ce dont ils venaient de parler.

Je décidai de me lever aux aurores pour essayer de convaincre papa de m'emmener avec lui à Pearl Creek. Il me devait bien ça. Après tout, c'était moi qui avais trouvé ce cadavre.

Je m'assoupis lentement, et puis il commença à pleuvoir, de plus en plus fort. Le bruit de l'eau m'aida à m'endormir.

— Non, tu ne peux pas venir.

— Mais, papa...

— Pas de si, ni de mais, ni de peut-être... Tu ne peux pas venir.

Le jour se levait. J'avais à peine fermé l'œil de la nuit par crainte de ne pas me réveiller à temps pour discuter de ce voyage avec mon père, et pourtant je ne me sentais pas fatigué le moins du monde. Au contraire, je bouillonnais d'énergie et d'excitation. Bien sûr, je ne leur avais pas dit que je les avais entendus à travers la cloison. D'un air innocent, j'avais demandé à papa ce qu'il avait prévu pour aujourd'hui, et quand il m'avait répondu qu'il allait à Pearl Creek, je lui avais demandé pourquoi. Il devait étudier avec le docteur de cette ville le corps de la

femme que j'avais découverte. C'était alors que je lui avais dit que je voulais l'accompagner.

>— Je ne te poserai aucun problème, insistai-je.

— Peut-être, fiston, mais je ne crois pas que ce soit une bonne idée. C'est une affaire d'adultes.

On était assis autour de la table. Mon père mangeait deux œufs sur le plat préparés par ma mère. Il trempait son petit pain dans les jaunes. J'avais eu droit à la même chose, plus un verre de babeurre. Maman gardait la bouteille au frais dans l'eau du puits et la remontait quand on en voulait.

Je déjeunai rapidement, de peur qu'entre-temps ma sœur se réveille – parce qu'à l'époque, tout le monde était très matinal dans notre famille. Quand Tom nous rejoindrait, elle découvrirait que je voulais partir avec papa, et mon plan serait fichu parce qu'elle demanderait à venir aussi, et si papa refusait que je l'accompagne, c'était certain qu'il serait encore moins d'accord pour elle. Et ce serait plus facile pour lui de nous envoyer tous les deux sur les roses.

Bien sûr, il m'avait déjà dit non. Mais j'avais appris que « non » ne voulait pas toujours dire « non », en tout cas pas du premier coup. En revanche, quand papa répétait « non » pour la troisième fois, là, je savais que c'était inutile d'insister.

Maman lui versa du café et intervint :

— Jacob, il a déjà vu ce cadavre. Pourquoi tu ne le laisses pas t'accompagner ? Il n'est pas obligé de le regarder une nouvelle fois.

Ce n'était pas exactement ce que j'avais en tête, mais si elle pouvait convaincre papa de m'emmener, ce serait toujours ça. Comment tirer profit de ce soutien maternel ?

Papa soupira. Il considéra maman, qui sourit.

— Eh bien, je ne sais pas, murmura-t-il. Il a des choses à faire à la maison.

— Non, pas beaucoup, ce matin. Je peux m'en charger avec Tom.

— Tom va adorer, ricana papa.

— Emmène-le. Ça ne lui fera pas de mal de savoir ce que tu fais.

Maman se tenait derrière lui, une main sur son épaule. Elle m'adressa un petit clin d'œil.

Mon père n'ajouta rien, et ma mère non plus. Quand papa était sur le point de prendre une décision, il valait mieux se taire et attendre. Ça

signifiait qu'il n'était sûr de rien et qu'il pesait le pour et le contre. Il pouvait décider n'importe quoi. Si son choix ne me convenait pas, je pouvais toujours supplier, plaider ou me lamenter, mais une fois que son idée serait faite, ce serait en vain.

Papa termina sa seconde tasse de café, puis maman lui en servit une troisième qu'il emporterait avec lui. Il m'observa, plissa les lèvres et me dit :

— Tu peux venir. Mais tu ne restes pas dans nos jambes. Tu ne fais rien, à part m'accompagner à l'aller et au retour. Garde bien ça à l'esprit.

— Oui, monsieur.

Maman me beurra un petit pain, l'entoura dans un torchon qu'on utilisait pour essuyer les tasses, me versa un autre verre de babeurre et me donna le tout pour le voyage. On monta dans la Ford, papa démarra et nous voilà partis...

J'adorais rouler en voiture. On ne la prenait pas souvent. Comme ça, selon papa, on économisait l'essence et le moteur. En outre, il n'y avait pas toujours de routes là où on voulait se rendre. Il fallait se déplacer à pied, ou à dos de mule, ou en chariot. Mais aujourd'hui, c'était un jour spécial. Parce qu'on pouvait rejoindre Pearl Creek par la route et qu'en plus j'étais avec mon père et que je découvrais le monde...

Le soleil se levait au moment où on sortit de la cour, et tandis que papa essayait de boire son café tout en conduisant, je mangeai mon petit pain et, pour la première fois, j'eus le sentiment que j'avais franchi la frontière entre l'enfance et l'âge adulte.

La route était boueuse, et on faillit s'enliser plusieurs fois, mais on arriva finalement à Pearl Creek.

Il y avait là une rivière, large à certains endroits et au cours rapide ; son lit regorgeait de sable blanc et d'une espèce de gravier couleur perle – d'où le nom de la ville. Elle était bordée par de vieux arbres magnifiques, des chênes, des hickorys et des saules tordus aux branches retombantes, dont les racines de la taille d'un poignet sortaient du sol, se contortionnaient sur ses rives et ressemblaient à des serpents – auxquels elles offraient un abri.

La petite ville s'élevait sur une berge de la rivière. Pour y entrer, il fallait franchir un pont étroit construit avec des traverses de bois qui, lorsqu'on s'y engageait, s'entrechoquaient au passage des pneus – ou des

sabots des chevaux et des roues des chariots – comme si elles allaient s’effondrer sous vos pieds.

Pearl Creek n’était habitée que par des Noirs, excepté le vieux Pappy Treesome qui gérait la scierie avec ses fils au nom de son propriétaire, et aussi la minuscule poste et l’épicerie-bazar avec l’aide de sa femme.

Pappy avait épousé une Noire. Du coup, la communauté blanche le méprisait – tandis que les gens de couleur l’acceptaient. Des années auparavant, le Ku Klux Klan lui avait tendu une embuscade un jour où il revenait en ville à cheval. On l’avait enlevé, déshabillé et fouetté, avant de lui raser le crâne et de l’enduire de goudron et de plumes ; on avait abattu son cheval d’un coup de fusil, puis on avait traîné Pappy jusqu’à Pearl Creek attaché à un poteau de clôture entre les fenêtres de deux voitures, pour finalement l’abandonner devant la porte de son magasin.

À en croire la rumeur, il n’avait sans doute pas été lynché parce qu’un de ses parents était membre du Klan. Toujours est-il que le Klan décida que le fouet, le goudron et les plumes étaient une leçon suffisante. Pappy continua son existence avec sa femme noire et, dès lors, le Klan lui ficha la paix.

Il avait des enfants presque aussi blancs que lui. On racontait qu’une de ses filles avait fait sa vie dans le Nord. Les autres, quoi que d’une peau claire eux aussi, n’étaient pas assez blancs, ou ils s’en fichaient, et c’étaient des garçons : James, Jeremiah et Root. Les deux premiers avaient des prénoms bibliques, et le troisième – dont le vrai patronyme était William – avait été surnommé ainsi, disait-on, à cause de la taille de son équipement ¹. Il était aussi complètement idiot et il commettait de temps en temps des attentats à la pudeur. Mais il n’y avait aucune méchanceté là-dessous et il ne faisait pas ça pour montrer son sexe. Simplement, il aimait bien jouer avec, et il était trop abruti pour savoir que ce n’était pas convenable... Pour cette raison, la communauté noire veillait sérieusement sur lui. Elle voulait surtout éviter de le voir se livrer à son hobby devant des Blancs – parce que même s’il ne comprenait rien à rien, il risquait d’être pendu.

Pearl Creek vivait des coupes de bois et tout le monde dépendait de la scierie et de l’épicerie. La première payait les salaires en dollars, mais surtout en bons d’achat... utilisables seulement dans la seconde. C’était là une forme de « servitude sur le long terme » habituelle à cette industrie.

Le terrain où s'élevait Pearl Creek était autrefois un marécage, et même si les lieux avaient été déboisés pour devenir une bourgade habitable, ils étaient toujours détrempés et envahis de moustiques. Mon père disait que ces saletés étaient si grosses dans ce coin-là qu'elles pouvaient s'emparer d'un homme, le dévorer vivant et repartir avec ses chaussures.

Ce jour-là, on ne vit aucune autre voiture. À cette époque, il n'y en avait pas beaucoup dans cette région de l'East Texas. On ne croisa que quelques cavaliers, un gamin qui allait à pied et trois chariots tirés par des mules.

Notre Ford ressemblait à un scarabée bousier cuisant sous le soleil, et lorsqu'on franchit le petit pont branlant et qu'on entra dans cette ville boueuse, nos vêtements étaient collés à notre peau et on était rouges et déshydratés.

On s'arrêta devant l'épicerie-bazar, un bâtiment tout en longueur, au bois usé par les intempéries et au toit en fer-blanc, avec des remises à l'arrière. On descendit de voiture et on alla jusqu'à la pompe de la communauté. C'était le seul endroit de Pearl Creek où on trouvait de l'eau courante, hormis la rivière – dans laquelle la scierie rejetait une bonne partie de ses poussières, sans parler du reste. Il y avait aussi un certain nombre de latrines le long de la berge et si la plupart des gens estimaient que tant que la force de l'eau emportait les déjections, elle était potable, papa en doutait et il m'avait interdit de la boire.

— La crotte contient des choses qu'on appelle des microbes, Harry. Ils s'accrochent à la rive et sur le fond, dans la mousse, sur les rochers et tout ça, et ils passent dans la flotte, puis à l'intérieur de toi et tu tombes malade. Je n'ai jamais vu un microbe. Mais je ne doute pas qu'ils soient là, encore plus petits que les tiques et les rougets.

D'après moi, papa n'était pas vraiment capable de comprendre qu'ils pouvaient être « microscopiques ». Il imaginait qu'ils étaient « petits », mais probablement pas à un tel point.

Il fit fonctionner la pompe pour moi. Je rafraîchis ma tête sous l'eau, puis j'y passai mes mains et mes bras. Ensuite il m'imita tandis que je pompais pour lui à mon tour. Quand il eut terminé, il sortit un peigne de sa poche, s'en servit pour égoutter avec soin ses cheveux noirs coupés court et refaire sa raie, puis il me le tendit. Je l'utilisai un instant et je le lui rendis. Alors, on pénétra dans le magasin.

— On pourrait tout aussi bien s’offrir un soda, dit-il.

C’était exactement ce que j’avais envie d’entendre.

Cette épicerie était le centre de Pearl Creek, comme dans la plupart des endroits où s’élevaient des scieries, et surtout ceux habités par des Noirs. Tout le monde avait toujours tout avant nous, dans l’East Texas. Je me souviens qu’on dut attendre les années quarante pour bénéficier de l’électricité à l’extérieur des villes, et encore pas toutes. Marvel Creek, comme je l’ai dit, était raccordée au réseau, mais la lumière n’y fut distribuée, ainsi que dans les campagnes environnantes, que quelques années plus tard.

L’Administration de l’Électrification Rurale installait les lignes entre les maisons – sauf celles des Noirs. Certains d’entre eux avaient l’électricité un an ou deux après tout le monde, et certains ne l’avaient jamais... Si l’East Texas était le dernier de la liste à posséder ce que tous les autres recevaient avant lui, les Noirs de l’East Texas passaient bien après les Blancs et, en prime, ils étaient plus mal servis ! Peut-être que Lincoln avait affranchi les esclaves depuis longtemps – n’empêche qu’à cette époque, les Noirs ne vivaient pas très différemment qu’avant la Guerre de Sécession.

Le magasin de Pappy était super. On y trouvait presque tout ce dont on avait besoin, de la nourriture aux sodas, des meubles aux tissus pour les vêtements et les rideaux, des outils, des bougies, du savon, des lotions capillaires, du kérosène et du pétrole. J’adorais entrer ici pour regarder autour de moi et sentir ce mélange d’odeurs.

À notre arrivée, Pappy Treesome était derrière son comptoir. Il buvait un Coca et mangeait de la viande en conserve coupée grossièrement. Quand il vit mon père, il lui sourit. Avec des dents en moins et la bouche pleine, il n’était pas très beau à regarder. Des bouches, j’en avais vu des plus jolies avec des hameçons plantés dedans...

Papa l’avait connu toute sa vie, même avant son mariage avec cette Noire. Elle s’appelait Camilla. Elle était grande et bien en chair et elle lavait le linge d’une famille blanche pas très loin de Pearl Creek. Elle faisait aussi la sage-femme. Un jour, elle avait assommé à coups de poing deux de ses compatriotes parce qu’ils essayaient d’obliger Root à se foutre à poil. Ils voulaient simplement jeter un coup d’œil sur l’étonnant instrument qui lui avait valu son surnom, mais Camilla avait très mal pris la chose.

Pappy me faisait un peu peur. Il était maigre comme un clou avec une tignasse de cheveux blancs qui se dressaient tels des piquants de porc-épic. De temps en temps, il portait un dentier, mais ses fausses dents cliquetaient et bougeaient quand il parlait – comme si elles avaient un endroit où aller et qu’elles n’attendaient que ça, de s’échapper. Et du coup, il ne le mettait presque jamais.

Et puis il y avait la façon dont il se déplaçait... Il bondissait vers l’avant et avançait par secousses, comme s’il était attaché à des fils invisibles et tiré au hasard dans deux ou trois directions. Avec le recul, je suppose qu’il souffrait d’un problème neurologique ou musculaire quelconque, mais à l’époque, on disait simplement qu’il était trop nerveux.

Quelques chaises en rotin étaient disposées autour d’un poêle renflé fabriqué à partir d’un tonneau d’huile. Papa apporta deux Coca, les décapsula et on s’assit. On se reposa un moment en les sirotant en silence. Bien sûr, le poêle n’était pas allumé à cette époque de l’année, mais la porte du foyer était ouverte et à l’intérieur je vis de la cendre, et les bouts de papier et les coques de cacahuètes que les clients y avaient jetés. Une chaleur oppressante régnait dans le magasin ; le toit de tôle la concentrait et la retenait comme dans un four.

Mais quand on ne bougeait pas trop brusquement, qu’on était bien installé dans sa chaise et qu’on buvait lentement, c’était presque agréable.

Pappy nous rejoignit. Je le saluai poliment, puis j’essayai de ne pas trop le regarder tandis que je profitais de mon Coca.

— Zon diz k’t’as miz zette fiyye zmortteu danze zette glazzierr, cozdable, murmura Pappy, en agitant ses lèvres dans tous les coins.

— Exact, répondit mon père. (Sa faculté à comprendre Pappy Treesome m’avait toujours stupéfié.) Tout le monde n’était pas censé être au courant, mais j’imagine que c’était trop espérer.

— Za parl parizi, reconnut Pappy.

Et il s’éloigna pour servir une grosse Noire vêtue d’une robe faite de sacs de farine teints à la maison et coiffée d’un chapeau en carton piqué de fleurs en papier colorées.

On termina nos Coca et papa fit un petit tour dans le magasin, regarda des meubles qu’il ne pourrait jamais s’offrir, puis il demanda de l’essence à Pappy.

Pappy nous entraîna dans une remise à l'arrière du magasin où se trouvait une pompe qu'il débloqua avec une clé ; il appuya sur la poignée et remplit un gros jerrycan en fer-blanc. Papa le versa dans notre réservoir et me demanda de rapporter le récipient à Pappy.

Quand je revins, mon père rêvassait derrière son volant. Je compris qu'il avait essayé de faire traîner, qu'il avait examiné diverses marchandises dans le magasin et acheté de l'essence alors qu'on n'en avait pas forcément besoin – tout ça juste pour gagner du temps. Parce qu'il n'avait pas envie d'attaquer le boulot pour lequel nous étions là.

Il soupira, démarra la Ford, fit le tour de la petite place boueuse où s'élevaient quelques maisons sur des piliers – ou des pilotis, comme on disait parfois – qui servaient à se protéger des inondations quand la rivière débordait. La plupart de ces habitations avaient de petits jardins ou des enclos à cochons. Mais un bâtiment annonçait aussi : PEARL CREEK STANDARD, à côté d'une plaque d'avocat et du panneau d'un dentiste. Un peu plus loin on trouvait un salon de coiffure avec une enseigne rouge et blanche en devanture.

La scierie employait un grand nombre de travailleurs – dont beaucoup avaient perdu deux doigts et certains une main –, mais pas mal de chômeurs grouillaient encore dans tous les coins ou étaient assis sur les marches des vérandas ou sur des chaises. La plupart étaient rassemblés devant la boutique du coiffeur, tels des corbeaux sur une clôture. Ils avaient des salopettes, des chapeaux de paille ou de feutre, des chaussures dont les semelles bâillaient.

On voyait aussi de vieilles femmes noires, certaines en robes, et d'autres avec des salopettes et des chapeaux identiques à ceux des hommes. Des enfants s'amusaient dans la boue, ils couraient, tombaient et glissaient au milieu des éclaboussures, puis ils s'échappaient en hurlant vers la rivière.

On s'arrêta devant une maison aux murs blanchis à la chaux avec, d'un côté, un parterre de fleurs bien tenu, et de l'autre un petit bout de jardin, protégé des poules par une clôture, où poussaient une douzaine de plants de tomates attachés à un tuteur, quelques pieds de maïs, un rang de haricots, deux de petits pois et quatre gros pâtissons blancs qui auraient mérité de finir en beignets. Quatre poules naines et un coq grattaient la terre près de là et un chien jaune, qui donnait l'impression

de venir juste de terminer un marathon, était couché par terre et haletait sous l'effet de la canicule.

Quand on descendit de la voiture, il remua la queue deux ou trois fois, puis il cessa, comme s'il avait épuisé ses dernières réserves d'enthousiasme. Les volailles prirent la fuite, mais dès qu'on fut sur la véranda, elles retournèrent à l'endroit qu'elles venaient d'abandonner et se remirent à picorer quelque chose que je ne voyais pas.

On apercevait la scierie sur une colline dénudée, et on entendait son vacarme. Des mules faisaient fonctionner les scies qui débitaient les planches. Les copeaux filaient droit dans la rivière. À proximité de l'usine, la poussière avait une couleur de noyer cendré ; plus loin, elle était noire et bourbeuse et elle glissait lentement dans l'eau.

Papa ôta son chapeau, et frappa à la porte qui s'ouvrit presque aussitôt sur une Noire bien en chair serrée dans une robe bleue.

— Je suis le constable Collins. Votre mari m'attend.

— Oui, m'sieur. Entrez.

Dans la maison régnait une agréable odeur de haricots pintos en train de cuire. C'était bien tenu. Les meubles étaient simples, certains achetés au magasin, mais la plupart faits à la main à partir de planches brutes et de caisses de pommes. Une étagère débordait de livres. Je n'avais jamais vu une telle collection de bouquins, et peut-être même jamais autant dans toute ma vie. Quelques fictions, mais surtout des ouvrages de philosophie et de psychologie. Bien sûr, je ne savais pas ce que c'était à ce moment-là, mais je l'appris plus tard, car j'avais gardé en tête plusieurs de leurs titres. Le plancher en bois semblait avoir été récemment nettoyé et il sentait légèrement l'huile. Il y avait une peinture accrochée au mur – des fleurs jaunes dans un vase bleu sur une table, près d'une fenêtre par laquelle on apercevait la lune et un gros nuage noir.

Cet endroit était bien plus beau que notre propre maison. Je me dis que la médecine, même pour un Noir, n'était pas un si mauvais moyen de gagner sa vie.

— Mon Dieu, excusez-moi un moment, que je vois si je peux le trouver, dit la femme avant de disparaître.

Mon père examinait les lieux, lui aussi ; il déglutit et, l'espace d'une seconde, une expression de tristesse passa sur son visage. Puis la femme revint et annonça :

— Le docteur Tinn est derrière. Il vous attend, constable. C’est votre garçon ?

Papa répondit par l’affirmative.

— Ne voilà-t-y pas le plus craquant des gamins ? Comment vas-tu, Petit Homme ?

Miss Maggie m’appelait comme ça aussi – Petit Homme.

— Très bien, m’dame.

— Oh, et il est bien élevé, en plus ! Voulez-vous me suivre ?

On sortit par la porte de derrière et on descendit quelques marches. Devant nous se dressait un bâtiment impeccable, badigeonné à la chaux ; on pénétra dans une grande pièce blanche presque nue, sentant le désinfectant à l’essence de pin, où trônait un grand bureau avec un fauteuil en érable. Une veste de costume pendait à son dossier. Il y avait là des classeurs à tiroirs en bois, une étagère de livres, de la moitié de la taille de celle de la maison, et un rang de chaises solides. Une autre peinture sur le mur, du même style que la première. Celle-là représentait la berge d’une rivière à la terre noire, où poussaient des arbres. Une longue ombre étroite se dessinait sur l’eau.

— Docteur Tinn ! appela la femme.

Une porte s’ouvrit et livra passage à un Noir de grande taille, plus âgé que papa, qui s’essuyait les mains dans une serviette. Il était vêtu d’un pantalon de costume sombre, d’une chemise blanche et d’une cravate noire.

— Monsieur le constable, dit-il.

Il n’avança pas la main : c’était très rare de voir un Noir et un Blanc se toucher, à l’époque.

Mais papa lui tendit la sienne et le docteur Tinn, surpris, jeta sa serviette sur son épaule et la serra.

— Je suppose que vous savez pourquoi je suis là ? demanda mon père.

— En effet, répondit Tinn.

En m’approchant de lui, je me rendis compte à quel point il était grand. Il devait mesurer plus d’un mètre quatre-vingt-dix et ses épaules étaient très larges. Ses cheveux étaient coupés court et il portait une moustache aussi minuscule que le fil d’un rasoir. Il fallait être très attentif pour la remarquer.

— Je vois que vous avez fait la connaissance de mon épouse, dit le docteur Tinn.

— Euh, pas officiellement, répondit papa.

— Alors, je vous présente madame Tinn, annonça le médecin.

Mrne Tinn nous sourit, puis nous abandonna.

Quand mon père et ma mère se parlaient, ils utilisaient leurs prénoms respectifs, mais il n'était pas inhabituel, alors, pour les couples, de se dire « monsieur » et « madame », au moins devant des étrangers. Pourtant, comme je n'y étais pas habitué, cela me parut bizarre.

— Vous avez examiné le corps ? demanda papa.

— Non. Je vous attendais. J'ai pensé qu'au lieu de la déplacer, ce serait préférable de l'autopsier à la glacière. C'est ce qu'on va faire. Je prends le matériel dont j'ai besoin et on file. J'aurai besoin que vous m'indiquiez où on a trouvé le cadavre et que vous me donniez certains détails.

— D'accord, murmura mon père.

Le docteur Tinn s'immobilisa.

— Et votre fils ?

— Il nous attendra dehors.

Mon cœur se serra.

— Parfait, grommela Tinn en récupérant sa veste de costume au dos de son fauteuil. Allons-y.

1 *Root*, une racine, mais aussi le pénis (*N.d.T.*). ↩

La glacière ressemblait à une espèce d'énorme grange en mauvais état dont la peinture, jadis blanche, s'écaillait et virait au gris. Les planches de la véranda de devant étaient neuves, mais c'étaient bien les seules du bâtiment.

Je savais qu'à l'intérieur le sol était tapissé de sciure et que de gros blocs de glace y étaient entassés. Il y avait des tables où on les sciait, une balance pour peser les tranches ainsi découpées, et un toboggan pour les charger sur des chariots ou des caillions. La glace était si froide que si on mettait la main dessus, ça brûlait comme du feu et la peau y restait collée.

Et il y avait le cadavre. Le cadavre que j'avais découvert.

À notre arrivée, papa s'exclama :

— Que je sois damné !

Doc Stephenson était assis sous le porche, vêtu d'un costume blanc poussiéreux ; il avait de la boue sur ses chaussures et sur les jambes de son pantalon et s'éventait avec son chapeau de paille. Je l'avais déjà rencontré une fois, un jour où j'étais malade, et il m'avait donné un médicament en flacon dont le goût m'avait fait penser qu'il devait sortir tout droit du cul d'une mule.

Une flasque pleine d'un liquide sombre était posée à côté de lui ; il la ramassa et en but une gorgée quand il aperçut mon père. Ses lèvres donnaient l'impression de ne pas vouloir s'ouvrir en grand, de peur de laisser passer des choses désagréables. Ses yeux mettaient mal à l'aise, comme s'ils cherchaient le meilleur endroit où vous poignarder.

— Qu'est-ce qu'il fabrique là ? demanda papa au docteur Tinn.

— Je n'en sais rien, monsieur, répondit Tinn.

— Le « monsieur » est inutile, fit papa. Je ne vous donne pas du « monsieur », alors vous non plus.

— Oui, monsieur... Euh, d'accord, constable.

À cet instant, doc Taylor arriva dans notre direction, avec un Dr Pepper et une friandise achetés chez Pappy. Ses vêtements étaient plus chics que d'habitude. Il s'était arrangé pour éviter la boue sur les revers

de son pantalon de bonne coupe, mais il avait eu moins de succès avec ses chaussures. Le tissu de sa chemise blanche avait l'air si doux qu'il semblait fabriqué avec des ailes d'ange. Sa fine cravate noire brillait comme le dos humide d'un serpent d'eau, et la façon dont son chapeau de feutre, de la même couleur, était incliné sur sa tête donnait le sentiment qu'il se rendait au bal plutôt qu'à l'autopsie d'un corps mutilé. Je me demandai s'il avait, autour du cou, sa pièce tordue attachée au bout de sa chaîne.

— Et voici doc Taylor, expliqua papa à Tinn. D'après moi, c'est ce qu'on appelle un « interne ». Il travaille avec Stephenson qui pense prendre sa retraite et il a estimé que c'était bien de connaître sa clientèle, s'il voulait le remplacer. Il est un peu dandy, mais il me semble correct.

— Je doute qu'il veuille faire notre connaissance à nous... grommela doc Tinn.

— Je suppose que vous avez raison, répondit papa. Bon, finissons-en. (Il me regarda et me tapota la tête en ajoutant :) À tout à l'heure, Harry.

Découragé, je remontai la rue un moment, puis je me retournai pour observer la glacière. Je vis mon père y pénétrer avec Tinn et Stephenson.

Je ne comprenais pas. Papa avait dit que doc Stephenson ne voulait pas s'occuper de ce cadavre parce que c'était une Noire, et pourtant il avait pris la peine de quitter son cabinet et de venir jusqu'ici pour y jeter un œil. Et il s'était fait accompagner par doc Taylor !

J'étais plongé dans ces réflexions lorsque j'entendis un bruit derrière moi – c'était un vieux Noir, un cul de jatte, dans une carriole couverte d'une toile goudronnée montée sur une branche de saule, et tirée par un énorme cochon aux poils luisants attaché avec un harnais. Son crâne chauve était ridé comme un sac de cuir capitonné aplati à la main. Il aurait pu dissimuler un crayon dans les creux de son visage et il n'avait plus une seule dent. Miss Maggie avait l'air d'une jeune fille, en comparaison.

Il frappait l'arrière-train de l'animal avec un fin bâton de saule. Le cochon avançait lourdement à une assez bonne vitesse en grognant. Deux garçons, à peu près de mon âge, un Blanc et un Noir, marchaient derrière le vieillard. Leurs vêtements étaient encore plus usés que les miens. Les trous aux genoux du pantalon du Noir n'avaient manifestement jamais été rapiécés. Celui du Blanc était déchiré aussi à un genou, et le morceau de sac de coton qu'on y avait cousu avait été

maintes fois maculé – sans doute par des herbes, des baies, de l’argile des chemins et de la vase.

Beaucoup de gens, qui étaient restés un moment à l’écart, se rapprochaient maintenant de la glacière et se rassemblaient devant l’entrée comme une bande de corbeaux dans un arbre. Je compris que la présence de ce cadavre n’était plus un secret pour personne.

Le vieux arrêta sa carriole à ma hauteur. Il me fixa de ses yeux chassieux et ouvrit sa bouche édentée pour demander :

— Comment vas-tu petit Blanc ?

— Bien, monsieur.

La vérité, c’est qu’il me fichait la trouille. Je n’avais jamais vu personne d’aussi vieux, et encore moins quelqu’un sans jambes promené par un cochon.

Le gamin blanc qui l’accompagnait se présenta :

— Moi, c’est Richard Dale. J’habite dans les basses terres.

Richard était un peu plus âgé que moi, pensai-je. Mâchoire étroite et lèvres vermeilles, et un nez aquilin. Les messieurs-je-sais-tout disaient d’un nez de ce genre : « Ouais, son pif se balade partout sur sa gueule. »

Je lui répondis que moi aussi je venais de cette région et je lui indiquai où. L’endroit où il vivait était à l’opposé du mien. On l’appelait Sandy Bottoms, parce qu’il y avait là-bas beaucoup plus de sable blanc que par chez nous où prédominaient l’argile rouge et la terre marron.

L’autre garçon, le Noir, se nommait Abraham. Il semblait très nerveux, comme s’il avait bu beaucoup de café et qu’il s’attendait à tout instant à un événement important – une tornade, une inondation ou la découverte d’un trésor.

Comme on était à peu près du même âge, qu’on s’ennuyait facilement et que les adultes nous rasaient, on devint tout de suite copains.

— Ricky et moi, on a des cartes avec des femmes à poil dessus, annonça Abraham.

— Mais on les a pas avec nous, s’empressa d’ajouter Richard, de peur que je leur demande de les voir.

D’après moi, ils craignaient que je découvre que toutes ces filles nues étaient blanches – dans ce cas, Abraham aurait pu se retrouver malgré lui dans une situation difficile.

— C’est vrai, ajouta Abraham, l’air déçu. Elles sont dans notre cabane dans l’arbre et c’est pas tout à côté. On a aussi des *nigger shooters*. Je

peux dégommer une boîte de conserve à dix mètres, peut-être.

Nigger shooter, c'était le nom qu'on donnait à un lance-pierres fabriqué avec une languette de chaussure, un bout de caoutchouc de pneu et un bâton taillé en V. C'était un terme habituel, chez nous, et Abraham l'avait employé sans la moindre honte.

— On a entendu dire qu'il y avait un cadavre, là-bas. Une femme qui a été assassinée, ajouta-t-il.

Impossible de me retenir.

— C'est moi qui l'ai trouvé.

— Cause toujours, répliqua Abraham. Naan. Naan, c'est pas vrai. Tu nous charries.

— C'est moi. Mon père est là-dedans. C'est le constable, chez nous.

— C'est pas sa zone, ici, intervint le vieillard depuis sa carriole tirée par le cochon.

Il avait une bonne oreille. Sans doute qu'il nous avait entendu aussi parler de ces cartes avec des femmes nues dessus et j'en fus gêné.

— C'est Oncle Pharaoh, expliqua Richard. Il a perdu ses jambes à cause d'un sanglier. Son cochon s'appelle Pig Jesse. Celui-là, il est apprivoisé.

— Je suis désolé, dis-je au vieillard.

Il me regarda comme si j'étais un légume étrange qu'il ne connaissait pas.

— Désolé pour quoi ? grommela-t-il.

— Pour vos jambes.

— Oh... Eh bien, c'est pas la peine. Ça date pas d'hier. Je suis habitué.

— Où c'est que t'as trouvé ce cadavre ? demanda Abraham.

Je leur racontai mon histoire à tous les trois, et je conclus par :

— Je pensais que puisque je l'avais découvert, mon père me permettrait de le voir de nouveau et d'écouter ce que le toubib dirait, mais il a refusé.

— C'est toujours comme ça, souffla Richard. Les adultes croient qu'ils ont le droit de tout savoir et pas nous. Hé, tu viens jouer ?

— Non. Je préfère attendre ici.

Clin d'œil de Richard.

— Viens jouer.

Abraham souriait, et je me demandai ce qu'ils manigançaient. J'espérais qu'ils ne voulaient pas fumer des feuilles de vigne, ni même du tabac, parce que je n'aimais ni l'un ni l'autre. Chaque fois que j'avais essayé, j'avais eu mal au cœur.

Richard se pencha vers moi et murmura :

— Abraham et moi, on sait quelque chose à propos de cette morte qui pourrait t'intéresser. Viens avec nous.

Je réfléchis à la question, mais juste l'espace d'une seconde. Ils dirent au revoir à Oncle Pharaoh et je partis avec eux en courant, loin de la foule, en direction de la rivière. On suivit la berge un moment, jusque derrière la glacière où poussait un gros arbre à chapelets.

— On connaît tout sur cet endroit, murmura Richard. Y'a un gros trou dans le toit, ici, juste au-dessus de la salle principale où ils stockent la glace. Il est bouché par un morceau de fer-blanc qu'on peut faire glisser pour voir à l'intérieur. Si on ne le déplace pas trop, ils ne s'apercevront de rien parce qu'avec l'ombre de l'arbre, le soleil ne passera pas. En plus, il y a des tas d'autres fentes dans ce toit. Personne ne fait plus attention aux jours dans le plafond.

— Et s'ils ne sont pas dans cette pièce ? dis-je.

— Alors, tant pis, répondit Abraham. Mais s'ils y sont ?

Richard grimpa dans l'arbre, suivi d'Abraham. Je les imitai. On utilisa ses grosses branches pour prendre pied sur le toit du bâtiment. Richard s'avança sur les bardeaux jusqu'à la plaque de fer-blanc qu'il bougea délicatement. De l'air froid monta de la glacière et nous rafraîchit le visage. Au-dessus de nous, les nuages s'assombrirent, comme pour soutenir notre entreprise.

On regarda la foule rassemblée dans la cour. Tout le monde ou presque nous avait aperçus, et certains agitèrent même la main à notre intention. Mon gars, tu vas te faire remonter les bretelles pour ça, pensai-je. Pourtant, le jeu en valait la chandelle. Et puis ces types n'avaient aucune raison de me dénoncer à mon père... Ils ne le connaissaient même pas. Et comme la plupart des Noirs quand ils croisaient des Blancs, ils jugeraient plus prudent de s'occuper de leurs oignons.

Au début, on ne vit rien, mais on entendit une conversation.

Je reconnus la voix de doc Stephenson. Il parlait fort et il avait l'air soûl. Je commençai à avoir froid aux pieds et je me préparai à redescendre, quand Richard posa sa main sur mon épaule – deux Noirs

étaient entrés dans notre champ de vision ; ils transportaient un tub galvanisé long et étroit, avec de la glace à l'intérieur et, bien sûr, le cadavre.

Celui-ci était dissimulé sous un gros sac de toile. Ils le posèrent sur une table de découpe et le découvrirent. Je pus alors y jeter un bon coup d'œil.

Je me sentis bizarre. C'était bien le corps que j'avais trouvé dans les marais. Mais à ce moment-là, il était terrifiant et m'avait semblé mesurer trois bons mètres. À présent, au contraire, il était petit, tout gonflé et il faisait peine à voir – soudain, c'était un être humain. Une âme avait habité cette femme, elle avait été vivante, elle avait mangé et ri, elle avait fait des projets... Et maintenant, ce n'était plus qu'une pathétique coquille de chair abîmée – l'âme en moins. Je pouvais même respirer, ou du moins l'imaginais-je, son odeur de putréfaction qui montait vers moi dans l'air froid.

À cet instant, un autre changement s'opéra en moi. Je pris conscience qu'on pouvait vraiment mourir. Mon père et ma mère pouvaient mourir. Moi aussi. Nous allions tous disparaître un jour ou l'autre. Je sentis un vide à l'intérieur de moi, qui bougea un instant, trouva sa place et s'immobilisa enfin, mais sans être totalement apaisé.

La malheureuse avait la tête en arrière, un peu dissimulée par la glace. Sa bouche était ouverte et il lui manquait plusieurs dents. Celles qui restaient étaient presque toutes cassées et je compris immédiatement que c'était à la suite de coups. Ses seins étaient fendus et leurs chairs ouvertes reposaient sur sa cage thoracique. Le sang était devenu gris et il avait gelé.

Pour la première fois de ma vie, je voyais le sexe d'une femme – sauf qu'il n'y avait vraiment rien à voir ! Juste un triangle d'obscurité. Les genoux de la malheureuse étaient légèrement pliés. Sa hanche gauche était plus haute que la droite. Ses mains, allongées le long de son corps, semblaient vouloir saisir quelque chose. Son visage était difficile à décrire, on l'avait massacré. Ses chairs étaient déchirées par les barbelés et incisées partout ailleurs.

Doc Stephenson, qui tétait toujours sa flasque, tangua au-dessus du cadavre et grommela :

— Voilà une négresse tout c'qu'y a de mort !

Les Noirs qui avaient porté le tub fixèrent le sol. Doc Stephenson donna un coup de coude à celui qui se trouvait à sa droite et ajouta :

— Pas vrai, mon garçon ?

L'homme leva un peu le menton et répondit, sans le regarder directement :

— Oui, monsieur, c'est sûr.

Ça me gêna de constater que les Noirs étaient obligés de se comporter ainsi. Ce gars-là était grand et fort et il aurait pu facilement écrabouiller Stephenson. Mais dans ce cas, il se serait balancé à une branche avant la tombée du jour, ainsi peut-être que toute sa famille et n'importe quel Noir qui aurait eu le malheur de se trouver dans les parages à l'arrivée du Klan...

Stephenson le savait. Tous les Blancs le savaient. Ça leur donnait une bonne marge de manœuvre.

Je considérai Abraham du coin de l'œil. Sur son visage, l'excitation enfantine avait cédé la place à quelque chose que j'eus du mal à identifier.

Mon père s'approcha du corps et je l'entendis demander à doc Stephenson :

— Je croyais que vous aviez refusé d'autopsier cette morte ? Je me trompe ?

— Pas en ville. Si on avait su que j'avais fait transporter le cadavre d'une Noire dans mon cabinet, j'aurais pu dire adieu à mes clients à deux cents kilomètres à la ronde. Plus aucune femme blanche respectable n'aurait voulu être examinée chez moi... J'dis pas ça pour vous offenser, les gars, mais les Noirs et les Blancs ont besoin d'être séparés. Même la Bible nous l'explique. Bon sang, les gars, vous êtes bien plus heureux sans les responsabilités que nous, nous avons. Ouais, heureux, voilà ce que vous êtes... Constable, c'est Taylor, ici présent, qui m'a persuadé de venir jeter un œil et de vous donner un coup de main.

Doc Taylor eut un sourire timide et la lumière de la lampe se refléta sur ses dents humides de salive.

Doc Tinn était resté derrière papa et doc Stephenson ; la tête baissée, il avait l'air de ne pas savoir trop où mettre ses mains – même si j'avais ma petite idée de ce qu'il aurait aimé en faire.

Taylor, à l'extrémité de la table, observait calmement le cadavre.

Doc Stephenson regarda la morte, la toucha, la déplaça légèrement et annonça :

— Pour moi, c'est un sanglier qui se l'est payée.

— Et ensuite il l'a attachée à un arbre avec du barbelé ? dit mon père.

Doc Stephenson le considéra comme s'il était idiot.

— *Avant ça*, j'entends.

— D'après vous, c'est donc un sanglier qui est responsable de son décès ?

— Je dis simplement que c'est possible. Les défenses de ces animaux coupent comme des couteaux. Elles occasionnent de vilaines blessures. J'en ai déjà vu.

— Docteur Tinn, poursuivit papa, savez-vous qui est cette femme ?

Tinn s'avança et étudia le corps un instant.

— Je ne crois pas. Mais j'ai envoyé chercher le révérend Bail. Il devrait déjà être là.

— Et pourquoi ça ? intervint doc Stephenson.

— Il connaît presque tout le monde dans le coin. J'ai pensé qu'il pourrait l'identifier.

— Merde, difficile de comprendre comment vous êtes capables de faire la différence entre deux négresses ! ricana Stephenson. Je me demande comment vous ne mélangez pas vos femmes, les gars. Remarquez, peut-être que ça ne vous dérange pas...

Stephenson éclata de rire comme si tout le monde appréciait ce genre d'humour. Il n'avait même pas le sentiment d'être grossier. Il était si sûr que les Blancs et les Noirs étaient fondamentalement différents que, pour lui, c'était évident pour tout un chacun.

Je vis les épaules de doc Tinn trembler. L'expression de Taylor se modifia un peu. Il baissa les yeux brièvement, puis se concentra sur le cadavre.

— Maintenant que je regarde ça de plus près, je crois bien que c'est une panthère... marmonna Stephenson.

— Les panthères ne sont pas plus enclines que les sangliers à attacher leurs proies aux arbres avec du barbelé, répliqua mon père.

Le visage de doc Tinn s'éclaira – il avait apprécié cette réplique.

— Je le sais, dit Stephenson, d'une voix plus dure. Je suggère qu'elle a été tuée par une panthère et qu'*ensuite* quelqu'un est arrivé, sans doute un gamin noir, pour la coller contre ce tronc.

— Et pour quelle raison ? demanda papa.

— Pour s’amuser. Pourquoi pas ? Vous aussi, vous avez été jeune. Vous n’avez donc jamais rien fait d’un peu fou, constable ?

— Bien sûr que si, et plus souvent qu’à mon tour. Mais pas ce genre de choses. Et je ne vois aucun gosse capable de ça...

— Peut-être pas chez les Blancs. Et comprenez-moi bien, Tinn. Ne le prenez pas mal. Je vous connais. Vous êtes okay. Mais les gens de couleur et les Blancs sont différents. Et en votre for intérieur, vous le savez. Bon sang, y’a des choses qu’un Noir ne peut pas s’empêcher de faire et je considère que c’est une erreur de se préoccuper des moindres problèmes entre vous. Vos rejets n’avaient pas de mauvaises intentions quand ils se sont rendus coupables de ça. C’était juste pour s’amuser. Comme quand ils trouvent un poisson mort et qu’ils le baladent partout.

— Un poisson mort et une femme, ce n’est pas pareil, répondit papa.

— Ouais, mais vous ne pensez pas que ces petits salopards de couleur ont pu prendre du bon temps à s’amuser avec une Noire à poil ?

— Doc, dit mon père, vous avez bu. Pourquoi n’iriez-vous pas dessoûler dans un coin ?

— Je vais très bien.

Doc Taylor, qui était resté silencieux jusqu’à présent, intervint :

— Docteur, peut-être que vous avez un peu trop bu, en effet. Je devrais vous ramener chez vous.

— Et pourquoi ? grommela doc Stephenson. J’ai pas de problème.

J’avais entendu dire que sa femme l’avait quitté, et comme il m’avait toujours semblé aussi mauvais qu’un serpent, je ne pouvais pas en vouloir à cette dame.

— Ce serait bien de vous reposer un moment, insista Taylor.

— Je peux me reposer ici, et partout où ça me chante.

Doc Taylor regarda mon père et secoua la tête, comme pour signifier qu’il était désolé.

— Je ne veux plus vous voir ici, dit papa. Filez cuver ailleurs !

— Qu’est-ce que vous venez de dire ?

— Je ne bégaie pas. *Filez cuver ailleurs !*

— Vous me parlez comme ça devant ces garçons de couleur ?

— Ces hommes ne sont plus des *garçons* depuis longtemps. Et je m’adresse à vous. Point final.

— Ce n’est pas votre juridiction, n’importe comment.

— Ai-je dit que je vous arrêtais ? Maintenant, remontez sur votre cheval et tirez-vous.

— J'ai une voiture.

— C'était une façon de parler, espèce de crétin.

— *Crétin* ? Vous me traitez de crétin ?

Papa s'approcha de lui.

— Exact. Je vous traite de crétin. Face à face. Maintenant. Ici. C'est pas assez difficile pour tout le monde qu'on ait une femme assassinée, et pas par votre foutue panthère ? C'est pas assez difficile ? Ce n'est pas correct de se quereller au-dessus du cadavre de cette malheureuse. Foutez le camp avant que je vous vire à coups de pied au cul !

— Ben, je n'ai jamais...

— Tout de suite. Tirez-vous. Taylor, emmenez-le !

À présent, je voyais les veines du cou de mon père qui saillaient, comme des cordes.

Doc Taylor effleura le bras de Stephenson qui se dégagea brusquement.

— J'ai pas besoin d'un foutu chien d'aveugle !

Doc Stephenson, peut-être dans un geste de défi, avala une longue rasade de whisky et se dirigea vers la porte en chancelant. Juste avant de sortir, il se retourna et lança à mon père :

— Je ne vous oublierai pas, constable.

— Eh bien moi, c'est presque déjà fait, répliqua papa, et ce sera définitif dès que vous aurez disparu de ma vue.

Doc Stephenson hésita, puis il marmonna :

— Je vous laisse, donc. Taylor, voyez ce que vous pouvez apprendre de ce garçon... J'arrive pas à croire qu'on ait pu donner un diplôme de médecine à un Noir ! T'es pas un docteur, pour moi, le Nègre. Tu m'entends ?

— Venez, murmura doc Taylor.

— Foutez-moi la paix cracha Stephenson.

Et il sortit.

Je jetai un coup d'œil à Richard, puis à Abraham. Ils arboraient un grand sourire tous les deux. On s'intéressa à nouveau à ce qui se passait là-dessous.

— Désolé pour lui, grommela doc Taylor.

— Il a été à la guerre, intervint Tinn. La guerre fait perdre les pédales à beaucoup de monde.

— Mon père y est allé aussi, murmura doc Taylor. Après ça, il n'a plus jamais été pareil. Il m'a raconté de sacrées histoires, ça c'est sûr.

— Vous êtes magnanimes, dit papa. Des tas de gens ont connu la guerre. Croyez-moi. Stephenson a toujours été un connard.

— Sa femme l'a quitté et il ne s'en est pas encore remis.

— Il n'est pas du genre à s'en remettre.

— C'est moi qui lui ai demandé de venir, avoua Taylor. J'ai pensé qu'il pouvait nous aider, et moi, j'étais curieux de suivre cette affaire.

— J'apprécie, répondit mon père. Vous feriez mieux d'aller prendre soin de lui, maintenant.

C'était dit avec diplomatie, mais il était clair que mon père voulait aussi se débarrasser de lui.

— Oui, grogna Taylor, et il s'en alla à son tour.

Alors, papa demanda à doc Tinn :

— Docteur, voulez-vous bien examiner cette malheureuse et me donner votre avis ?

— Volontiers, répondit Tinn. (Il posa son sac au bord de la table et l'ouvrit, puis il ajouta :) Billy Ray, allumez une lampe, s'il vous plaît.

Billy Ray, un des deux Noirs qui avaient transporté le corps, s'exécuta. Le reste de la glacière était très sombre. La seule autre lumière provenait des fentes dans le toit et dans les murs en planches.

La salle se colora d'orange. Doc Tinn fixa la poignée de la lampe à un crochet qui pendait à un chevron au-dessus de la table. On s'éloigna précipitamment de notre trou, on attendit un instant, puis on reprit position à notre poste d'observation. J'eus peur qu'on repère nos ombres, mais avec les feuillages de l'arbre au-dessus de nous et ce nuage qui cachait le soleil, ça allait. Du moins, j'en avais l'impression. Et, à la vérité, la curiosité l'emportait maintenant sur la prudence.

Doc Tinn enfila des gants de caoutchouc épais et appuya sur le cadavre avec ses gros doigts. Puis il ôta les gants, gratta une allumette, remit les gants, enfonça un doigt dans la gorge de la femme et regarda à l'intérieur. Il récupéra quelque chose au bout de son majeur et l'essuya sur un morceau de tissu qu'il prit dans sa sacoche. Ensuite, il examina les narines de la morte et essuya sur le même tissu ce qu'il en sortit. Puis il replia celui-ci.

— Je vais devoir l'ouvrir pour étudier ce qu'elle a dans son estomac, annonça-t-il alors.

— *Dans son estomac ?* répéta mon père.

Doc Tinn acquiesça d'un signe de tête.

— Je n'ai peut-être pas fait les études de votre Stephenson, mais j'ai une certaine pratique de la médecine.

— Eh bien, répondit papa, je sais de source sûre que Stephenson a appris dans les livres et qu'il s'est d'abord entraîné sur des chevaux et des vaches.

Doc Tinn sourit.

— Alors, j'y vais ?

Papa lui rendit son sourire et répondit :

— Faites votre boulot.

— Ça risque de ne pas être très joli-joli...

Redevenant aussitôt sérieux, mon père hocha la tête :

— Je sais.

Tinn sortit un scalpel de sa sacoche et découpa la poitrine de la femme jusqu'au nombril. Je crus d'abord que j'allais vomir mon petit déjeuner, mais j'étais trop fasciné pour ne pas regarder. Stephenson n'avait pas tout à fait tort : les gosses s'intéressaient aux cadavres, mais pas de la méchante façon qu'il imaginait.

L'entaille pratiquée par doc Tinn ne saigna pas et c'était étrange. Cette femme était décédée depuis longtemps et presque complètement gelée ; en revanche, un peu de gaz s'échappa quand il l'incisa et monta jusqu'à nous par la fente du toit. J'eus la nausée un moment, puis ça se calma.

Je plissai les yeux quand il commença à tripoter les chairs, à l'intérieur de la morte. Finalement, il coupa quelque chose, enfonça la main dans son abdomen et en ressortit des trucs noirs qu'il posa sur la table.

Je me détournai un instant, mais je notai que Richard et Abraham continuaient à regarder. Ne voulant pas passer pour une femmelette, je les imitai.

Doc Tinn demanda à mon père d'ouvrir la porte de la glacière pour avoir plus de lumière. Des gens s'étaient agglutinés sur le porche et papa les chassa. Ils s'éloignèrent à contrecœur. Ils nous observaient toujours, sur le toit, mais aucun ne cracha le morceau. Je pense qu'ils étaient contents que quelqu'un puisse jeter un coup d'œil.

Ensuite, doc Tinn se mit au travail sur les parties génitales de la femme. Il tailla et fouina à cet endroit un bon moment, tandis que mon père faisait les cent pas dans la salle avec les deux Noirs.

Ça dura un certain temps, puis le docteur Tinn s'arrêta, retourna le corps, l'examina, le remit sur le dos et dit :

— Billy Ray... Cyrus ou toi, vous pouvez m'apporter une casserole d'eau, du savon et une serviette ?

Billy Ray et Cyrus s'éloignèrent. Doc Tinn ôta ses gants et les posa sur la table.

— C'est juste une opinion personnelle, dit-il. Ça vous intéresse ?

— Je vous en serais reconnaissant, oui, répondit papa en s'approchant. Allez-y.

— Ce n'est ni un sanglier, ni une panthère qui a fait ça.

— J'en suis sûr. Les panthères ne s'attaquent pas à l'homme, en général. Ça arrive, bien sûr, mais c'est exceptionnel.

— Les panthères. Les sangliers... N'importe comment, un animal n'agit pas comme ça. Le coupable est un homme.

— Je n'en ai jamais douté.

— Il s'est servi d'un couteau très aiguisé. Ces blessures-là ont été faites quand elle était vivante. La plupart d'entre elles. Et quelques autres après sa mort. Regardez ses mains, ici.

Doc Tinn se pencha, souleva un bras du cadavre et le tourna pour que mon père puisse voir.

— Ces coupures... On dirait qu'elle a repoussé son agresseur. Et celles de ses doigts. Elles indiquent qu'il s'est attaqué à elle alors qu'elle vivait encore. Vous voyez comment elle a enfoncé ses ongles dans ses paumes, pour essayer de supporter la douleur ? Là, elle a été poignardée dans le dos et entaillée à la hauteur des reins. Aucune de ces plaies n'est profonde, sauf celle du dos, d'où on a ressorti le couteau en le faisant tourner. D'après moi, elle a tenté de résister à quelqu'un, ce quelqu'un l'a poignardée. Elle a été blessée aux mains quand elle a essayé de se protéger, elle a pivoté pour s'enfuir, alors il lui a planté son arme dans le dos, puis il l'a tailladée, ou vice-versa. Elle est tombée et, à la façon dont on s'est servi d'elle... vous voyez, là, en bas... je dirais qu'elle a été violée. Son sexe est tout déchiré, donc elle a été forcée. Une fois que le gars a eu terminé, il l'a encore découpée un moment. Elle était toujours vivante. Et son clitoris a disparu.

— Son quoi ? demanda mon père.

— Son clitoris. C'est une petite partie du sexe féminin. Quand on le frotte, sur une femme vivante, ça l'excite vraiment.

— Ah ouais ? fit papa.

— Ouais. C'est un minuscule bout de chair qui roule sous votre pouce ou sous vos doigts. C'est un truc que tout homme devrait connaître, si vous comprenez ce que je veux dire.

Papa hocha de nouveau la tête, comme s'il réfléchissait à un grand mystère – ou plutôt à une information élémentaire qui, d'une façon ou d'une autre, lui avait été refusée. Je me promis, moi aussi, de m'en souvenir, même si, à ce moment-là, je n'étais pas certain d'en avoir besoin un jour.

— Il l'a coupé ? dit papa. Ce cli...

— Clitoris. Oui, et avec une précision incroyable. Et cette blessure-là a beaucoup saigné. La fille a sans doute survécu à ça, encore que je n'en sois pas très sûr. Et je pense qu'il a continué à la torturer après l'avoir étranglée. (Doc Tinn se pencha au-dessus de la table.) Regardez sa gorge, là. Ces hématomes. C'est la marque de ses mains. Et quand il a terminé, je crois qu'il l'a jetée dans la rivière.

— Comment vous savez ça ?

— Il n'y a pas d'eau dans ses poumons. Ça signifie qu'elle n'est pas morte noyée. Et je connais bien ce sujet. Il y a cinq ans, une inondation dans cette ville s'est soldée par vingt-cinq victimes. J'ai pu voir ce que l'eau faisait aux cadavres.

— Vingt-cinq victimes ? s'étonna mon père. Il y a cinq ans ? Je ne m'en souviens pas.

— Aucun Blanc parmi eux, répondit simplement doc Tinn.

— Oh... fit papa.

— Cette femme était déjà morte quand on l'a fichue à la flotte. On voit des tas d'égratignures sur son front là, et elle a un gravillon dans le coin d'un œil. Un gravillon de rivière. Un corps balancé dans une rivière descend généralement le visage en avant, et puis le courant l'emporte et l'écorche – c'est ce qu'on voit sur son front, ici. Il y a de l'eau dans sa bouche, sa gorge et son nez, mais pas dans ses poumons. Donc j'en conclus qu'elle était décédée avant.

— C'est logique, murmura mon père. Mais s'il l'a foutue dans la Sabine, comment s'est-elle retrouvée attachée à cet arbre ?

— Bon, votre Stephenson a peut-être un peu raison, ici. On l’a repêchée pour la découper encore un peu. Ces plaies à sa poitrine sont plus récentes. On peut en être sûr parce qu’elles n’ont pas saigné. Celui qui a fait ça a torturé une morte.

— Jésus-Christ !

— Puis il l’a collée contre ce tronc avec du barbelé. Il l’a dissimulée avec des plantes grimpantes et il l’a laissée comme ça. Je ne serais pas surpris qu’il soit revenu plusieurs fois pour violer son cadavre. Si votre garçon n’était pas tombé dessus, il aurait peut-être continué. Je pense que c’est possible.

— Mais vous n’en êtes pas certain ?

— Non. Cependant, comme je vous l’ai dit, certaines de ses blessures sont postérieures à son décès. Elles pourraient avoir été faites en une seule fois – sauf qu’il y a des asticots dans quelques-unes, et pas dans d’autres. Les vers commencent juste à se développer dans plusieurs d’entre elles quand votre gosse l’a découverte et vous l’avez amenée ici avant qu’ils aient le temps de grossir. Les asticots ne grandissent pas dans une seule plaie à la fois... Les mouches pondent partout. Mais elles n’ont pas eu le temps de le faire dans les blessures les plus récentes.

Mon père réfléchit un moment, puis il grommela :

— Comme vous le dites, Stephenson n’a peut-être pas tort. Quelqu’un d’autre a pu tomber sur le cadavre et lui faire ces choses-là. Ça voudrait dire qu’il n’y a peut-être pas qu’un seul coupable.

— Ah ah. Mais qu’est-ce que *vous*, vous en pensez ? Vos tripes vous disent quoi, constable ? C’est presque certainement le meurtrier qui est revenu continuer son travail... Je crois qu’il s’en est débarrassé, comme un simple déchet, dans la rivière, et puis qu’il s’est dit qu’il n’avait pas eu son comptant, alors il est revenu, il l’a repêchée et il a fait la suite...

— Comment a-t-il réussi à la retrouver ? La rivière aurait dû l’emporter.

— Bien sûr. Mais je pense qu’il l’a attachée comme un appât au bout d’une ligne, avant de la balancer. Vous voyez ça, à sa cheville ? Cette marque ? Pour moi, après l’avoir tuée, il lui a passé une corde autour de la jambe et il l’a laissé flotter. Peut-être avec un poids. De cette façon, il savait où la récupérer. Et, juste pour votre information, je dirais qu’une tortue lui a grignoté un morceau de fesse, ici.

Le soleil sortit tout à coup de derrière un nuage, et la lumière fut assez brillante pour traverser le feuillage de l'arbre à chapelets et colorer en vert notre monde immédiat. Je vis avec horreur les ombres de nos têtes se dessiner sur le corps de la femme allongée sur la table. Mon père leva les yeux juste au moment où nous nous écartions de la fente.

On n'osa pas s'approcher de nouveau. On resta simplement assis là, à les écouter.

— Vous savez que personne, chez nous, ne se souciera de cette malheureuse, ajouta doc Tinn. (Je n'entendis pas la réponse de papa.) C'est une Noire, et notre communauté, ici, ne veut pas d'ennuis... Si c'est l'un des nôtres qui a fait ça et qu'on lui met la main dessus, eh bien, on s'occupera de lui. On dit aux Blancs que le coupable est un Noir, et ça s'arrête là.

— Mais si c'était un Blanc ?

— Bien meilleure raison pour que les Noirs ne s'en mêlent pas...

— Vous pouvez organiser son enterrement et me prévenir ?

— Oui. On a un cimetière qui accepte tout le monde.

— Ouai. La terre ne fait pas de différence.

— Et les vers non plus. (À ce moment-là, on trouva le courage de jeter un nouveau coup d'œil par l'ouverture, et on vit doc Tinn sortir une longue pince de son sac et récupérer quelque chose entre les jambes de la femme.) Ce truc est tombé dès que j'ai commencé à l'examiner. C'était enfoncé dans son sexe.

— Qu'est-ce que c'est ?

— On dirait un bout de papier. On ne peut pas vraiment savoir parce que c'est sanguinolent et tout mouillé, mais ça en a l'air.

— Du papier ?

— Notre assassin en a roulé un petit morceau et l'a mis là, oui, répondit Tinn.

— Pourquoi ?

Doc Tinn secoua la tête.

— Ça doit avoir un sens pour lui. Mais pas pour moi.

À ce moment-là, quelqu'un entra. C'était enfin le révérend. Après les salutations d'usage, il s'exclama d'une voix aiguë :

— Oh oh. Ô, mon Dieu ! Mais c'est Jelda May ! Jelda May Sykes. C'était une prostituée, mais elle venait me voir de temps en temps. Elle voulait changer de vie et être sauvée, mais elle n'y arrivait pas... Elle

travaillait dans des bastringues, plus loin sur la rivière. Elle acceptait les Noirs et les Blancs, d'après ce que j'ai entendu dire. Et elle faisait un peu de magie.

— De la magie ? répéta mon père.

— Juju. Des invocations et tout ça.

— Vous ne croyez quand même pas à ce genre de choses ? murmura papa. Vous, un homme de Dieu ?

— Certaines de ses invocations n'étaient pas mauvaises, répondit le révérend. Pauvre, pauvre créature. Mon Dieu ! Qui l'a découpée de cette façon ?

— Une partie de ses blessures a été causée par son meurtrier, qui que ce soit, répondit doc Tinn. Les autres, c'est moi, pour l'examiner. Pour étudier la cause de sa mort.

— Rien de cela n'est légitime quand quelqu'un a connu l'indignité de la mort... lança le révérend. Mon Dieu, quel carnage ! Vous n'auriez pas dû faire une chose pareille.

— Si on sait quel genre d'animal on chasse, comment il vit et comment il tue, on a davantage de chances de le capturer, répondit mon père.

— Mon Dieu, pauvre Jelda May ! murmura le révérend. Elle est mieux là où elle est, maintenant.

— J'espère que vous avez raison, dit doc Tinn.

À ce moment-là, mes nouveaux copains et moi on entreprit de redescendre du toit.

Le temps de reprendre pied sur le sol et de contourner le bâtiment pour rejoindre la porte d'entrée, la foule des curieux commençait à se disperser. Les gens marmonnaient, furieux de n'avoir rien appris. Le vieux noir, Oncle Pharaoh, se dirigeait vers l'épicerie dans sa carriole, en criant :

— Allez, avance, Pig Jesse !

— Faut que j'y aille, annonça Abraham, quand il le vit. Je dois l'aider pour ses commissions et tout ça.

— Je suis avec eux, dit Richard. C'était sympa de te rencontrer, Harry. Et là-dessus, ils me quittèrent.

Je me sentis soudain abandonné et en proie à une terrible culpabilité. Papa m'avait demandé de l'attendre. C'était ce que j'avais fait : je l'avais attendu. Mais je savais que cet argument ne tenait pas, car j'étais monté sur le toit de la glacière, j'avais vu ce que je n'étais pas censé voir et entendu ce que je n'étais pas censé entendre. Je ne lui obéissais pas toujours, mais cette fois, j'avais le sentiment d'avoir fauté au-delà de toute possibilité de pardon.

J'essayai d'avoir l'air innocent lorsque papa, doc Tinn et le révérend sortirent de la glacière. L'homme de Dieu était un Noir de grande taille, très maigre, avec un nez épaté ; il semblait attendre une catastrophe juste pour pouvoir prêcher le salut. Il portait un pantalon noir et une chemise blanche avec des taches jaunâtres de transpiration sous les aisselles. Il avait aussi une fine cravate noire dont les bords s'effiloçaient. Au moment où il franchissait la porte, il remit son feutre marron avec une petite plume vert et rouge vif piquée sur la bordure gauche.

Tandis qu'ils descendaient ensemble les quelques marches, papa me jeta un coup d'œil tout en arrangeant son chapeau. Il ne me dit pas un mot, mais son regard me rendit nerveux. Au pied de l'escalier, il donna quelque chose au révérend, puis il se tourna vers Tinn et lui tendit la main. Le toubib, toujours mal à l'aise avec ce genre d'attitude, la lui serra rapidement.

— Je vous remercie pour votre aide, docteur, fit mon père. Peut-être que je serai obligé de revenir discuter un peu avec vous...

— Ce n'était qu'une opinion personnelle, constable, répondit doc Tinn.

— Elle m'a semblé raisonnable.

— Merci, vous êtes gentil, constable.

Ils parlèrent encore un instant avec le révérend. Papa fouilla dans sa poche et lui donna de nouveau quelque chose, mais je ne vis pas quoi. Puis il lui serra la main, se retourna et me lança :

— Allons-y, fiston !

On partit à pied jusqu'au domicile de doc Tinn, puis on récupéra notre voiture et on retourna à l'épicerie. Oncle Pharaoh attendait devant la porte, dans sa carriole, en sirotant un Dr Pepper à l'ombre de sa bâche en toile. Son cochon, Jesse, était allongé par terre, toujours harnaché. Il avait glissé sa tête sous la véranda et il mâchonnait, en grognant, un vieux bout de pain moisi.

— Super cochon ! dit papa à Oncle Pharaoh.

— Monsieur le constable, comment allez-vous ?

Bon sang, Oncle Pharaoh connaissait mon père ! Mon cœur se serra. Allait-il lui raconter que Richard, Abraham et moi, on avait escaladé la glacière ?

— Et comment le monde vous traite-t-il, monsieur le constable ? poursuivit l'infirme.

— Pas trop mal. Et vous ?

— Je pourrais me plaindre, mais ça ne servirait à rien !

Papa et Oncle Pharaoh éclatèrent de rire, et mon père agita la main comme pour chasser le vieillard sous prétexte que son humour était trop pour lui à cette heure de la journée.

En entrant dans le magasin, je murmurai :

— Tu le connais ?

— Fils, ce n'est donc pas évident ?

— Si, monsieur.

— Ce gars-là était le plus grand chasseur de ces marais jusqu'au jour où un sanglier lui a arraché une jambe. Une créature qu'on a surnommée Vieux Satan. Elle traîne toujours dans le coin. Une bête énorme.

Personne n'a jamais été capable de l'abattre. Elle se balade généralement par ici et vers Mud Creek.

J'ouvris la bouche pour lui demander si l'hypothèse de Stephenson – un sanglier s'attaquant à cette pauvre femme – était vraisemblable, mais je me retins in extremis. Au lieu de ça, je dis :

— Sûr que beaucoup de villes ont le nom de leur rivière.

— Ouaip.

Abraham et Richard faisaient les courses pour Oncle Pharaoh dans le magasin. On échangea quelques mots à notre entrée, puis ils retournèrent à leurs affaires. À l'évidence, c'étaient des amis très proches, et s'ils avaient été gentils avec moi, leur relation personnelle était si forte que je n'avais aucune chance d'y participer. Du coup, je me sentis encore plus seul.

Papa acheta de la viande en conserve, une boîte de biscuits salés, du cheddar et deux Coca. On s'installa sur la véranda du magasin où il faisait plus frais, et on regarda Jesse ronfler, le nez à l'ombre, et Oncle Pharaoh siroter son Dr Pepper. Papa coupa des tranches de fromage et de viande avec son canif et les posa sur les papiers de boucher dans lesquels ils avaient été enveloppés. On les mangea avec les biscuits salés, tout en buvant nos Coca. Des chariots chargés de grumes fraîchement coupées passèrent devant nous dans un bruit d'enfer.

On déjeuna un moment en silence, puis mon père murmura :

— Fiston ?

— Oui, monsieur.

— J'aime autant que tu m'obéisses. Quand tu seras plus grand, tu pourras agir à ta guise. Tant que tu respectes la loi des hommes et celle de Dieu. Mais pour l'instant, tu m'obéis.

Ainsi, il m'avait vu.

— Oui, monsieur.

On continua à mastiquer un instant, puis je dis :

— Tu vas me donner le fouet ?

— Non, tu es trop grand pour ces bêtises, tu ne crois pas ?

— Oui.

— Et tu as raison. Je te traiterai donc en fonction de l'âge que tu as, même si tu es plus mature. Tu acceptes ce marché ?

— Oui, monsieur.

— Ça signifie que tu dois écouter ce que je te dis. Ou ce que te dit ta mère. Que tu dois faire preuve de bon sens. Je ne voulais pas que tu assistes à ça.

— Je l'avais déjà vue, papa.

— Je sais, fils. Mais c'était par hasard. En revanche, ce qui vient de se passer ici ne te concernait pas. C'était différent. Tu m'entends ?

— Oui, monsieur.

— Quelqu'un, quelque part devait aimer cette pauvre femme, et ce n'était pas bien que des inconnus l'observent bouche bée comme un phénomène de foire. Elle n'a plus aucun contrôle sur ce qui lui arrive désormais, et c'est donc à nous d'y veiller. Tout ce qu'on a fait ici, c'était pour découvrir comment retrouver son meurtrier. Autre chose, mon garçon : il y a des trucs que tu n'as pas besoin de connaître, sauf en cas d'absolue nécessité. Peut-être que tu n'y penses déjà plus, mais crois-moi, ce que tu viens de voir te reviendra un jour ou l'autre, et ça ne sera pas rigolo. À propos, j'ai su que vous étiez là-haut sur ce toit dès que vous y avez grimpé. Vous n'avez pas été assez discrets. Et juste pour ta gouverne, tes deux nouveaux copains sont de braves gosses. Oncle Pharaoh est le grand-père du plus jeune.

— Abraham.

— Exact. Et l'autre, c'est le fils de M. Dale, un fermier plutôt sympa. Il catche dans les foires pour gagner un peu d'argent. J'ai entendu dire que ce n'était pas un mauvais bougre. Son fils s'appelle... Attends que je réfléchisse...

— Richard.

— Ouais, Richard. Ces deux garçons s'entendent bien. Mais laisse-moi ajouter quelque chose de pas drôle. Dans quelques années, Abraham et Richard ne joueront plus ensemble. Ils ne se fréquenteront même plus.

— Pourquoi, papa ?

Mon père regarda Oncle Pharaoh, comme pour s'assurer qu'il ne nous entendait pas.

— Parce que le monde ne tourne pas comme il devrait. Réfléchis à ça et tu trouveras tout seul la réponse à ta question.

J'y avais déjà pensé.

— Papa ? demandai-je. Tu as une idée de celui qui a fait ça à cette femme ?

— Non. Tout ce que je sais, c'est que ça a dû être horrible. Et je ne suis pas sûr d'en apprendre davantage un jour.

— Pourquoi doc Stephenson est-il venu ici ?

— Aucune idée, mais j'imagine qu'il ne voulait pas rater un truc comme ça, dans la mesure où ça ne mettait pas son cabinet en danger.

— Je n'ai pas l'impression qu'il sache grand-chose.

— À mon avis, il s'en fiche complètement. Il voulait juste ne pas laisser les constatations légales à un docteur noir. Pour ma part, j'ai plus confiance en doc Tinn qu'en ce vendeur de pilules. Écoute-moi bien. Les Blancs ne sont pas meilleurs que les Noirs. Il y a juste des hommes et des femmes aux couleurs de peau différentes. Certains individus sont pires que d'autres et certains sont mieux. C'est uniquement sous cet angle qu'il faut envisager cette question. Je suis un ignorant, fiston, mais je sais au moins ça.

— Papa. Miss Maggie pense que le coupable, c'est l'Homme-Chèvre.

— Comment est-elle au courant de ça ?

Je rougis.

— Je crois bien que c'est moi qui le lui ai raconté...

— Bon, de toute façon je pense que ce n'est plus un grand secret pour personne. Mais je préfère que tu ne parles plus de tout ça.

— Oui, monsieur. Miss Maggie a ajouté que l'Homme-Chèvre pourrait bien être le Diable. Ou un de ses serviteurs. Comme Belzébuth.

— Non. Je t'ai déjà dit que l'Homme-Chèvre n'existait pas. J'ai entendu ce genre d'histoires toute ma vie, et pourtant je ne l'ai jamais vu. Maintenant, que le meurtrier soit un « serviteur du Diable », eh bien, là, elle a sans doute raison. Mais je pense qu'il est de chair et de sang.

— Papa, celui qui a fait ça à cette Noire...

— Melle Sikes, fils. Elle a un nom. Nous le connaissons, maintenant.

— Oui, monsieur. Le coupable... Il est toujours par ici ?

Papa coupa une nouvelle tranche de viande avec son canif.

— Je ne sais pas, fiston... J'en doute.

Ce fut la première fois que je pensais que mon père me mentait.

Quand on prit le chemin du retour, il faisait encore plus chaud qu'à notre arrivée. Beaucoup de flaques s'étaient évaporées ou, du moins, changées en boue dont une couche épaisse sur la route nous obligeait à rouler lentement.

On n'était encore qu'à quelques kilomètres de Pearl Creek lorsqu'une Ford noire toute cabossée, arrêtée à l'ombre d'un hickory, se lança à notre poursuite et nous doubla assez vite pour nous éclabousser.

Un type au visage rougeaud, coiffé d'un grand chapeau blanc, était assis sur le siège du passager. D'un geste du bras, par la vitre ouverte, il indiqua le bas-côté à mon père.

Papa se gara et me dit :

— Tout va bien, fiston. C'est le constable du coin. Je le connais. Tu m'attends, d'accord ?

Quand il sortit de la voiture, je me glissai derrière le volant. Il marcha jusqu'à l'arrière de notre véhicule et le passager de la Ford pourrie descendit à son tour. Il était grand et fort. Il portait un treillis kaki, et les manches de sa chemise étaient boutonnées sur ses poignets, comme si on était en plein hiver. Un badge était épinglé sur sa poitrine.

Le conducteur, un gars au teint jaunâtre, avec un chapeau marron au fond si plat qu'il ressemblait au haut d'une baratte, resta au volant à chiquer du tabac.

Le rougeaud serra la main de mon père. J'entendis parfaitement leur conversation.

— Content de te voir, Jacob. J'ai appris que tu étais devenu constable.

— Je ne crois pas que tu sois si heureux que ça de me voir, Woodrow... répliqua papa. Alors inutile de faire semblant.

L'homme eut un petit rire. Il ôta son chapeau et prit un mouchoir dans sa poche pour essuyer la transpiration sur le bord intérieur. Ses cheveux étaient encore plus rouges que son visage.

— C'est Ralph Purdue qui est avec toi ? demanda mon père.

Woodrow ne répondit pas à cette question.

— Jacob, dit-il, il faudrait qu'on discute un instant. Y a ce meurtre d'une négresse... On en a entendu parler.

— Comme tout le monde.

— Bon, je pourrais tourner autour du pot, mais je n'en ai pas l'intention. Ce que j'ai à te dire est très simple : ce n'est pas ta juridiction, ici.

— Si j'enquêtais sur un crime et que ça me mène chez toi, tu me donnerais un coup de main, n'est-ce pas, Woodrow ?

— Oh, tu le sais bien. Mais une négresse ? Écoute-moi, Jacob. Laisse-moi te donner un conseil...

— Je connais ce refrain...

— Tu tiendras compte du mien, okay ? (Cette fois, papa ne répondit pas.) Il y a des meurtres entre nègres, des meurtres entre Blancs, et il y a aussi des nègres qui tuent des Blancs et des Blancs qui tuent des nègres.

— Tous les assassinats se ressemblent, grommela mon père.

— Alors, permets-moi d'exprimer ça autrement : les nègres, ici, ne veulent voir personne se mêler de leurs affaires. Ni toi. Ni moi.

— Nous représentons la loi.

— Ouais, mais une négresse qui se fait dessouder dans les marais, c'est autre chose. C'était une rien du tout. Et ça ne compte pas beaucoup pour nous. Elle a tiré sa révérence, point final. Le coupable, c'est probablement un de ses petits amis. Elle n'a pas couché, ou elle a couché avec quelqu'un d'autre... Ça revient toujours à ça.

« Jacob, tu as des idées chrétiennes et c'est parfait. Mais les nègres s'occupent de leurs oignons. Ils estiment que c'est bien ainsi, et nous aussi. En revanche, s'ils se mêlent de nos histoires, alors on s'occupe des leurs. Et si un Blanc tue un nègre, c'est aussi de notre responsabilité. Et encore plus si un Noir tue un Blanc. Mais ça...

— Une morte, c'est une morte, dit mon père. N'est-ce pas de notre responsabilité ?

— Certaines situations existent depuis longtemps et ne devraient pas changer.

— Je croyais que les Yankees nous avaient foutu la pâtée et que Lincoln avait affranchi les esclaves ?

— Moi, les Yankees ne m'ont pas eu. Jacob, ce qui s'est passé ici me semble évident. Quelqu'un est descendu du train, un quelconque nègre hobo, pour se payer un peu de bon temps. Il est tombé sur cette fille, il n'avait pas l'argent pour se l'offrir. Du coup, elle l'a probablement envoyé balader, et a fini par la tuer, avant de prendre le train suivant. Doc Stephenson voit les choses de cette façon.

— C'est rigolo, murmura papa. À moi, il m'a dit que c'était une panthère qui avait attaqué la femme. Ou un sanglier. Ou peut-être que le sanglier avait maintenu la victime pendant que la panthère la découpait ? J'ai oublié. Et quand ces bêtes-là ont eu terminé, elles l'ont attachée à un arbre avec du barbelé...

— Jacob...

— Depuis quand doc Stephenson est-il capable de jeter un œil sur un cadavre et de déterminer que c'est un hobo qui a fait le coup ? Le hobo en question lui a laissé un mot ?

— Va te faire foutre, Jacob ! Ce n'est un secret pour personne, dans la région, que t'es un amoureux des nègres et que ça ne te gêne pas de nous donner une autre génération de ce genre, alors que pas mal de gars, dans le coin, pensent qu'ils en ont déjà bien assez... Par ici, on s'occupe des négros à notre façon.

— Écoute-moi bien, Woodrow. Quand on était jeunes, t'es tombé d'une barge et t'as foutrement été à deux doigts de te noyer...

— Arrête de me rappeler cette histoire.

— Ouais, t'as failli rester au fond de ce trou. Mais tu t'en es sorti.

— Et je t'ai remercié.

— En effet. J'ai senti que tu m'en étais sincèrement reconnaissant. Et même si on a nos divergences, tous les deux, j'ai toujours estimé qu'au bout du compte t'étais un type honnête. Mais il m'arrive de regretter de ne pas t'avoir laissé sous l'eau, ce jour-là. Et si j'étais sûr que ce que tu viens de me dire est une menace envers ma famille, je t'écraserais la tête illico.

Woodrow s'empourpra et remit son chapeau.

— Ce n'était pas une menace. Garde ça seulement à l'esprit.

— Tu peux dire ce que tu veux, mais toi non plus n'oublie pas ce que je t'ai répondu. Tiens-en compte, Woodrow. Et maintenant, je rentre.

— Je n'ai pas fini, Jacob.

— Oh que si, tu as fini.

Alors que papa s'éloignait, Woodrow lui lança :

— Passe mon bonjour à May Lynn !

Papa s'immobilisa un instant. Je vis saillir les veines de son cou, comme lorsqu'il avait viré doc Stephenson de la glacière, et je crus qu'il allait se retourner, mais je me trompais.

Je me glissai sur le siège du passager et quand mon père se fut réinstallé au volant, je soufflai :

— Tout va bien ?

— Parfait, fils. Parfait.

Je regardai derrière moi et je vis l'autre voiture cabossée faire demi-tour et repartir par où elle était venue. Woodrow laissait pendre son bras par la fenêtre, toujours couvert par sa manche de chemise.

Une fois à la maison, mon père me fit descendre, puis il vira et se remit en route, sans m'indiquer où il allait. Il me demanda simplement de dire à maman de ne pas s'inquiéter.

Il ne revint qu'à la tombée de la nuit et, le reste de la soirée, il ne parla de rien. Après le dîner, mes parents bouquinèrent un moment – elle, la Bible et lui un catalogue de graines, puis l'Almanach du Fermier. Mais j'avais l'impression qu'il faisait juste semblant. Il restait sur la même page trop longtemps. À un moment, il leva les yeux pour regarder ma mère, laissa échapper un soupir, puis se replongea dans la même page – on aurait dit qu'il voulait être absorbé par elle, comme une teinture.

Tom et moi, on joua aux dames ; je la battis quatre fois et ça la rendit folle – elle renversa l'échiquier et se réfugia sur la véranda de derrière. Il y avait là deux lits de camp où on dormait parfois quand il faisait vraiment très chaud.

En temps normal, je ne me souciais guère de ce qu'elle ressentait, mais peut-être que le spectacle de cette morte m'avait attendri ? Je la suivis donc sur la véranda. Allongée sur un des lits, les mains sous la tête, elle contemplait le plafond.

— C'est juste un jeu, murmurai-je, conscient que j'aurais probablement dû la laisser gagner au moins une fois.

— Pas de problème, grommela-t-elle.

Je m'assis sur l'autre lit et on resta là sans rien dire, à écouter les grillons et les insectes qui venaient cogner contre la moustiquaire.

— Cette femme qu'on a trouvée... demanda Tom. Tu penses que c'est l'Homme-Chèvre qui lui a fait ça ?

— Pour doc Stephenson, c'est un animal. Mais doc Tinn est sûr que le coupable est un homme. Et le constable de là-bas prétend que c'est un hobo.

— Comment sais-tu tout ça ?

— Je les ai entendus en parler.

— Un hobo, c'est un monstre ?

— Non, c'est un type qui voyage clandestinement dans les trains de marchandises.

— Donc c'est un homme, n'est-ce pas ? Tu viens de dire : un animal, un homme ou un hobo.

— Je suppose...

— Mais ça aurait pu être l'Homme-Chèvre ?

— D'après papa, il n'existe pas. Pourtant, si on met bout à bout tout ce qu'ils racontent, ça donne l'Homme-Chèvre. Miss Maggie croit que c'est lui.

Tom réfléchit un moment, puis :

— Miss Maggie connaît des tas de choses. Pour moi, ça me paraît logique que le meurtrier soit l'Homme-Chèvre. On l'a vu, n'est-ce pas ?

— Oui.

— D'accord, je ne l'ai pas très bien vu. Il faisait trop sombre. Pourtant il avait l'air plutôt horrible, hein ?

J'acquiesçai.

— Je pense à tout ça de temps en temps, ajouta Tom.

— Je sais.

Je me rappelai le conseil de mon père : ne plus parler de ce cadavre. Mais, encore une fois, est-ce que Tom n'avait pas déjà été confrontée à cette horreur ?

Bon sang, je devenais une vraie pipelette !

Je racontai donc à ma sœur que j'étais monté sur le toit de la glacière et que j'avais tout espionné par un trou, puis je lui résumai ce que j'avais vu et entendu. J'embellis juste un peu mon aventure, en prétendant être le leader de l'équipe qui avait escaladé cet arbre.

Je ne précisai pas que papa nous avait surpris. Dans mon idée, ça aurait ôté de l'intérêt à mon récit et m'aurait fait paraître moins malin que je ne le souhaitais.

Finalement, j'ajoutai :

— Ne dis rien de tout ça à personne, sinon je risque d'avoir vraiment des ennuis.

On discuta encore un moment de l'Homme-Chèvre et, bientôt, on l'entendit se glisser à l'arrière de la maison et nous appeler d'une voix douce qui simulait le souffle du vent... Je me levai et verrouillai la moustiquaire. N'empêche qu'on continua à avoir la trouille. Chaque fois qu'un insecte venait s'y écraser, j'aurais juré que c'était ce monstre qui essayait d'entrer.

Quand on eut vraiment trop peur, on se réfugia dans la maison.

Cette nuit-là, Jelda May Sykes me rendit visite dans mon sommeil. Avec toutes ses blessures – celles qu'elle avait lorsque je l'avais découverte, mais aussi l'énorme incision pratiquée par doc Tinn, entre sa cage thoracique et son sexe. Dans un gros trou à la hauteur de son

estomac, on ne voyait plus que le long morceau d'intestin que le toubib n'avait pas retiré. Il pendait de la plaie et traînait sur le sol. Jelda se déplaçait lentement. Elle se posta finalement à côté de mon lit et me regarda. Ses poils pubiens étaient à la hauteur de mon visage. J'avais les yeux ouverts, mais je ne pouvais pas bouger. Très soigneusement, très lentement, elle posa sa main sur mon front, comme pour vérifier si j'avais de la fièvre.

Je me réveillai en sueur et haletai un moment. Par chance, je n'avais pas dérangé Tom. Elle dormait toujours profondément près de la fenêtre qui donnait sur la véranda. Peut-être qu'elle avait la trouille quand elle était venue se coucher, mais à présent elle semblait plutôt tranquille. Elle avait même entrouvert la fenêtre, ce qui était une bonne chose, vu la chaleur qu'il faisait.

Un petit vent agitait les rideaux et jouait avec les cheveux noirs de ma sœur. L'odeur de la mort et de la rivière avaient envahi la chambre. Je regardai autour de moi, pour m'assurer que Jelda May ne s'était pas cachée quelque part dans l'obscurité en attendant que je retrouve mes esprits, mais non – seules m'entouraient les ombres des objets familiers.

Je pliai mon oreiller, le calai sous ma tête, et je respirai profondément en essayant de ne plus penser à Jelda May Sykes. Ce fut alors que je surpris mes parents qui discutaient de l'autre côté du mur, juste un simple bourdonnement.

Je m'approchai et collai mon oreille contre la cloison pour tenter de saisir leur conversation. Ils parlaient à voix basse et, pendant un moment, ce qu'ils se disaient me resta incompréhensible, mais je ne tardai pas à régler ce problème : je posai une main sur mon oreille libre pour éliminer le bruit du vent qui entraît par la fenêtre et j'appuyai l'autre plus fort contre le mur.

— ... à part dans des histoires à dormir debout, je n'ai jamais entendu dire qu'une panthère ait tué quelqu'un... murmurait papa. Pourtant, c'est possible. Contrairement à ce qu'on croit, je sais que n'importe quel animal peut s'attaquer à l'homme en certaines circonstances. Même un chien de compagnie. Mais doc Stephenson n'a aucune raison de soupçonner un animal. Il a juste raconté ça parce que ça l'arrangeait.

— Mais pourquoi ? demanda ma mère.

— Il ne voulait pas qu'un docteur noir examine le cadavre au risque de découvrir quelque chose que lui-même n'aurait pas su. Il suffit

d'avoir un peu de jugeote pour se rendre compte que doc Tinn est un bon médecin. Et même meilleur que beaucoup de ses confrères, blancs ou noirs. C'est tout ce qui me vient à l'esprit. Et en plus Stephenson était ivre, ce qui évidemment n'a rien arrangé. Ou peut-être qu'il a fait son intéressant à cause de cet interne, Taylor. Mais je ne pense pas que Taylor ait été très impressionné.

— Et doc Tinn, qu'est-ce qu'il a dit ?

— Qu'elle a été violée et torturée. Ses blessures sont évidentes, en tout cas. Il pense que quelqu'un, probablement son meurtrier, s'est amusé avec son cadavre après l'avoir tuée.

— Tu es sérieux ?

— Oui.

— Qui serait capable d'une telle horreur ?

— Je n'en sais rien. Et j'en ai vraiment pas la moindre idée.

— Le docteur Tinn la connaissait ?

— Non, mais le pasteur noir de là-bas, le révérend Bail, savait qui c'était. Elle s'appelle Jelda May Sykes et, selon lui, c'était une prostituée locale et une... femme juju.

— Une quoi ?

— Le juju, c'est un genre de sorcellerie en laquelle croient les Noirs. Elle vendait des charmes et tout ça. Et elle travaillait dans les bastringues, le long de la rivière. Et elle acceptait un Blanc de temps à autre.

— Donc on n'a pas la moindre idée du coupable ?

— Tout le monde s'en fout, May Linn. Tout le monde. Les Noirs ne l'aimaient pas tellement et le constable blanc du coin s'est empressé de me rappeler que ce n'était pas ma juridiction.

— Dans ce cas, tu devrais abandonner cette affaire.

— En l'emmenant à Pearl Creek, je suis sorti de mon territoire, en effet, mais l'endroit où on a découvert son cadavre est sous mon autorité. Là-bas, ils pensent que c'est un hobo quelconque qui s'est amusé avec elle puis qui l'a noyée avant de repartir dans le train suivant. Ils ont peut-être raison. Mais dans ce cas, qui l'a attachée à cet arbre ?

— Ça pourrait être quelqu'un d'autre, n'est-ce pas ?

— Je suppose, mais ça m'ennuie drôlement de penser qu'il y a autant de cruauté dans le monde. Je préférerais qu'il n'y ait qu'un seul coupable, et pas deux, et s'il ne tenait qu'à moi, qu'il n'y en ait aucun...

Mais comme on dit, on met ses vœux dans une main et la merde dans l'autre et on voit laquelle est pleine la première.

— Jacob ! s'exclama ma mère. (Elle ne paraissait pourtant pas vraiment choquée. Elle laissa échapper un petit rire.) Quel langage ! (Un instant plus tard, elle ajouta :) Pourquoi ça les dérange tant que tu t'occupes de cette affaire ? Pourquoi y sont-ils si opposés ?

— Tu en sais autant que moi, répondit mon père.

— C'est parce qu'elle est noire ? Mais en quoi ça les regarde si tu décides d'enquêter ?

— Et si le coupable était un Blanc ?

— Alors, il devra être condamné.

— Bien sûr. Sauf que tout le monde ne voit pas ça du même œil. Beaucoup de gens, ici, estiment qu'une Noire qui se prostitue... eh bien, elle n'a pas volé ce qui lui arrive. Si c'est un des siens qui lui a fait ça, ils se moquent bien d'une femme de couleur de plus ou de moins. Dans ce cas, pourquoi se fatiguer à remuer la merde ? Mais si c'est un Blanc, alors il faut lui fiche la paix. Parce qu'ils croient qu'un Blanc a le droit de s'amuser avec une Noire, et de toutes les façons qu'il veut, et qu'on n'a pas à le faire payer pour ça.

— Où es-tu allé après avoir ramené Harry ici ?

— En ville, chez Cal Fields.

Quand j'entendis ça, je me sentis aussi minable qu'un hanneton unijambiste. Mon père m'avait sans doute reconduit plus tôt que prévu à la maison parce que j'avais grimpé sur le toit de cette glacière et qu'il était si furieux contre moi qu'il avait fait un détour jusqu'ici avant de repartir tout seul...

— C'est le propriétaire du journal, n'est-ce pas ? demanda maman. (Elle parlait de notre feuille hebdomadaire, le *Marvel Creek Guardian*.) Celui qui vit avec une femme plus jeune que lui, cette blonde incendiaire ?

— Ouais, dit papa. C'est un brave type. Son épouse est partie avec un commis voyageur, au fait. Mais Cal s'en fiche pas mal. Il a une nouvelle petite amie. Ce qu'il m'a raconté est très intéressant. Il m'a dit que c'était le troisième meurtre dans le coin en dix-huit mois. Il n'a rien écrit là-dessus, parce que c'est un sujet difficile, mais surtout parce que les deux autres victimes étaient des Noires, elles aussi, et ses lecteurs ne sont pas intéressés par les meurtres de gens de couleur.

— Comment est-il au courant ?

— Il s'entend très bien avec les communautés noires de la région. Et il prétend avoir du flair pour les scoops, même s'il ne peut pas tout publier dans son journal. Les trois victimes sont des prostituées. L'une d'elles a été tuée à Pearl Creek. On a retrouvé son cadavre dans un gros tuyau de drainage, près de la rivière, à côté de la scierie. On lui a brisé les jambes aux articulations et on les lui a attachées autour du cou. Elle aussi avait des blessures sur tout le corps. Comme celle que j'ai vue aujourd'hui. Il se trouve que personne ne connaissait vraiment cette femme, pourtant. Elle a échoué ici et a trouvé un boulot dans un des boxons du coin.

— *Boxons* ?

— C'est un endroit où les prostituées travaillent, chérie. C'est une espèce de maison close, tu vois ?

— Oh. Je fais mon éducation avec toi, c'est sûr. Je ne sais pas comment tu peux être au courant de tout ça.

— Un constable apprend beaucoup de choses... Toujours est-il que des bonnes âmes l'ont découverte et l'ont enterrée pour qu'elle ait une sépulture décente, et plus personne n'y a pensé. Toujours la même vieille histoire. Les Noirs ne parlent qu'entre eux des meurtres qui se produisent dans leur communauté. Et ils règlent eux-mêmes ces affaires-là – quand ils le peuvent – parce que les autorités blanches, c'est sûr, ne font rien. Dans ce premier cas, personne n'avait la moindre idée de l'identité de cette femme et personne non plus n'a été soupçonné. On a pensé la même chose que pour Jelda May Sykes : que le coupable était un vagabond et qu'il était reparti en train.

— Tu disais qu'il y en a eu trois ?

— Oui, la seconde, on l'a repêchée dans la rivière. On a d'abord cru qu'elle s'était noyée. D'après Cal, la rumeur raconte qu'elle était entaillée de partout, mais il n'est pas certain que ce soit vrai. Ça n'a peut-être aucun rapport.

— Quand ces meurtres se sont-ils produits ?

— Tout ce que je sais, c'est que la première a été tuée en janvier de l'année dernière. Pour la deuxième, aucune idée. Je ne suis même pas sûr que ça soit vrai. Les gens pouvaient très bien évoquer une affaire vieille de plusieurs années quand Cal en a eu vent. Ou celui qui lui a rapporté cette histoire a peut-être mal compris ? Ou il lui a servi des bobards ? C'est toujours difficile à dire quand ça vient de la communauté noire.

— Fields était au courant pour Jelda ?

— Oui.

Ils restèrent silencieux un moment. À travers les murs peu épais de la chambre, j'entendais les grillons et plus loin, quelque part dans les marais, les plaintes d'une grenouille-taureau.

— La dépouille de Jelda May... reprit maman un instant plus tard. Qu'est-elle devenue ? Qui l'a récupérée ?

— Personne. Chérie, j'ai donné un peu d'argent pour la faire enterrer dans leur cimetière. Je sais qu'on n'est pas très riches, mais...

— Chuuut. C'est bon. Tu as bien fait.

— Et j'ai promis au pasteur que je lui en donnerai davantage une fois que j'aurais attrapé l'assassin.

— C'est bien, Jacob. C'est très bien.

— À propos, tu sais qui est le constable, là-bas ?

— Non.

— Red Woodrow.

— Oh. Je n'étais pas au courant. Toi oui ?

— Ouai.

— Tu ne me l'as jamais dit.

— Il n'y avait pas de raison. Je n'y ai guère pensé jusqu'à hier, quand je l'ai rencontré. Et je ne voulais même pas t'en parler maintenant...

— Oh, ne sois pas idiot.

— Et puis j'ai senti que je le devais. Je n'aime pas dissimuler les trucs qui me tracassent. Il m'a demandé de te passer le bonjour.

— Il t'a demandé ça ?

— Vraiment, je n'avais pas prévu d'évoquer la chose. Je ne comprends pas pourquoi ça m'est venu.

— Chéri, ce que tu peux être idiot, des fois ! Tu sais que rien de tout ça n'a d'importance...

Le ton de leur conversation avait changé. Il était devenu presque officiel. Je ne saisisais pas bien ce qui était différent, mais il y avait quelque chose et ça avait un rapport avec Red Woodrow.

— Il ne veut pas que je me mêle de cette histoire.

— C'est sa juridiction, n'est-ce pas ?

— Comme je te l'ai dit, le meurtre a eu lieu ici. S'ils ont eu le corps là-bas, c'est simplement parce que j'avais besoin de l'aide de doc Tinn.

— Il arrive que Red soit... Eh bien, irascible.

— Ce n'est pas le mot que j'emploierais à son propos, grommela mon père.

— Jacob, oublie-le, c'est tout.

— Je ne demande que ça.

— Ses manches de chemise ? s'enquit maman.

— Descendues.

De nouveau, le silence.

Je m'allongeai sur le dos et contemplai le plafond. Quand je fermai les yeux, je revis Jelda May Sykes, abîmée et enflée, attachée à cet arbre avec des barbelés. Et puis son image s'évanouit peu à peu, il ne resta plus que ses yeux noirs. Finalement, ils s'éclaircirent et je me retrouvai face aux dents blanches de l'Homme-Chèvre cornu...

Tout à coup, j'étais dans l'obscurité, sur la piste du marécage, et je le regardai.

Il venait dans ma direction.

Je me mis à courir et je l'entendis qui se lançait à ma poursuite. Je haletai, et lui aussi, encore plus fort, mais pas à cause de la fatigue. C'était plutôt la respiration rapide de quelqu'un qui attendait un grand plaisir.

Les ombres tombées des arbres m'empoignèrent et essayèrent de me retenir, mais je réussis à me libérer. Juste au moment où l'Homme-Chèvre me rattrapait et où il allait poser la main sur mon épaule, j'atteignis la grand-route.

Lorsque je me retournai, il n'était plus là. Et moi, j'étais assis dans mon lit, parfaitement réveillé, fixant le mur.

Il me fallut longtemps pour me rendormir et le lendemain matin, j'étais épuisé, comme si j'avais subi toute la nuit les assauts du démon en personne.

Finalement, la vie reprit son cours normal pour ma sœur et moi. Le temps est comme ça. Surtout quand on est jeune. Il est capable de garder la trace de tas de choses, mais on oublie tout le reste, ou, du moins, on le repousse pour ne s'en souvenir qu'à certains moments – ce qui m'arrivait parfois, la nuit, juste avant de succomber au sommeil.

Papa traqua le tueur un moment, mais hormis plusieurs sentes le long de la berge et les traces d'une bête qui avait cherché sa nourriture dans le coin, il ne trouva rien. Je l'entendis pourtant raconter à maman qu'il avait eu l'impression d'être observé alors qu'il parcourait les marécages. D'après lui, il avait été surveillé là-bas par quelqu'un qui connaissait les bois et la rivière aussi bien qu'un animal.

Mais il ne fit aucun autre commentaire là-dessus. Rien ne me porta à croire qu'il s'agissait pour lui des traces de l'Homme-Chèvre ou du meurtrier. Elles auraient tout aussi bien pu être l'œuvre d'un pêcheur, d'un chasseur ou d'un simple randonneur. Et je n'eus pas non plus le sentiment que le fait de s'être senti espionné signifiait grand-chose pour lui.

Finalement, il cessa d'enquêter. Non pas, d'après moi, parce qu'il s'en fichait, ni qu'il avait décidé de suivre les conseils de Red Woodrow, mais plus vraisemblablement parce qu'il n'y avait plus rien à découvrir et, donc, rien à faire.

Pour lui, assurer la vie de notre famille était plus important que n'importe quelle enquête, et de toute façon papa n'était pas un détective. Il n'était que le constable d'une petite ville. Son boulot consistait essentiellement à délivrer les citations légales et à venir chercher les morts avec le juge de Paix. Voire sans lui, quand ces morts étaient des Noirs.

Et donc, sans véritables pistes, ce meurtre et l'Homme-Chèvre ne furent bientôt plus pour nous que de mauvais souvenirs.

Mes centres d'intérêt n'avaient pas changé : je pêchais, je chassais et je dévorais les bouquins de Mme Canerton, qui jouait en quelque sorte le rôle de bibliothécaire, même s'il n'y avait rien là d'officiel. On n'aurait

une vraie bibliothèque à Marvel Creek que des années plus tard. Mme Canerton n'était qu'une veuve sympathique qui possédait beaucoup de livres et les prêtait volontiers, après les avoir notés pour s'assurer qu'on les lui rendrait. Elle vous permettait même de venir lire chez elle. Elle avait presque toujours des biscuits et de la limonade à vous offrir et ne refusait jamais d'écouter vos histoires ou vos problèmes.

Je continuai aussi à feuilleter les magazines au salon de coiffure et à discuter avec mon père et avec Cecil ; c'était avec ce dernier que je préférais parler. Il bavardait volontiers et semblait apprécier ma compagnie. Et surtout, il adorait Tom ; il lui offrait toujours une pièce ou une sucrerie et il la faisait s'asseoir sur ses genoux pour lui raconter des bobards sur les Indiens, les gens qui habitaient au centre de la Terre, et les planètes ou les hommes vivaient dans les arbres tandis que les singes se déplaçaient en bateau sous une lune bleue...

Avec papa, ce n'était pas aussi rigolo, parce qu'il s'arrangeait pour faire tourner systématiquement la conversation sur la façon dont j'étais censé vivre ma vie et pour me faire des leçons sur ceci ou cela. J'avais l'impression que je savais déjà tout ça et qu'il aurait pu aussi bien économiser sa salive. J'avais appris que le mieux dans ce cas, c'était de faire semblant d'être intéressé jusqu'à ce qu'il se fatigue tout seul.

Je ne pensais plus très souvent à ce meurtre, et puis un jour, à la maison, la conversation que mon père avait eue avec Red Woodrow à notre retour de Pearl Creek revint sur le tapis. Je ne me souviens pas exactement des détails, mais mon père dit quelque chose sur Red, comme pour tendre la perche à maman, et celle-ci répliqua qu'il n'aurait pas dû être si dur avec lui... Papa ne répondit rien, mais je sentis qu'il n'appréciait pas de l'entendre prendre la défense de Red Woodrow. Et aussi que ma mère regretta cette remarque.

Papa travaillait de plus en plus à la ferme et il n'allait plus très souvent au salon. Il avait donné une clé à Cecil, sur lequel il se reposait beaucoup, désormais, même s'il ne l'aimait pas vraiment.

Ce jour-là, il nous avait demandé de harnacher Sally Redback et de l'attacher à la charrue. Bientôt, il nous rejoignit et il commença à labourer. Tom et moi, on marchait derrière lui. On finissait de retourner à la main les touffes d'herbe qui ne l'étaient pas suffisamment et on les écrasait avec les pieds pour que leurs racines meurent au soleil.

Il rumina une petite heure cette histoire avec Red Woodrow, puis il cessa peu à peu de broyer du noir et se mit à siffloter. À midi, il m'ordonna de filer à la maison et de nous ramener quelque chose à manger.

Maman mit du pain de maïs et du poulet frit dans un seau à saindoux, un bocal de haricots pintos et trois bols et des cuillères, tandis que j'allais au puits chercher le babeurre.

À mon retour, elle le versa dans deux autres bocaux, qu'elle revissa avec soin.

Je l'interrogeai à brûle-pourpoint :

— Papa n'aime pas Red Woodrow, n'est-ce pas ?

— Oh, je n'en sais rien, dit-elle. Avant, ils étaient les meilleurs amis du monde.

Cette réponse me prit au dépourvu.

— *Les meilleurs amis du monde* ? Tu n'es pas sérieuse, hein, maman ?

— Bien sûr que oui.

— Ils n'avaient pourtant pas l'air très copains, le jour où ils se sont rencontrés à Pearl Creek.

— Ton père m'a raconté. Red a dû estimer qu'il se mêlait de ses affaires.

— Et c'est vrai ?

— Non. (Elle s'essuya les mains et plaça les deux bocaux de babeurre dans un second seau à saindoux.) Une fois, ton père a sauvé Red de la noyade.

— Ils en ont parlé, dis-je. Papa lui a rappelé comment il l'avait sorti d'un trou d'eau dans la rivière.

— Oui. J'ai assisté à ça. On avait embarqué sur une barge. Je n'aurais pas dû être là. Les filles n'étaient pas censées sortir nager le soir avec des garçons. Non, ce n'était pas ma place.

— Que s'est-il passé ?

— Red a plongé et il a été aspiré par un siphon. Alors ton père a plongé à son tour et l'a ramené à la surface. Il a failli se noyer, lui aussi. C'était un sacré nageur, à l'époque.

— Pourquoi ils ne sont plus amis, alors ?

— À cause de moi, je suppose.

— De toi ? Et pourquoi ?

— Red était mon soupirant, et puis j’ai rencontré ton père. Justement ce jour-là, sur la barge. Ça remonte à longtemps. On était très jeunes, alors.

— Et donc il n’a pas apprécié que tu lui préfères papa ?

— Y a beaucoup de ça, oui. Ensuite, je me suis sentie mal à l’aise.

— Parce que tu as quitté Red ?

— Oh, mon Dieu, non ! Mais depuis, j’entends dire que je lui ai brisé le cœur et qu’il est devenu dur. Qu’il n’aime plus les femmes. Qu’il ne veut plus rien avoir à faire avec elles. Ce n’est pas qu’il soit devenu bizarre ou quoi...

— *Bizarre ?*

Maman se rendit compte tout à coup ce qu’elle venait de suggérer. Elle n’avait aucune envie de parler de ce genre de choses avec moi. En ce temps-là, on n’abordait pas ces sujets, et on en discutait encore moins. En tout cas pas en famille, ni en bonne société.

— Oh, rien, chéri. C’est juste qu’il n’avait plus une bonne opinion de notre sexe et qu’il avait cessé de fréquenter les femmes décentes.

— Et celles qui ne l’étaient pas ?

J’avais une idée derrière la tête, mais j’essayai d’aborder la chose d’un air innocent.

— Eh bien, je ne sais rien de tout ça, répondit-elle. (Je remarquai qu’elle avait rougi.) Maintenant, file ! Apporte à manger à ton père avant que ça refroidisse et que le babeurre se réchauffe. Ta sœur n’aime pas le babeurre. Je vais te donner de l’eau, pour elle.

Je savais depuis longtemps que Tom détestait ça. Pourquoi maman éprouvait-elle soudain le besoin de me le rappeler ?

Elle partit au puits avec un autre bocal. Je la suivis avec mes deux seaux. Tandis qu’elle remontait de l’eau fraîche, je dis :

— Si je comprends bien, M. Woodrow t’aimait, mais tu aimais papa, et papa, il n’appréciait pas que tu aimes M. Woodrow, et lui ça ne lui plaisait pas que tu ne l’aimes pas, et maintenant il ne s’intéresse plus aux autres femmes ?

— Quelque chose dans ce genre, murmura maman. En fait, au départ, c’est Red que j’aimais. Je... Bon, c’est juste que ça ne marchait pas entre lui et moi.

— Je suis content, soufflai-je.

Elle posa le seau d'eau sur la margelle, remplit le bocal, puis le referma.

— Moi aussi, avoua-t-elle. Vas-y, maintenant.

— Maman ?

— Oui.

— Pourquoi M. Woodrow ne remonte jamais les manches de sa chemise ?

— Sûr que je n'en sais rien ! Allez, va-t-en.

Je plaçai l'eau à côté du babeurre et je m'en retournai au champ. Papa et Tom avaient attaché Sally Redback à l'autre bout du terrain, à la lisière des bois, à l'ombre d'un eucalyptus. On s'installa sous l'arbre et on déjeuna. De temps en temps, je jetai de petits coups d'œil en douce à mon père, et j'essayai de l'imaginer en train de sortir Red Woodrow de l'eau...

En fait, il était encore jeune, dans la trentaine, mais à mon âge, il me paraissait vieux.

Je me demandai s'il regrettait d'avoir sauvé Red Woodrow à cause de ce que le rouquin lui avait dit sur ce meurtre ou à cause de maman.

Je n'avais jamais vraiment pensé à la vie de mes parents avant ma naissance, ni au fait qu'ils s'étaient rencontrés à un moment ou un autre. Je tenais simplement pour acquis qu'ils avaient toujours été ensemble. Que papa puisse être jaloux de Red Woodrow me paraissait étrange. C'était un côté de sa personnalité que je ne connaissais pas et que je n'avais même pas imaginé. Je commençai à comprendre pourquoi il n'avait jamais vraiment estimé Cecil. Car Cecil aussi flirtait avec ma mère et elle avait l'air d'apprécier, et mon père non.

Fin octobre, une semaine avant Halloween, la température s'était rafraîchie, l'air nocturne craquait comme une chemise amidonnée et la lune ressemblait à une citrouille. Ce soir-là, il était tard et Tom et moi, on jouait à se poursuivre et à capturer des vers luisants. Papa était parti en mission en qualité de constable et maman faisait de la couture à la maison.

Toby avait recommencé à marcher. En fait, la branche qui l'avait écrasé ne lui avait pas brisé le dos, mais elle avait endommagé certains de ses nerfs. S'il n'avait pas récupéré toutes ses capacités, il pouvait cependant se déplacer avec une raideur dans les mouvements, même si,

de temps à autre, pour une raison inconnue, ses hanches se bloquaient – alors, il n’avançait plus que sur les pattes avant, avec le train arrière paralysé. N’empêche que la plupart du temps il allait bien et il réussissait à courir – pas très vite – en boitillant. Et il était toujours le meilleur chasseur d’écureuils de la région.

Cette nuit-là, il était dans la maison. Il n’avait pas le droit, mais parfois, en l’absence de mon père, maman le laissait entrer et il dormait à ses pieds pendant qu’elle cousait.

Et donc, Tom et moi, on était dehors, seuls, assis sous notre chêne, à parler de choses et d’autres, et dans un coin de mon esprit j’imaginai que c’était l’arbre de Robin des Bois et de ses compagnons, au cœur de la forêt de Sherwood. J’avais lu cette histoire dans un des livres de Mme Canerton et elle m’avait beaucoup impressionné.

J’eus tout à coup la même impression que mon père à l’époque où il enquêtait sur le meurtre de Jelda May Sykes dans les profondeurs des marécages, je sentis que quelqu’un m’espionnait.

Je cessai de m’intéresser au bavardage de Tom, je tournai lentement la tête pour étudier la lisière des bois, et là, entre deux arbres, dans l’ombre, mais se détachant nettement sur le clair de lune, un personnage cornu nous observait...

Tom, se rendant compte que je ne l’écoutais plus, grommela :

— Hé !

— Tom, murmurai-je, ferme-la un instant et regarde là-bas...

— Je ne vois rien... (Soudain, elle se tut. Au bout d’un moment, elle chuchota :) C’est lui ! C’est l’Homme-Chèvre !

Le monstre pivota brusquement. Une branche craqua, des feuillages bruissèrent. Et la seconde suivante, il avait disparu.

Ça m’effraya de constater qu’il pouvait s’approcher ainsi de notre maison et qu’il avait découvert où nous vivions. Notre propriété touchait les marécages et nous étions bien loin de la Route du Pasteur.

— Il a dû nous suivre jusqu’ici, l’autre fois, souffla Tom.

— Ouais.

— Ça ne me plaît pas qu’il sache où nous habitons.

— Moi non plus.

On ne raconta pas à nos parents ce qu’on avait vu. Je ne sais pas exactement pourquoi, mais c’est comme ça. C’était une affaire entre Tom et moi, et le lendemain on en parla à peine tous les deux. Je pense

que dans le cas contraire, ç'aurait été trop réel. Bien sûr, on avait vu l'Homme-Chèvre dans les marais, mais c'était autre chose de le retrouver aussi près de chez nous !

En outre, à quoi bon prévenir papa ? Pour lui, ce monstre n'existait pas. Il arrive qu'on ne croit pas à certaines choses tant qu'on ne les a pas vues ou vécues. Du coup, je repensais à cette histoire de clitoris. Est-ce que c'était vrai ? Ou doc Tinn avait-il juste fait l'intéressant ?

Pendant quelques jours, je ne dormis plus que d'un œil, puis la situation me parut moins grave. C'est un des privilèges de l'enfance, on s'enthousiasme facilement mais on peut oublier quelque chose tout aussi vite.

Une semaine après avoir aperçu l'Homme-Chèvre, vint le temps des grosses pluies. Les éclairs dansèrent sur l'horizon durant quarante-huit heures, ils crépitèrent et étincelèrent au cœur des nuages tels des vers luisants dans un sac en étamine. La pluie frappa la terre comme le marteau de Thor, fit bouillonner la rivière et la rendit boueuse. On cessa de pêcher. On cessa de labourer. Papa n'alla plus du tout au salon de coiffure. Les routes se changèrent en gadoue. Le monde devint humide et gris et puis la vie s'arrêta.

Avec la pluie, arriva le vent, et au bout de trois jours de déluge et de rafales qui martyrisèrent les arbres, une tornade texane se pointa.

Une tornade est un événement horrible et fascinant à la fois. On voit d'abord un énorme nuage noir, puis une queue lui pousse, qui descend jusqu'au sol. Dès qu'elle le touche, elle commence à hurler et à ravager la terre.

Ses vents sont capables de déplacer des hommes, des voitures et des bâtiments aussi facilement qu'une femme agite un mouchoir. Une tornade peut déraciner des arbres immenses et les emporter, faire dérailler un train et le déchirer comme un vulgaire bout de carton. Ou encore aspirer des vers de terre de leurs trous, planter des aiguilles de pin dans des troncs, transformer des graviers en balles de fusil...

Celle-là se déchaîna sur les marécages et abattit tous les arbres des berges de la rivière sur environ trois kilomètres, se fraya un chemin à travers bois en tuant tous les animaux sur son passage, démolit les cabanes, assécha les étangs, trimbala dans les airs des poissons et des grenouilles qu'elle fit pleuvoir sur les maisons à cinq kilomètres de là.

Le vieux Chandler, qui avait une barbe grisonnante et un nez légèrement tordu vers sa joue gauche – dans sa jeunesse, une chèvre lui avait donné un bon coup de corne –, vivait à une quinzaine de kilomètres de chez nous. Il se retrouva sur le trajet de la tornade.

Elle lui tomba dessus et l'emporta. Il survécut par miracle pour raconter son aventure.

Plus tard, au salon de coiffure, il devint vraiment une célébrité. Il y campa trois ou quatre jours durant et raconta son histoire à tous les clients qui passèrent pour une coupe ou un rasage ou juste pour tailler une bavette. Pour l'occasion, papa fit des affaires en or ; moi, je gagnai plusieurs cents à balayer et on donna deux pièces à Tom juste parce qu'elle était mignonne, assise là avec sa sucette à la menthe.

À en croire M. Chandler, il se trouvait dans ses W.C. extérieurs pour son petit tour matinal quand il sentit ses oreilles se boucher – un peu comme si on emballait sa tête dans de la sciure – et puis qu'il entendit un train foncer sur sa propriété ; comme il était à des kilomètres d'une voie ferrée, il savait que c'était impossible.

Sans interrompre ses petites affaires, il ouvrit la porte du W.C. du bout du pied juste à temps pour voir sa maison partir en morceaux dans un tourbillon noir qui charriait déjà des tas de débris.

M. Chandler n'eut pas le loisir d'arracher une page à son catalogue *Sears and Roebuck* pour essuyer la partie de son corps qu'il venait de salir, car la tornade embarqua ses toilettes, les mit en pièces autour de lui, et il monta au ciel, son catalogue à la main et le derrière à l'air. Dans les rares occasions où des femmes passaient au salon pour écouter son histoire, M. Chandler oubliait fort opportunément de mentionner ce qu'il fabriquait quand les éléments avaient frappé. Dans ce cas-là, il préférait abréger un peu : la tornade détruisait sa maison et, la seconde suivante, il était emporté et il se retrouvait en son sein...

Il n'avait aucune idée du temps qu'il avait passé dans le tourbillon, avant de reprendre ses esprits et de se rendre compte qu'il avait perdu son *Sears and Roebuck* et son pantalon. C'était étrange de tourner ainsi sans arrêt, comme emporté dans un trou d'écoulement des eaux. Des tas de choses, dans l'entonnoir de la trombe, viraient avec lui. Une vache, la tête d'une chèvre, des poissons, des branches et des troncs d'arbre. Et une femme noire nue, la bouche grande ouverte, qui hurlait.

Souvent, à ce moment-là de son récit, certains de ses auditeurs l'interrompaient car, à leurs yeux, il venait soudain de perdre toute crédibilité. Ils étaient gênés par la juxtaposition de ces trois mots : *femme, noire, et nue*. Bien sûr, une femme pouvait très bien être aspirée par une tornade, et elle pouvait être noire et nue, mais il leur semblait que Chandler poussait quand même le bouchon trop loin.

La raison en était simple, je suppose. À l'époque, la nudité n'était pas monnaie courante. Aujourd'hui, feuillotez un magazine, regardez la télé, allez au ciné, il y aura toujours quelqu'un, à un moment où un autre, qui enlèvera sa culotte ou fera mine de le faire. En ce temps-là, en revanche, la simple vue de la cheville d'une créature féminine mettait les hommes dans tous leurs états...

Dans mon cas, les cartes comme celles de Richard et Abraham, les couvertures de certains magazines à sensation, Tom se baignant dans le tub et bien sûr mon propre corps : voilà ma seule approche de la nudité. Et encore, j'avais seulement *entendu parler* des cartes de Richard et Abraham ; je ne les avais pas vues.

Des gens très pratiquants reprochaient souvent à mon père de proposer ce genre de magazines dans son salon. Mais, concernant leurs couvertures osées, il répondait : « C'est juste un peu de peinture, les gars. Personne n'est à poil. »

Mais puisque la nudité était réservée à l'intimité du foyer, l'idée que M. Chandler ait pu jeter un coup d'œil à une femme déshabillée, et une Noire avec ça – un fruit défendu – et que la chose se soit produite fort à propos au moment où lui-même avait perdu son pantalon, laissait penser que cette partie de son histoire n'était que l'expression d'un fantasme.

Vous comprenez, un homme blanc n'était pas censé s'intéresser aux filles de couleur – ce qui, bien entendu, était un mensonge dont personne n'était dupe. Mais c'était une des hypocrisies de l'époque. Comme lorsqu'on prétendait que les femmes n'avaient de rapports sexuels que pour faire un enfant ou qu'elles étaient toujours vierges au moment du mariage.

Et donc l'idée d'une vache virevoltant dans la tornade ne les dérangeait pas, mais une Noire nue, ça c'était autre chose. Il y eut aussi quelques blagues sur le ruminant et M. Chandler le derrière à l'air, mais la décence m'interdit de les rapporter ici.

Pourtant, en dépit des mises en boîte et du scepticisme, Chandler s'en tint à son histoire. À ce moment-là, il ajoutait un autre détail : il n'avait pas tardé, en effet, à se rendre compte que cette femme était morte et que sa bouche était grande ouverte comme pour hurler de douleur... Ses pieds étaient croisés derrière elle, ses mains et ses bras reposaient sur sa poitrine, et la tornade avait beau la balader dans tous les sens, elle conservait cette position.

M. Chandler et tous les autres trucs continuèrent à tourner et à tourner. Puis il vit passer près de lui un matelas et un petit chien marron, toujours vivant. Il pensa que s'il réussissait à attraper ce matelas, il était sauvé. Il ne savait pas trop pourquoi, mais c'était au moins un début de plan.

Il tenta de nager vers lui dans les airs, mais en vain. Ils batifolèrent tous les deux un moment, puis Chandler réussit enfin à s'en saisir et il s'en servit pour protéger ses jambes.

Il perdit la femme de vue. Il fit de plus en plus sombre et soudain il y eut de la lumière. Chandler avait l'impression de planer, accroché à ce matelas, comme un magicien arabe chevauchant un tapis magique, et finalement il entra dans cette brillance.

Mais comme il l'expliquait à ses auditeurs : « Dès qu'il y eut de la lumière, je fus dans le noir. »

Il s'évanouit, en effet. Quand il revint à lui, il tenait toujours fermement son matelas et il était entièrement nu, hormis sa chaussette et sa chaussure au pied droit. Il gisait dans un champ de trèfles. La pluie et le vent avaient cessé. Il leva les yeux : plus un seul nuage dans le ciel. La vache qui avait longtemps tournoyé en sa compagnie n'était plus qu'une masse informe, pas très loin de lui. Elle s'était écrasée sur le sol avec une telle violence que le choc avait réduit sa taille de moitié. Tout autour, il y avait des poissons, des branches et quelques troncs d'arbre. Le petit chien marron n'était plus marron du tout. Il avait perdu tous ses poils et il ressemblait à un gros rat chauve. Il courait partout en aboyant comme un fou, incapable de décider s'il était terrorisé ou furieux d'avoir été tondu ainsi. Le cadavre de la Noire n'était visible nulle part.

M. Chandler déchira le dessus du matelas et l'attacha autour de ses reins, puis il partit dans la direction où il pensait trouver la ville. Il y arriva quelques heures plus tard, ses fesses pointant hors de la toile ; il était chauve et sa barbe avait disparu, il ne portait plus qu'une chaussette et une chaussure et il considérait le monde d'un air médusé. Il était suivi

par un chien sans poil, terriblement nerveux, qui aboyait après tout ce qui bougeait.

Quand doc Stephenson l'eut traité contre le choc avec son remède favori – un petit coup de whisky – et lui eut donné des vêtements de rechange, M. Chandler fut recueilli par Cal Fields qui le garda chez lui pendant environ une semaine. Certains habitants de Marvel Creek estimèrent que Cal n'agissait pas simplement par amour de son prochain : étant le seul rédacteur de son journal, il récupérait de cette façon les premiers vrais tuyaux sur les aventures de Chandler, qui, une fois expurgées, furent publiées dans le numéro suivant de son hebdomadaire avec deux jours d'avance sur sa date de parution normale. Ce tirage-là fut très demandé, mais moins que M. Chandler lui-même qui, comme je l'ai expliqué, passait ses journées dans notre salon de coiffure avec son chien sans poil. Il avait adopté l'animal.

Mon père écouta attentivement son histoire, et comme tout le monde, ce fut la « femme noire nue » aperçue au cœur de la tornade qui l'intéressa le plus.

— Je l'ai vue juste un bref instant, puis elle a disparu. Je peux simplement vous dire que c'était une négresse à poil, la bouche grande ouverte. Mais elle m'a paru belle.

Une fois rentrés chez nous, le jour où on avait entendu ce récit pour la première fois, je demandai à papa s'il pensait qu'il était vrai. On était sur la véranda de derrière et il graissait son fusil. Il regarda un instant au loin, à travers la moustiquaire, puis il répondit :

— Je dirais que oui. Je connais Chandler depuis toujours. C'est un type honnête, et à chaque fois qu'il a raconté son aventure, il n'a pas varié d'une virgule. Ce n'est pas aussi bien quand on lit ça dans le journal, mais là non plus ça ne change pas. Je suis certain que c'est ce qui est arrivé, ou, au moins, ce qu'il *imagine*.

— Et cette Noire ? ajoutai-je.

— C'est à cause de ça que je le crois.

— C'est comme cette femme que j'ai trouvée, n'est-ce pas, papa ?

— Je le crains, fils. Son assassin l'a sans doute planquée quelque part. Probablement dans la rivière. Et puis notre bonne vieille tornade l'a récupérée et l'a envoyée on ne sait où. Peut-être qu'elle était bien cachée, mais que Dieu a voulu qu'on la découvre. Alors il a lancé cet ouragan pour la mettre à jour et nous la montrer.

— Sauf qu'on ne sait toujours pas où elle est, dis-je.
— Ouais, tu as raison. Est-ce que ça t'inquiète, fils ?
— Non, monsieur. Et *lui*, il est toujours quelque part par ici... n'est-ce pas, papa ?
— Ça dépend de tas de questions auxquelles il n'est pas encore possible de répondre. On ne connaît pas la date du meurtre. Ni si le tueur a quitté la région après son forfait.
— Mais pour toi il n'est pas parti, vrai ?
— Vrai.
— Que vas-tu faire ?
— Je ne peux rien faire tant qu'on n'aura pas récupéré le corps. Demain, je filerai en voiture à l'endroit où M. Chandler dit avoir atterri à côté de la vache, et je fouillerai un peu les environs.

C'est ce qu'il fit. Mais il ne trouva rien à part le bovin écrasé et des tas de débris. Au salon, M. Chandler continua à raconter son histoire pendant une semaine et demie. Taylor, notre futur docteur, dont on apprit le prénom pour l'occasion – Scott –, expliqua dans quel état était M. Chandler quand on l'avait soigné, et ces nouveaux détails suscitèrent encore l'intérêt des visiteurs plusieurs semaines.

Puis les affaires se calmèrent et les gens cessèrent de venir écouter sans cesse la même rengaine. M. Chandler retourna chez lui et entreprit de reconstruire sa maison avec l'aide de ses voisins, à commencer par les W.C. extérieurs où il s'empessa de placer un nouveau catalogue *Sears and Roebuck*. Il compléta le travail avec une cabane en planches brutes à l'endroit exact où s'était élevée la précédente. La logique de M. Chandler était la suivante : puisque les éléments avaient frappé une fois cette zone, il y avait peu de chance pour qu'ils recommencent. Il estimait avoir payé son dû.

Le chien vivait avec lui, désormais. Ses poils repoussèrent, d'une couleur de neige identique à celle des cheveux de M. Chandler, si on en croit une légende locale. Je ne le jurerais pas. Je ne me souviens pas avoir jamais revu ce cabot.

Peu de temps après l'abandon de notre salon par M. Chandler, parti rebâtir sa maison et coiffer ses nouveaux cheveux, on retrouva le fameux cadavre. On le découvrit dans un hickory, près d'une ferme. Un enfant vit une masse de corbeaux posés dans l'arbre sur le corps de la morte.

On estima que sa dépouille était là depuis un bon moment et, d'une certaine façon, on trouva amusant que cette famille ait vaqué à ses occupations pendant plusieurs jours sous cet arbre sans lever les yeux et que seuls les croassements des corbeaux aient attiré son attention.

Cecil fit remarquer que, sans ces oiseaux, ces gens n'auraient jamais deviné qu'il y avait quelqu'un là-haut – au moins jusqu'à ce que son corps se soit décomposé et que des morceaux de chair aient commencé à pleuvoir dans la cour. Cette image sembla lui plaire au point qu'il en parla à deux ou trois reprises.

Les jambes de la femme avaient été déboîtées au niveau des hanches et attachées derrière sa nuque ; ses bras étaient liés sur sa poitrine, les mains posées sur ses épaules, et ses poignets retenus à ses chevilles par des cordes. Elle se nommait Janice Jane Willman.

La tornade l'avait abandonnée dans une zone qui dépendait de la juridiction de mon père. Je ne le savais pas à ce moment-là, mais on découvrit qu'un petit morceau de papier roulé avait été enfoncé dans une de ses oreilles.

DEUXIÈME PARTIE

OceanofPDF.com

Le temps devint froid et piquant. Les feuilles commencèrent à tomber. Je me souviens que cet automne-là, Tom et moi, on descendait souvent jusqu'à la Sabine, on ramassait celles qui avaient la forme d'un bateau, on les mettait à l'eau et on regardait le courant les emporter.

Là, à présent, allongé sur mon lit, dans cette maison de retraite, je repense à ces minuscules navires qui voguaient merveilleusement sur cette rivière bordée de grands arbres dont les ramures généreuses jetaient des ombres sur sa surface ondoyante, et je voudrais bien être là-bas de nouveau, ou redevenir tout petit et embarquer sur une de ces feuilles pour me laisser glisser sur le courant...

Hélas, aujourd'hui, toutes ces magnifiques forêts ont disparu sous les assauts des tronçonneuses et elles ont cédé la place à des parkings et des stations-service, des immeubles et des antennes paraboliques.

La rivière est toujours là, mais les marais ont été asséchés. Les alligators qui n'ont pas été massacrés se sont tirés ailleurs. Les oiseaux ne sont plus aussi nombreux et c'est triste de les voir survoler le béton où s'inscrivent leurs ombres minuscules.

Les reliques de l'ancienne vie sauvage sont affreuses. Opossums et rats laveurs fouillant les poubelles. Écureuils se nourrissant aux mangeoires automatiques. Cerfs abrutis traînant le long de la nationale ou mâchonnant le maïs distribué par les viandards.

Les anciens marécages ne sont plus que des aires de béton brûlées par le soleil. Ces lieux n'ont plus aucun mystère. Les saisons ne sont plus aussi visibles. Tous les mois sont identiques, hormis les variations de température.

Dans le temps, c'était autre chose. Cette époque de l'année, l'automne, était ma préférée. Des journées tièdes et des nuits fraîches. Des forêts sombres et une rivière tourbillonnante. Des feuilles de diverses couleurs. Une lune dorée.

À chaque Halloween, il y avait en ville une petite fête pour les enfants et tous les adultes qui voulaient y participer. Elle était organisée par

Mme Canerton, la veuve qui s'occupait de la bibliothèque informelle. Ça se passait chez elle.

Les femmes apportaient des plats qu'elles avaient cuisinés. Du poulet frit, des haricots, des saucisses. Du pain de maïs et des sandwiches. De l'écureuil et des boulettes de pâte. Des sauces à la viande et de la purée. Des tartes au potiron, aux fruits et à la patate douce.

Les hommes venaient avec un peu d'alcool pour mélanger aux boissons. Les enfants se fabriquaient parfois des costumes de fantôme avec des draps et des oreillers. Les plus grands s'éclipsaient en douce jusqu'à West Street pour barbouiller les fenêtres avec du savon.

Papa nous conduisit en ville en voiture. Quand on entra dans la salle de séjour où étaient installées les tables, Mme Canerton, qui était entourée d'hommes mariés et de célibataires, se précipita vers moi avec une énergie que je ne lui connaissais pas. Son chignon était un peu défait. Une mèche châtain caressait sa joue et une autre son long cou. Sa robe blanche, au col décoré de fleurs rouge sang, lui allait très bien – et aux endroits qu'il fallait. J'imagine, aujourd'hui, que ce vêtement était considéré comme parfaitement décent : il révélait peu de choses, mais en suggérait beaucoup.

— Comment va mon lecteur préféré ? me demanda-t-elle.

— Très bien, dis-je.

Ce jour-là, je compris que Mme Canerton n'était pas seulement une veuve, mais que, comme ma mère, c'était une belle femme. Et, en effet, elle était magnifique lorsqu'elle flotta vers moi à travers la pièce dans sa robe blanche à fleurs.

Le fait qu'elle abandonna brusquement tous ces hommes – dont Cecil – pour venir à ma rencontre me donna l'impression d'être quelqu'un de spécial. Je me rendis compte qu'ils étaient tous plus ou moins jaloux qu'elle ait décidé de me consacrer un peu de son temps.

Elle m'entraîna dans un coin de la pièce et me fit asseoir dans un fauteuil de velours rouge. Elle s'installa à côté de moi sur une chaise en bois et tendit le bras vers sa bibliothèque.

— Tu as lu Washington Irving ? me demanda-t-elle.

Je lui répondis que non. Je me surpris à contempler ses yeux bleus, sa peau de porcelaine et ses lèvres charnues.

Je lui avouai ensuite que je ne savais même pas qui c'était.

— Eh bien, tu devrais. Et tu vas le connaître pas plus tard que maintenant. J'ai ici un roman qui te plaira. C'est l'histoire du Cavalier Sans Tête. Comme vous n'allez pas beaucoup à l'école, il faut que Tom et toi vous tentiez de vous instruire. Au moins avec de bons livres. Je viendrai te voir dans quelques jours et tu devras l'avoir fini. Je t'en apporterai d'autres.

— Merci, m'dame.

J'étais content qu'elle me prête ce bouquin, mais tous mes copains jouaient dehors et j'avais envie de les rejoindre. Pour rigoler avec eux, mais aussi pour échapper à Mme Canerton. Je me sentais tout drôle. Elle avait approché son visage du mien et son haleine était douce comme une tarte aux pêches juste sortie du four. J'avais chaud et ça me démangeait de partout.

Les hommes voulaient la récupérer. Cecil s'approcha, m'adressa un clin d'œil, et lança :

— T'essaies de me voler ma copine ?

Il portait un costume noir amidonné, lustré aux coudes et aux genoux, une chemise blanche et une cravate noire fatiguée.

— Non, monsieur, dis-je.

— Oh, c'est idiot, murmura Mme Canerton, je ne suis pas votre copine, Cecil.

— Et voilà, insista-t-il, en me jetant un faux regard mauvais. Tu l'as fait. Tu m'as piqué ma nénette ! Harry, je crois qu'on va devoir se battre en duel demain à l'aube. Aux sabres. Le vainqueur aura Louise.

Jusque-là, il ne m'était jamais venu à l'esprit qu'elle avait un prénom.

— Arrêtez vos imbécillités ! le gronda Mme Canerton, mais c'était évident qu'elle aimait ça.

À cet instant, doc Taylor nous rejoignit, il se glissa entre Cecil et moi, et toucha le bras de notre hôtesse :

— Je vais vous dire à qui appartient cette femme : à moi !

Ils rirent tous les trois et s'éloignèrent vers les autres hommes qui, avant mon entrée, faisaient cercle autour de Mme Canerton. Au fond de la pièce, plusieurs jolies femmes bien habillées observaient le petit groupe en fronçant les sourcils, et je me souviens avoir entendu un peu plus tard ce jour-là, à l'épicerie-bazar, l'une d'elles murmurer que « c'était scandaleux de voir tous ces types faire la cour à

Mme Canerton » et qu'elle « aurait dû avoir honte », mais je compris que ces réflexions étaient le fruit de la frustration.

J'allai retrouver ma mère et lui confiai mon livre. Elle était à la cuisine, assise avec les autres invitées autour de la table débordant de victuailles, pour une « soirée entre filles », comme elle disait.

Lorsque je retournai dans le salon, je vis doc Stephenson avachi dans un fauteuil, l'air soûl. Je ne l'avais pas remarqué en arrivant, mais je le répète, je n'avais pas tellement regardé autour de moi, distrait que j'étais par Mme Canerton.

Doc Stephenson me jeta un bref coup d'œil, et son visage se ferma encore davantage. Je pensai qu'il en voulait toujours à mon père. Puis Mme Canerton passa comme une flèche, avec Cecil qui la suivait tel un petit chien, et les autres hommes sur ses talons, Taylor en tête. Du coup, Stephenson cessa de m'observer pour s'intéresser à notre hôtesse qui accueillait de nouveaux invités à la porte. Impossible de savoir s'il la regardait avec intérêt ou mauvaise humeur.

Je me rendis compte alors qu'aucun des hommes présents dans cette pièce ne la quittait des yeux, comme des oiseaux protégeant leur nid.

Je sortis retrouver mes copains.

La nuit était douce, sans le moindre moustique, illuminée par les lucioles ; une multitude de grillons chantaient. On fit une partie de cache-cache. Pendant qu'un garçon comptait, tout le monde alla se planquer. Je me glissai sous la maison de Mme Canerton, et rampai sur les coudes et les genoux jusque sous la véranda de devant, espérant que maman ne me gronderait pas trop quand elle verrait l'état de mes vêtements.

J'étais à peine installé que Tom me rejoignit. Je ne m'étais pas déguisé, mais elle, elle avait son costume de fantôme, une vieille taie d'oreiller blanche avec deux trous pour les yeux.

— Hé ! murmurai-je. Cherche-toi une autre place !

— Je ne savais pas que tu étais là. C'est trop tard pour changer, maintenant.

— Alors ferme-la, dis-je.

Au bout d'un moment, on vit des chaussures et des jambes de pantalon s'approcher des escaliers. C'étaient les hommes qui étaient restés dans la cour pour fumer. Ils revenaient sur la véranda pour bavarder. Au passage, je reconnus les bottes de mon père. Il y eut pas

mal de mouvements au-dessus de nous, puis les grincements de la balancelle et les grattements des pieds des chaises. Finalement, j'entendis Cecil qui demandait :

— Elle est morte depuis combien de temps ?

— Deux semaines, peut-être, répondit papa. C'est difficile à dire. L'eau et la tornade n'ont pas vraiment arrangé son corps.

— C'est quelqu'un qu'on connaît ?

— Une prostituée, expliqua mon père. Janice Jane Willman. Elle vivait du côté des bastringues, à l'extérieur de Pearl Creek. Sans doute qu'elle a ramassé le client qu'il ne fallait pas. Elle a fini au fond de la rivière.

— Comment as-tu découvert son identité ?

— Je l'ai emmenée à doc Tinn et au révérend Bail pour qu'ils l'examinent.

— Comment savais-tu qu'elle était de là-bas ?

— Je n'en savais rien. Mais ils connaissent tout le monde ou presque. Les prostituées noires travaillent dans ce coin-là, pour des raisons évidentes. Ils l'ont identifiée tous les deux. Doc Tinn l'avait soignée pour certains problèmes féminins et le révérend avait tenté de sauver son âme, bien sûr.

— Je ne savais pas que les nègres avaient une âme... (Cette voix ne m'était pas étrangère. C'était le vieux Ethan Nation. Il se montrait partout où il y avait à manger et à boire, mais il n'apportait jamais rien.) Et une négresse en moins, ça ne fait de mal à personne.

— Elle n'était pas noire, dit mon père. Elle avait un peu de sang blanc. Une mulâtresse. Encore que ça ne fasse pas une grande différence.

— Ça ne signifie rien, en effet, répliqua Nation. Une seule goutte de sang noir te transforme en nègre. Si tu chies sur une berge enneigée, la neige est foutue : au départ, elle pouvait être aussi blanche qu'elle voulait et à l'arrivée, on la fera pas fondre pour la boire.

— Tu as une idée de qui a fait ça ? demanda Cecil. Une piste ?

— Non.

— Et merde, c'est une négresse ! (Nation, encore.) Ce gars-là aurait préféré une femme blanche. Et croyez-moi, ça va se produire si vous ne chopez pas ce fils de pute ! Un négro a toujours envie de se payer une Blanche si y'a moyen. Hé, ça vous plairait pas, si vous étiez chocolat ? Une Blanche, c'est du premier choix pour ces gens-là.

— Ça suffit ! grogna papa.

— Je dis que ça va se produire, constable. C'est encore rien, juste des histoires entre nègres, mais il finira par s'en prendre à une Blanche.

— Je ne vous comprends pas, dit mon père. Vous pensez que c'est convenable quand des Noirs tuent des Noirs...

— Ouais.

— ... et vous vous en foutez, si on ne fait rien pour ça. Mais voilà que maintenant vous me dites qu'il faut attraper cet assassin parce qu'une Blanche risque d'y passer. Qu'est-ce que ça signifie ?

— Simplement que les nègres, c'est pas une grosse perte.

— Et si le meurtrier était un Blanc ?

— Ça ne serait toujours pas une grosse perte, cracha M. Nation. Mais on va découvrir que le coupable est un nègre. Croyez-moi. Et toute cette boucherie finira par ne plus concerner seulement les Noirs.

— J'ai entendu dire que tu soupçonnerais quelqu'un, intervint Cecil.

— Pas vraiment, avoua papa.

— Un Noir, il paraît, insista Cecil.

— J'en étais sûr ! s'exclama Nation. Un salopard de nègre !

— J'ai arrêté quelqu'un pour l'interroger, c'est tout.

— Où est-il ? demanda Nation.

— Vous savez quoi ? dit mon père. Je crois que je vais m'offrir une part de cette tarte.

Le plancher de la véranda craqua, la moustiquaire s'ouvrit, et on entendit un bruit de pas dans la maison.

— Amoureux des nègres ! cria Nation.

— Ça suffit, fit Cecil.

— C'est à moi que tu parles, mon pote ? dit Nation.

— Exactement. Et je viens de dire que ça suffisait.

Il y eut un bruit de course sur la véranda, et soudain on entendit une bagarre et M. Nation s'écrasa sur le sol devant nos yeux. On le vit à travers les interstices des marches. Il regarda dans notre direction, mais je ne crois pas qu'il nous repéra. Il faisait sombre, sous la maison, et il avait d'autres soucis. Il se releva rapidement, sans ramasser son chapeau, puis la moustiquaire battit de nouveau, et papa lança :

— Ethan, ne revenez pas ici. Rentrez chez vous.

— De quel droit me parlez-vous comme ça ? répliqua Nation.

— Je suis le constable, et si vous remontez sur cette véranda et que vous faites la moindre petite chose qui me dérange, je vous arrête.

— Vous et qui d'autre ?

— Moi tout seul.

— Et lui ? Il m'a frappé. Vous êtes de son côté parce qu'il vous a soutenu.

— Je suis de son côté parce que vous êtes une grande gueule et que vous emmerdez tout le monde. Vous buvez trop. Rentrez chez vous et piquez un roupillon, Ethan. Évitions que cette histoire ne dégénère.

M. Nation ramassa son chapeau et grommela :

— Vous me prenez de haut, n'est-ce pas ?

— C'est inutile de débattre de ce genre d'idioties, répliqua mon père.

— Faites attention à vous, amoureux des nègres ! cria Nation.

— Je ne veux plus vous voir à mon salon de coiffure, siffla papa entre ses dents.

— J'en ai pas l'intention, amoureux des nègres !

Là-dessus, M. Nation lui tourna le dos et s'éloigna.

— Cecil, tu parles trop, dit mon père.

— Oui, je sais, répondit Cecil.

— Bon, j'étais sur le point d'aller chercher une part de gâteau... Et quand je reviens, on essaie de discuter d'autre chose ?

— Ça me va, répondit quelqu'un.

J'entendis la moustiquaire s'ouvrir de nouveau. L'espace d'un instant, je pensai qu'ils étaient tous rentrés, et puis je me rendis compte que papa et Cecil étaient toujours là, au-dessus de nous.

— Je n'aurais pas dû te dire une chose pareille, fit papa.

— Pas de problème. Tu as raison. Je cause toujours trop.

— Moi aussi. Je n'avais pas le droit de te raconter que j'avais un suspect. Et j'aurais dû te demander de garder ça pour toi. Bon sang, quel foutu policier je fais ! Je pense que j'ai dit ça pour me vanter. De quoi, j'en sais rien... Pour me donner l'impression d'être vraiment sur l'affaire, peut-être.

— N'empêche que j'aurais dû la fermer, murmura Cecil.

— Oublions ça. Et merci d'avoir boxé Nation. Tu ne me devais rien.

— J'ai fait ça parce que je le devais à lui. Ton suspect, Jacob, tu crois que c'est le coupable ?

— Non.

- Il est libre ?
- Pour le moment. J'ai dû le relâcher et veiller à ce que personne ne soit au courant.
- Je suis désolé, Jacob, je te promets.
- Pas de problème. Allons goûter à cette tarte.

OceanofPDF.com

On rentra à la maison en voiture, les vitres ouvertes ; le vent d'octobre était frais et sentait bon la forêt. Repu de tarte et de limonade, j'étais heureux. Je revoyais Louise Canerton, et je me demandais à quoi elle ressemblait sans sa robe. Cette pensée me perturba et je m'efforçai de la chasser. Pourtant, je continuai à imaginer sa poitrine, ses longues jambes – et les sensations que j'aurais éprouvées à les caresser.

Finalement, je me mis à prier Dieu en silence, mais pas un instant je ne cessai de me la représenter nue. La voyait-Il ainsi, lui aussi ? Forcément. Qu'est-ce qu'Il en disait, alors ? Appréciait-il ce qu'Il voyait ? Réfléchissait-Il à cette question ? N'avait-Il pas créé cette femme ? Si c'était le cas, pourquoi fabriquait-Il aussi des personnes laides ?

Je crois que ce fut à ce moment-là – même si je ne m'en rendis pas compte, à l'époque – que mes idées de Dieu et de la religion commencèrent à évoluer, voire à s'éroder.

Pendant qu'on serpentait à travers la forêt sur le chemin de terre qui nous ramenait chez nous, je commençai à somnoler.

Tom s'était déjà endormie, sans lâcher son déguisement de fantôme taché de terre. Je m'appuyai contre la portière et m'abandonnai à un demi-sommeil. Au bout d'un moment, je surpris mes parents qui discutaient.

— ... Il avait le sac à main de cette fille ? demanda maman.

— Ouais. Et il a pris l'argent qu'il y avait à l'intérieur.

— Ça pourrait être lui, le coupable ?

— Il prétend qu'il était en train de pêcher, qu'il a vu un sac et une robe qui flottaient, qu'il a attrapé le sac au bout de sa ligne, mais que le courant a entraîné le vêtement. Il a récupéré les sous. Il s'est dit que ce truc, dans la rivière, c'était perdu pour tout le monde, que de toute façon il n'y avait pas de nom dedans, et que c'était juste cinq dollars qui seraient partis à la poubelle... Il n'a pas pensé une seconde que la propriétaire de ces objets avait pu être assassinée.

— Donc, tu le crois.

— Oui, je le crois. Je connais le vieux Mose depuis toujours. Il passe la majeure partie de son temps dans son bateau, sur la rivière. Il ne ferait pas de mal à une mouche. En outre, il a plus de soixante-dix ans et il n'est pas en très bonne santé. Il n'a pas eu la vie facile. Sa femme l'a quitté il y a quarante ans et il ne s'en est jamais remis, et puis son fils a disparu quand il était adolescent... Celui qui a violé cette femme devait avoir quelques muscles pour ça. Elle était jeune, et vu l'état dans lequel on l'a retrouvée, elle s'est plutôt bien défendue. Son meurtrier avait besoin d'être assez costaud pour... eh bien, elle était vilainement tailladée. Comme l'autre.

— Oh, mon Dieu.

— Je suis désolé, chérie, je n'avais pas l'intention de te choquer...

— Comment es-tu tombé sur ce sac ?

— Je passe toujours chez Mose quand je descends à la rivière. Il était tout simplement posé sur la table, dans sa cabane. J'ai été obligé de l'arrêter. Maintenant, je ne sais plus si j'ai eu raison. Peut-être que j'aurais dû juste récupérer cette pièce à conviction et raconter que je l'avais ramassée quelque part dans les bois. Je crois ce que dit Mose. Mais je n'ai aucune preuve, ni dans un sens, ni dans l'autre.

— Il a déjà eu des ennuis avec la justice ?

— Quand sa femme l'a quitté, des gens ont pensé qu'il l'avait tuée. Elle avait la cuisse légère. C'était ce que disait la rumeur. Mais on n'a jamais rien prouvé.

— Il aurait pu le faire ?

— Je suppose.

— Et pour son fils ? Que s'est-il passé ?

— Il s'appelait Telly. C'était un demeuré. Pour Mose, c'est ce qui a expliqué le départ de sa femme. Elle avait honte de ce garçon idiot. Quatre ou cinq ans plus tard, le gosse a disparu et Mose n'en a plus jamais parlé. Là encore, on a dit qu'il l'avait tué. Mais c'est juste une autre rumeur. Des Blancs racontant des trucs sur des Noirs, comme d'habitude. Personnellement, je crois que sa femme a vraiment pris le large. Le gosse n'avait pas grand-chose dans la tête, et il a très bien pu se tirer aussi. Il aimait courir les bois et traîner le long de la rivière. Peut-être qu'il s'est noyé, qu'il est tombé dans un trou quelque part et n'en est pas ressorti...

— Mais rien de tout cela ne joue en faveur de Mose, n'est-ce pas ?

— Exact.

— Que vas-tu faire, Jacob ?

— Aucune idée. J'ai préféré ne pas le boucler au tribunal. Ce n'est pas une véritable prison, de toute façon, et si le bruit se répand qu'un Noir est soupçonné de ce meurtre, personne ne se posera la moindre question... J'ai demandé à Bill Smoote de le garder dans sa grange.

— Il ne risque pas de s'enfuir ?

— Peut-être. Mais il n'est pas en très bonne santé, chérie. Et il me fait confiance pour enquêter et l'innocenter. C'est ça qui me rend nerveux. Je ne sais pas comment faire. J'ai songé à en discuter avec les policiers responsables de Pearl Creek. Ils ont davantage d'expérience que moi, mais eux aussi ont tendance à réagir un peu vivement.

— Tu veux parler de Red.

— Ouais. On dit qu'il fait partie du Klan, ou qu'il en a fait partie.

— Tu n'as aucune certitude.

— S'il n'a pas une cagoule officielle dans son tiroir, grommela mon père, tu peux parier qu'il en a une dans la tête...

— Il n'a pas toujours été comme ça.

— Non. Mais les gens évoluent... Il peut se produire plein de choses. Maman s'empressa de changer de sujet.

— Si ce n'est pas Mose, qui est-ce ?

— Je suis allé voir le cadavre de Janice Willman. Toujours la même histoire. Elle a été tailladée sur tout le corps et on a lié ses jambes derrière sa nuque, avec une corde passée autour de sa tête et de ses chevilles. On dirait qu'il leur fait la même chose à toutes, une sorte de ligotage. La première, celle qu'on a retrouvée dans un tuyau de drainage, était dans le même état. Puis y'a eu les barbelés pour Jelda Mae, et maintenant, Janice.

— Et la quatrième dont t'a parlé le journaliste ?

— Je ne sais pas. Comme je te l'ai dit, je ne suis même pas sûr que celle-là existe vraiment. Mais les trois autres étaient ficelées. J'en ai vu deux de mes propres yeux.

— Est-ce que ça a une signification particulière, de les ligoter comme ça ?

— Je ne peux pas dire. Mais doc Tinn le pense. Il croit que ces meurtriers ont un mode opératoire dont ils ne peuvent pas se libérer. Il a étudié le sujet, et selon lui, ils refont presque systématiquement la même

chose. Il y a de petites différences ici et là, mais c'est presque pareil tout le temps. Jack l'Éventreur tuait toujours de la même façon, excepté que chacun de ses crimes était plus affreux que le précédent. Doc Tinn m'a parlé de certains autres cas rencontrés dans ses lectures et maintenant, ces femmes. Toutes tailladées. Toutes ligotées et toutes dans la rivière ou à proximité. Il parle de « tueurs organisés ». Il espère écrire un article sur le sujet, mais comme il est noir, il pense qu'il n'a pas la moindre foutue chance que ça serve à quelque chose.

— Ça n'explique pas le mobile, dit maman.

— Non, en effet.

J'ai recommencé à m'assoupir. J'ai songé à Mose. Il avait du sang blanc dans les veines. Quelques cheveux roux. Des yeux verts comme les feuilles du printemps. La peau noire comme de la mélasse. Je l'avais salué de la main, il n'y avait pas si longtemps. Parfois, quand papa avait fait de bonnes prises, à la chasse ou à la pêche, il passait lui apporter un écureuil ou un poisson. Mose était toujours heureux de nous voir. Jusqu'à l'année précédente, je partais souvent sur la rivière avec lui. Et puis Jake m'avait dit qu'il ne fallait pas faire des choses pareilles. Que ce n'était pas bien qu'on me voie tout le temps en compagnie d'un nègre.

À ce souvenir, je me sentis mal à l'aise. C'était Mose qui avait appris à mon père à pêcher. J'avais embarqué maintes fois avec lui, moi aussi – et je l'avais laissé tomber à cause des idioties de Jake. J'avais même songé à ne plus rendre visite à Miss Maggie ! J'étais heureux, aujourd'hui, de ne pas l'avoir fait. Même si j'ai un peu honte d'avoir décidé ça, entre autres, à cause de ses bons petits plats.

Je revis aussi l'Homme-Chèvre. Quand il nous observait à travers les ombres, sous le Swinging Bridge. Quand il nous surveillait près de la maison. C'était lui qui avait assassiné ces femmes. Pas Mose. J'en étais certain.

Ce fut là, dans la voiture, fouetté par le vent frais d'octobre, que je commençai à dresser un plan pour capturer ce monstre et libérer Mose. Ensuite, j'y réfléchis pendant plusieurs jours, et je finis par trouver quelque chose qui me sembla super.

Avec le recul, je me rends compte aujourd'hui à quel point, pourtant, cette idée était puérile et folle. Inspirée par un des livres de Mme Canerton, *Le Comte de Monte-Cristo*.

De toute façon, je n'eus jamais l'occasion de mettre mon stratagème à exécution, aussi idiot ait-il été.

Le lendemain, papa alla au salon et maman nous demanda, à ma sœur et moi, de l'aider à préparer les conserves. Cela dura une bonne partie de la journée. Tard dans l'après-midi, elle nous permit d'aller jouer dehors et elle se mit à tout ranger dans les placards.

C'était un sacré boulot : il fallait stériliser les bocaux, les remplir de légumes cuits, les sceller avec de la paraffine, visser les couvercles puis les mettre de côté. Je fus heureux d'échapper enfin à cette corvée. Tom et moi, on a joué un moment à se poursuivre à la lisière de la forêt, puis on a fini par se reposer sous le chêne. Tom s'est immédiatement endormie dans le fauteuil, et je suis allé jusqu'au puits pour boire. Je continuai à réfléchir à mon plan de sauvetage de Mose, encore que je commençai à me demander de *quoi* je devais le sauver. Et où le planquer, ensuite ?

Je remontai le seau à la manivelle et me servis de la louche pour me désaltérer. Au moment où je la reposai, j'entendis une voiture arriver. Je crus que c'était papa qui rentrait plus tôt parce qu'il n'avait plus de clients, et j'ai donc contourné la maison pour l'accueillir.

C'était une Ford noire cabossée. Le type qui en descendit avait un grand chapeau de cow-boy gris et un revolver dans son étui de hanche. Pliant légèrement le genou droit, il gratta le sol de la pointe de sa botte. Les manches de sa chemise étaient boutonnées aux poignets. La sueur dessinait un anneau autour de son cou. C'était l'homme à qui papa avait parlé à la sortie de Pearl Creek. Celui qu'il avait sauvé d'un tourbillon, dans leur jeunesse... Red.

Il me vit et sourit.

— Comment ça va, mon pote ?

— Ça va, répondis-je.

— Ton papa est là ?

— Ma mère.

— Ouais, eh bien, ça fera l'affaire. Dis-lui que je suis ici, tu veux bien ?

Je suis rentré prévenir maman. Quand elle franchit la porte et découvrit Red dans la cour, je notai un changement dans son expression.

Difficile à décrire. De la surprise, bien sûr, mais il y avait aussi autre chose. Elle effleura ses cheveux de la main, puis elle lissa sa robe.

— Red, dit-elle.

— May Lynn. Tu es toujours aussi jolie.

Elle rougit légèrement.

— Jacob n'est pas là.

Red regarda autour de lui, comme si papa risquait de se matérialiser, par magie, dans l'air de cette fin d'après-midi.

— C'est vrai qu'on dirait qu'il est absent, murmura-t-il stupidement.

Bien sûr qu'il l'était ! Et je le lui avais déjà dit un instant plus tôt.

— Enfin, peut-être qu'on pourrait en profiter pour bavarder quelques minutes, proposa Red. Il doit revenir bientôt ?

— Oui, répondit ma mère. (Puis elle ajouta :) Très bientôt.

— Je peux entrer ?

Maman hésita. Elle me regarda et lança :

— Harry, laisse-nous. C'est une discussion entre grandes personnes.

À contrecœur, je me réfugiai sur la véranda de derrière et je m'assis sur la balancelle. Quand ils eurent pénétré dans la maison et que ma mère referma la porte derrière eux, le courant d'air entrouvrit celle qui donnait sur la véranda où je me trouvais. Je me levai dans l'idée de la pousser, puis je changeai d'avis. Je savais que c'était très impoli d'espionner les conversations, mais la tentation était trop forte.

— Eh bien, assieds-toi, proposa ma mère.

Elle paraissait mal à l'aise et manquer d'assurance dans sa propre maison. Je ne lui avais jamais entendu cette voix-là.

— Merci, dit Red.

Des chaises raclèrent le sol, puis il y eut un long silence.

— Je pourrais faire du café, offrit-elle.

— Non. Ça va, merci. Il rentre bientôt, tu as dit ?

— Je ne sais pas exactement. Il travaille tant qu'il a des clients.

— Cela faisait longtemps, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Belle maison.

— Merci. Ce n'est pas grand-chose, en vérité. C'est Jacob et moi qui l'avons construite. J'ai cloué les planchers moi-même. Mes parents nous ont aidés.

— Ce plancher a l'air solide, dit Red.

— Merci.

— Et tes parents ? Je ne les ai pas vus depuis une éternité.

— Ils sont partis dans le North Texas il y a quelques années. Maman a rejoint là-bas ma sœur Ida qui était malade ; elle l'a aidée à s'occuper de ses enfants. Ida s'est remise, et puis papa est mort.

— Je suis désolé. Comment va ta mère ?

— Courageuse, comme toujours. On s'écrit beaucoup. Elle va peut-être rentrer pour être plus près de nous.

— Je vois. Je suppose que c'est bien.

Nouveau long silence. Un bourdon vrombit derrière moi. Je me retournai pour le regarder rebondir contre la moustiquaire.

Ce fut maman qui reprit la première la parole.

— Si tu m'expliquais ce que tu veux, que j'en informe Jacob ?

— Je préfère vraiment le faire moi-même.

— C'est au sujet de ces meurtres ? Les femmes de couleur ?

— Ouais.

— Jacob m'a raconté que tu ne voulais pas qu'il s'en occupe.

— D'abord, le corps n'était pas sur son comté.

— On l'a trouvé ici, dans les marais.

— Ouais, mais il a transporté le cadavre à Pearl Creek. Pour demander à une bande de nègres de lui expliquer ce qui était arrivé à cette fille. Pas besoin d'être un gars de la ville pour le savoir !

— Mais il souhaitait aussi connaître son identité, en plus du reste.

— Doc Stephenson aurait pu lui répondre.

— Stephenson est un ivrogne et un imbécile. Et il y avait peu de chance qu'il sache qui était cette malheureuse.

— Il connaît tous les nègres de la région. Il n'a rien contre eux. Et moi non plus.

— Ça ne l'empêche pas d'être un ivrogne et un imbécile !

— Je ne veux pas me disputer avec toi, May Lynn. Il fut un temps...

— Puisque ce corps a été trouvé ici, sous la juridiction de Jacob, quel est le problème, Red ? En quoi est-ce que ça te concerne ? Tu dis que ce n'est pas l'affaire de mon mari, mais il semble pourtant que c'est davantage la sienne que la tienne ? Il l'a emmenée dans ton comté pour l'identifier, mais elle a été assassinée ici.

— On ne veut pas que les négros se montent la tête, May Lynn. C'est tout. Ils doivent savoir quelle est leur place, et quand Jacob commence à

les traiter avec la même prévenance, le même respect que les Blancs, alors vous risquez les ennuis.

— Tu le crois vraiment ?

— Oui... La rumeur raconte que Jacob a bouclé un nègre pour les meurtres.

— Ce n'est pas vrai.

— Et il paraît qu'il le cache. Voilà ce que je veux dire à Jacob : qu'il livre le nègre. Dans le cas contraire, ça ira mal pour ton mari.

— Jacob n'a arrêté personne. Et d'ailleurs, où serait le problème, s'il l'avait fait ?

— Y en aurait aucun. On veut juste qu'il nous apporte ce salopard.

— Il y a quelques minutes, tu te fichais du meurtre d'une Noire, et maintenant, voilà que tu t'en soucies ?

— Parce que j'ai peur qu'une femme blanche, toi, par exemple, soit la suivante. Si un négro se lance dans ce genre de meurtres en série, il ne va pas se satisfaire de prostituées noires. Il s'attaquera à une Blanche avant longtemps. Une de ses victimes, déjà, avait du sang blanc.

— Ah bon ? Ça compte à cause de ça ? J'ai toujours cru que vous estimiez qu'une seule goutte de sang noir faisait de toi un Noir ?

— Non, je n'y crois pas. Il y a des degrés. Le sang blanc peut dominer. C'est l'aspect physique qui fait qu'un nègre est un nègre. Le mode de vie.

— Une vie est une vie, Red. Peau sombre. Peau claire. Et tout ce qui existe entre les deux. C'est ce qui compte pour Jacob.

— Tu sais de quoi ça a l'air, May Lynn ? On dirait bien que Jacob a arrêté le coupable et qu'il le protège parce que c'est un négro...

— Tu sais que c'est ridicule.

— Non, je n'en sais rien. Doc Stephenson prétend que Jacob est assez proche des chocolats...

— Stephenson est un crétin.

Red éclata de rire.

— Ça se pourrait. Si je suis là, c'est pour vous aider, May Lynn. J'ai une dette envers Jacob. Je suis venu le prévenir.

— Je ne crois pas. Pour moi, ça va plus loin que le fait qu'il t'ait sorti de la rivière.

— C'est vrai. Je lui suis reconnaissant pour une autre raison. Et puis il y a toi... Je ne veux pas qu'il arrive quelque chose dont *toi*, tu pourrais

souffrir.

— C'est attentionné de ta part... aujourd'hui. Quand on y songe.

— J'ai été un foutu idiot...

— Chuuuuttt, dit maman. Ne parle pas de ça.

Red resta silencieux un moment. Et après ce qui ressembla à un changement de saison, il reprit :

— Jacob doit savoir que des gens pourraient lui rendre visite.

— Tu parles du Klan, là ? demanda ma mère.

— Je dis juste que...

— Red. On m'a laissé entendre que tu t'étais aigri. Que tu te montrais compréhensif envers cette bande de lâches avec leurs draps sur la tête...

— Attention à tes paroles, May Lynn.

— Et pourquoi donc ? Je n'aurais jamais cru ça de toi ! Je te connais depuis l'enfance, Red. En ce temps-là, tu apportais des provisions dans les basses terres à cette pauvre vieille noire, Miss Maggie.

— On était gosses, alors.

— Cette femme t'a pratiquement élevé, Red.

— C'était juste une négresse qui travaillait pour mon père. Je nourrissais aussi les chiens de papa.

— Tu sais bien qu'elle faisait plus que ça. Elle t'a donné le sein. Tu as joué avec ses enfants comme si c'étaient tes frères et sœurs. Puis ton père a vieilli, et elle aussi. C'était presque ta mère. Elle était plus, pour toi, une mère que ta mère. Et plus une épouse pour ton père que ta propre maman...

— Ça suffit !

J'entendis un claquement, comme une main qui s'abattait sur la table et le bruit d'une chaise qui glissait en arrière. Je poussai la porte et me précipitai dans la pièce.

— Ça va, maman ?

— Oui, mon chéri. Tout va bien.

Red était debout devant la table, son chapeau à la main. Son visage, à présent, était aussi rouge que ses cheveux, et grattait la pointe de sa botte sur le plancher qu'il admirait un instant plus tôt.

Il jeta un regard mauvais à ma mère.

— Tu es devenue exactement comme Jacob, cracha-t-il.

— Et toi, tu aurais de la chance si tu lui ressemblais un tant soit peu ! Il y a quelque chose en toi depuis toujours, Red. Ce n'est pas simplement

à cause de moi que tu es ce qu'on raconte.

— Tu ne m'as pas aidé.

Red me regarda. Ses mains tremblaient. Il les posa sur son chapeau.

— À une époque, Red, j'ai cru que j'aurais peut-être dû agir autrement, dit maman. Mais ça n'a pas duré. Il y a longtemps que j'ai compris que je me trompais. Pourtant, je te considérais comme un type bien, Red. Aujourd'hui, je ne sais plus. Mais j'ai au moins une certitude : Jacob vaut dix fois l'homme que tu es ou que tu seras jamais.

Red ouvrit la bouche pour lui répondre, puis il me considéra et il changea d'avis. Il tremblait toujours.

— Je pourrais ajouter quelque chose... grommela-t-il.

— En effet. Et si tu dois le faire, ne te gêne pas. Pour ma part, j'ai dit ce que j'avais à dire, mais comme toi, *je pourrais ajouter quelque chose...* Je constate que les manches de tes chemises sont toujours baissées.

Le visage de Red prit une expression qui m'effraya. Mais ce fut juste une contraction, qui disparut rapidement.

— Tu répètes à Jacob ce que j'ai dit, tu entends ? Il est prévenu. J'ai payé ma dette.

— Si tu crois que tu viens de rembourser une dette, tu te trompes, Red. Écoute-moi. Maintenant, tu es prévenu, toi aussi : ne remets jamais plus les pieds dans cette propriété. Tu m'entends ?

— Oui.

Quand Red atteignit la porte, il se retourna et nous regarda, maman et moi.

— C'est un beau garçon que tu as là, May Lynn. Et y'a aussi cette petite fille là-bas dehors. Si innocente. Je crois qu'elle te ressemblera beaucoup. Elle commence déjà à avoir ton visage. Ça me déplaît de penser que tu les élèves dans l'idée que les nègres sont nos égaux. Ça ne leur causera que du chagrin, ça les mettra au même niveau qu'eux. Et toi aussi, May Lynn.

— Au revoir, constable, dit ma mère.

D'un geste inconscient, Red frotta sa manche droite avec sa main, puis il sortit sans refermer la porte, monta dans sa Ford noire toute cabossée et démarra.

Une mince volute de poussière suivit la voiture et flotta dans l'air longtemps après son départ.

Maman me fit jurer de ne pas parler de la visite de Red à papa. Elle voulait s'en charger elle-même. Présenter les choses à sa manière pour éviter qu'il se mette en colère et sorte de ses gonds... Cette éventualité ne m'inquiétait pas vraiment. Mon père pouvait parfois se montrer un peu irritable, et je l'avais déjà vu furieux, mais il n'avait jamais pété les plombs.

Ce soir-là, je collai mon oreille à la cloison pour découvrir ce qu'elle allait lui dire à propos de Red, mais ils chuchotaient si doucement que je ne distinguai que les grincements des ressorts de leur lit. Je finis par m'endormir et, à mon réveil, le lendemain, je me souvins vaguement d'avoir rêvé de l'Homme-Chèvre.

C'était lundi, et papa ne travaillait pas au salon. Il était déjà levé et il avait donné à manger aux animaux. Alors que l'aurore coulait entre les arbres comme un jaune d'œuf crevé et que les oiseaux annonçaient qu'ils étaient en quête de leur pitance matinale, il me sortit du lit pour l'aider à transporter les provisions d'eau de la journée. Maman était à la cuisine et elle cuisait sur le poêle à bois du gruau de maïs, des petits pains et du lard salé.

Elle nous sourit quand on arriva. Papa l'embrassa sur la joue, puis il fit courir sa main le long de son dos. Elle lui répondit par un rapide baiser sur la bouche et un clin d'œil.

On repartit au puits. En cours de route, je lui demandai :

— Papa. Qu'est ce que tu as décidé pour le vieux Mose ?

Il s'immobilisa.

— Comment es-tu au courant de ça ?

— Je t'ai entendu en parler avec maman dans la voiture.

Il hocha la tête et on se remit en marche. Un peu plus tard, alors qu'on revenait vers la maison avec nos seaux, il ajouta soudain :

— Tu n'as rien dit à personne à ce sujet, n'est-ce pas ?

— Non, monsieur.

— Tu es un brave garçon.

— Alors, tu fais quoi pour Mose ?

— Je n'en sais encore rien. Je ne peux pas le laisser indéfiniment là où il est. Quelqu'un finira par l'apprendre. Ou je l'emmène au tribunal ou je le laisse partir. Je n'ai rien contre lui, juste des preuves indirectes. Mais un homme de couleur et une Blanche... Il n'aurait pas un procès équitable. Je suppose que je vais le relâcher, mais j'ai besoin d'être certain qu'il n'est pas coupable.

— Je croyais que c'était une mulâtresse ?

— Tu nous as écoutés chez Mme Canerton, planqué quelque part, hein, c'est ça ? (Je l'admis sans grande honte.) Eh bien, laisse-moi te dire un truc : cette victime-là était une Blanche ! Si elle avait l'air noire, c'est parce qu'elle était boursouflée, et morte, et qu'elle était restée un bon moment là-haut, dans cet arbre, à la merci du vent et de la pluie... Du coup, ceux qui l'ont trouvée se sont imaginé qu'elle l'était à cause de l'aspect de sa peau. Par ici, si tu bronzes, y aura toujours quelqu'un pour chuchoter que tu as du sang noir dans les veines... Bon sang ! Moi aussi, au début, je l'ai cru ! Quand un cadavre se retrouve dans un tel état, tu ne peux pas dire grand-chose de sa peau, de sa couleur ni de quoi que ce soit d'autre. On est tous égaux devant la mort, mon garçon.

— M. Chandler a parlé d'une femme de couleur, lui aussi.

— Sa peau était foncée, fiston. C'est exactement ce que je viens de te dire.

— Mais...

— J'ai raconté que c'était une Noire pour éviter que les gens ne deviennent dingues. Si tu mets les mots « Blanche » et « Noir » dans la même phrase, tout le monde se monte la tête.

— Tu as fait la même chose, papa. Tu as dit qu'elle avait « une goutte de sang blanc ».

— Tu as raison. (Il s'arrêta, sortit sa pipe de sa poche, la bourra et l'alluma.) Je ne suis pas certain que c'était très malin de ma part, fils, mais bon, j'ai joué la sécurité. Si j'avais dit qu'elle était noire, personne n'aurait bougé le petit doigt. Si j'avais dit qu'elle était blanche, il y aurait eu des lynchages à travers tout le comté. Mais annoncer qu'elle avait « un peu » de sang blanc, ça pouvait faire réfléchir et amener certaines personnes à la considérer comme un être humain... Sans que pour autant elle soit « assez blanche » pour qu'on s'excite à ce sujet. C'est triste, mais c'est ainsi...

— Comment as-tu découvert ça ?

— Comme je la croyais noire, j'ai transporté son cadavre à Pearl Creek pour voir si doc Tinn et le révérend Bail connaissaient son identité. Et c'était le cas... sauf qu'ils m'expliquèrent que c'était une Blanche qui se prostituait principalement dans les bouis-bouis des environs de cette ville. Du coup, elle avait vraiment très mauvaise réputation. Déjà, on ne respecte guère une femme qui vend son corps, alors imagine une Blanche qui couche avec des Noirs ! Elle n'a même pas droit à l'affreux statut accordé à celle qui couche avec sa propre race. Elle grimpait sur des trains de marchandises pour venir de Tyler jusqu'à Pearl Creek et elle rentrait chez elle de la même façon. Elle racolait surtout dans les bastringues de là-bas. Mais si le bruit se répand – et il finira par le faire – que c'était une Blanche, eh bien, on oubliera illico qu'aucun petit Blanc bien-pensant du coin ne lui aurait adressé la parole, encore qu'il aurait pu lui donner un dollar... Et ces mêmes gars vont partir en guerre, en hurlant que c'est un Noir qui l'a assassinée et que toutes les Blanches sont en danger.

— Le sont-elles ?

— Les femmes, en général, le sont toujours, fiston. Bon, un tueur pareil peut s'attaquer à n'importe qui, mais je crois que c'est principalement après les femmes qu'il en a. Si cette Janice Willman avait été écrasée par un train ou si elle s'était noyée par accident, personne ne l'aurait pleurée. Mais si des gens comme Nation pensent qu'un Noir a pu s'amuser avec elle... alors Mose et tous ses compatriotes de plus de douze ans risquent de finir au bout d'une corde.

On ramassa notre fardeau et on se remit en route.

— Tu dis que tu dois être sûr que Mose n'a pas fait ça, mais tu ne le crois pas coupable, n'est-ce pas ?

On arriva à la véranda de derrière. Papa posa son seau. Je l'imitai.

— C'est comme d'avoir ouvert une boîte et de ne plus savoir comment la refermer... C'était une erreur de dire que j'avais un suspect. Pure vantardise de ma part.

— Tu étais fier d'avoir arrêté Mose ?

— J'étais fier, surtout, de faire enfin quelque chose concret. Jusqu'alors, dans cette affaire, j'ai juste examiné deux cadavres et discuté avec quelques personnes, et c'est tout. Je ne suis pas plus avancé qu'au départ. Je sais seulement que ces femmes avaient des noms et, je suppose, des gens qui les aimaient. Le pire, c'est que je ne suis même

pas certain de ce dernier point... Car je n'ai pas essayé de retrouver leurs familles. Si j'avais mené une véritable enquête, c'est la première chose que j'aurais dû décider, aller voir leurs proches... Et c'est encore ce que je devrais faire, d'ailleurs. Mon erreur est d'avoir commencé par arrêter Mose et puis de raconter que j'avais mis la main sur quelqu'un. En réalité, c'est à cause de doc Stephenson.

— Comment ça ?

— Il était au salon. Il est venu se faire couper les cheveux par Cecil. Il avait l'habitude de passer de temps à autre pour que je m'occupe de lui, mais après notre engueulade à Pearl Creek, il ne s'est plus jamais adressé qu'à Cecil. Je suppose que j'ai été trahi par mon amour-propre, avec ce toubib qui pensait que je ne savais pas ce que je faisais, et Cecil qui me raflait la majorité des clients... Alors, je l'ai ramené comme si je parlais à Cecil.

— Mais c'était à Doc Stephenson que tu t'adressais ?

— J'en ai peur. Et du coup cette histoire m'a poursuivi jusque chez Mme Canerton.

On est rentrés et on a versé l'eau dans les cruches et dans une des bassines où maman gardait les réserves de la journée, et puis on est repartis pour un troisième voyage.

Au puits, papa a posé un instant son seau sur la margelle. Il s'est tourné vers moi et il m'a demandé :

— Tu sais pourquoi je ne suis allé voir aucun des parents des victimes ?

Je secouai la tête.

— Parce que l'une est noire, Harry, et l'autre une prostituée. Je ne connais pas vraiment de Noirs, à part Mose. Je discute avec bon nombre d'entre eux, et je les aime bien, et je crois que beaucoup m'aiment bien aussi, mais ça s'arrête là. Bon sang, je ne connais pas vraiment Mose non plus ! Tous les deux, on n'a jamais parlé que de la pêche et de la rivière, et parfois du tabac... Je suppose que je ne veux pas rencontrer les parents d'une prostituée. En mon for intérieur, je me dis que je suis peut-être exactement comme tous les autres. Et tu sais quoi, Harry ?

— Non, monsieur.

— Ça me tracasse.

Là-dessus, il lança son seau dans le puits. Quand il heurta l'eau en éclaboussant, il commença à tourner la manivelle pour le remonter.

— Non, papa, tu n'es pas comme tout le monde, soufflai-je. Toi, tu ne détestes pas les Noirs.

— Tout au fond de moi, comme je l'ai dit, je n'en suis pas si sûr. Je le sens.

— Mais maman et toi, vous êtes différents !

— Il y a beaucoup de gens comme nous, tu sais. Simplement, ceux qui pensent le contraire ont de plus grandes gueules et sont plus méchants. Que je te raconte un truc, fiston. Quand j'étais gosse, je ne pouvais pas parler des Noirs sans dire « nègre » par ci et « nègre » par là. Je pêchais beaucoup à la rivière, à cette époque, et il y avait ce Noir, là-bas, qui attrapait d'énormes poissons-chats. J'étais jaloux. De telles prises, alors que moi j'étais toujours bredouille ! J'ai honte d'avouer ça, mais un jour, j'ai décidé de lui casser la gueule. Il était là près de mon coin, et il sortait tous ces poissons comme s'ils étaient entraînés à venir s'embrocher tout seuls sur sa ligne.

« Quand je me suis approché, il m'a regardé et il m'a dit « Monsieur, j'ai du bon appât que j'ai préparé moi-même. Vous en voulez ? »

« J'ai accepté, mais je n'ai pas eu plus de chance pour autant. N'empêche qu'on est restés là un moment sur la rive à discuter, et à la fin de la journée, j'avais appris quelque chose que j'ignorais.

— Quoi donc ?

— Il était comme moi, ni plus ni moins. Son père était brutal, lui aussi. Il avait tué une demi-douzaine de personnes – que des Noirs, si bien qu'on ne l'avait jamais condamné. Et ce garçon avait peur de lui, comme moi j'avais peur du mien. Il m'a appris à préparer l'appât. Il fallait prendre du sang, de la farine de maïs et un peu de pâte à pain, et pétrir le tout pour fabriquer de petites boules qu'on laissait durcir, avant de les accrocher à nos hameçons.

« On n'est pas devenus les meilleurs amis du monde, lui et moi, mais j'ai cessé de penser à la couleur de sa peau. Notre relation a évolué au point que j'attendais avec impatience de descendre pêcher, juste pour pouvoir bavarder avec lui.

« Et puis voilà qu'on retrouve dans la rivière le cadavre dénudé d'une fillette blanche. Je ne me souviens pas des circonstances exactes mais les gens du coin finissent par décider que le coupable, c'est justement ce jeune Noir. Il se nommait Donald. Je n'ai pas entendu parler de ce qui se passait à l'époque, mais un après-midi, je rentre à la maison après avoir

chassé l'écureuil, et j'arrive sur Preacher's Road, et il y a là une grande foule, et quand je me fraye un passage à travers, je vois Donald. On lui a cloué les mains et les pieds sur le plateau d'un chariot et on l'a castré.

« Et lui aussi il m'aperçoit, fiston. Au milieu de tous ces gens. Je me souviens encore de ses yeux. Ils me fixaient, gros comme des soucoupes. Il me regarde et il m'appelle : « Monsieur Jacob. Vous pouvez m'aider ? » Et moi, je me recule pour me perdre dans la foule, fils. J'avais treize ans et je ne savais pas quoi faire, et il y avait là un copain, un garçon de mon âge, en train de mourir et de me supplier de venir à son secours...

« Ils ont mis le feu au chariot et ils ont achevé leur œuvre. Et voilà que deux jours plus tard, on trouve les vêtements de cette petite fille, et on suit cette piste jusqu'à un campement où on tombe sur d'autres affaires à elle et le cadavre d'un Noir. Mais il y avait les trucs de la gamine, tu vois, son sac et tout ça. Maintenant, je ne sais pas si ce type-là était le coupable, mais en tout cas je mettrais ma main au feu que ce n'était pas Donald... J'en ai déduit que ces gens étaient fous de rage et que quelqu'un a crié qu'un nègre avait fait ça et qu'ils s'en sont trouvé un... Pauvre Donald. Pour moi, l'assassin, c'était l'autre.

— Comment est-il mort celui-là, papa ?

— J'en sais rien. Il est juste mort. Autre chose. Ils ont récupéré son corps et ils l'ont traîné à travers la forêt, sur Preacher's Road et dans tous les coins, et finalement ils y ont mis le feu. Le foutu cadavre, principalement des os, est resté au bord de la route pendant un mois avant que des animaux – ou quelqu'un – ne l'emportent.

« Dernier point. Le père de Donald. Ce vieux salopard. Il a été tué alors qu'il tentait de cambrioler une maison à Mission Creek. Au moment où il passait par une fenêtre, il s'est pris un coup de fusil. Je me rappelle avoir pensé « *Bon débarras !* ». Donald, c'était un brave gosse. Il n'était pas pire qu'un autre ado de son âge, et on l'a assassiné ! Ça m'a marqué à jamais, Harry, c'est ce que j'essaie de te faire comprendre, et je déteste ces souvenirs-là.

« Je ne suis pas si pur que ça, Harry. Je n'ai pas levé le petit doigt pour aider Donald. Voilà la morale de cette histoire.

— Papa, tu ne pouvais rien faire...

— J'aime à le penser... Mais je n'ai plus jamais été le même depuis. Je ne déteste pas quelqu'un à cause de la couleur de sa peau, si je peux

l'éviter. De temps à autre, de mauvais sentiments me submergent de nouveau, mais j'essaie, Harry. J'essaie.

« Quant à ta maman... Eh bien, elle a toujours été comme ça. Certaines personnes connaissent d'emblée ce qui est bien. Ta grand-mère maternelle est pareille, et elle a transmis ce don à May Lynn, et celle-ci m'aide à comprendre même si j'en ai pas toujours envie. C'est facile de haïr, Harry. C'est facile de dire que les Noirs sont responsables de tout, mais la vie n'est pas aussi simple. En tant que constable, j'ai rencontré les pires êtres humains qui existent, chez les Blancs comme chez les Noirs. La couleur de la peau n'a rien à voir avec la méchanceté. Ni avec la bonté. Rappelle-toi ça.

— Oui, monsieur. Je n'oublierai pas.

— Tu vois, Harry, à la façon dont il fonctionne, le monde d'aujourd'hui n'a aucun avenir. Il faut que ça change si on veut que les Américains vivent ensemble dans ce pays. La guerre de Sécession est terminée depuis plus de soixante et quelques années, et il y a encore des gens qui en haïssent d'autres parce qu'ils sont nés dans le Nord ou dans le Sud des États-Unis...

« Et pour l'instant, la seule différence pour les Noirs, c'est que leurs maîtres ne peuvent plus les vendre. Mose a échappé à l'esclavage, mais il a toujours eu des Blancs sur le dos. Voilà pourquoi il est allé vivre dans la forêt comme ça. Pour leur échapper. Et tu sais quoi ? Il a confiance en moi. Ou c'est l'impression que j'ai. Quand je passe voir comment il va, il est heureux de ma visite. Il pense que je le protège.

— Ce n'est pas le cas ?

— Il l'aurait été davantage si je lui avais foutu la paix. En tout cas, je crois que je l'ai arrêté parce qu'il est noir et qu'il avait ce sac à main d'une Blanche...

« Oui, ça a choqué une part de moi-même – une part que je n'aime pas – que lui, un Noir, soit en possession de ça... Même s'il l'a simplement trouvé dans la rivière comme il le prétend. Quand j'étais enfant, il m'a appris comment fixer mon appât sur un hameçon pour qu'il ne se détache pas. Comment dépecer un poisson-chat avec des pinces. Comment s'orienter dans les bois et trouver les meilleurs coins de pêche. Il ne m'a jamais donné l'impression d'être un tueur sanguinaire, et pourtant je l'ai arrêté sans hésiter...

— T'étais juste à la recherche d'indices, papa.

Son sourire courut d'une oreille à l'autre et il vida l'eau du puits dans le seau qui servait à la transporter.

Quand on eut terminé avec cette corvée de flotte, le petit déjeuner était servi, et Tom était à table. Elle plissait les yeux comme si elle allait piquer du nez dans son gruau de maïs.

Normalement, on aurait dû aller à l'école, aujourd'hui, mais l'instituteur avait démissionné et on n'en avait pas encore engagé un autre, si bien que nous étions libres comme l'air.

Je pense que c'est en partie pour ça que papa me demanda de l'accompagner. Et aussi parce qu'il avait besoin de compagnie. Il avait décidé de s'occuper de Mose.

On s'est rendus chez Bill Smoote en voiture. Bill possédait une glacière, en aval de la rivière. C'était une grande pièce, avec de la glace entassée sur de la sciure, exactement comme à Pearl Creek. Les gens venaient faire leurs achats en voiture ou en bateau.

Bill vivait dans une petite maison, un peu plus haut, avec sa femme et ses deux filles qui semblaient être tombées d'un arbre à laideur, avoir cogné toutes les branches pendant leur chute et s'être ratatinées sur de la terre dure comme de la pierre. Elles passaient leur temps à me sourire et tout et tout, et ça me rendait nerveux.

La grange de M. Smoote se trouvait juste derrière. On avait l'impression qu'un grand coup de vent l'avait remise debout d'un seul tenant un jour où elle s'était écroulée. C'était là qu'on avait caché Mose. On se gara à côté de la maison et papa monta taper à la porte. Une adolescente en haillons avec de gros seins et des cheveux blonds et sales lui ouvrit.

— Elma. Ton père est là ?

— Oui, monsieur. Je vais le chercher.

Un instant plus tard, M. Smoote apparut sur la véranda. C'était un homme à l'air porcin, vêtu d'une salopette grasseuse. Il lui manquait plusieurs dents et il portait un grand chapeau de paille avec des taches de sueur marron entre la calotte et le bord. Il aimait retrousser sa lèvre supérieure et cracher du tabac par un trou entre ses dents. Quand il descendit de la véranda, ce fut la première chose qu'il fit et sa chique vint s'écraser dans le sable, à ses pieds.

— Suis passé pour le voir, expliqua papa.

M. Smoote hocha la tête.

— Très bien. Filons là-haut et finissons-en. Si quelqu'un nous tombe dessus et découvre que j'héberge ce nègre, je risque de gros emmerdes.

— Je vous remercie pour ce que vous faites, Bill.

— J'ai une dette envers vous... Mais vous êtes sûr que c'est pas dangereux d'avoir ce gars-là chez nous ? Je veux dire, s'il a tué quelqu'un, ça me plaît pas qu'il soit si près de ma famille. J'ai des filles.

On se dirigea vers la grange.

— Bill, dit papa, je l'ai juste amené ici pour l'interroger, vous le savez. Je ne peux pas le garder en ville. Si des gens s'en apercevaient, on aurait des problèmes. Et rassurez-vous : même votre petite dernière serait capable de lui foutre une raclée !

— Ben, il pourrait prendre une hache.

— Bill, vous le connaissez depuis aussi longtemps que moi. Qu'en pensez-vous ?

— Difficile de savoir ce qui se passe dans la tête d'un nègre.

Papa ne répondit pas à ça. Il répéta simplement :

— Je vous suis vraiment reconnaissant, Bill.

— Ben, c'est comme j'l'ai dit. J'ai une dette envers vous.

Quand M. Smoote ouvrit la porte, le soleil se précipita à l'intérieur. La poussière me fit tousser. La lumière qui jouait dans les particules de poussière me donna l'impression de distinguer la grange et son contenu à travers un voile. L'endroit sentait le vieux foin, la sueur et les eaux usées. Des mouches bourdonnaient autour d'une vilaine boîte noirâtre.

Mose était assis dans un coin, contre une balle de foin. Je ne l'avais pas vu depuis un moment, et je fus choqué de découvrir à quel point il avait maigri... Il n'était pas plus grand que moi et pas aussi large. Ses bras étaient fins comme des bâtons et leur peau assez lâche pour en faire deux fois le tour. Quand il se leva, sa salopette rapiécée, devenue presque blanche à force d'être portée, flotta autour de ses jambes osseuses. Il nous sourit. Il avait encore quelques dents, dont une ou deux n'étaient pas noires. Lorsqu'il inclina la tête, elle se balançait dans notre direction comme si elle ne tenait plus que par une vis desserrée. Il plissa les yeux pour s'habituer à la lumière. Quand il les ouvrit enfin en grand, je me souvins qu'ils étaient aussi verts que des émeraudes. C'était la seule partie de lui qui paraissait vivante. Avec son teint noir tirant sur le

rouge et l'étrange association de taches de rousseur et de cheveux roux crépus devenus gris, il ressemblait à une sorte de gnome sorti d'un livre de Mme Canerton. Impossible d'imaginer comment Mose avait pu devenir si vieux.

— M'sieur Jacob, j'suis content d'vous voir... murmura Mose.

Sa voix faisait penser à un infirme qui essayait de se remettre debout avec ses béquilles.

Quand Mose vint dans notre direction en traînant des pieds, quelque chose racla le sol en soulevant de la poussière. C'était une chaîne, attachée à un anneau de métal autour de sa cheville, juste au-dessus de l'endroit où son petit pied sans chaussette sortait d'une chaussure usée jusqu'à la corde. L'autre bout de la chaîne était fixée au poteau central de la grange.

— Bon sang ! s'exclama papa (il se tourna vers Bill.) Vous l'avez enchaîné !

— J'ai une dette envers vous, Jacob. Mais comme je l'ai dit, j'ai une famille. Des filles. Mose m'a toujours paru un bon nègre, et je veux bien vous rendre ce service, mais faut pas pousser... S'il reste ici, il porte la chaîne. Merde, il ne manque de rien. Il mange bien et il chie dans une boîte, là-bas. Je la fais vider tous les jours. Et il a autant d'eau qu'il veut.

Je voyais bien que cette histoire exaspérait mon père, mais il soupira et répondit.

— Très bien, Bill. Laissez-moi lui parler. Juste mon fils et moi.

— Votre gamin a le droit de savoir davantage de trucs que moi ?

— S'il vous plaît, Bill.

— Non, ça me plaît pas, mais tant pis. Bon sang, Jacob, sortez-moi ce nègre d'ici le plus vite possible.

— C'est ce que je compte faire, dit mon père.

M. Smoote s'éclipsa. Il laissa la porte de la grange entrouverte. Papa s'approcha et toucha l'épaule de Mose.

— J'comprends pas, m'sieur Jacob, dit Mose. Vous savez bien qu'j'ai rien fait à des femmes blanches. Ni à des Noires non plus.

— Oui. Asseyons-nous.

Papa s'installa sur la balle de foin et Mose tira sa chaîne et se plaça de l'autre côté. Quant à moi, j'allai m'appuyer contre le poteau central. De là, dans le rai de lumière, je vis que la cheville de Mose avait saigné. Il y

avait une croûte brunâtre sous l'anneau de métal, juste au-dessus de la chaussure.

— Je ne voulais pas ça, Mose, dit papa.

— Oui, m'sieur, dit Mose. J'suppose.

— Je vais te sortir d'ici.

— Oui, m'sieur. M'sieur Jacob ?

— Quoi, Mose ?

— Pourquoi vous m'avez fait ça ?

— Le sac à main, Mose.

— J'l'ai trouvé, m'sieur Jacob. J'vous l'ai dit.

— Ouais.

— J'ferais pas d'mal à des femmes blanches. J'ferais d'mal à personne à part un poisson, un raton laveur ou un opossum. Des choses qui se mangent. Et je ne mange pas de femmes blanches. De Noires non plus.

— Je sais.

— Vous l'savez, m'sieur Jacob, mais moi, j'me retrouve ici.

Papa considéra le sol de terre battue.

— J'aurais pu m'enfuir la première nuit, mais j'suis resté parce que vous m'l'avez demandé, m'sieur Jacob. Le lendemain, m'sieur Smoote et un autre garçon, ils sont venus m'enchaîner.

— Pour moi, que tu aies le sac à main était un indice. Ça ne signifiait pas que tu étais coupable. Mais c'était un indice.

— C'est vous qui l'avez maintenant, m'sieur Jacob. Donc vous n'avez plus besoin de moi.

— Attends une minute ! s'exclama mon père. Un garçon a aidé Bill à t'enchaîner, dis-tu ? Quel garçon ?

— Juste un p'tit Blanc.

— D'accord, Mose. Écoute-moi. Je vais t'enlever ça et te laisser partir. On te ramène chez toi. Tu entends ?

— Oui, m'sieur. J'aimerais bien, vraiment.

Papa se leva.

— Reste ici une minute, fiston.

Il sortit. Mose leva les yeux vers moi, et me sourit.

— Tu t'rappelles cette vieille anguille qu'on a chopée, toi et moi ?

— Oui, monsieur.

— Elle avait des dents aussi grosses que celles d'un homme. Elle t'a vraiment foutu la trouille. Tu t'appelles ça ?

— Oui, monsieur.

— J'l'ai fait cuire pour nous. Tu t'appelles ça ?

— Oui, monsieur.

— Et en plus, elle était bonne ! Si tu les cuisines pas bien, elles ont un goût d'coton. Mais j'l'avais pas ratée, celle-là. On l'a bouffée sur une souche, près d'la rivière. Quand mon gamin était petit, on faisait ça tous les deux aussi. On allait manger là-bas.

Je faillis lui demander des nouvelles de son fils, mais vu ce que papa m'avait raconté, ce n'était peut-être pas une très bonne idée... Inutile d'exhumer davantage de sujets qui fâchaient.

— Vous avez toujours ce chien à ratons laveurs ? demandai-je.

— Non, m'sieur Harry, j'l'ai plus. Il est parti chercher sa récompense. Il avait près de quinze ans quand il est mort. Il y voyait plus rien, la dernière année d'sa vie. J'devais l'nourrir à la main. Il n'avait même plus d'flair.

Papa est revenu avec M. Smoote. Celui-ci portait un marteau et un ciseau.

— Enlevez-lui ça, dit mon père.

— Vous l'emmenez ? demanda M. Smoote.

— Oui. Et ne racontez à personne qu'il était là. Gardez le secret.

— On est quittes, alors ?

— Ouais. Et Bill, ce garçon qui vous a aidé à placer cette chaîne, dites-lui de la fermer aussi.

— C'est déjà fait.

— Je suis sérieux. Je vous ai demandé de veiller à ce que personne ne sache que Mose était ici et vous avez mis ce gars-là au courant.

M. Smoote émit un bruit de gorge semblable à celui d'un goret plongeant son groin dans de la pâtée... Il s'approcha de Mose, plaça le ciseau sur l'endroit où l'anneau avait été refermé et fit sauter le rivet d'un coup de marteau.

Papa aida Mose à se lever.

— On vous ramène à la maison, dit-il.

Depuis chez nous, ce n'est pas compliqué de traverser la forêt à pied, de rejoindre Preacher's Road et de descendre une piste le long de la

rivière jusqu'à la cabane de Mose. Mais en voiture, ça prend davantage de temps. On dut faire pas mal de détours. Au début, papa et Mose restèrent juste assis côte à côte, en silence, mais au bout d'un moment, ils commencèrent à discuter de pêche. Ce ne fut que sur Preacher's Road, quand on arriva presque à l'embranchement de la piste, que le sujet du meurtre revint sur le tapis.

— Ça ira, maintenant, m'sieur Jacob ? demanda Mose.

— Continue à vivre comme avant, Mose. J'ai le sac.

— Tu m'as dit ce que tu savais. Désolé de t'avoir embêté avec ça.

— Ben, j'suppose qu'vous pouviez pas faire autrement.

— Je suis désolé aussi que tu aies dû rester chez Bill.

— Il m'a bien traité. À part cette chaîne. Il m'a nourri convenablement, mais il n'a pas vidé la vieille boîte à merde aussi souvent qu'il vous l'a dit.

— Je m'en doutais un peu, grogna mon père.

On descendit vers la rivière. Les arbres étaient très serrés et leurs branches frottaient le toit et nous plongeaient dans l'ombre. Papa conduisait lentement parce que cette piste était ravinée et que les feuilles la rendaient glissante.

On fit une bonne partie du trajet en voiture, puis on se gara et on continua à pied avec Mose jusqu'à sa cabane au bord de l'eau. Un vent frais soufflait de la rivière tourbillonnante aux eaux marron. C'était agréable, mais il apportait avec lui le parfum discret de choses pourrissantes.

— Faut qu'vous reveniez pêcher, m'sieur Jacob, dit Mose.

— Ça fait longtemps.

— C'est vrai. Vous vous souvenez quand ces vieux frères Davis ont empoisonné l'eau avec leurs noix vertes et tué toutes les perches ? Plus quelques gros poissons-chats ?

— Oui.

— J'me rappelle la colère qui vous a pris. Z'avez dit : « C'est pas un moyen de pêcher ! » et z'avez foutu une raclée à un d'ces deux-là. Vous vous rappelez ça ?

— Bien sûr.

— Vous et moi, on s'est jamais servi d'ces noix vertes ni d'cette dynamite, n'est-ce pas ?

— Non, Mose. On a toujours pêché normalement. Avec une canne, un hameçon et de la patience.

— Oui m'sieur. Ces Davis, ils ont fini par chavirer avec leur bateau. L'un s'est noyé et l'autre a été mordu par un serpent.

— J'ai appris ça, oui.

— Ça, c'est queq'chose, hein, m'sieur Jacob ?

— En effet.

— Et maintenant, y'a plus d'frères Davis.

On l'a accompagné jusqu'à sa cabane. Il avançait en boitant. Quand on est arrivés, il a poussé la porte qui n'était pas fermée à clé. L'intérieur n'avait pas meilleur aspect que la grange de M. Smoote, à part que ça ne sentait pas la merde et qu'il n'y avait pas autant de mouches. C'était une pièce unique, avec une fenêtre près de l'entrée, et une autre du côté opposé. Aucune des deux n'avait de vitres, juste une fine bande de papier paraffiné jaune qui laissait passer la lumière.

Mose entra et on resta sur le seuil.

— Ça va aller, Mose ? demanda papa.

— Oui, m'sieur Jacob.

— Tu as de quoi manger ?

— J'ai quelques conserves. Et j'vais aller me pêcher quelque chose.

Mose prit une petite boîte sur une étagère et ouvrit son couvercle. Il plongeait ses doigts dans la pâte noire qu'elle contenait, se pencha et frotta l'endroit où la chaîne avait entaillé sa cheville. C'était de la graisse pour essieux. Beaucoup de gens s'en servaient, à l'époque, pour enduire les plaies et arrêter le saignement de petites blessures.

Quand Mose en eut terminé, il boitilla jusqu'à une de ses deux chaises et s'assit à sa petite table en planches. Il paraissait encore plus minuscule que chez M. Smoote.

— Alors, c'est bon, dit papa. Prends soin de toi, Mose.

— Oui, m'sieur. Et si vous venez pêcher, amenez votre garçon.

— D'accord.

Quand on remonta dans la voiture, mon père grommela :

— Pas de doute, on ne peut pas dire que ça a été mon jour de gloire...

Tandis qu'on remontait en cahotant le chemin qui rejoignait Preacher's Road, je demandai à mon père :

— Quel service as-tu rendu à M. Smoote ? Il n'avait pas l'air de t'en être vraiment reconnaissant.

— Il préfère ne pas y penser, Harry. Cela concerne l'aînée de ses filles. Elle doit avoir dans les dix-neuf ans... Elle n'était pas là aujourd'hui.

— Mary Jean ?

— Oui. Un jour, je l'ai surprise avec un Noir. Si tu vois ce que je veux dire.

Je rougis. Papa ne m'avait jamais parlé de choses de ce genre.

— C'est la première fois que je raconte ça à quelqu'un. Même ta maman n'est pas au courant. Et tu le garderas pour toi, parce que je te demande de te taire, et je sais que tu tiendras parole. Je suppose qu'il y a des choses qu'un homme doit pouvoir ne dire qu'à son fils.

— Oui, monsieur. C'est pour ça qu'il a enchaîné Mose ?

— En partie. Il ne laisse presque plus sortir Mary Jean de la maison. Il a peur qu'elle retourne voir des Noirs. Il s' imagine qu'elle a le diable au corps. D'après moi, elle a juste la cuisse un peu légère et ce n'était probablement pas la première fois qu'elle flirtait. Avec des Blancs ou des Noirs, je n'en sais rien. Je ne crois pas que Mary Jean fasse la difficile.

J'enregistrai l'information.

Il ajouta, comme s'il lisait dans mes pensées :

— Tu ne t'approches pas d'elle, tu entends ? Elle peut avoir une maladie.

— Oui, monsieur. Je ne veux rien avoir à faire avec elle... Et le Noir en question, papa ?

— Elle ne le connaissait même pas. Elle l'a rencontré au bord de la rivière, il était en train de pêcher. Elle était descendue là pour faire la même chose. Ils se sont mis à bavarder, et elle a dû penser qu'elle pouvait lui parler de sujets qu'elles n'abordait pas avec les Blancs. Les gens estiment que les Noirs n'ont pas le même sens moral que nous.

Mais ce n'est pas vrai, fils. Il y a autant de types bien et de salopards chez eux que chez nous. Et la plupart des êtres humains, quelle que soit la couleur de leur peau, sont un mélange de bon et de mauvais. Une personne de bien, c'est quelqu'un chez qui ce mélange penche du bon côté, rien de plus. Donc, ils discutent et bientôt, ils passent à autre chose... J'étais parti à la recherche de la vache de Madame Johnson, une veuve qui habite sur la colline derrière chez Bill. Elle m'avait demandé de l'aider. Et je suis tombé sur Marie Jean et ce jeune Noir. J'ai ordonné à ce gamin de foutre le camp et de ne plus revenir traîner dans le coin. Marie Jean ne connaissait pas son nom, si bien que l'affaire s'arrêtait là. À elle, je lui ai dit de se rhabiller, et je l'ai ramenée à la maison.

— Et tu as raconté ça à son papa ?

— Ce n'était pas mon intention. C'est elle qui l'a fait. Pour le blesser, j'imagine. Elle a un petit côté méchant, mais après tout, son paternel ne vaut pas mieux. Il lui tanne le cuir assez souvent.

— Papa, toi aussi, ça t'arrive.

Il resta silencieux un instant, puis il demanda :

— Tu crois ? Ça t'a laissé de grosses marques fiston ?

— Non, monsieur.

— Et je t'ai rossé juste pour me défouler ?

— Il ne me semble pas.

— Pour des actes que tu n'as pas commis ?

— Une fois. C'est pas moi qui ai balancé ce chat dans les cabinets. C'est Tom.

— Tu ne me l'avais pas dit.

— Elle était petite. Elle ne savait pas qu'il ne fallait pas faire ça.

— Alors, tu as été puni à sa place ?

— Oui, monsieur.

— Je peux admirer ça. Mais même ce jour-là, tu as *reçu une correction*, mon garçon. Tu n'a pas été *battu*. Ça t'a chauffé la peau, mais pas blessé. Et je ne vous donne pas systématiquement la fessée. Je réfléchis beaucoup à chaque fois...

— Un matin, on a mis du sel dans ton café, t'en as bu une gorgée et on s'est moqué de toi. Tu nous as fait valdinguer de nos chaises et on y a eu droit tous les deux. À mon avis, tu n'as pas beaucoup pesé le pour et le contre à ce moment-là...

Il éclata de rire.

— Pas eu besoin. Je savais fort bien qui étaient les coupables...

Je revins à la discussion initiale.

— Et donc, Marie Jean a raconté cette histoire à son père juste pour lui faire de la peine ?

— C'est ce qu'il me semble. Bill voulait tuer ce garçon. Je lui ai dit que je ne le connaissais pas et que je ne me souvenais même pas de la tête qu'il avait. En ce qui le concerne, tous les Noirs se ressemblent, de toute manière, il n'a donc pas eu trop de mal à gober mon bobard.

« Et elle n'avait pas été prise de force. J'ai expliqué à Bill que j'avais tout vu, et que ce n'était certainement pas un viol, à la façon dont sa fille rigolait.

— Donc, M. Smoote sait que tu es au courant et il veut être sûr que tu ne diras rien parce qu'il ne faut surtout pas qu'on apprenne que sa fille a flirté avec un Noir ?

— En gros, c'est ça. Et je n'ai aucune intention de cracher le morceau à quiconque. Je le lui ai promis. Alors, j'ai pensé qu'il accepterait de me rendre ce service, parce qu'il avait cette dette envers moi. Mais Bill n'est pas malin. Demander à ce garçon blanc de l'aider à enchaîner le vieux Mose ! Il aurait tout de même pu y réfléchir à deux fois...

Cette nuit-là, je ne trouvais pas le sommeil. Je me levai doucement pour éviter de déranger Tom et, en pyjama, je me glissai dans la véranda de derrière. Je pensai à m'allonger là un moment, mais au lieu de quoi, je finis par sortir et je filai jusqu'au puits, pieds nus, où je tirai un seau d'eau pour me désaltérer à la louche. Je pris mon temps, attentif au concert des grillons.

À mon retour, maman était installée sur la balancelle, dans son épaisse chemise de nuit. Je me dis que je l'avais réveillée, ou qu'elle allait me gronder d'être debout à cette heure-là, mais elle me fit comprendre de la rejoindre en tapotant la place à côté d'elle.

— Tu as une insomnie ? me demanda-t-elle.

— Oui.

Elle passa un bras autour de mes épaules.

— Pareil pour moi. À quoi pensais-tu ?

— À rien de précis.

— Oh.

— Et toi ?

— À plein de choses en même temps. C'est pourquoi je n'arrivais pas à dormir. Parfois, tout s'embrouille dans ma tête. Je réfléchis à ce que je vais vous préparer pour le petit déjeuner, ou le déjeuner ou le dîner... Je me demande si la mule n'est pas trop vieille pour labourer et si le temps va abîmer notre récolte d'automne... Si la vie va enfin devenir plus facile, et puis je songe aux erreurs que j'ai commises au cours de mon existence. Et je pense à toi et à Tom.

— À quoi donc, à notre propos ?

— Rien de particulier. Je pense à vous, c'est tout.

— Maman ?

— Oui.

— Tu as parlé de la visite de Red à papa ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Difficile à expliquer. Je suppose que c'est parce que ton père n'aimerait pas savoir qu'il est passé nous voir en son absence. Je ne veux pas aggraver les problèmes entre eux. Ils se détestent, de toute manière, et dans un sens, ils s'aiment encore.

— Pardon ?

— Y a rien de pire que deux vrais amis qui se fâchent... La vieille affection qu'ils se portaient est toujours là, sous la cendre...

— Au contraire, je crois que c'est bien fini entre eux. Papa n'aime plus Red.

— On n'oublie pas les souvenirs anciens et ça rend les choses encore plus difficiles... Au départ, c'est à cause de moi qu'ils se sont disputés. Et puis ton père qui lui a sauvé la vie, et tous les deux qui me faisaient la cour... Bon, ça a tout compliqué quand Jacob et moi on s'est mis ensemble. Ils n'ont jamais pu se réconcilier.

— Comment ça ?

— Je ne peux pas te l'expliquer... Mais c'est pour ça que ton père était furieux envers Red, l'autre jour... Les gens font des choses idiotes, Harry. Des choses qu'ils regrettent, mais c'est impossible de revenir en arrière. Ils doivent vivre avec elles, les oublier ou les surmonter.

— Je ne crois pas que papa ait l'impression d'avoir fait des choses idiotes, assurai-je.

— Je ne parlais pas de ton père.

— De quoi parles-tu alors ?

— Plus tard, peut-être que je serai capable de te raconter...

— Tu plais toujours à Red, n'est-ce pas ?

— Je suppose. Du moins je lui plaisais jusqu'à notre petite conversation d'hier.

— C'est la même chose pour toi ? Je veux dire, comme ces rapports entre papa et Red que tu m'as décrits ?

— Peut-être. Un peu. Juste un peu. Je pense que je préfère certains souvenirs aux réalités d'aujourd'hui. Tu comprends ça ?

— Je ne sais pas, maman... C'est quoi, cette histoire à propos de Miss Maggie et du père de M. Woodrow ?

— Miss Maggie était la maîtresse du papa de Red.

— *La maîtresse ?*

— C'est une sorte de... Eh bien, Harry, c'est un peu gênant de parler de ça... C'est quand un homme est marié, et qu'il n'est pas censé aller avec une autre femme que la sienne, mais qu'il le fait quand même. Qu'il en prend une en plus, quoi...

— Miss Maggie était sa « femme en plus » ?

— Oui, il y a très longtemps. Elle était jeune, alors. J'avais du mal à imaginer Miss Maggie jeune.

— Elle a donné à Red un demi-frère et une demi-sœur. Ou peut-être deux de chaque, je ne suis pas sûre. Lui, il le sait, mais il a toujours fait comme s'il n'était au courant de rien. Il n'en parle jamais. Quand il était petit, cette Noire lui a servi de maman. Sa vraie mère était une femme froide, et elle avait peu de rapports avec Red, ni d'ailleurs avec son mari. Je crois que c'est pour ça que celui-ci a pris une maîtresse. Mais, en réalité, Miss Maggie était plus une esclave qu'une maîtresse. Je ne sais pas comment te l'expliquer autrement, Harry.

— Je comprends.

— Harry, tu commences à devenir un jeune homme. Je pense que c'est pour ça que ton papa t'a emmené avec lui aujourd'hui. Il voulait être avec toi. Ça t'a plu ?

— Oui, m'dame.

— Ton papa et moi, nous fondons de grands espoirs sur ta sœur et toi. Il est issu d'une famille vraiment ignorante. Il ne veut pas de ça pour vous. Il souhaite vous donner une chance. Souviens-t-en quand tu as l'impression qu'il exige un peu trop de vous deux. Il a peur que vous finissiez comme lui.

— Je crois que je pourrais faire bien pire.

De nouveau, elle passa son bras autour de moi.

— Moi aussi, Harry.

Soudain, Toby se mit à aboyer et on entendit quelqu'un qui criait :

— Jacob, sors de là !

— C'était quoi ? demandai-je.

— Ne bouge pas, dit maman.

Elle se leva et fonça dans la maison. Lui désobéissant immédiatement, je lui emboîtai le pas.

— Jacob, répéta la voix, sors de là !

Par la fenêtre, j'aperçus une lumière vive, une lumière qui bougeait et dévorait la nuit.

Maman tira les rideaux et regarda à l'extérieur. Il y avait là une douzaine de cavaliers, vêtus de robes blanches. Ils portaient des torches. L'un d'eux avait mis pied à terre et confié la bride de son cheval à un autre. Sur le bord du chemin qui menait chez nous flambait une croix de près de trois mètres de haut.

Toby s'était réfugie sur la véranda et il aboyait de toutes ses forces.

— File chercher ton père, dit maman.

Mais papa arriva au moment où je m'élançai. Il était torse nu, le fusil à double canon à la main. Il le posa à côté de la porte et sortit.

Toby hurlait toujours.

— Ça suffit, Toby ! ordonna mon père.

Après un dernier coup de gueule, histoire de prouver qu'il n'était pas un toutou servile, le chien se tut. Maman l'appela à voix basse et il rentra dans la maison, en continuant à gronder doucement.

Je sentais l'odeur de l'essence dont ils avaient arrosé la croix. Les flammes fouettaient l'air comme un drap ensanglanté qui battait dans le vent.

— Vous avez raté Halloween, les gars... lança papa.

Le fantôme annonça :

— Nous t'ordonnons maintenant, pèlerin, de nous dire où trouver le nègre que tu as arrêté !

— Tu ne vaux pas un pet de lapin pour déguiser ta voix, Ben Groon, répondit papa. Je la reconnaîtrais n'importe où. Tu ne m'ordonnes rien. Tu entends ?

— Livre ce nègre que tu as, Jacob. Tu ne peux pas le protéger.

— Primo, dit mon père, je ne protège personne. Deuxio, je ne le livrerais pas même s'il était là, avec moi, sur la véranda. Embarquez cette croix, les gars, et cassez-vous. Et, au fait, je te reconnais Nation, juste à la manière dont tu te tiens sur ce cheval. Et ça signifie que tes deux crétins de garçons doivent être à tes côtés. C'est donc déjà quatre d'entre vous que j'identifie formellement.

Puis, s'adressant à moi :

— Passe-moi mon arme, fils.

Je me tenais à l'intérieur de la maison, juste de l'autre côté de la porte. Je lui tendis le fusil. Il s'en saisit rapidement, descendit de la véranda et il mit Groon en joue. J'avais du mal à imaginer le propriétaire de l'épicerie-bazar sous ce drap blanc.

— Abattez cette croix et emportez-la avec vous, ordonna mon père.

Il y eut un moment de flottement. Papa arma son fusil. J'eus l'impression qu'on entendait leurs culs qui s'agrippaient aux selles.

Groon lança à ses compagnons, d'une voix cassée :

— Vaudrait peut-être mieux poursuivre notre chemin, les gars et virer cette croix... Il dit qu'il n'a pas le nègre.

Les cagoules échangèrent un regard. Un des gars finit par sortir une corde, la jeta par-dessus la croix qui brûlait toujours et tira d'un coup sec. Elle s'écroula. Alors, il s'éloigna sur le chemin avec elle, dans une gerbe de flammes et d'étincelles.

Les autres aussi s'en allèrent, à l'exception de l'homme qui tenait les rênes de la monture de Groon et de Groon lui-même. Le cavalier les lui tendit et fila sur la route au grand galop.

— On se serre les coudes, dans votre confrérie, à ce que je vois ! ricana papa. Groon, approche-toi.

— On a abattu la croix, Jacob.

— Je sais. Viens ici !

Groon obéit, tirant son cheval derrière lui.

— Attache-le, ordonna mon père.

Groon passa les brides autour d'un des poteaux de la véranda.

— Ôte cette cagoule.

Groon s'exécuta. Au passage, le tissu ébouriffa un peu ses cheveux blancs autour de ses oreilles. Soudain, il donnait l'impression d'être deux fois plus petit que tout à l'heure, près de la croix, avec sa cagoule pointue. En fait, il n'était pas plus grand que moi, et seulement un peu

plus gros. Il ressemblait à un adulte ridicule qui se serait déguisé en fantôme.

— Maintenant, entre dans la maison.

— Jacob...

— Fais ce que je te dis !

Maman mit Toby dehors quand M. Groon s'avança, juste au cas où notre chien aurait décidé de goûter à ses chevilles.

Papa lui fit traverser la pièce principale où se trouvaient notre cuisine et la table où nous mangions. Puis il l'emmena dans la chambre qu'il partageait avec maman, et dans la nôtre, et enfin sur la véranda de derrière. Nous les suivions en essayant de comprendre ce qui se passait.

Quand on revint dans la salle de séjour, papa demanda à M. Groon :

— Tu as vu le moindre Noir, ici ? Groon secoua la tête.

— Parfait. Tu le diras à tes amis. Maintenant, assieds-toi là.

Groon se mit à trembler. J'étais sacrement nerveux moi-même.

— May Lynn, est-ce que ça t'ennuierait de sortir le gâteau ? souffla mon père.

Elle le regarda comme s'il venait de faire ses besoins dans la cuisine, mais elle alla chercher le gâteau en question et le posa devant Groon.

— Et puis-je te demander aussi des assiettes ? Et des couverts ? Maman les apporta. Elle considéra son mari comme s'il était mûr pour l'asile.

— Maintenant, dit mon père, tenant toujours Groon en respect, asseyez-vous tous, s'il vous plaît.

J'obéis, et maman aussi. Papa abaissa le canon de son fusil et cassa son arme. Il n'y avait aucune cartouche à l'intérieur. Il le fit remarquer à Groon qui poussa un soupir de soulagement.

— Groon, je veux que tu manges un bout de ce gâteau. May Lynn est la foutue meilleure pâtissière de la région. Et j'espère que tu remarques que tout ce que tu vois ici a été acheté chez toi.

Groon regarda maman. Elle essaya de sourire, mais sans grand succès.

On s'attaqua au gâteau.

Quand Groon eut fini, maman dit :

— Vous en voulez un autre morceau, M. Groon ?

— Oui, madame, s'il vous plaît.

Je ne sais pas jusqu'à quelle heure papa et M. Groon discutèrent, mais il était très tard. Lorsque je fus trop fatigué, je m'esquivai dans la véranda avec maman. On s'est assis côte à côte sur la balancelle et à mon réveil, elle n'était plus là et j'étais allongé avec un oreiller sous ma tête et une couverture. Le soleil se levait et notre coq chantait. Je retournai dans la cuisine. Papa et Groon y étaient toujours, installés devant des assiettes graisseuses, qui avaient contenu des œufs et du lard. Maman servait du café.

— Tu veux des œufs et des petits pains, Harry ? me demanda-t-elle.

Je lui répondis que oui, et je m'assis à la table. Tom arriva tranquillement en se frottant les yeux. Ma sœur aurait été capable de dormir au beau milieu d'une répétition de la fanfare municipale. Elle regarda M. Groon qui portait toujours sa robe du Klan, la cagoule repoussée en arrière. Dans la lumière du soleil matinal, ses cheveux avaient l'air encore plus fins et plus blancs. Le rond de sa calvitie, au sommet de son crâne, était d'une douce couleur crème. Je vis des taches de vieillesse sur le dos de ses mains.

— Vous avez mis un costume de fantôme, M. Groon ? demanda Tom.

Il lui sourit.

— Je suppose que oui, mam'zelle.

Il se leva et tendit la main à mon père.

— Je ne te causerai plus d'ennuis, Jacob.

— C'est parfait, dit papa.

— Très bon gâteau et super petit déjeuner, Madame Cane. Merci.

Maman hocha la tête.

Groon se dirigea vers la porte et papa l'accompagna. Une faible odeur d'essence et de bois brûlé flottait toujours dans l'air. Toby était couché sur la véranda. Il changea légèrement de position et observa M. Groon. Celui-ci se pencha lentement et avança sa main vers le chien.

— Tout va bien, Toby, murmura mon père.

Toby renifla les doigts de Groon, puis se recoucha, satisfait.

— Peut-être qu'on devrait conduire ton cheval à la grange, lui donner un peu d'avoine et de l'eau, proposa papa.

— Ce serait parfait, dit M. Groon.

— Profites-en pour jeter un œil là-bas. Histoire de vérifier qu'aucun Noir n'y est planqué.

Groon hocha la tête.

— Fils, dit papa, nettoie ça, s'il te plaît.

Il parlait d'un tas de crottin laissé par la monture de M. Groon.

— Oui, monsieur, dis-je, et je filai chercher la pelle.

Pendant que je faisais le tour de la maison jusqu'à l'endroit où la pelle était appuyée contre le mur, j'entendis papa qui disait :

— Y avait pas de cartouches dans ce fusil, Ben, mais je veux que tu saches que j'en avais dans ma poche.

Plus tard, ce jour-là, je suivis à pied la trace de la croix qu'ils avaient traînée derrière eux. Je trouvai finalement ce qu'il en restait. Le feu avait rongé la corde, et les morceaux de bois gisaient au bord de la route. Ils étaient presque entièrement carbonisés, mais sa forme était toujours reconnaissable.

Tandis que je la contemplais, un coup de vent colla de la cendre sur ma chemise. Ma mère me l'avait fabriquée avec des sacs de farine passés à la Javel et elle était presque d'un blanc de neige à force d'être portée... Plus tard, maman eut beau la laver avec une bonne lessive, elle ne redevint jamais tout à fait propre.

Après toutes ces années, j'ai toujours cette chemise, depuis longtemps trop petite pour moi. Pliée dans une malle dans un grenier, mitée et jaunie, avec des taches de la couleur du sang séché autour de sa poche de poitrine gauche.

TROISIÈME PARTIE

OceanofPDF.com

L'autre nuit, alors que je dormais sous les chaudes couvertures de ma maison de retraite et que la neige fondue cognait à la fenêtre, un coup de klaxon me réveilla. C'était un son différent de ceux des automobiles de mon époque, mais dès que je l'entendis, je pensai à mémée.

Peut-être aussi que je criai son nom dans mon demi-sommeil, car à cet instant, avec ce bruit qui résonnait toujours dans ma tête – alors même que je réalisais peu à peu qu'il était venu de la route voisine –, je me souvins de son enthousiasme : elle adorait son klaxon et elle était réputée pour l'utiliser à la moindre occasion.

Des larmes roulèrent sur mes joues. Et pas seulement à cause de ces réminiscences, car au moment où je me replongeais ainsi dans le passé, j'étais soudain ramené à la réalité, à un aujourd'hui que je déteste, parce que je suis vieux. Si vieux. Plus que mémée l'était quand elle est morte. Et je ne suis pas certain qu'une personne doive durer aussi longtemps. Car lorsque vous ne pouvez plus vivre votre vie, vous vous contentez de la brûler, à pomper de l'air et à pondre de la crotte.

Peut-être que ce n'est pas l'âge, mais la santé qui importe. Vivre longtemps et en pleine forme, ça ne me gêne pas. Mais vivre longtemps et malade, c'est l'enfer sur terre. Et je m'y retrouve en plein. Je ne vais pas bien du tout.

Le passé seul semble importer, maintenant ; lui seul paraît vivant ; lui seul peut soutenir mon âme.

Environ deux jours après notre rencontre avec le Klan, mémée vint s'installer chez nous. Elle débarqua dans une Ford noire poussiéreuse, au pare-brise fendillé, avec le cadavre d'un lapin accroché au pare-chocs avant. Elle klaxonnait comme si elle voulait qu'un train lui cède le passage.

À l'époque déjà, les femmes conduisaient des voitures, mais ce n'était pas vraiment populaire auprès des hommes de l'East Texas, en particulier quand elles étaient âgées, et donc censées se montrer plus dignes. On considérait que conduire était une affaire masculine, comme fumer, jurer, chiquer et se battre.

Mémée faisait un peu tout ça. Avec mon grand-père, ils avaient formé un sacré couple, mais maintenant qu'il était mort et qu'elle approchait des soixante-dix ans, je supposais qu'elle serait plus calme et qu'elle aurait l'air plus vieille.

Mais le jour où elle arriva, qu'on se précipita dehors pour voir qui c'était – même Toby se montra à l'angle de la maison et nous rejoignit en boitant – et qu'elle sortit de la voiture, elle ne me parut pas avoir vraiment changé.

Un peu grosse, mais encore jolie pour une dame de son âge, elle était grande et d'apparence solide. Ses cheveux, un mélange de brun et de blanc, étaient coiffés en chignon. Elle avait des chaussures montantes marron, un modèle de travail porté par les hommes, et elle était vêtue d'une espèce de robe-sac qui avait dû être verte, mais avait viré au gris en déteignant.

— Ah, les voici ! s'exclama-t-elle quand on sortit de la maison. Toute ma bande de barbares ! Oh, mon Dieu, c'est toi, Tom ?

Tom l'observait d'un air prudent, réfugiée derrière maman. Elle avait vu mémée quand elle était toute petite et elle était trop jeune à l'époque pour apprécier ce tourbillon qu'elle était.

— Approche un peu, dit mémée.

— J'veux pas, répliqua Tom.

Mémée rejeta la tête en arrière et rugit de rire.

— N'ai-je pas là la plus mignonne des petites canailles !

Toby fut tellement surpris par ce rire qu'il se mit à aboyer.

D'un seul mouvement efficace, mémée se pencha, attrapa une motte de terre et la lança sur Toby. La plus grosse partie de son projectile se délitait avant de l'atteindre, mais le chien fila se tapir sous la véranda, d'où il continua à gueuler jusqu'à ce que papa le fasse taire.

Alors mémée braqua son regard sur moi.

— Toi, mon garçon, viens ici me serrer dans tes bras !

J'y allai. L'exubérance de mémée me submergeait toujours, mais quelque chose en elle me faisait me sentir en sécurité et en confiance. Elle avait beaucoup de force. Elle me décolla du sol et me reposa si durement que mes molaires s'entrechoquèrent.

Elle étreignit papa et le souleva à son tour, puis elle tendit les bras vers ma mère, qui l'esquiva et grommela :

— Du calme, maman ! J’suis pas comme ces deux garçons. J’peux pas supporter les décollages.

Mémée s’esclaffa de nouveau, réussit à attraper maman et lui donna un baiser mouillé sur la joue. Alors qu’elle passait son temps à chiquer, à fumer et à boire du café, elle avait encore toutes ses dents – et aussi blanches que l’ivoire des touches d’un piano ! Elle disait qu’elle les lavait avec une branche de saule écrasée et du bicarbonate de soude, mais je pense qu’avant tout c’était un don de la nature. Je doute qu’elle ait jamais eu la moindre carie. Elle mâchait en permanence des pastilles de menthe pour se rafraîchir l’haleine. Elle en gardait toujours des morceaux dans une pochette en papier, dans son sac à main.

— Mon chou, me dit-elle. Détache ce lapin du pare-chocs, là. Va le nettoyer et rapporte-le, que je le cuise pour le dîner.

Elle parlait du repas de midi. Le « déjeuner », c’était réservé aux Yankees, dans les villes. Le soir, on prenait le « souper ».

Je regardai papa, ne sachant trop quoi faire à propos de l’animal accidenté.

— June, dit-il à mémée, ce lapin n’est-il pas un peu avancé ?

— Oh, pour sûr que non ! Je l’ai heurté à trois ou quatre kilomètres d’ici. Il a bondi sous mes roues. Il est probablement encore tiède. Tu aimes toujours mon lapin aux boulettes de pâte, non ?

— Eh bien, ouais, reconnut Papa.

— Alors, c’est parfait, dit mémée. On a gagné un repas gratuit. Maintenant, tais-toi, Jacob. Et toi, chéri, récupère le lapin.

J’obéis.

— Allons l’écorcher, dit papa.

Mémée passa son bras sur les épaules de sa fille et Tom s’accrocha à la robe de maman, de peur que sa grand-mère lui mette le grappin dessus, et elles entrèrent toutes les trois dans la maison.

— Ça, fiston, murmura papa, c’est une tornade humaine...

Alors qu’on se resservait du lapin – il était vraiment bon –, mémée, qui avait parlé presque tout le temps, même la bouche pleine, annonça soudain :

— J’aime pépé et il me manque, mais je suis contente qu’il soit mort.

— Ne dis pas ça ! s’exclama maman.

— Il souffrait beaucoup ? demanda papa.

— Non. Non. Dieu merci. Mais il s’est mis à chanter des gospels. Il en entonnait un de temps en temps, et il aurait eu la voix aiguë même avec la tête dans un seau à sirop fermé par un couvercle. C’était lamentable. Et pas moyen de le faire taire. Je me suis dit qu’il était temps qu’il parte, juste pour ne plus avoir à supporter ça.

— C’est affreux, murmura ma mère.

— Naan. Il avait perdu l’esprit, et lui-même n’aurait pas voulu continuer comme ça. C’était un homme intelligent avant que la vieillesse ne l’emporte. Si je me mets à parler toute seule ou, le ciel m’en préserve, à chanter un foutu gospel...

— Maman, surveille ton langage !

— ... n’hésitez pas à m’achever d’une balle dans la nuque. Passez-moi les petits pains. Et, toi Harry, donne-moi cette sauce, et en évitant de mettre ton pouce dedans, cette fois.

On a liquidé le lapin et fini la sauce avec les gros pains moelleux cuisinés par ma grand-mère. (Ils étaient meilleurs que ceux de maman.) Après ça, nous étions tous trop repus pour travailler aux champs et, en l’honneur de l’arrivée de mémée, papa décréta une journée de repos, à l’exception des tâches qu’on ne pouvait pas remettre à plus tard. Quant au salon de coiffure, eh bien, Cecil avait la clé et il se débrouillait lorsque mon père ne se montrait pas. Et il valait mieux, vu que papa essayait de faire tourner la ferme et qu’il était constatée et tout ça...

C’était un jour de novembre chaud et nuageux ; la chaleur lourde et mon ventre plein me rendaient somnolent. Avec Tom, on s’est installés sur la balancelle de la véranda de derrière et on a discuté un moment.

— Elle me rappelle cette sorcière dans *Hansel et Gretel*, me dit-elle.

— Naan. Elle est okay. Tu ne la connais pas, c’est tout. Laisse-lui un peu de temps. Elle est plus rigolote que les parents, et elle s’attire encore plus d’ennuis que nous deux réunis.

— Vraiment ?

— Oh, ouais. Quand tu étais petite, on habitait avec pépé et elle. Et puis ils ont déménagé et pépé est mort.

— Je le sais. Moi aussi, j’étais à son enterrement.

— C’est impossible que tu te souviennes de ça.

— On me l’a raconté.

— Moi, je me rappelle. Ça a été un long voyage pour monter là-haut et revenir.

— Elle va rester ?
— Probablement.
— Ça veut dire qu'elle partagera notre chambre, non ?
— On pourra toujours demander à s'installer dans cette véranda, très probablement.

J'y réfléchis un instant. Il y avait quelques avantages à la chose. Ici, il faisait frais en été, et en se glissant contre le mur de la pièce où dormaient les parents, on les entendait encore mieux que de là où on était aujourd'hui.

L'inconvénient, c'était qu'en hiver, il y faisait un froid de canard. À ce moment-là, on finirait sans doute par poser nos matelas dans la cuisine.

— Est-ce que pépé était dingue, lui aussi ?
— Pas loin. Mais il était moins bruyant.
— Ben, je suppose que c'est déjà quelque chose, dit Tom. Elle, elle parle assez fort pour décrocher la poussière du plafond.

Mémée apparut. Elle proposa :

— Qui vient à la pêche avec moi ? Papa l'avait suivie.
— Je ne les laisse pas beaucoup aller à la rivière. Pas ces temps-ci, dit-il.

Mémée le regarda comme s'il avait lâché une obscénité qui avait même réussi à la choquer, elle.

— Et pourquoi donc ?
— On a eu des problèmes récemment, expliqua papa. Puis, en quelques mots, il lui parla des meurtres.

Mais il ne mentionna ni l'épisode avec Mose, ni la visite du Klan.

— Ils seront avec moi, Jacob. C'est moi qui les emmène.
— Je ne sais pas.
— Allez, papa, dit Tom. J'ai carrément oublié comment on pêche !
— Tu ne peux pas laisser une histoire pareille leur pourrir la vie, assura mémée. J'ai apporté mon fusil. Je le prendrai avec moi.

Papa n'était pas convaincu, mais il finit par accepter.

— Ne vous éloignez pas trop, alors. Il y a des trous poissonneux pas loin d'ici.

— Je les connais, dit mémée. Mose me les a montrés. Est-ce qu'il est toujours vivant ?

— Oui, dit papa.

— Et il habite la même cabane ?

Papa acquiesça d'un signe de tête et ajouta aussitôt :

— Je préférerais que vous n'alliez pas jusque là-bas.

— Très bien, alors, souffla mémée. Est-ce qu'ils peuvent venir ?

— Tant que tu es avec eux. Et que vous restez dans les environs.

Mémée enfila une salopette. Tom et moi, on déterra des vers qu'on enferma dans une boîte à café, puis on rassembla les cannes et tout le matériel de pêche, et avec mémée et son calibre douze à double canon, on s'enfonça dans les bois, en direction de la rivière.

La forêt avait une odeur acide, ce jour-là, et à la façon dont le soleil brillait entre les arbres, on avait l'impression d'être dans une espèce de cathédrale où la lumière traversait les vitraux. Des aiguilles de pins craquaient sous nos pieds et des feuilles colorées volaient autour de nous, aussi serrées que des gouttes de pluie.

Je me sentais toujours lourd et somnolent, mais finalement, la marche me revigora. Arrivés au bord de l'eau, on choisit un endroit où la rive était creusée par le courant et on accrocha des vers sur nos hameçons. On commença à pêcher et, presque aussitôt, mémée se mit à parler.

— Tu ne m'as pas oubliée, Harry ?

— Non, m'dame. Je me rappelle quand tu es partie. Je me souviens très bien de toi. Et de pépé aussi.

— Bon sang, je suis heureuse d'être de retour.

— Moi, je me souviens pas de toi, dit Tom.

Mémée rigola.

— Je suppose que non.

— Je suis désolé pour pépé, murmurai-je.

— Moi aussi. Pourtant, je ne pouvais pas m'installer là-bas au cimetière. Une tombe, c'est juste une tombe. Il est dans mon cœur. Et j'adore ma fille Earlene, mais il fallait que je revienne dans l'East Texas. Ils n'ont pas d'arbres, là-haut, près d'Amarillo.

— *Pas d'arbres ?* s'étonna Tom.

— Les gens du coin prétendent que ce sont des arbres, mais pour moi on dirait des buissons. Z'ont pas les rivières et les ruisseaux comme par chez nous. Z'ont pas les bestioles qu'on a. Et c'est plus difficile de produire à manger. On peut rien cultiver.

— D'après papa, ici aussi les temps sont durs, soufflai-je.

— Ils sont durs partout. Mais ici, ça n'a rien à voir avec le North Texas, ou l'Oklahoma et le Kansas, où y'a tous ces pauvres gens.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ben, Harry, pour commencer, ils n'ont pas la même terre que nous. Ici, tu laisses tomber une graine par terre, et elle se développe toute seule... Hé, j'ai une touche... Bon sang ! Il m'a piqué mon ver ! Ces foutus poissons sont plus malins qu'on le pense.

Mémée souleva la ligne et Tom y accrocha un autre ver.

— C'était terrible, là-haut, au North Texas. Une fois, on a réussi à faire pousser des choses. Du maïs, du coton, des pois et ce genre de trucs, et puis il a fait sec. Plus la moindre pluie et la terre a ressemblé à une croûte sur une blessure. Quelques nuages venaient faire un tour dans le coin de temps en temps pour nous narguer, mais ils ne donnaient pas une seule goutte. En fin de compte, ils ont cessé de se moquer de nous et ils ont tout bonnement disparu. Tout s'est desséché. Le maïs a jauni sur pied, les épis se sont ratatinés comme des chenilles sur un plat à rôti. Les patates pourrissaient dans le sol, ou quand on les déterrait, on aurait dit des nœuds dans du pin. Pas bonnes à manger, même en les faisant bouillir de maintenant jusqu'à dimanche prochain, en les recouvrant de sel et de poivre et en tapant dessus avec un marteau. Le coton n'a plus grandi et les pois ont cramé.

« Avec la sécheresse, le sol a fini par ressembler à de la poudre de riz. Et puis le vent est arrivé, un vrai *blue norther* ¹ sauvage, il a embarqué la terre et l'a répandue dans tous les coins. On s'est retrouvés avec de la poussière partout. Entre les dents, dans la raie des fesses, entre les orteils, dans tout ce qu'on mangeait et qu'on buvait. Il a aspiré la terre de dessous les rochers et toute la richesse du sol, et il n'a laissé que du sable qui coulait comme de l'eau entre nos doigts. Puis il y a eu les sauterelles.

— Nous aussi, on a des sauterelles, s'exclama Tom.

— Bien sûr. Mais ici, elles ne crèvent pas la dalle et ne dévorent pas tout ce qui est vert ou brun et qui a un peu de vie à l'intérieur. Celles-là ont bouffé tout ce qui restait des cultures. Même les feuilles des buissons et de ces machins qu'ils prennent pour des arbres, là-haut. Et elles s'accrochaient tout le temps dans tes cheveux. Un vrai désastre. Pour finir, ces nuages de poussière qui flottaient ont été ramassés pour de bon par le vent, et le ciel est devenu aussi noir qu'un péché de pasteur, sauf aux endroits où le soleil réussissait encore à s'infiltrer comme du sang qui suinte d'une tête coupée. Et toute cette terre a été soufflée, toute la couche fertile est partie se trimballer Dieu sait où. Alors, tout le monde

s'est précipité en Californie pour les cueillettes. Ils ont filé là-bas dans des voitures et des camions pourris aussi usés que ceux qu'ils transportaient et les récoltes qu'ils abandonnaient derrière eux.

— *Les cueillettes ?* demandai-je.

— Des fruits et des baies, Harry. Tout ce qu'ils font pousser là-bas a besoin d'être ramassé. Des Okies ² partaient par centaines. Des Texans aussi. Je pense qu'ils poursuivaient cette terre que le vent leur avait volée, comme s'ils poursuivaient un rêve. Ils se tiraient tous vers l'Ouest, et du coup j'ai décidé d'aller dans l'autre direction...

— Et tante Earlene ?

Mémée jeta sa ligne dans l'eau.

— Son mari et elle, eux aussi, ils ne jurent que par la Californie. On leur a raconté que c'est la Terre Promise, et ils le croient. Moi, je ne voulais pas m'éloigner autant du Texas. Je veux mourir ici. Dans l'East Texas, en tout cas. Au moins, je serai dans une terre marécageuse et pas dans un trou poussiéreux. Ça me plaît de penser que les vers peuvent vivre dans ce sol-là et que s'ils me mangent avec tous leurs amis, alors, je serais au moins dispersée partout dans ce pays.

— C'est horrible, grand-mère. Elle éclata de rire.

— Non, j'y crois pas. Je préfère me transformer en crottes de vers que pourrir lentement dans un désert ! Ici, les racines des arbres retiennent la terre ; ici, les ruisseaux, les rivières et les nappes la gardent humide. Voilà pourquoi je voulais revenir. Et puis je n'avais pas passé assez de temps avec Tom et toi. Les garçons d'Earlene sont des adolescents, maintenant, ils ont leurs propres projets, et j'espère qu'aussi longtemps que je vivrai, je ne ramasserai plus jamais de coton. Ni une seule baie, sauf celles que je cueillerai pour les manger.

— J'ai onze ans, presque douze, grommelai-je.

— Quoi ?

— Tu as dit que les enfants de tante Earlene étaient adolescents. Moi aussi, bientôt.

— Il est vieux, assura Tom.

— Je suppose, dit mémée. Mais tes parents t'ont gardé à la maison, Harry. Tu n'as pas été mis au turbin comme tes cousins ont dû le faire et comme il vont le devoir encore, là-bas, en Californie. Je ne crois pas qu'Earlene et son mari trouveront ce pays aussi merveilleux qu'ils

l'imaginent, loin de là. J'ai essayé de leur expliquer, mais c'est leur affaire.

— Moi aussi, je vais travailler.

— Je le sais. Mais pas aussi dur que tes cousins... Pourquoi n'allez-vous pas à l'école ?

— Y a pas de maître.

— Tu m'en diras tant ! Eh bien, j'ai un peu enseigné de temps en temps. Non que mon anglais soit aussi bon que ça, mais il peut s'améliorer si je veux. Si je n'étais pas décidée à en faire le moins possible en ce moment, je demanderais à le remplacer, cet instit qui manque... Mais je peux au moins faire ça pour vous. De retour à la maison. Lecture, écriture et arithmétique, on n'a besoin de personne. Je vous apprendrai quelques trucs, à toi et Thomasina.

— On va pas commencer tout de suite, n'est-ce pas ? s'inquiéta Tom.

— Naan.

— Regarde là-bas, dis-je. Le sacré gros mocassin !

Une tête noire pointait hors de l'eau marron, glissait près de la rive. Ces serpents me donnaient toujours la chair de poule.

Mémée prit le fusil et tira une cartouche. La tête du mocassin disparut.

— Jamais pu supporter ces vilains salopards, grogna-t-elle.

Les feuilles formaient une épaisse couverture sur le sol, autour de nous.

Tom, gavée de petits pains, de lapin et de sauce, réchauffée par la terre meuble et le confort de ce tapis végétal, se roula en boule et essaya encore de suivre la conversation un moment – mais bientôt, elle s'endormit profondément.

— N'est-elle pas merveilleuse ? murmura notre grand-mère.

— Oui... quand elle pionce.

— Harry, sûr que ton père n'avait pas l'air de vouloir parler de Mose. Y a un problème avec lui ?

— Non, m'dame.

— Tu me mens, Harry ! Je le vois bien. Mais tu le fais pour ton papa, je parie. Dans ce cas, c'est un mensonge compréhensible.

Pas question de la contredire. Je préférerai m'intéresser à ma canne à pêche.

— Si ton père veut que tu gardes un secret, je suppose qu'il a une bonne raison. Jacob est un homme bien, quoiqu'un peu irascible.

— Papa ? Je ne l'ai jamais vu perdre son sang-froid. Vrai, il nous engueule de temps en temps, Tom et moi. Et une fois, il m'a versé de l'eau sur la tête parce que j'avais été insolent avec maman, et il nous a filé aussi des fessées pour des bêtises, mais il n'est jamais sorti de ses gonds.

— Ça lui arrive, pourtant. D'accord, il n'est pas violent, mais il a mauvais caractère. Il ne s'empote pas facilement, mais quand il se met en rogne, c'est pour de bon.

J'en doutais, mais je n'insistai pas.

— J'espère que tu n'assisteras jamais à ça, parce que ce n'est pas beau à voir. Et j'espère aussi que tu n'as pas ce trait de personnalité. La colère, vraiment, ça ne vaut rien. Jacob a sa fierté, aussi. En général, c'est plutôt bien. Mais la fierté, ça risque toujours de te jouer des tours, et quand t'en as trop, ça devient de l'arrogance. Et si tu tombes de ton piédestal, tu as du mal à te relever. J'ai déjà vu ça. Mais personne au monde n'a de meilleures intentions que ton père.

— Mémée, tu connais Red Woodrow ?

— Tu l'as rencontré, Harry ?

— Oui, m'dame.

— C'était un des prétendants de ta mère. Elle en avait beaucoup. C'est peut-être difficile à imaginer aujourd'hui, en me regardant, mais moi aussi j'en ai eu un paquet, de mon temps. Ta maman les menait tous par le bout du nez. Ton papa et Red. Elle a rencontré Red en premier, et c'était sérieux entre eux.

— Vraiment sérieux ?

— Oui oui. Mais Red avait de drôles de manières. Un peu décalées, tu vois. On racontait qu'il avait fait des trucs terribles à des animaux, mais je ne sais pas si c'est vrai. Les gens aiment bien médire, surtout quand ils n'apprécient pas quelqu'un. Une chose est sûre, c'était pas drôle, chez lui. Ce n'étaient pas simplement des gens pauvres. Bon sang, on l'était tous, à l'époque – et encore plus aujourd'hui, pour la plupart d'entre nous. Mais son père le battait, et sa mère aimait aller avec des hommes.

— Maman dit qu'il a été élevé principalement par Miss Maggie.

— Son éducation, c'est cette femme qui la lui a donnée, mais il n'en a pas eu beaucoup. Elle n'était pas bien placée pour ça, et la couleur de sa peau ne lui permettait pas de dire grand-chose. Red s'est fait tout seul et pas dans le bon sens, la plupart du temps.

— D'après maman, il a deux demi-frères de Miss Maggie.
— C'est la rumeur. Je ne sais pas si ça repose sur quelque chose.
— C'est quand elle a connu papa que maman a cessé de fréquenter Red ?

— Je te le répète, elle les menait tous les deux par le bout du nez. Mais lorsqu'elle a rencontré Jacob, ça a fait des étincelles. Et puis ils sont partis pour une promenade sur une barge – à laquelle ta mère n'était pas censée participer, soit dit en passant. Je lui avais ordonné de rester à la maison, mais elle ne m'a pas écoutée et elle s'est sauvée. Je ne sais pas comment c'est arrivé, Red a fini dans un tourbillon, et ton papa l'a sorti de là. Après ça, ils ne se sont plus entendus, alors qu'ils avaient toujours été amis. Et ta mère s'est désintéressée de Red. Il a plutôt mal tourné. Ou peut-être simplement que c'est la vraie nature de Red qui s'est révélée. Il a commencé à tatouer les noms de ses conquêtes sur ses bras.

— *Conquêtes ?*

— Les femmes qu'il a connues intimement. Tu vois ce que je veux dire, Harry ?

— Oui, m'dame. Je pense... Il l'a fait lui-même ? Le tatouage.

— Ouai. Avec un truc pointu et du charbon de bois. Il inscrivait leur nom et la date où il... Tu piges ? C'était laid et vulgaire. Il gardait ses manches de chemise relevées pour qu'on puisse voir qui était sur ses bras et la date où il avait fait ce qu'il avait fait.

— On pourrait croire que les femmes auraient évité de fréquenter un homme pareil, dis-je.

— Les hommes et les femmes sont difficiles à comprendre, Harry.

— Aujourd'hui, ses manches sont toujours baissées, même quand il fait chaud.

— C'est bien. Peut-être qu'il n'est plus aussi fier de cette histoire.

— D'après toi, il était comme ça parce qu'on l'a élevé à la dure ?

— Ça a sûrement un rapport. Mais écoute-moi. La famille de ton père n'était pas terrible non plus. Et Jacob a bien tourné. Ce n'est donc pas une excuse pour Red. La mère de ton papa est morte quand il avait huit ans. Et son père n'avait jamais été emballé par l'école ; du coup, au décès de sa femme, il a privé Jacob du peu d'enseignement qu'il recevait, et il l'a mis au boulot dans les champs de coton. À l'époque, beaucoup de gens faisaient ça avec leurs enfants, et ils le font encore.

C'était une question de survie. Et puis le vieux a commencé à battre Jacob, et méchamment avec ça. Un jour, celui-ci s'est senti mal, dans les champs de coton. Il s'est blessé, plus exactement. Il est tombé et s'est cogné la tête contre une pierre et du sang a coulé de ses oreilles. Moi, je n'y ai pas assisté personnellement, mais je connaissais des gens qui ont vu ça, puisque ça s'est passé devant tout le monde.

« Ton papa avait un poney pie tacheté. Je me souviens de cette histoire comme si c'était hier. Il est rentré à la maison avec, et il est tombé dans la cour, tellement il était fatigué. Son père a pris une cravache, et il l'a frappé comme s'il avait volé quelque chose, puis il l'a renvoyé dans les champs au pas de course, en le pourchassant pendant tout le trajet. Et il l'a obligé à finir sa journée.

« Ensuite, il s'est remarié. Ou, plus exactement, il s'est mis en ménage avec quelqu'un. C'était la mère de Red, et Red est venu vivre avec eux un temps, et ils étaient comme des frères, ton papa et Red.

« Mais cette femme a rencontré un autre gars environ neuf ans plus tard, elle s'est enfuie avec lui, et elle a laissé Red avec Jacob et son père. Elle ne s'était jamais souciée de Red un seul instant. Elle avait deux autres enfants. Des filles, je crois. Avec le père de Red. Je ne sais pas ce qu'elles sont devenues. Lui, de son côté, il avait fait des gosses à cette Noire, Miss Maggie. Du moins, c'est ce qu'on raconte.

« Ton papa était très proche de Red. Une sorte de protecteur, tu vois. Un jour où ton grand-père voulut battre Red pour une raison quelconque, Jacob, qui avait seize ou dix-sept ans à l'époque, a ramassé une planche et il lui a dit que sa carrière de cogneur était terminée. Et le vieux s'est écrasé.

« Et donc, Jacob a sauvé Red deux fois. Une fois d'une sacrée raclée et une fois de la noyade. Jacob a quitté la maison ce jour-là, et Red aussi. C'est peu après ça que Red a commencé à fréquenter ta maman, et puis ton papa l'a rencontrée et tout a basculé. Ils étaient comme des frères, et il n'y a rien de pire que des parents – ou des presque parents – qui se brouillent.

— Qu'est-il arrivé à mon grand-père paternel ?

— On l'a tué.

— Papa ne m'a jamais dit ça.

— Il dit quoi, alors ?

— Rien.

— Bien, donc tu ne l’as rien entendu dire, et dans ce rien, il y a ce quelque chose... Ton grand-père a été assassiné.

— Qui a fait ça ?

— Personne n’en a la moindre idée. On l’a retrouvé dans son lit, la gorge tranchée d’une oreille à l’autre. Il travaillait à la scierie, quand il n’était pas bourré. Il avait déjà perdu trois doigts là-bas, et il ne gagnait pas grand-chose, juste des miettes grattées dans la merde avec les poulets. Il n’y avait donc rien à voler chez lui.

— Mémée, je croyais que les dames ne disaient pas de gros mots.

— En effet. Mais ce n’est pas poli non plus d’interrompre une dame qui raconte une histoire... Bon, à propos de ton grand-père. Le plus probable, à mon avis, c’est que quelqu’un l’a tué parce que c’était un vrai salopard. C’est terrible à dire, Harry, mais c’est la vérité pure et simple. Je suppose qu’il a dû dépasser les bornes avec un Noir, à la scierie, alors, ce gars a attendu qu’il aille se coucher, il s’est glissé dans sa chambre, et il l’a liquidé. Rien n’a été dérobé. D’ailleurs, il n’y avait rien dans cette maison à part de l’alcool de maïs et des crackers. Quel que soit le coupable, il nous a débarrassés du pire des salauds. C’est peut-être ton grand-père, Harry, mais tu as de la chance de n’avoir jamais rien eu à faire avec lui.

— Papa prétend que lorsque quelqu’un est assassiné, les gens pensent toujours que le coupable est un Noir. C’est pas forcé que ce soit un Noir qui a tué mon pépé, n’est-ce pas ?

— Non. Bien sûr que non. Pourtant, j’espère que c’est un Noir. Parce que ce vieillard méritait de mourir de la main d’un d’entre eux, vu la manière dont il les traitait. Bon sang, il méritait tout simplement de mourir.

— Mémée ?

— Oui.

— Est-ce que le nom de maman était tatoué sur le bras de Red ?

— Ça, je n’en sais rien, Harry.

— Mémée, papa dit que tu as toujours été bonne avec les Noirs. Il dit que ce n’est pas commun. Pourquoi es-tu comme ça ?

— D’abord, je ne comprends pas ce que ça signifie « être bonne avec les Noirs. » J’essaie de me conduire correctement avec eux, mais je mentirais si je prétendais que je les traite exactement pareil que les Blancs. Je ne passe pas tant de temps que ça avec eux, et je n’ai pas de

véritables amis noirs. Et je ne sais presque rien sur la vie de ceux que je connais. Alors, tout ce que je peux dire, c'est que je ne les déteste pas. C'est déjà pas mal, cependant. Laisse-moi te poser une question.

— D'accord.

— Est-ce que toi, tu les détestes ?

— Non, m'dame.

— Pourquoi ?

— Je ne sais pas... Grâce à mes parents, je suppose.

— Ça a été pareil pour moi. Quelqu'un, quelque part a découvert une vérité et me l'a transmise. Je l'ai reçue. Ta maman l'a reçue, et maintenant c'est ton tour. Et Jacob, eh bien, il m'a expliqué un jour comment il en est arrivé là.

— Il m'a raconté l'histoire de Donald, oui, dis-je.

— Est-ce qu'il t'a dit aussi que tous autant que nous sommes, quelle que soit notre opinion, il nous arrive parfois de faire un pas dans le mauvais sens ? Que si quelque chose vient à être volé, et qu'il y a un Blanc et un Noir côte à côte, la plupart d'entre nous penseront que c'est le Noir qui a fait le coup ? Et que c'est lui le plus paresseux ? Aucun être humain n'est parfaitement bon, Harry. Nous avons tous beaucoup à apprendre.

— Pourtant, un Noir pourrait avoir vraiment volé ce truc, n'est-ce pas ?

— Bien sûr. Mais ce n'est pas la même chose de penser que c'est lui juste parce qu'il est Noir. Tu comprends ça, Harry ?

— Oui, m'dame.

On a péché un moment en silence, puis Tom s'est réveillée, elle s'est débarrassée de sa couverture de feuilles, et on a décidé de s'installer ailleurs.

Je craignais un peu que mémée veuille nous emmener chez Mose. Je sentais qu'elle se demandait ce qui se passait là-bas, mais elle m'a bien eu. On est restés assez près de la maison, même si on a changé de coin deux ou trois fois, et à la nuit tombée on avait attrapé une douzaine de poissons et mémée avait fait sauter la tête d'un autre mocassin.

On rentra à l'heure du souper. Je nettoyai les poissons, principalement des perches de la taille de la main, et mémée les fit frire avec des beignets soufflés. Elle prépara aussi une tarte avec des conserves de figes. Maman ne croyait pas que ça pouvait être bon.

On mangea les poissons – maman et mémée ne cessèrent pas une seconde de nous dire de faire attention aux arêtes –, puis on se jeta sur le gâteau qui se révéla délicieux. Ensuite, on se réfugia sur la véranda de derrière où on se balança et on s’allongea jusqu’à ce qu’on ait suffisamment digéré pour être capables de remuer à nouveau le petit doigt.

1 Vent violent venu du Nord, soufflant sur le Texas en hiver. La base des nuages qu’il fait naître est bleue, d’où son nom (*N.d.T.*). ↩

2 Les habitants de l’Oklahoma (*N.d.T.*). ↩

Le lendemain, fini la rigolade. La vie reprit son rythme normal. On assura les tâches habituelles à la ferme, et, après le déjeuner, mémée apporta une de ses valises en carton. Elle contenait six livres : la *Bible*, *Ivanhoe*, *Huckleberry Finn*, *Le Dernier des Mohicans*, *L'Insigne du courage* ¹ et *L'Appel de la forêt*. Elle me demanda de commencer à lui lire *Ivanhoe* à haute voix.

Elle ne cessa de répéter à quel point elle adorait qu'on lui fasse la lecture.

Quand j'eus fini le premier chapitre, ce fut au tour de ma sœur. Elle avait beaucoup de mal avec les mots et j'aurais préféré continuer à sa place parce que l'histoire était super, mais mémée ne voulut rien savoir. Elle laissa tomber au milieu du second chapitre.

— C'était vraiment bien, ma chérie, dit grand-mère. Tu as juste besoin de plus de temps pour le vocabulaire compliqué.

Elle me tendit de nouveau le livre et je compris ce qui se passait : elle nous faisait l'école. Je ne dis rien et me contentai d'obéir. J'aimais la lecture. Et ce roman me plaisait. Mémée avait réussi à transformer une corvée en plaisir.

Un peu plus tard, elle nous proposa d'aller en ville en voiture et de rendre visite à papa au salon.

Maman déclina l'invitation. Elle avait de la lessive à étendre, et mémée eut beau lui répéter qu'on pouvait l'aider, elle insista pour qu'on parte sans elle.

On roula à vive allure, les fenêtres ouvertes. Le vent emplissait l'automobile de l'odeur de la forêt et de la terre.

— Je suis folle du parfum de la terre ! s'exclama mémée. Et le moment que je préfère par-dessus tout, c'est juste avant la pluie. Il y a quelque chose à cet instant-là qui lui donne un arôme vraiment exceptionnel. Voilà encore une différence avec le North Texas. Là-haut, la terre, sèche ou mouillée, ne sentait pas comme il faut...

Au salon de coiffure, grand-mère s'ennuya vite. Elle argumenta sur à peu près tous les sujets possibles. La religion. La politique. L'agriculture.

La Dépression. Elle réussit même à taper sur les nerfs de Cecil, alors qu'en général, il appréciait les parlores. Elle estima qu'il coupait les cheveux un peu trop court et elle lui suggéra même une amélioration de son mouvement du poignet pour affûter son rasoir.

Quand elle fut fatiguée de polémiquer, elle feuilleta un de nos magazines et ne tarda pas à en critiquer le style. Lorsqu'elle décida de faire un saut à l'épicerie-bazar et de nous emmener avec elle, papa, Cecil et leurs clients me parurent soulagés.

L'idée de pénétrer dans la boutique de Groon me rendit nerveux, mais il nous accueillit comme si nous faisions partie de sa famille. Il n'évoqua pas sa récente visite chez nous, mais il vanta les mérites du gâteau au chocolat de maman.

— Il est bon, répondit mémée avec une moue désapprobatrice, mais elle met toujours un peu trop de sucre, et pas assez d'œuf pour le glaçage.

— Oh... souffla M. Groon.

— Un de ces quatre, j'en ferai un et je vous en apporterai une tranche, promit-elle.

— Ce serait gentil de votre part, m'dame, assura M Groon. Depuis la mort de ma femme, je ne fais plus beaucoup de vraie cuisine. Je me débrouille pour me nourrir, mais ça ne vaut pas grand-chose.

Mémée acheta quelques petits trucs. Des produits de base pour maman : de la farine de blé et de maïs, du café, et, enfin, deux sucettes à la menthe pour Tom et moi. On rangea tout ça dans la voiture, à l'exception de nos sucettes qu'on attaqua sur le champ.

— Il n'y a rien d'autre à faire dans le coin ? demanda mémée.

— Non m'dame. Pas vraiment. À part aller voir Miss Maggie. Tu as dit que tu la connaissais.

— Exact je sais qui c'est, mais je crois qu'on n'a jamais échangé un seul mot... Mon Dieu, c'est d'accord, passons chez elle. Sa conversation sera peut-être plus intéressante que celle de tous ces hommes. Ils ne supportent pas qu'on les contredise. Ils estiment qu'ils connaissent tout. Et en plus, ils ne jurent pas aussi bien qu'ils imaginent.

Crame je m'avais entendus personne, au salon, jurer en présence de mémée, je me demandai comment elle en était venue à ces conclusions, mais d'après moi il y avait en effet de bonnes chances qu'elle soit capable de rivaliser à ce sujet avec les meilleurs d'entre eux. Quant au

fait qu'ils s'en savaient pas autant qu'ils croyaient, eh bien, ils n'avaient pas eu tellement d'occasions de le prouver. Mémée avait tenu le crachoir tout le temps.

On laissa nos affaires dans l'auto : contrairement à aujourd'hui, c'était possible, à l'époque. Il était rare alors, et même dans les périodes difficiles, qu'on se fasse voler – sauf par les banquiers. Il y avait, bien sûr, les Pretty Boy Floyd ² et consorts, mais ce n'était pas comme maintenant où tout doit être cadenassé à double tour. Les voleurs étaient peu nombreux et ils venaient généralement de l'extérieur.

On trouva Miss Maggie en train d'étendre sa lessive, coiffée de son grand chapeau noir. Elle nous entendit arriver et nous jeta un coup d'œil par-dessus son épaule.

— Bien l'bonjour, m'sieur Harry. Et qui c'est qu'vous avez avec vous ?

— C'est ma grand-mère, dis-je.

— Je m'appelle June, fit mémée. Et vous, c'est Maggie, n'est-ce pas ?

— Oui, m'dame, exact.

— Pas de « m'dame » avec moi. Ça me donne l'impression d'avoir cent ans.

Miss Maggie gloussa.

— J'ai cent ans.

— Vous plaisantez ?

— Non, m'dame. C'est vrai. J'en ai p't'être cent deux, mais j'ai un peu perdu le compte.

— Vous ne semblez pas avoir dépassé d'un jour les soixante-dix... Je vois que vous faites sécher vos culottes.

— Oui, m'dame. Elles ont besoin de prendre l'air. Et peut-être même d'un p'tit rab.

— Au moins, elles ne sont pas assez larges pour servir de trampoline.

Miss Maggie gloussa.

— Z'êtes quelqu'un, miss June !

Un panier plein de linge et de pinces était posé par terre. Mémée s'empara d'un vêtement et d'une poignée de pinces. Elle en prit une entre ses lèvres, et, en se débrouillant pour en tenir trois autres à la main, elle le suspendit au fil, puis en attrapa un second et recommença.

Quand elle eut utilisé la dernière pince, qui se trouvait dans sa bouche, elle annonça :

— J'étais au salon de coiffure de mon fils, à discuter avec des hommes, et c'est évident, ils ne connaissent rien à rien.

Maggie sourit.

— Je ne vous le fais pas dire, miss June. Mémée continua l'étendage et ajouta :

— Ouais, ils croient tout savoir, alors qu'ils ne savent même pas par quel bout de leur personne sort leur merde.

Miss Maggie éclata de rire.

— Z'êtes une marrante, miss June. Oui, vraiment.

Peu après, on était assis à table chez Miss Maggie et on mangeait de la tarte au babeurre, et elles discutaient toutes les deux d'une recette de tarte au chocolat et au babeurre. Je n'avais jamais entendu parler d'une combinaison semblable, mais, après tout, je n'avais jamais goûté non plus de gâteau aux figues en conserve avant la veille au soir, et c'avait été comme un aperçu du paradis.

Il faisait chaud dans la pièce à cause du poêle à bois. La porte d'entrée était ouverte. Aujourd'hui, il n'y avait pas de mouches collées à la moustiquaire, mais, plus loin, j'apercevais un papillon jaune et noir qui jouait au-dessus de l'enclos du cochon. Je le voyais sans le voir. Je pensais à Ivanhoe.

Bientôt, mémée et Miss Maggie se mirent toutes deux aux fourneaux. Elles n'étaient jamais du même avis, elles entrechoquaient les casseroles, versaient ceci et cela... Miss Maggie montrait à mémée où se trouvaient les ingrédients dont elle avait besoin et lui détaillait leur mode d'emploi.

Mémée lui expliqua qu'elle avait fait des petits plats pendant plus de soixante ans, et Miss Maggie répliqua qu'elle, elle avait commencé à l'âge de quatre ans, et n'avait jamais cessé depuis, et que maintenant, elle en avait cent ou plus...

Mémée balaya cet argument en répondant qu'elle avait cuisiné pour vingt hommes en même temps, et Miss Maggie fit monter les enchères : elle avait nourri toute une compagnie d'exploitation forestière, soit plus de trois cents hommes, trois fois par jour, petit déjeuner, dîner et souper.

Avant longtemps, toutes les deux furent couvertes de farine et de sucre, et elles mirent chacune une tarte au four, ajoutant du bois, activant le feu.

Elles sortirent épousseter la farine de leurs vêtements, revinrent, s'assirent à la table, et recommencèrent immédiatement à argumenter.

— Vous avez mis trop de babeurre... assura Miss Maggie.

— Vous en avez versé trop peu, dit mémée. Votre tarte sera sèche.

— Quand y a trop de babeurre, on n'a pas bien le goût du chocolat.

— Et quand y en a pas assez, autant faire un gâteau au chocolat tout simple.

— Le chocolat est rare, il faut jouer un peu avec, ajouter du gingembre pour lui donner le goût qui convient, protesta Miss Maggie.

— Le gingembre n'est pas un ami du chocolat, jura mémée.

— Bon, on n'a qu'à attendre que les tartes soient cuites, dit finalement Miss Maggie.

Tandis qu'on patientait, elle demanda :

— Ce garçon-là vous a raconté qu'il avait vu cet Homme-Chèvre ?

Mémée me considéra et souleva un sourcil.

— *Un Homme-Chèvre ?* répéta-t-elle.

— Oui, m'dame, dis-je. Tom et moi, on l'a vu.

— Bon, j'imagine que vous n'aviez probablement pas envie qu'on en parle, poursuivit Miss Maggie, mais je voulais que votre grand-mère sache qu'il se passe de drôles de choses dans ces marécages... Elle va devoir veiller sur vous.

— J'ai entendu dire qu'il y avait eu des meurtres, fit mémée.

— Oui oui, murmura Miss Maggie. Sauf que c'étaient pas des meurtres ordinaires. Et ce n'est plus un secret pour personne, fils, ajouta-t-elle en me regardant, il y a des Noirs partout ici, et là-bas aussi à Pearl Creek, où il n'y a même que ça. On a là un de ces assassins particuliers. Un Ambulant, peut-être.

— *Un Ambulant ?* demanda mémée.

Miss Maggie lui raconta alors l'histoire de Dandy, mais dans une version abrégée.

— Bah ! Ça n'existe pas des trucs pareils ! s'exclama mémée.

— N'empêche que ce garçon, il a vu l'Homme-Chèvre de ses propres yeux. C'est probablement un Ambulant.

Mémée m'observa.

— C'est comme j'ai dit, mémée. Tom et moi, on l'a vu. Il avait des cornes.

— Tu as dû apercevoir autre chose et t'imaginer que c'était un Homme-Chèvre.

Je secouai la tête.

— Non, m'dame.

Mémée eut une moue.

— Eh bien, si tu prétends avoir croisé un Homme-Chèvre, alors c'est ce que tu penses avoir vu. Je n'ai aucun doute là-dessus. Mais ça ne signifie pas que c'en était un.

— Croyez ce que vous voulez, mais vous feriez mieux d'empêcher ces enfants de traîner dans ces bois, dit Miss Maggie. Bon, je pense que ces tartes sont prêtes.

Elles décidèrent que ce serait à Tom et à moi de décider du vainqueur.

Elles étaient délicieuses toutes les deux et aucune n'était meilleure que l'autre – juste différente. On déclara un match nul. Mémée et Miss Maggie furent ravies. On mangea la moitié de chaque tarte.

Puis mémée annonça qu'on devait rentrer. Miss Maggie mit le reste des pâtisseries dans un moule métallique qu'elle emballa dans du papier marron.

— Comme ça, il faudra me rapporter mon moule, déclara-t-elle. Je pourrai sans doute supporter votre compagnie. J'apprécie ma vieille mule, mais elle ne dit pas grand-chose.

— Un peu comme certains hommes que j'ai connus, approuva mémée.

Miss Magie laissa échapper un petit rire. On ramassa les tartes, on la salua et nous voilà partis.

Sur le chemin du retour, mémée conduisit un peu plus lentement que d'habitude, ce qui sauva la vie à deux chiens errants un peu fatigués et à un écureuil distrait.

Elle m'interrogea sur les meurtres. Je lui racontai ce que j'en savais. Comme l'avait expliqué Miss Maggie, rien de tout ça n'était un secret, et d'ailleurs elle lui avait déjà presque tout dit. Je lui parlai aussi du corps que j'avais découvert, et avant de pouvoir me retenir, je lui avouai que j'étais monté sur le toit de cette glacière et que j'avais assisté à l'autopsie de cette pauvre femme morte.

— Eh bien, s'exclama mémée. Votre tueur n'est pas quelqu'un qui descend du train au hasard. Ou alors, c'est un gars qui n'habite pas très

loin et le prend pour venir s'amuser dans ce comté. Combien de hobos, d'après toi, vont débarquer ici par accident et faire la même chose ?

— Je ne crois pas que papa pense à un hobo, dis-je. Mais les autres Blancs sont certains que le coupable est un Noir.

— Attends une minute ! C'est ce qui se passe avec Mose, n'est-ce pas ? Quelqu'un est sûr que c'est lui. C'est pour ça que ton père est resté si discret à son sujet... N'est-ce pas, mon garçon ?

— Je n'en sais rien, murmurai-je.

— Là, c'est comme si tu venais de répondre oui, fit mémée. Tu ne vaux rien comme menteur.

Je repensai à ce qu'elle m'avait raconté à propos du tatouage de Red concernant maman. Elle non plus ne valait rien.

En fin d'après-midi, au retour de papa, mémée l'attendait. Quand elle l'entraîna avec maman sur la véranda de derrière, je me glissai discrètement jusqu'à la porte pour écouter. Au bout d'un moment, Tom me vit et me demanda ce que je fabriquais là. Je lui fis signe de se taire et d'approcher. On colla tous les deux une oreille contre la moustiquaire.

On ne saisit pas tout ce qu'ils se racontaient, mais j'entendis mon nom mentionné plusieurs fois, et mémée qui expliquait que je n'avais rien voulu lui dire. Elle ajouta « qu'elle avait déduit tout ça des circonstances. »

Quand on comprit qu'ils revenaient, Tom et moi, on fila discrètement s'installer à table. Et ils nous trouvèrent là, les mains sagement croisées devant nous. Papa nous observa et grommela :

— Z'êtes juste assis là, tous les deux, hein ?

— Oui, monsieur, répondit Tom. On discutait.

— Je parie, oui, dit papa. (Il m'attrapa par l'épaule.) Viens avec moi.

On sortit dans la cour de devant, lui et moi, et on marcha un moment sur la route.

— Mémée a deviné pour Mose, fit papa.

— Oui, monsieur.

— Mais elle a juré que ce n'était pas toi qui avais craché le morceau.

— C'est vrai, monsieur.

— Je veux que tu saches que je la crois. C'est impossible de dissimuler la moindre chose à cette femme. Trop fouineuse, et trop maligne.

— On rigole bien avec elle, papa.
— Des fois, oui. J’apprécie tes efforts, et je suis sûr que tu es resté bouche cousue, en effet.
— Oui, monsieur.
En réalité, je pensai : *enfin, presque*.
— Tu as faim ?
— Oui, monsieur, dis-je, alors que j’étais encore bourré de tarte.
— Retournons voir si on peut convaincre ta mère de nous préparer quelque chose en vitesse.

1 Un classique de la littérature US, de Stephen Crane, les angoisses d’un soldat pendant une bataille de la Guerre de Sécession (*N.d.T.*). ↩

2 1904-1934, braqueur de banques, un temps ennemi public n°1 (*N.d.T.*). ↩

Deux jours plus tard, il me semble, juste avant l'aube, je fus réveillé par des coups violents contre la porte d'entrée. On aurait dit qu'on tentait de l'enfoncer avec un tronc. Ma sœur, qui pouvait parfois dormir aussi profondément qu'un poteau de clôture, continua à roupiller.

Je me levai d'un bond, m'habillai en vitesse et me précipitai à la cuisine. Papa était déjà là, un revolver à la main. Une bretelle de sa salopette était en place et l'autre pendait encore. Il s'approcha de la fenêtre, jeta un coup d'œil dehors, attrapa une lanterne, l'alluma, et, dissimulant son arme dans sa poche droite, il ouvrit la porte.

Au loin, on entendit une voiture accélérer. Par la fenêtre, j'aperçus deux feux arrière qui s'éloignaient sur le chemin. L'un des deux était cassé, et on voyait à la fois un reste de morceau de verre teinté de rouge et la lampe jaune. L'automobile fonça dans un tourbillon de poussière rouge et jaune, puis elle disparut, et seule la lune illumina encore d'une couleur dorée surnaturelle le nuage qui retombait lentement sur le sol...

Toby, qui n'était plus aussi alerte qu'avant, se pointa à l'angle de la maison. Ses aboiements aigus nous perçaient les tympans. Il boitilla un moment sur la route, puis revint sur ses pas, l'air honteux.

Un message était fixé à la porte par un canif au manche rouge. Papa arracha le couteau et rentra avec le bout de papier. Il le posa sur la table et le lut tout en refermant le canif et en le rangeant dans sa salopette, avec le revolver.

Maman arriva, les cheveux défaits, le visage creusé par l'inquiétude. Elle regarda la feuille. Je l'imitai. Écrit avec un gros crayon noir, le texte disait :

MOSE A DES ENNUIS. VOUS DEVRIEZ VOUS EN OCCUPER.

Papa ne prononça pas un mot et courut chercher ses chaussures. Je retournai sur la véranda de derrière et j'enfilai les miennes, puis je me glissai dehors, grimpai dans la Ford et m'allongeai sur le plancher à l'arrière, contre le siège.

Moins de deux minutes plus tard, j'entendis la portière s'ouvrir et claquer, et maman qui criait :

— Jacob, sois prudent ! Ça pourrait être un piège !

Et la voiture démarra.

Je savais que je venais de gagner une correction bien méritée, mais je me considérais comme une pièce essentielle de ces événements, et quand je n'étais pas là, ça revenait à jouer aux dames avec un pion en moins.

Au bout d'un moment, la voiture commença à cahoter et brinquebaler et je fus secoué si violemment que ça me fit mal aux côtes. Je compris qu'on avait quitté la route principale pour s'engager dans le chemin qui descendait à la Sabine et à la cabane de Mose. Un instant plus tard, mon père coupa le moteur et sortit.

J'attendis un moment, puis je me redressai et, par-dessus le siège, je regardai discrètement à travers le pare-brise. On était garés près de la rivière, un peu plus haut que la cabane de Mose.

Il était encore très tôt, et la lumière du soleil, vermeille et ambre, coulait à travers les arbres comme un nectar de fruits exotiques trop mûrs.

Devant la cabane de Mose et sur les côtés, c'était plein de voitures, de chariots, de chevaux, de mules et de gens. Le petit matin colorait la rivière, et les personnes rassemblées dans la cour avaient pris les mêmes teintes que le ciel et l'eau.

J'en reconnus plusieurs. Certains étaient des amis de mon père. Et j'avais déjà croisé une bonne partie des autres. Ils devaient bien être une quarantaine.

Soudain, la foule s'ouvrit pour laisser passer M. Nation, ses deux fils et un homme que j'avais rencontré en ville, mais que je ne connaissais pas. Mose était entre eux. Ils le traînaient à moitié. J'entendis la voix forte de M. Nation dire quelque chose à propos d'un « *foutu nègre* », et puis je vis papa qui se frayait un chemin dans la foule.

Une femme corpulente, avec une robe imprimée, des chaussures carrées et des cheveux noirs coiffés en chignon au sommet de sa tête, hurla :

— Pendez le nègre !

Je ne me revois pas vraiment sortir de la voiture, mais, soudain, j'étais là-bas au milieu d'eux, aux côtés de mon père. Quand il me découvrit, il écarquilla les yeux de surprise, mais il n'avait pas le temps de s'occuper de moi.

— Arrêtez ! ordonna-t-il.

La foule se referma sur nous, mais laissa passer M. Nation et les trois autres qui entraînèrent Mose dans notre cercle.

Mose avait l'air très vieux, flétri et ridé comme une peau de vache trempée dans de la saumure. Sa tête saignait, ses paupières étaient enflées et ses lèvres éclatées.

Quand il aperçut papa, ses yeux émeraude s'éclairèrent.

— Monsieur Jacob, empêchez-les... Je n'ai rien fait à personne. Vous m'aviez dit que je n'aurais pas de problèmes.

— Ça ira, Mose, lui répondit mon père. (Puis il jeta un regard furieux à M. Nation.) Nation ! Ce n'est pas votre affaire !

— Bien sûr que si. C'est notre affaire à tous, répliqua Nation. Quand nos femmes ne peuvent plus sortir sans craindre d'être attaquées par un nègre, alors oui, c'est notre affaire.

Un murmure d'assentiment monta de la foule.

— J'ai seulement arrêté Mose parce qu'il pouvait savoir quelque chose qui m'aurait conduit au meurtrier, expliqua papa. Et après l'avoir interrogé, je l'ai relâché.

— Bill, ici présent, prétend qu'il était en possession du sac à main de cette femme, dit Nation.

Quelques hommes s'écartèrent, et M. Smoote apparut. Il se tordait les mains, comme un adolescent surpris en train de se masturber devant les sous-vêtements du catalogue *Sears and Roebuck*.

— Bill, espèce de salaud ! s'exclama papa.

— C'est le garçon qui m'a aidé à l'enchaîner, dit M. Smoote. C'est lui qui a parlé.

— Et comme tu as une bonne âme, tu es venu ici pour empêcher ça ?

— Je suis ici pour voir rendre la justice ! cracha Smoote. Je n'aurais pas dû le planquer. Et je ne l'aurais pas fait, si tu n'avais pas été le constable.

— La justice ? cria papa. Vous êtes des lyncheurs ! La justice, c'est au tribunal que ça se passe.

M. Nation sourit.

— Et qui seront les jurés, d'après toi, M. Jacob-le-Supérieur ? Autant économiser le temps et l'argent d'un procès, ici et maintenant.

— Je représente la loi en ces lieux ! lui rappela mon père.

— Non, pas aujourd'hui, assura M. Nation.

— Lâchez-le !

— Jadis, on ne traînait pas pour s'occuper des mauvais nègres, reprit M. Nation. Et on avait trouvé un système vraiment rapide. Si un négro faisait du tort à un Blanc ou à une Blanche, on le pendait et il n'emmerdait plus personne. Il faut résoudre rapidement les problèmes de nègres, ou tous leurs frères croiront qu'ils peuvent violer et assassiner nos femmes quand ça leur chante.

La foule se resserra autour de nous. Je me tournai pour regarder M. Smoote, mais il n'était plus là.

— Il n'y a pas de preuves contre lui, assura mon père.

— Il avait son sac à main, non ?

— Ça ne veut pas dire qu'il ait tué cette fille pour se le procurer.

— Tu fais moins le fier, maintenant, n'est-ce pas, Jacob ? cracha M. Nation. Toi et ton amour des nègres, vous ne serez pas les plus forts dans le coin !

— Ne reporte pas sur Mose ta rancune personnelle à mon égard. Relâche-le.

— Il ne sera relâché qu'au bout d'une corde.

— Vous ne pendrez pas cet homme, dit mon père.

— C'est drôle, ricana Nation. Parce que je crois que c'est justement ce qu'on va faire...

— On n'est plus dans l'Ouest sauvage, ici !

— En effet. C'est une rivière bordée d'arbres, et on a une corde et un mauvais nègre.

— C'est un vieil homme, protesta papa.

— Ouais, lança quelqu'un, et il ne vieillira plus !

Un des fils de M. Nation s'était éclipsé discrètement pendant cet échange, et quand il réapparut, il portait une corde avec un nœud coulant au bout, qu'il passa autour du cou de Mose.

— Je vous en supplie, monsieur Jacob... gémit Mose. Je n'ai fait de mal à personne.

— Je le sais, dit papa.

Il fit un pas en avant et libéra Mose. La foule laissa échapper un gémissement d'animal blessé, et soudain, tout le monde tomba sur mon père et le bourra de coups de poing et de pied. J'essayai de les repousser, mais ils me frappèrent aussi. L'instant d'après, j'étais par terre et ils nous passaient à tabac, puis j'entendis Mose qui appelait papa au secours. Quand je levai les yeux, ils lui avaient remis la corde autour du cou et ils

le traînaient par terre, et Mose essayait de desserrer le nœud coulant avec ses mains, et son vieux corps laissait des sillons derrière lui dans l'herbe boueuse de la rive.

Papa et moi, on se releva et on suivit la foule en titubant. Mon œil commençait à se fermer là où j'avais reçu un coup de pied. Je vis mon père fouiller dans sa poche en quête du revolver, mais en vain. Il regarda autour de lui sur le sol. Son arme avait dû tomber pendant la bagarre et quelqu'un l'avait ramassée.

— Arrêtez, hurla-t-il. Arrêtez ça, bon sang !

Ils traînèrent Mose jusqu'à un groupe de chênes. Quelqu'un lança la corde au-dessus d'une grosse branche, puis, tous ensemble, ils l'attrapèrent et commencèrent à tirer pour soulever le vieillard. La corde glissa sur la branche comme un serpent, avec un sifflement, et le frottement contre l'écorce la fit fumer. La branche plia avec un craquement. Mose tenta encore de se libérer, mais il ne parvint pas à passer ses doigts entre son cou et le nœud coulant. Ses pieds remuaient déjà dans le vide.

Papa s'avança en chancelant, saisit ses mollets et prit Mose sur ses épaules. Mais Nation lui donna un violent coup de pied dans les côtes et il s'écroula. Mose retomba avec un bruit sec, agita les jambes comme un fou et cracha une écume teintée de sang. Ses yeux devinrent rouges et son visage gonfla. Papa tenta de se relever, mais la foule recommença à le cogner.

Je fonçai dans le tas en hurlant et en agitant les bras, et je frappai au hasard tous ceux que je pus atteindre. Quelqu'un abattit le tranchant de sa main sur ma nuque. Le monde explosa. Je fus incapable de rester debout, incapable de rester à genoux. Je n'arrivais plus à faire grand-chose. Le ciel sembla s'élever à toute vitesse entre les branches et les feuillages des chênes, puis je vis les semelles de Mose. Ma dernière vision fut les trous dans ses chaussures et le carton qu'il avait mis à l'intérieur pour les boucher – il avait pris l'humidité et commençait à partir en morceaux. J'aperçus son pied nu dans un de ces trous, là où le carton était déchiré. Le trou était exactement au-dessus de moi. Puis il s'élargit et m'engloutit.

Quand je repris conscience, mon père était toujours par terre, évanoui, à mon côté. Mose se balançait au-dessus de nous. Sa langue était longue,

noire et aussi épaisse qu'une chaussette bourrée de papier. Ses yeux sortaient de sa tête comme de petits kakis pas encore mûrs. Quelqu'un avait baissé son pantalon et l'avait châtré. Du sang coulait entre ses jambes et s'égouttait sur le sol.

La foule était partie.

Je réussis à me mettre à quatre pattes et je vomis jusqu'à ce que j'eus l'impression d'être totalement vide. Soudain, je sentis des mains qui m'attrapaient par les côtes. Je pensai que ces gens étaient revenus et qu'ils allaient nous pendre, mon père et moi, ou nous tabasser de nouveau. Puis j'entendis M. Smoote qui murmurait :

— Doucement, mon garçon. Doucement.

Il voulut m'aider à me relever, mais j'étais incapable de tenir sur mes jambes. Alors il m'abandonna et alla examiner mon père. Il le retourna sur le dos et lui souleva une paupière.

— C'est de votre faute ! criai-je à Smoote. Laissez mon père tranquille. Vous m'entendez ? Ne le touchez pas !

Il m'ignora et, brusquement, je me sentis rassuré qu'il soit là. Je demandai :

— Est-il... ?

— Il va bien. Il a juste pris une bonne raclée.

Papa bougea. M. Smoote l'assit par terre. Papa ouvrit les yeux.

— C'est ce garçon qui a parlé, lui dit M. Smoote. Je les ai accompagnés, mais je ne voulais pas que ça se passe comme ça. Je n'ai pas participé à cette pendaison. Vous n'allez pas raconter... vous savez quoi... n'est-ce pas ?

— Salopard ! Espèce de débile ! cracha Papa. (Puis il contempla Mose et il ajouta :) Pour l'amour du ciel, Bill, descendez-le de là !

OceanofPDF.com

Deux jours plus tard, on enterra Mose chez nous, entre notre grange et le champ. Mon père lui fabriqua une croix en bois, grava MOSE dessus et jura que lorsqu'il aurait assez d'argent, il lui offrirait une pierre tombale.

Il prévint quelques Noirs dont il savait qu'ils connaissaient Mose, et ils se déplacèrent, mais nous étions les seuls Blancs présents. Des tas de gens, en ville, n'avaient rien eu à voir avec le lynchage de Mose, mais ils ne voulurent pas être aperçus aux funérailles d'un homme de couleur.

Ce soir-là, quand j'ai fermé les yeux, j'ai revu Mose pendu, son pantalon baissé. Mose castré, sanguinolent, ses yeux exorbités et sa langue gonflée et cette corde autour de son cou... Il me fallut beaucoup de temps avant de pouvoir me coucher sans que cette image ne me revienne immédiatement à l'esprit, et je mis des années pour cesser d'y penser régulièrement. De drôles de choses déclenchaient ces souvenirs – la vue d'une corde, ou la forme particulière d'une branche de chêne, ou simplement la façon dont la lumière du soleil filtrait à travers les feuillages.

Et aujourd'hui encore, de temps à autre, cette vision me hante, avec tous les détails, comme si cette horreur s'était produite avant-hier.

QUATRIÈME PARTIE

OceanofPDF.com

La fenêtre de ma chambre donne sur un grand chêne. Un soir, au début du printemps, installé dans mon fauteuil roulant, je regardais dehors, à ce moment très bref où le crépuscule ressemble à un enchevêtrement de tissus noir et bleu, et où les oiseaux se serrent dans les branches, comme des décorations de Noël, pour se préparer à dormir. Et là, j'ai cru apercevoir le vieux Mose qui se balançait au bout d'une corde.

À cet instant, son corps me parut très réel, une ombre se tordant parmi les ombres, mais sa silhouette était nette, tout comme la corde. Quand je clignai des yeux, tout cela disparut.

Il n'y avait plus, maintenant, que des ténèbres sous l'arbre aux oiseaux, et la nuit qui tombait, et une journée printanière de plus qui se vidait lentement.

Plus d'ombres maintenant, et plus d'arbre non plus.

Papa ne voulait plus être constable, mais on avait trop besoin des quelques dollars que rapportait ce boulot, alors il continua, tout en jurant que si quoi que ce soit de ce genre se reproduisait, il démissionnerait.

En fait, pour l'essentiel, il avait *déjà* démissionné. Il n'était plus constable qu'en titre. Il donnait l'impression de se faner sous nos yeux. Il avait été roulé par une mer charbonneuse et infernale, et il s'était débattu un moment, puis il avait abandonné, et il s'était laissé dériver sur l'unique planche délabrée de l'épave de sa vie. Sa vie qui s'était fracassée sur un récif nommé Mose.

Beaucoup des participants au lynchage étaient des clients du salon de coiffure et on ne les vit plus chez nous. Quant aux autres, ce fut Cecil qui s'en occupa pour la plupart, et comme papa ne faisait presque plus rien, il finit par lui laisser la majeure partie des recettes et il se contenta de passer de temps à autre. Il se consacra au travail à la ferme, à la pêche et à la chasse, mais sans grand enthousiasme.

Maman et mémée tentèrent tout pour l'aider à se remettre. La patience. La colère. Des paroles d'encouragement. Des remarques carrément

méchantes. Autant s'adresser à un canard. Sauf que le canard, au moins, aurait sursauté.

Quand le printemps arriva, papa sembla aller un peu mieux. Il attaqua les plantations, exactement comme d'habitude, mais il n'évoqua pas les récoltes ; il ne discutait presque plus avec maman, et parfois, au milieu de la nuit, à travers la cloison, je l'entendais pleurer.

Impossible d'expliquer le mal que ça fait d'entendre son père pleurer.

Il passait beaucoup de temps dans sa chambre. Il prenait la plupart de ses repas seul – quand il mangeait. Il parlait, mais ses paroles étaient sèches et froissées, comme des feuilles mortes. S'il nous voyait arriver alors qu'il était assis dehors, il se levait et s'éloignait, comme si on l'avait surpris en train de faire quelque chose de gênant.

La maison changea. Il ne m'était jamais venu à l'idée avant cela qu'une maison était une espèce de corps et que, comme lui, l'esprit qui l'habitait la gardait en un seul morceau. Et si nous, la famille, nous étions cet esprit, une partie de nous, une énorme partie de nous, était bien mal en point.

L'herbe commença à pousser à travers le plancher de la véranda. Autour de la maison, le sol s'affaissa, se fissura de ravines et se changea en sable. Les récoltes d'automne dépérèrent. L'eau du puits eut moins bon goût. Des chiens sauvages s'attaquèrent à nos poules.

Seule notre grand-mère était une lumière dans l'obscurité. Elle avait de l'énergie à revendre et elle essayait d'être drôle – mais les ténèbres de papa surplombaient la maison comme un arbre sur le point de tomber. Un jour que nous mettions des fleurs sur la tombe de Mose, tandis que Toby nous tournait autour en boitant, je demandai à mémée si papa allait bientôt aller mieux.

Elle réfléchit un instant avant de me répondre. C'était inhabituel de sa part. Généralement, elle avait la répartie facile, une opinion bien tranchée sur tout et elle savait ce qu'elle voulait dire.

Elle passa un bras autour de moi.

— Je pense que oui, Harry. Mais ton papa a reçu un coup. Ce n'est pas très différent de ce qui est arrivé à un type nommé Boris Smith que j'ai connu dans le North Texas. Une mule lui a filé un coup de pied dans la tête. Il n'a pas changé du tout au tout, mais il est devenu un peu bizarre et il est resté longtemps comme ça. Et puis un jour, il s'est rétabli et il s'en est tiré.

— Qu'est-ce qui l'a fait aller mieux ?

— Eh bien, déjà, la mule est morte. Ça l'a mis de bonne humeur. Mais ce n'est sans doute pas aussi simple.

— Tu penses que ces gens ont frappé papa trop fort ?

— Vous avez tous les deux été frappés trop fort. Mais non, ce n'est pas ce que je veux dire. Ton papa a reçu un coup de pied à l'âme, mon chéri. Tout comme toi. Mais tu es assez jeune pour t'en sortir. Jacob l'est aussi, mais le gnon qu'il a reçu était un peu plus méchant que le tien. Je pense qu'il l'a vu venir et qu'il a foncé droit dessus.

— Mais il va aller mieux ?

— J'ai envie de te rassurer. Mais je ne veux pas te mentir, Harry : je n'en sais rien. Boris, il a fini par guérir. Mais ça a pris beaucoup de temps. Sa blessure était physique et on peut dire que c'est plus difficile de se remettre de ça. Hélas, je n'en suis pas aussi sûre. Un coup de pied à l'âme peut te détruire à jamais. Beaucoup de ces gens du Dust Bowl ¹ ont simplement renoncé. Mais la plupart ont pris un risque et ils se sont installés ailleurs pour rebâtir quelque chose, car ils avaient encore de l'espoir. Certains d'entre eux vont découvrir que cet espoir n'est qu'un mensonge, et eux aussi, ils abandonneront. Et d'autres se relèveront encore et essaieront à nouveau. Ton papa est dans la même situation. S'il parvient à se relever, il recommencera à vivre. Seulement, je ne peux pas dire quand.

— C'est comme si tout tombait en morceaux ici, murmurai-je.

— Je sais, répondit mémée. Mais il faut être forts. Pas seulement pour ton papa, mais pour notre famille. Toi et moi, nous pouvons régler ce problème.

— Tu penses ?

— Oui.

— Mais comment ?

Mémée resta silencieuse un instant.

— Je n'ai pas vraiment d'idées là-dessus. Mais ces meurtres, et cette histoire avec Mose, tout est lié de bien des façons. Je sais que ton papa t'a fait jurer de te taire, Harry, mais c'est peut-être le moment d'oublier ça. Mose est mort. Je suis au courant pour ces meurtres. Si tu me donnais d'autres informations ? Peut-être que je serais capable de vous aider ? Et dans ce cas, c'est sûr que ça ne fera pas de mal à ton père.

Elle avait raison. J'avais tenu parole, mais il me semblait maintenant que ce n'était plus nécessaire. Je lui racontai donc tout ce que je savais. Je décidai toutefois de laisser de côté l'épisode concernant la fille aînée de M. Smoote. Quand j'eus fini, mémée grommela :

— Ce Nation. Il semble pointer son nez partout dans cette affaire. Et ses deux fils aussi. Tu dis qu'ils sont pareils que lui ?

— Sauf qu'ils sont encore plus pleurnichards.

— Miss Maggie, je parie qu'elle connaît des trucs sur tout le monde en ville. Tu ne crois pas ?

— Oui, m'dame.

— Alors, viens.

On grimpa dans sa voiture et on fila chez Miss Maggie. Assise sur sa véranda de derrière, elle se rafraîchissait avec son éventail d'église ². Quand elle nous aperçut, elle nous accueillit d'un grand sourire édenté.

— Ça alors, si c'est pas Miss June !

— Bonjour, Maggie, dit mémée. Vous avez du café en route ?

— Non, mais ça peut s'arranger.

Un instant plus tard, elles se servirent deux petits cafés serrés. Puis Miss Maggie m'en versa une demi-tasse, ajouta de la crème et beaucoup de sucre et la posa sur une soucoupe fendillée. Alors, on retourna sur la véranda et on contempla un moment les feuilles d'automne qui viraient au rouge, au marron et au jaune de l'autre côté de sa cour.

Mémée parla de diverses choses, puis elle orienta habilement la conversation sur les Nation.

— Ces Nation... dit Miss Maggie. Ce sont d'sales types. Mais surtout des lâches. Le vieux Nation s'est fait virer du Klan parce qu'il est trop stupide.

— Révéléteur, rigola mémée. Ce n'est pas comme si au départ on avait affaire à une bande d'Edison.

— Oh, y a des gens dans l'vieux Klan dont vous n'avez pas idée ! J'ai travaillé pour un Blanc qui était très intelligent. Aussi gentil avec moi que possible. Mais bon, il était dans l'Klan. En faisant l'ménage chez lui, je suis tombée sur ses robes. Il a fini par devenir juge.

— Un autre genre de robe, souffla mémée.

— Oui oui, fit Miss Maggie.

— Maggie, dit mémée, je vais vous dire quelque chose qui est censé rester dans la famille. Je vous en parle parce que j'ai confiance en vous, et que vous avez peut-être moyen de nous aider, Harry et moi. Son papa, cette affaire avec Mose...

— C'pauvre vieux Mose.

— Ouais, dit mémée. Bon, Jacob, c'est un homme bien...

— Oh, Seigneur, oui. Je sais que m'sieur Jacob, il a fait tout c'qu'il pouvait. L'est pas du tout comme son père.

— Vous connaissiez son père ? dit mémée.

— Oui, m'dame. Très bien, même. J'voudrais pas offenser votre garçon, ici, vu qu'c'était son grand-père et tout ça. Mais il n'me manque pas du tout.

— Il ne manque guère à personne, assura mémée. Comment avez-vous su, pour Mose ?

— Par Garvey. C'est un jeune Noir qui m'donne les nouvelles. Celles qui concernent notre communauté, pour l'essentiel. Tout le monde est au courant, en ville, au sujet d'Mose. Y a des petits Blancs tout fiers d'eux-mêmes d'être allé chercher un vieux nègre à peine capable de tenir debout, et de le pendre. Soit dit sans vous offenser, tous les deux.

— Ne vous inquiétez pas. Impossible que Mose ait fait ça. Je l'ai connu, moi aussi. Il y a de nombreuses années. Mon mari et moi, on péchait souvent avec lui. Et c'est lui qui a appris à Jacob et ensuite à Harry.

— Il avait une haute opinion de m'sieur Jacob et de m'sieur Harry. Il passait m'voir de temps en temps.

Je remarquai que Miss Maggie avait les yeux humides, tout à coup.

— Lui et moi, on a été plus ou moins ensemble, dans l'temps. Après le départ de sa femme. Mais son fils avait besoin d'lui. N'allait pas bien dans sa tête. Il aimait s'enfuir et vivre dans les bois. Je lui ai assuré qu'ça changeait rien pour moi. Que lui et moi, on pouvait s'occuper d'ce garçon mieux qu'lui tout seul. Mais il ne voulait pas déménager de sa rivière, et moi, j'y suis pas arrivée, à aller là-bas, j'veux dire. C'est mon foyer, ici. Puis son garçon a disparu, et y'a eu ces rumeurs comme quoi Mose l'avait tué, ou quoi. Mais y'avait rien de vrai derrière tout ça. On ne s'est jamais remis ensemble comme avant, mais il passait d'temps en temps. Vous voyez c'que j'veux dire.

— Je vois, acquiesça mémée.

Moi non. J'y réfléchis. Peut-être qu'il s'arrêtait pour boire un café, comme nous aujourd'hui ?

— J'aurais aimé assister à son enterrement.

— On était très peu, dit mémée. Y avait juste quelques personnes dont Jacob savait qu'elles le connaissaient. Si on avait deviné, pour vous, on serait venus vous chercher.

— Je vous remercie. Il y a beaucoup de choses à mon sujet que je n'ai jamais racontées, cependant. Aucun moyen qu vous ayez pu savoir.

— Je suppose que vous n'avez pas d'idée sur l'identité de ce meurtrier...

— Non. Autrement, j vous l'aurais dit l'autre fois, quand on a discuté.

— Pas même des rumeurs ?

— C'est à cause des rumeurs que Mose a été pendu comme ça...

— Je comprends votre point de vue.

— Je crois que c'est un Ambulant. J'ai raconté une histoire là-dessus à m'sieur Harry.

— Et si ce n'était pas ça ?

— N'importe qui peut devenir un Ambulant, s'il vend son âme. À votre place, je garderais ces Nation à l'œil. L'un des garçons... J me rappelle plus lequel, mais il est fou. Ils sont dingues tous les trois, mais celui-là c'est le pire... Il allume des incendies. L'a violé quelques Noires dans l'temps. Les nôtres sont au courant. Mais on n'pouvait rien faire à ce sujet. Personne n'voulait rien faire. M'sieur Jacob, il a essayé, mais les filles et leurs familles ont refusé d'en parler. Le Klan était venu leur dire que c'était mieux pour eux d'se taire. Là-bas, de l'autre côté de la rivière, y a un petit Noir au visage clair, avec des taches de rousseur. Sa mère n'a pas plus de seize ans. Elle en avait treize quand c'est arrivé. Ce garçon, c'est un enfant d'Nation. Le vieux Nation, il trouvait ça drôle, que son fils s'amuse avec une négresse. Et c'est pas des rumeurs. Tout l'monde connaît ces histoires... Mais on doit pas raconter ça devant un enfant.

— En temps normal, je serais d'accord avec vous, dit mémée. Mais Harry et moi, on veut mettre la main sur ce meurtrier. Il le faut. Jacob n'est pas très en forme en ce moment. La vie ne lui a pas fait de cadeau. Il pense que c'est de sa faute si Mose est mort.

— J'crois pas avoir envie d me frotter à un Ambulant. Et j'vais vous dire, vous n'arriverez jamais à remettre les choses en place. Y a rien dans c'coin qui sera jamais d'aplomb.

— Allons, Maggie ! C'est un homme en chair et en os qui a fait ça. Je pensais que vous pourriez peut-être demander autour de vous. Vous fréquentez des gens que je ne connais pas.

— Des Noirs, vous voulez dire ?

— Je ne sais rien de votre communauté. Je ne veux embêter personne, juste gratter le fond de la marmite et trouver qui tue ces femmes.

— Je ferai c'que j'peux. Vous buvez une autre tasse de café ?

— Avec grand plaisir, dit mémée.

— Miss Maggie, dis-je. Vous connaissez Red Woodrow, n'est-ce pas ?

Bien sûr, j'avais déjà la réponse, mais je souhaitais me faire une idée de sa vision des choses.

— Oui.

— Il n'a pas été très efficace, grogna mémée. Il ne voulait pas que Jacob s'occupe de ces assassinats de Noires.

— Il a dit ça ? demanda Miss Maggie.

Je lui répétais alors ce que j'avais entendu quand il avait parlé à papa à notre retour de Pearl Creek, et plus tard à maman quand il était passé à la maison.

— Petit homme, dit Miss Maggie. Il faut souvent se méfier des apparences. J'ai pratiquement élevé c'garçon. Il n'est pas aussi bête... Red, il vient ici me voir de temps en temps. Il m'apporte des provisions.

— Red ? m'étonnai-je. Red Woodrow ?

— Lui-même, dit Miss Maggie.

Mémée et moi, on resta silencieux un moment.

— Ce qu'il raconte... commençai-je.

— Parfois, les gens disent avec les lèvres des choses qu'ils entendent, mais c'est leur cœur qui indique vraiment qui ils sont.

— Et comment parle son cœur ? demanda mémée. Parce que ses lèvres semblent vouloir empêcher Jacob de trouver qui a commis ces horreurs.

— Je ne veux plus parler de ça, répondit soudain Miss Maggie.

Tout à coup, la gêne s'installa entre nous ; une vague d'air froid avait pénétré sur la véranda et nous étouffait à la façon d'un serpent de la jungle...

— J'ai besoin de me reposer, ajouta Miss Maggie. Elle se leva lentement. Elle ne reparla plus du café. On la remercia et on rapporta nos tasses sur la table, à l'intérieur. Miss Maggie disparut derrière un rideau

qui séparait l'espace où elle cuisinait de celui où elle dormait. Elle passa derrière et on ne la vit plus.

On sortit, on referma la porte sans bruit et on regagna la voiture.

Sur le chemin du retour, on discuta un moment.

— Qu'est-ce qui n'allait pas, avec Miss Maggie ? demandai-je.

— Aucune idée, Harry. Mais c'est sans doute quelque chose qu'on devrait découvrir.

— En se mêlant de ce qui ne nous regarde pas, mémée.

— Tu as raison. En tout cas, sa réaction m'a surprise. Je n'avais pas l'intention de lui faire de la peine. Comme elle a pratiquement élevé Red, je suppose qu'elle éprouve des sentiments profonds pour lui. Et sachant ce qu'il est devenu...

— Il lui apporte des provisions.

— Il s'occupe d'elle, Harry, mais cela ne signifie pas forcément qu'il la considère comme une personne à part entière. On donne à manger et à boire aux mules, mais ça ne prouve pas qu'on apprécie leurs opinions.

— Elles n'ont pas d'opinion.

— Non, mais les humains en ont. Suffit, maintenant. Laissons de côté cette histoire avec Miss Maggie, et voyons ce que nous savons vraiment. Tu m'arrêtes si je me trompe ou si tu analyses les choses autrement. L'assassin ligote ses victimes. Parfois dans de drôles de positions. Il a tué trois femmes dont nous sommes sûrs, peut-être quatre. Est-ce que ce sont bien les faits ?

— Oui, m'dame.

— Toutes sont des Noires, sauf une. Toutes ont été jetées dans la rivière ou retrouvées pas très loin.

— À part celle qui a été emportée dans les airs, dis-je, mais celle-là aussi aurait pu être dans la rivière. La tempête est passée sur la Sabine et donc ça tient debout.

— Ce docteur noir dont tu m'as parlé...

— Doc Tinn.

— Oui. Doc Tinn pense que la personne qui tue ces femmes revient s'amuser avec leurs cadavres. Comment je m'en tire, jusqu'ici ?

— Pas mal.

— La question est : pourquoi ?

— Le tueur est fou ?

— Sans doute, Harry. Mais si on connaissait son mobile, peut-être qu'on aurait une meilleure idée de son identité. Bien sûr, il peut agir ainsi sans raison. Mais je fais partie de ceux qui pensent qu'il y a presque toujours une raison derrière tout. Même pour les dingues. Ça n'a pas de sens pour nous, mais c'est quand même une sorte de raisonnement pour eux. À moins qu'on soit tellement dingue qu'on ne sache plus qui on est, ni quel jour... Mais ce gars qu'on cherche, il vit dans le coin, parmi nous, comme tout un chacun. Et quelque chose le fait soudain agir, ou alors un truc mijote dans sa tête qui lui fait trouver logique ce qu'il se met à faire. Ou peut-être simplement qu'il ne peut pas s'en empêcher... Il est même possible qu'il n'ait pas envie de passer à l'acte... Ah, il faut penser aussi qu'il aime la rivière et qu'il s'y rend facilement. Ce type connaît bien cette zone et il sait comment y entraîner ces femmes. Bon sang, quelqu'un a forcément vu quelque chose !

— Mose était comme ça, dis-je.

— Comme quoi ?

— Il vivait près de la rivière et il l'aimait.

— C'est exact.

— Et il n'y a pas eu d'autre meurtres depuis qu'on l'a lynché.

Mémée hocha la tête.

— Sauf que toi et moi, on ne pense pas que c'est lui, n'est-ce pas ?

— Non, m'dame, pas vraiment. Mais ce serait plus facile si c'était lui.

— D'une certaine manière, oui. D'un autre côté, c'est peut-être pour ça que l'état de ton père empire. Il ne veut pas qu'une autre femme soit tuée, mais puisque tout s'est arrêté depuis le lynchage, il est obligé de se demander si ce n'était pas Mose, l'assassin, et s'il n'a pas protégé un coupable ? Et il doit aussi se poser une autre question : qui est le tueur, si ce n'était pas Mose ? Et du coup, il se dit que s'il l'avait attrapé, le vieil homme serait encore vivant...

— À la fête d'Halloween, papa a annoncé qu'il avait arrêté quelqu'un. Je suppose que c'est ce qui a démarré toute l'histoire. C'est pour cela qu'il se sent si coupable.

— D'accord, mais il n'a pas indiqué qui ni où il était, n'est-ce pas ?

— Non, m'dame.

— M. Smoote, ou le garçon qui l'a aidé à enchaîner Mose, ou tous les deux, ils auraient pu cracher le morceau, non ? Et ils l'ont probablement fait. Ce qui résout la question de savoir comment quelqu'un a su que

Mose était un suspect et où il se trouvait... Inutile de nous casser la tête là-dessus. Ils n'ont pas pu tenir leurs langues, soit par malveillance, soit par stupidité. Point suivant : on a prévenu ton père que Mose allait être pendu. Qui ferait ça ?

Je secouai la tête.

Elle poursuivit :

— Quelqu'un qui a été informé et qui voulait le sauver. C'est la première idée qui vient à l'esprit, n'est-ce pas ?

— Oui, m'dame.

— Mais si c'était le meurtrier qui voulait protéger Mose, sachant qu'il n'y était pour rien ?

— Pourquoi ferait-il ça ? demandai-je. C'est l'idéal, pour cet assassin, que quelqu'un porte le chapeau à sa place.

— Peut-être qu'il ne peut pas s'en empêcher ? Une chose très particulière le motive et il n'a aucune envie qu'un autre que lui soit accusé... Ce Groon. Et si c'était lui qui avait prévenu Jacob ?

— C'est possible.

— Il a peut-être été mis au courant et il a décidé d'aider ton papa pour que Mose échappe à ça ? Il n'avait pas envie de voir un innocent mourir pour des trucs qu'il savait qu'il n'avait pas fait ?

— Et il le savait parce que c'était lui, le tueur ?

— Je n'affirme rien, je me contente de spéculer.

— Mais M. Groon ?

— Encore une fois, il s'agit d'hypothèses. J'ai lu des romans policiers, et ils m'ont au moins appris qu'au départ tout le monde est suspect. Excepté toi et moi, ta sœur, ta maman et ton papa, évidemment. Réfléchis-y. Tu ne t'attendais pas à ce que quelqu'un comme Groon appartienne au Klan, n'est-ce pas ?

— En effet.

— Encore une chose. Groon. Ce n'est pas juif, ça ?

— Je ne sais pas.

— J'ai rencontré des Groon dans le West Texas, et je sais qu'ils l'étaient. Le nom a l'air allemand, mais il ne l'est pas. C'est juif. Oh, je suppose que ce gars pourrait être allemand, mais ces gens que je connaissais ne l'étaient pas : c'étaient des juifs pratiquants... Si ce Groon l'est aussi, quelle ironie !

— Pourquoi ?

— Un juste retour des choses, en quelque sorte. C'est ce que j'entends par là. Tu vois, le Klan déteste aussi les Juifs. Mais ce gars est dans cette ville depuis si longtemps qu'ils n'imaginent même pas qu'il l'est. Il fréquente probablement une église chrétienne.

— Il est baptiste, comme maman.

— Tu as vu une voiture avec un feu arrière cassé qui fichait le camp après que quelqu'un nous a laissé ce message, c'est bien ça ?

— Oui, m'dame.

On roula en silence un moment, puis mémée annonça :

— Demi-tour avec cette guimbarde !

On s'est rendus au magasin de Groon. Sa Ford noire était garée dans la cour, sous un immense pacanier. Mémée s'arrêta derrière elle et se pencha en plissant les yeux pour l'étudier à travers son pare-brise.

— Les deux feux sont en bon état, grogna-t-elle ; Mais il a pu le réparer. C'est pas un gros boulot. J'ai moi-même fait ça. Où se procure-t-on ce genre de pièces détachées dans le coin, Harry ?

— Il n'y a pas de garage ici.

— Qui est mécanicien ?

— Tout le monde se débrouille seul, pratiquement, dis-je. Et en cas de grosse panne, on va à Tyler. C'est là qu'on trouve les pièces.

— Ou alors, il en avait en réserve, souffla mémée. Et il a eu tout le temps de l'arranger.

— Oui, m'dame. Je suppose.

— On n'avance pas d'un pouce, hein, mon garçon ?

— Non, m'dame.

— Ce doc Tinn a ses idées sur les tueurs de ce genre, d'après ce que tu m'as dit ?

— Il paraissait vraiment malin, mémée. Bien plus malin que doc Stephenson.

— Pourquoi n'irions-nous pas le voir ?

— Je ne sais pas, mémée... Tu comprends, une femme blanche dans une ville noire, discutant avec un Noir...

— Je suis capable de prendre soin de moi.

— Oui, m'dame... Mais c'est à doc Tinn que je pensais. On te voit parler avec lui, alors qu'on le tient déjà pour un arrogant parce qu'il est intelligent et qu'il est docteur... Des calomnies se répandent... Ça peut finir comme pour Mose.

— Tu n'as pas tort, Harry. Mais je pense en égoïste, là. Je veux aider Jacob. Et nous n'allons causer aucun problème à doc Tinn... Pappy Treesome tient toujours l'épicerie-bazar, là-bas ?

— Oui, m'dame.

— Alors, il y a un moyen.

Mémée redémarra et on partit pour Pearl Creek.

1 Région désertique des Grandes Plaines du Middle West. Les tempêtes de poussière des années 30 ont obligé des centaines de milliers de personnes à émigrer en Californie (N.d.T.). ↩

2 Un objet emblématique des églises du sud des États-Unis. On y trouve une image religieuse sur le devant et, en petit, de l'autre côté, une publicité de la société qui a financé sa fabrication (N.d.T.). ↩

Quand on approcha de Pearl Creek, mémée annonça :

— Voilà comment on procède, Harry. On va à l'épicerie-bazar. On dit qu'on a besoin d'essence, ce qui est le cas, et on en achète. On entre dans la boutique et on s'offre des sodas, mais avant ça, tu cours chez doc Tinn... Tu m'as dit que c'était juste à côté, exact ?

— Oui, m'dame.

— Donc tu files là-bas, et tu lui expliques que j'aimerais lui parler au magasin. Qu'il amène sa femme s'il veut. Comme ça personne ne l'accusera de fricoter avec moi. S'il accepte, j'ai des questions à lui poser. Je pense qu'il est le seul à pouvoir y répondre. Dis-lui qu'on essaie de laver le nom de Mose et d'aider Jacob. Qu'on cherche le véritable assassin. D'accord ?

On pénétra dans Pearl Creek juste au moment où de gros nuages noirs chargés de pluie arrivaient en roulant. Leurs ombres s'étendirent sur la route et sur le magasin, passèrent leur chemin et furent suivies d'ombres encore plus menaçantes qui se rassemblèrent au-dessus de la ville et, cette fois, s'y installèrent.

— Voilà l'East Texas ! s'exclama mémée en sortant de la voiture. On ne reste pas longtemps sans eau.

Sauf qu'il ne pleuvait pas. C'était juste le temps qui se couvrait. J'entrai voir Pappy Treesome. On alla derrière le bâtiment tous les deux et il remplit un bidon d'essence, puis il me raccompagna, le corps tiraillé aux quatre vents comme à son habitude. Quand il vit mémée, ils s'étreignirent.

— Comment vas-tu, espèce de vieux voleur de chevaux ? demanda-t-elle.

Il avait son dentier, aujourd'hui, si bien que je compris sa réponse, même s'il claquait encore de la langue de temps en temps quand son appareil glissait.

— J'étais très jeune quand j'ai piqué ce cheval, protesta Pappy.

— Ta jeunesse est si loin que je ne m'en souviens même plus !

Pendant qu'ils discutaient, je m'éclipsai, et grand-mère grimpa les marches et disparut dans l'épicerie-bazar. J'entendis Camilla, l'épouse rondouillarde de Pappy, qui s'exclamait :

— Miss June, vous n'avez pas vieilli d'un jour !

Et mémée qui rigolait :

— Ah ah, et personne ici n'a pris une seule ride non plus !

Je frappai chez doc Tinn. Sa femme m'ouvrit.

— Oui, monsieur ?

Je me présentai et demandai la permission de voir le docteur, s'il n'était pas occupé. Il ne l'était pas. Elle me laissa entrer. Doc Tinn était au salon, dans un rocking chair, en train de lire. Il posa son livre sur ses genoux et me sourit.

— Comment allez-vous, petit monsieur ? Et comment va votre père ?

— C'est la raison pour laquelle je suis là, dis-je.

Doc Tinn et sa femme, tous deux vêtus comme s'ils se rendaient à l'église, acceptèrent de m'accompagner. Mémée bavardait avec Pappy et Camilla. Debout derrière le comptoir, Pappy était fidèle à son agitation habituelle : dès que le haut de son corps partait dans une direction, il était aussitôt tiré dans une autre comme par des mains invisibles.

Camilla se tenait de notre côté du comptoir, vêtue d'une robe fabriquée avec assez de sacs de pommes de terre irlandaises pour contenir la production du comté – plus une bonne part de la récolte de patates douces. Juchée sur un tabouret, elle rigolait de quelque chose que mémée venait de dire. Quand elle riait, tout son corps tressautait, et même ses fesses.

Les sacs dans lesquels était coupée sa robe avaient été blanchis, puis teints en bleu, mais le décolorant n'avait pas marché et la teinture n'avait pas pris, ou avait déteint ; du coup, son vêtement avait viré au gris, et on lisait la marque d'un sac juste au-dessus de son postérieur ; ces quelques mots me firent penser à des mouches collées sur l'arrière-train d'un porc qui s'enfuyait en se dandinant.

Ses cheveux luisaient d'huile capillaire et deux longues aiguilles à tricoter étaient plantées dans un petit chignon, sur le haut de son crâne. Quand la lumière jouait sur leurs pointes, des reflets suggéraient leur extrême finesse. À en croire la rumeur, elle se servait de ces aiguilles pour se défendre.

Mémée était installée sur le tabouret voisin, assez près pour échanger des coups de coudes avec elle entre deux remarques désopilantes. Tous les trois buvaient des Coca.

Je présentai ma grand-mère à doc Tinn et à sa femme et, peu à peu, mémée s'éloigna de ses amis pour se rapprocher des Tinn et on s'assit finalement à l'endroit où papa et moi nous nous trouvions le jour où il était venu examiner le corps dans la glacière. Je pris une chaise en bois aux accoudoirs entourés de tissu pour un meilleur confort et je laissai les fauteuils et le canapé rembourré aux adultes.

Aujourd'hui, la petite porte soudée sur le poêle était fermée. Un chien marron, une tache blanche sur le nez, était couché devant. Puisque le chauffage n'était pas allumé, j'en conclus qu'il s'allongeait là par habitude. Il nous vit, se leva et me rejoignit la tête baissée. Il boitait. Je remarquai qu'il lui manquait un bout de la patte avant droite. Un accident quelconque. Je le caressai et il posa sa gueule sur mes genoux pour que je m'occupe de lui. Je lui gratouillai le nez.

Mémée exposa rapidement l'état « catastrophique » de mon père à Doc Tinn. Ce dernier l'écouta avec attention en hochant la tête de temps en temps. Je jugeai la description de mémée plutôt gênante, et si on m'avait posé la question, je n'aurais jamais avoué que papa était aussi perdu ces temps-ci, mais personne ne me demanda rien. Mémée avait ses propres méthodes.

Quand elle se tut, doc Tinn secoua la tête.

— C'est triste. J'aime beaucoup Jacob. Vraiment.

— C'est pour ça qu'on est là, murmura mémée. On essaie de trouver qui a commis ces meurtres.

— Madame, si je le savais, je l'aurais dit au constable.

— Bien sûr, répondit mémée. Mais pourriez-vous nous décrire quel genre de personne est capable de commettre ces horreurs ?

— Je vous ai entendu en parler avec mon père, intervins-je. J'étais sur le toit de la glacière. D'après ce que vous lui avez raconté, j'ai l'impression que vous êtes fortiche sur le sujet.

— Je me suis rendu compte que vous étiez là-haut. Et votre papa aussi. Pas tout de suite. Mais on a fini par vous repérer.

— Tu aurais dû leur ordonner de descendre ! s'exclama Mme Tinn.

— Ils avaient déjà tout vu, répondit doc Tinn. Trop tard pour revenir en arrière. Quant à ce genre de crimes, personne n'en sait beaucoup. Ça

ne te gêne pas d'entendre tout ça, chérie ?

— Mon cœur et mon estomac sont un peu trop délicats pour ça, mais ma curiosité est à l'épreuve du pire. Je reste.

— Eh bien, donc, poursuivit doc Tinn, j'ai un peu lu sur ce sujet et j'y ai réfléchi. Cet assassin, il ne tue pas pour éviter de payer la facture de Popaul, si vous voyez ce que je veux dire.

Mémée hocha la tête. Elle voyait.

Moi non. Qui était ce Popaul ? Je n'avais aucune idée de ce qu'il racontait.

— Lui, il aime faire du mal aux gens. Comme ce Marquis de Sade. L'idée que ses victimes souffrent le rend heureux.

— C'est difficile à imaginer, murmura mémée. Ce n'est pas possible qu'il ait envie de faire ça. Quelque chose doit l'y pousser.

— Vous avez raison. Il y est poussé. Mais il veut le faire. Il aime ça.

— Vous n'en savez rien ! protesta mémée.

— Madame, vous m'avez demandé mon opinion. C'est tout ce que j'ai à vous offrir.

— Veuillez m'excuser, docteur. Continuez, s'il vous plaît.

— J'ai dans ma bibliothèque un livre intitulé *Psychopathia Sexualis*, d'un certain Richard von Krafft-Ebing ¹. C'est de la curiosité morbide de ma part, je suppose, mais ce bouquin m'intéresse. On y apprend beaucoup sur les personnes qui adorent qu'on leur fasse mal...

— Elles veulent souffrir ? s'étonna mémée.

— Oui. Sade en a parlé dans ses romans.

— Je ne les ai pas lus, fit mémée. Et j'en ai aucune envie.

— Vous avez probablement raison, madame. Et puis, il y a ceux qui aiment infliger la souffrance. Ça leur permet de prendre le contrôle de personnes sur lesquelles, normalement, ils n'ont pas de pouvoir. Ou peut-être qu'ils apprécient juste l'idée de se sentir puissants...

— Ces femmes, murmura mémée. Ce sont des prostituées...

— Il semble bien.

— N'est-ce pas un contrôle suffisant ?

— Dans ce cas, ce n'est qu'un contrôle consenti. Notre tueur veut que le sien soit total. Il est possible aussi qu'il ait vécu quelque chose de pénible au cours de sa vie qui l'a bouleversé. Qui l'a changé au point qu'il se sente obligé de se conduire ainsi. Un autre que lui n'aurait peut-être pas été affecté par ça, mais lui, en revanche, pour une raison quelconque

— sa nature profonde ou l'intensité de l'événement — il a été transformé. Et, dans son cas, on ne peut pas dire que ça soit en mieux. Ce texte mentionne aussi le fétichisme.

— Le quoi ? demanda mémée.

— Le fétichisme. C'est une obsession concernant certains objets.

— Moi, ce sont les pastilles de menthe, mais je ne tue pas des gens pour autant.

Le docteur Tinn sourit.

— Des obsessions plus bizarres comme, par exemple... pour les chaussures. Il pourrait ne choisir que des victimes qui portent un genre particulier de chaussures. Ou chercher à avoir des relations avec des femmes chaussées de telle ou telle façon.

— Des prostituées ? demanda mémée.

Doc Tinn hocha la tête.

— Par exemple. Il se pourrait aussi qu'il aime « offrir » un petit quelque chose qui a un sens pour lui. Disons que lorsqu'il était jeune, il s'est mis à confondre le sexe et la douleur. Ça arrive. Ou qu'il garde certains de leurs vêtements ou de leurs souliers après avoir commis ces atrocités. Peut-être parce qu'elles sont noires. Ou c'est simplement que leur « métier » rend ces filles disponibles, il n'y aurait alors aucun rapport entre ces crimes et la couleur de leur peau ou la manière dont elles gagnent leur vie.

— Mais une des victimes était blanche, intervins-je.

— Et Mose a été pendu pour celle-là, dit doc Tinn. Je le connaissais. Il n'a rien à voir avec toute cette affaire. Même si beaucoup de choses l'accusaient. Mose habitait au bord de la Sabine. Il avait un bateau. Il naviguait tout le temps sur la rivière. On a retrouvé ce sac à main chez lui. Et en plus, sa femme et son fils ont disparu et personne ne sait où ils sont. Et il n'y a pas eu d'autre meurtre depuis qu'on l'a lynché. Sauf que Mose était trop vieux et trop faible pour s'attaquer à ces filles.

« Ou alors, ce monstre agit ainsi parce qu'il n'aime pas le comportement de certaines femmes. Il pense peut-être qu'une fille qu'il réussit à posséder n'est pas digne de vivre. Il veut jouir de ses faveurs, mais dès lors, elle descend de son piédestal... Elle cesse d'être la Vierge Marie. Ou, dans le cas des prostituées, il les hait au départ pour ce qu'elles sont... Quant à cette Blanche, sa couleur ne signifie rien non plus. Elle vivait chez les Noirs, et elle couchait avec des Blancs ou des

Noirs, ici chez nous, ou ailleurs. C'était donc simplement une cible facile.

— La manière dont il les ligote, demanda mémée. Il y a quelque chose là-dessus dans votre livre ? Est-ce que ça nous aide ?

— On en revient aux manies. Liens. Contrôle. Humiliation. Il aime tout ça, je pense. Il connaît peut-être bien les cordes et les nœuds. (Il se tourna vers moi.) Vous savez que votre père m'a amené cette Blanche pour que je l'examine ? Il croyait que c'était une Noire à ce moment-là. Vous savez ça ?

— Oui, monsieur.

— Les nœuds qui la ligotaient ressemblaient à ceux qu'utilisent les bûcherons quand ils n'ont pas de chaînes. Ils doivent alors se servir de cordes. Pour des travaux peu importants. Mais ça ne nous dit pas grand-chose de plus. Pratiquement tous les hommes de ce comté et des environs ont fait du bûcheronnage. J'en ai vu certains utiliser les mêmes nœuds pour déplacer le cadavre d'un porc. Et, à une plus petite échelle, pour fixer des hameçons à une ligne. J'en ai moi-même utilisé de semblables. Tout le monde savait faire de bons nœuds, dans le temps.

— Admettons que Mose ne soit pas coupable. Puisqu'il n'y a plus de meurtres, maintenant, vous croyez que ce type a quitté la région ? demanda mémée.

— Possible. Pourtant, je doute qu'il cesse de tuer. Il recommencera, où qu'il aille, et on peut penser qu'il faisait déjà ça ailleurs avant d'arriver chez nous.

— Il pourrait s'arrêter ?

— J'en doute. À moins qu'il ne devienne trop vieux. Ou qu'il se retrouve en prison ou dans un asile de fous...

— Vous avez une idée de la couleur de cet homme ? reprit mémée. Il vous vient autre chose à l'esprit ?

— En dehors de ce que je vous ai dit, non. Peut-être qu'un jour ça deviendra une science. C'est par curiosité que j'ai essayé d'apprendre ce que je pouvais, mais ce que je sais n'est pas grand-chose.

— On a été prévenus du lynchage de Mose, expliqua mémée. (Elle lui donna des détails là-dessus.) À mon avis, cette personne, quelle qu'elle soit, n'a pas voulu qu'un innocent meure pour ce qu'elle avait fait, elle. Sa conscience l'a emporté.

— Vous faites honneur à la pensée chrétienne... murmura doc Tinn. Si c'est le meurtrier qui vous a contactés, je pense plutôt qu'il ne souhaitait pas qu'un autre s'attribue le mérite de ses actes. Il est fier et il signe toutes ses œuvres. Même sorte de nœuds et de coupures. Et il agit toujours près de la rivière où il se sent à l'aise.

Je pensai : comme l'Homme-Chèvre.

— Non, je ne crois pas que ce gars-là ait une conscience, reprit doc Tinn. Du moins, pas dans le sens que nous donnons à ce mot. En revanche, dans la vie quotidienne, ce n'est pas un monstre. Il a l'air normal. Impossible de le soupçonner.

— À moins que ce soit M. Nation, m'exclamai-je. Ou un de ses fils. Ils sont horribles !

Doc Tinn se caressa le menton, puis hocha la tête.

— Je les connais. Le jeune, Joshua, aime jouer avec les allumettes. Esau, l'aîné, a engagé un jour deux jeunes Noirs pour l'emmener pêcher en bateau. Selon eux, à leur retour, il a balancé sur la rive tous les poissons qu'il avait pris et il s'est mis à les piétiner. Il semblait vraiment heureux. Aussi, mon garçon, vous avez peut-être raison. Ce pourrait être n'importe lequel des Nation, et je n'en serais pas surpris. Des gens qui ont autant de haine et de méchanceté en eux, il faut bien que ça sorte d'une manière ou d'une autre.

Il avait commencé à pleuvoir. On entendait les gouttes crépiter sur le toit en tôle du magasin.

— J'ai pensé à autre chose, ajoutai-je. Red Woodrow.

— Vous réfléchissez à des sujets bien affreux pour quelqu'un de votre âge, murmura doc Tinn.

— Oui, monsieur. Ma sœur et moi, on a trouvé le premier corps, et j'ai tout suivi depuis lors. Je me sens impliqué.

— Red représente la loi, dit mémée, il a donc accès à des informations et à des gens. Il peut aisément entraîner à l'écart une fille seule, sous prétexte d'une quelconque affaire de police. Les Noirs, ils n'ont aucun pouvoir face aux autorités blanches. En outre, Red est connu pour ne pas trop apprécier les femmes. Et il déteste les gens de couleur.

Doc Tinn regarda un moment dans le vague, comme s'il essayait de décider de lui répondre ou pas.

— Écoutez, déclara-t-il enfin. Je vais vous dire quelque chose que je ne devrais peut-être pas. Surtout que ce n'est qu'une rumeur, mais c'est

intéressant... Même notre communauté n'est pratiquement pas au courant. Une fois, Miss Maggie est tombée malade et elle est venue me voir. Elle a dû rester trois jours chez nous car elle souffrait d'une grave pneumonie. Pendant qu'elle avait la fièvre, elle m'a raconté quelque chose que je n'ai sans doute pas le droit de vous répéter maintenant, mais vu ce qui est arrivé à Mose, et ce qui se passe dans ce coin, il vaut peut-être mieux que j'en parle. Cependant, j'ai besoin que vous me donniez votre parole d'honneur que vous ne colporterez pas cette histoire. Je ne veux pas avoir une réputation de commère.

Mémée et moi, on accepta.

— Red n'est pas blanc. Du moins pas entièrement.

— Quoi ?

Mémée se pencha en avant sur son siège, comme si le fait d'être plus près de doc Tinn lui permettait de mieux le comprendre.

— Le père de Red pensait avoir fait trois enfants à Miss Maggie, expliqua Doc Tinn. Deux filles et un garçon. Tous avaient l'air blancs. Les deux sœurs de Red furent élevées dans la communauté noire jusqu'à l'âge de quatre ans. Quand Miss Maggie se rendit compte qu'elles pouvaient aisément passer pour des Blanches, elle demanda de l'aide à des parents à elle. Elle les a envoyées quelque part dans le Nord. D'après ce qu'on dit, mais ce n'est peut-être pas vrai, elles ont été adoptées par des Blancs qui voulaient un enfant. Ils n'ont jamais su que leurs filles étaient noires.

« Quant à Red, le garçon, eh bien, le vieux Woodrow a voulu le garder, au début. Il l'a considéré comme son fils, et il a obligé sa femme à prétendre qu'elle l'avait mis au monde. Ils ont plus ou moins réussi à dissimuler la vérité.

— Red sait qu'il a du sang de couleur dans les veines ? demanda mémée.

— Non. Et je ne suis certain de rien de tout ça. Je rapporte des choses que j'ai entendues. Mais je les crois. Red adore Miss Maggie parce qu'elle l'a pratiquement élevé. Il a grandi en pensant qu'il était blanc et que c'était sa nurse et sa nourrice.

— Attendez une minute, dit mémée. Vous avez dit que le vieux Woodrow *pensait* avoir fait trois gosses à Miss Maggie. *Pensait* ?

— Vous écoutez avec attention et vous êtes une femme intelligente, sourit doc Tinn. Le troisième enfant, le plus jeune, c'était Red. Mais le

père, c'était pas Woodrow. C'était Mose.

On eut l'impression que le toit du magasin venait de nous tomber dessus.

— Mose avait du sang blanc ? souffla mémée.

— Oui, dit doc Tinn.

— Et Red est le résultat de cette part blanche de Mose ?

Doc Tinn hocha la tête.

— Si vous y regardez de vraiment près, Red est le portrait craché de Mose, en dehors de leur taille, reprit-il. Cheveux roux, taches de rousseur, et ces yeux verts. Et Miss Maggie m'a dit encore autre chose. Le vieux Woodrow et Mose avaient le même père.

— Aucun moyen que Red puisse être au courant ? s'enquit mémée.

— Aucun, sauf si Miss Maggie le lui a dit. Et c'est peu probable. Je ne crois pas qu'elle m'aurait raconté tout ça si elle n'avait pas plus ou moins déliré sous l'effet de la fièvre. Elle est fière de lui. Il a fait quelque chose de sa vie. D'un autre côté, il ne sait pas qu'il est noir, ni qu'elle est sa mère. Cette situation ne rend pas Miss Maggie spécialement heureuse.

— Pourquoi elle ne le lui dit pas, alors ? intervins-je.

— Elle pense que c'est préférable comme ça, je suppose. Il est beaucoup mieux traité parce qu'on le considère comme un Blanc.

Je comprenais maintenant pourquoi Miss Maggie n'avait plus voulu discuter de Red quelques heures plus tôt. Pourquoi elle avait eu l'air si fâchée.

— Une fois de plus, je ne parle de ça que parce que Red Woodrow met la pression sur les membres de notre communauté pour qu'ils règlent leurs problèmes entre eux, reprit doc Tinn. Il ne veut pas que les affaires des Noirs viennent interférer avec celles des Blancs. Mais ce n'est pas entièrement la haine qui le motive. Il ne sait peut-être pas qu'il est noir, mais malgré ses discours, il a un bon côté. Il estime que si on parle davantage de nos problèmes, les Blancs seront encore plus contrariés, et qu'on en souffrira forcément. Il faut se méfier des apparences.

— Et notre tueur ?

Doc Tinn haussa les épaules.

— Je n'en sais pas plus que ce que je vous ai déjà dit. Mais si cette affaire se rapproche d'autres meurtres comme ceux de Jack l'Éventreur en Angleterre, par exemple, il va devenir plus audacieux et plus violent... Pour l'instant, il s'attaque à des femmes dont il pense qu'elles

ne comptent pas. Mais il risque de ne pas en rester là. De décider que n'importe laquelle d'entre elles est une bonne proie. Ce genre d'homme s'amuse avec la police. Il est sûr qu'on ne l'attrapera pas. Et qu'il ne fait rien de mal.

Mémée fit ses adieux et échangea avec Camilla quelques derniers coups de coude en plaisantant encore un peu avec elle. Un véritable déluge cognait le toit en tôle comme si quelqu'un s'y acharnait avec une chaîne. L'air était lourd, mais la pluie commençait à rafraîchir l'atmosphère. Par la porte ouverte du magasin, on la voyait éclabousser la rue boueuse et y creuser des ornières. L'obscurité s'épaississait rapidement.

— Vous devriez attendre une accalmie, proposa Camilla.

— Je ne veux pas que ma fille s'inquiète à notre sujet, dit mémée. On roulera doucement.

On courut jusqu'à l'auto, et le temps d'être à l'intérieur, on était trempés et on avait froid. Mémée démarra.

— On a appris quelque chose, grand-mère ?

— Aucune idée, Harry. Dans les romans policiers, les enquêteurs posent des questions à des tas de gens, et finalement, quelqu'un dit un truc important. Ce qu'on vient d'entendre est intéressant, mais je ne sais pas si ça nous aidera. L'avenir le dira.

À la sortie de la ville, quelque chose fendit le rideau de pluie et s'arrêta en trébuchant au bord de la route.

Un Noir. Il était nu. Il se mit à agiter ses parties génitales en direction de notre voiture, comme s'il voulait s'en servir pour défoncer le capot. La bouche ouverte, il semblait émettre un bruit quelconque que le vacarme du moteur et de l'averse nous empêchèrent d'entendre.

Je ne l'avais jamais vu, mais je compris immédiatement qui c'était.

— Root, dis-je.

— Quoi ? fit mémée.

— C'est son nom. Il est inoffensif.

— Tu parles de William, le fils de Camilla ?

— On le surnomme Root, maintenant. Il ne va pas bien dans sa tête.

Root quitta la route en titubant, en lançant les bras vers les nuages, en interpellant les cieux. Il disparut dans le bois, les mains levées.

— Mon Dieu, souffla mémée. Il est sans aucun doute... bien bâti.

1 Ce médecin allemand (1840-1902) fut l'un des premiers à avoir étudié les perversions sexuelles (*N.d.T.*). ↩

OceanofPDF.com

Au cœur de ce sombre déluge qui roulait sur nous, mémée perdit la route de vue et on se retrouva en train de foncer droit vers la forêt. Tout à coup, les arbres semblèrent bondir vers nous.

Le temps qu'elle réalise son erreur, on dérapait sur l'herbe et la boue. La voiture se mit en travers, glissa doucement comme sur une plaque de verre graisseuse et son arrière vint s'arrêter doucement contre un sycomore.

— Et merde !

Elle essaya de se dégager, mais plus les pneus patinaient, plus ils s'enfonçaient dans la boue.

— On est coincés, Harry. Va falloir continuer à pied.

— D'accord, mémée. Je vais chercher papa pour qu'il nous tire de là.

— C'est moi qui nous ai fichus dans ce pétrin. Je suis tout à fait capable de marcher aussi et de me mouiller « avec toi.

— Tu n'es pas obligée.

— Je sais, mais j'ai décidé. La perspective de rester assise ici à t'attendre ne me dit rien. Regarde sous le siège, là.

J'obéis, J'en sortis une boîte en bois d'assez bonne taille, fermée par un loquet.

— Ouvre-la, dit-elle. Voyons ce que j'ai là-dedans.

Elle contenait une lampe torche, un petit revolver, une trousse de premiers secours, des allumettes, une boîte de cartouches de calibre.32 et une fusée routière.

— C'est toi qui la trimballes, dit mémée.

Je refermai la boîte, on sortit de la voiture et on s'éloigna. Il pleuvait comme vache qui pisse et bientôt la pluie se changea en grêle. De la grêle au milieu de l'été ! Elle nous frappait avec une telle violence qu'on s'engagea sur un sentier qui quittait la route pour s'enfoncer dans les bois, dans l'espoir que les arbres nous protégeraient un peu.

Il faisait très sombre et l'air était brouillé par ce déluge, mais je compris bientôt qu'on se dirigeait vers le Swinging Bridge. Je prévins ma grand-mère.

— Dans ce cas, on est tout près de la cabane de Mose, répondit-elle. On peut toujours s'y abriter.

J'y réfléchis une seconde. Je me souvenais de sa maison assiégée par tous ces gens venus le lyncher. Et du chêne proche où ils l'avaient pendu. Je n'avais aucune envie d'aller là-bas, mais cette grêle ne nous laissait guère le choix.

Quand on quitta l'abri des arbres et qu'on pénétra dans la clairière qui descendait jusque chez Mose, la grêle s'abattit sur nous comme si elle essayait de nous enfoncer dans le sol. Elle me donnait de grands coups sur la tête. La pluie me glaçait jusqu'aux os. À présent, il faisait aussi noir qu'en pleine nuit. Mémée sortit la lampe torche de notre boîte et on l'utilisa pour gagner la cabane. On s'engouffra à l'intérieur par la porte entrouverte. Un raton laveur, surpris, fit un bond en arrière en sifflant.

Mémée me colla contre le mur et libéra le passage vers la sortie, mais l'animal refusait de s'en aller. Alors, elle le poussa dehors avec une chaise. Il disparut dans la pluie et la grêle. Je me sentis presque triste pour lui.

Mémée bloqua la porte d'entrée avec la barre de bois, puis fit le tour des lieux en éclairant de sa lampe. L'endroit était sens dessus dessous. Les rares vêtements de Mose étaient éparpillés. De la farine, quelques boîtes de conserve et des bocalx brisés jonchaient le sol. Je ne savais pas si c'était la foule qui avait fait ça, ou des animaux, après la mort de Mose.

Par terre, à côté d'un bocal cassé dont le contenu avait pourri, je vis la photo d'une Noire dans un cadre. Fichée sur un côté de celui-ci, coincée par-dessus, il y avait un autre cliché – le fils de Mose, pensai-je, qui était parti et n'était jamais revenu. Les couleurs étaient presque effacées. Il paraissait avoir dans les onze ans. Quand je l'étudiai de plus près, je m'aperçus que c'était un garçon blanc découpé dans un catalogue *Sears and Roebuck*, dont les traits avaient été colorés au crayon noir. Je ne compris pas ce que cela signifiait. Et je ne le sais toujours pas aujourd'hui. La femme avait la peau très foncée et son visage n'était pas particulièrement reconnaissable. Je posai le cadre sur la table.

Dans un angle de la pièce se trouvait un sommier en bois, un matelas et quelques couvertures.

— Ça pue ici, grommela mémée.

— Eh bien, Mose n'y est pour rien, protestai-je. Ça ne sentait pas comme ça quand il habitait là.

Mémée passa son bras autour de mes épaules.

— Je sais, Harry.

La tempête se déchaînait de plus belle. Au-delà des deux fenêtres de la cabane, la foudre déchirait l'obscurité.

— Je suis épuisée et vraiment gelée, Harry, dit Mémée. On va devoir attendre un petit moment. Je vais m'allonger. Y a de la place pour deux, si tu veux.

Elle s'assit au bord du lit et me donna la lampe torche. Soudain, elle paraissait son âge.

— Ça va, grand-mère ?

— Bien sûr. C'est juste que je suis vieille. Et mon cœur se fatigue, de temps en temps. Il se met à battre bizarrement. J'ai juste besoin de me reposer un peu.

Sans rien ajouter, elle s'étendit et tira une couverture sur elle. Je pris l'autre, me drapai dedans et je me laissai tomber sur une chaise à la petite table. Au bout d'un moment, je me levai et je ramassai les aliments en boîte pour les ranger sur l'étagère. Puis je plaçai la photo et l'image découpée dans le catalogue au centre de la table. Je me rassis, j'éteignis la lampe et je fermai les yeux.

Je n'avais pas sommeil, vu que c'était le milieu de la journée et tout ça, mais il y avait quelque chose d'hypnotique dans le martèlement de la pluie et de la grêle, et il faisait si noir... J'entendais de l'eau couler goutte à goutte par une fuite du toit, dans un angle de la cabane.

Je me concentrai sur ce bruit et il m'endormit.

Je rêvai de Mose. Ils avaient cogné à sa porte jusqu'à ce qu'il leur ouvre, puis ils l'avaient tiré dehors. Et papa était arrivé et le vieillard s'était cru sauvé, mais il ne l'était pas. Dans mon sommeil, je sentis la peur qu'il avait dû éprouver, la douleur de l'étranglement, la vie qui s'échappait – et tout ça simplement à cause de la couleur de sa peau.

Des chocs répétés me ramenèrent à la réalité.

Je tournai vivement la tête, regardai vers la fenêtre inondée par la pluie et je hurlai :

— Mémée ! Elle se réveilla.

— Harry ? Harry ?

— La fenêtre !

Un visage foncé, couronné de cornes, nous observait. Des doigts frappaient à la vitre. La pluie brouilla un instant ses traits.

L'Homme-Chèvre !

Mémée se redressa et essaya d'attraper la boîte qu'elle avait posée près du lit. Elle se débrouilla pour lui donner un coup de pied et la faire glisser sous la table.

Le visage disparut. La seconde suivante, la porte se mit à bouger. La barre de bois résista. On entendit un gargouillis, comme quelqu'un qui essayait de parler avec la bouche pleine de bouillie. Les secousses s'accrourent et, l'espace d'un instant, je crus que le battant allait céder.

Je rampai sous la table, j'ouvris la boîte, la passai à mémée. Elle en sortit le .38 et cria :

— Va-t-en, bon sang ! Va-t-en ou je tire !

Cette menace ne sembla pas décourager l'Homme-Chèvre. Il continua à s'acharner sur la porte et mémée ne fit pas feu.

Brusquement, le silence revint. Je vis le monstre repasser devant la fenêtre. Un battement de cœur plus tard, un bruit me fit me retourner. La deuxième fenêtre n'avait pas de vitre ! Elle n'était protégée que par un mince papier paraffiné. Une main noire aux ongles longs et cassés passa à travers, puis remua dans tous les sens à la recherche d'une prise qui permettrait à son propriétaire de se glisser à l'intérieur. Mémée s'avança et abattit le canon du revolver sur les doigts.

L'Homme-Chèvre hurla. La main disparut. On tendit l'oreille un moment. Rien. Mémée s'approcha doucement de la fenêtre, écarta le papier. Un vent humide balaya la pièce et la rafraîchit. Elle se pencha prudemment et regarda à l'extérieur, d'un côté, puis de l'autre.

Et elle sauta en arrière avec un cri.

— Bon Dieu !

Elle revint vers la table en se tenant la poitrine.

— Il était là, dehors ! Dès qu'il m'a vue, il s'est enfui.

— C'est l'Homme-Chèvre, murmurai-je.

— Je l'ai presque cru... dit mémée.

— Il avait des cornes, non ?

— Il avait... quelque chose.

Le cœur battant, on s'assit tous les deux à la table, le petit revolver posé devant nous, à côté du cadre avec ses deux photos.

Au bout d'une heure environ, l'orage de grêle se calma et, peu après, la pluie diminua et le ciel s'éclaircit.

— Ça aurait pu être Root, grogna mémée.

— Avec des cornes ?

Elle ne répondit pas. On attendit encore un peu, et puis elle me demanda d'ôter doucement la barre qui bloquait la porte d'entrée et d'ouvrir. Elle était debout, à côté de moi, le pistolet pointé, prête à tirer.

Aucun Homme-Chèvre ne nous bondit dessus. On poussa le même soupir de soulagement. Mémée récupéra sa boîte et on se retrouva à patauger sous la pluie. Elle était moins violente désormais, et le ciel s'était éclairci. L'air sentait le propre comme le premier souffle d'un bébé. Le marécage était magnifique avec ses arbres luxuriants, ses feuillages gorgés d'eau et ses ronces qui se tordaient et s'emmêlaient pour le plus grand plaisir des lapins et des serpents. Même le sumac vénéneux enroulé autour des chênes paraissait beau et on avait presque envie de le caresser sans crainte de l'urticaire.

Mais comme le sumac, les apparences du lieu étaient trompeuses. Sous toute cette beauté, ces marais dissimulaient des choses affreuses, et je l'avoue sans honte, je me sentis vraiment soulagé quand on atteignit Preacher's Road.

On retourna à la voiture, on fit une nouvelle tentative pour la dégager, mais en vain. Elle était enlisée et avait l'air d'en tirer fierté.

Pas d'autre solution que de rentrer à pied à la maison. La pluie s'arrêta et le soleil devint vite brûlant. Il y avait de la boue partout. Le bas de mon pantalon et mes chaussures en étaient pleins. De même que les bottines de mémée et l'ourlet de sa robe.

— La prochaine fois, je m'habille en homme ! s'exclama-t-elle.

Et elle était sérieuse, en plus. C'était le genre de choses qu'elle était parfaitement capable de faire – et qui, bien sûr, déclencherait un scandale. À l'époque, l'idée qu'une femme porte un pantalon n'était pas envisageable, sauf pour les fillettes de l'âge de Tom et les actrices de cinéma.

Quand on parvint enfin sur la véranda, le soleil commençait à descendre dans le ciel. Maman apparut immédiatement à la porte. Elle était morte d'inquiétude.

— Vous allez bien ? souffla-t-elle. Où étiez-vous donc ?

— On est sortis de la route, expliqua Mémée.

— Tu n'aurais pas dû faire tout ce chemin à pied, maman. Ton cœur ?

— C'est bon. Je ne suis pas encore invalide, tu sais.

On se changea pendant que ma mère nous préparait quelque chose à manger, deux petits pains réchauffés et du porc salé. Mémée ne lui raconta qu'une infime partie de la vérité. On était partis faire un tour et la voiture s'était embourbée et la grêle nous avait obligés à nous réfugier dans la cabane de Mose, point final. Elle ne mentionna pas qu'on avait fait un saut à Pearl Creek ni qu'on avait croisé Root et sa racine. Et encore moins l'Homme-Chèvre.

Je pensais harnacher Sally Redback avec une bricole et prendre des chaînes, retourner là-bas et dégager la voiture, mais maman s'opposa à cette idée, sous prétexte que Sally était trop vieille pour ça et que cet effort risquait de la tuer.

Au lieu de quoi, on décida que je me rendrais en ville sur son dos pour chercher papa, qui, depuis peu, retournait travailler de temps en temps au salon. Quand il rentrait, on avait l'impression qu'il n'était jamais parti, ou peut-être qu'il n'était pas revenu... Il filait directement dans la chambre, ou bien il s'asseyait sous le grand chêne et, avec son couteau, réduisait des bâtons en allumettes.

Tant que j'y étais, puisque j'allais en ville, je passerais rendre le Washington Irving à Mme Canerton et peut-être lui emprunter un autre bouquin.

Je sellai et harnachai la mule, et je rangeai le livre dans une sacoche. Tom, déçue d'avoir raté notre aventure, insista pour m'accompagner. Je la laissai monter derrière moi et Sally nous emporta en nous secouant.

La voiture de papa n'était pas garée devant le salon, mais la camionnette de Cecil y était, et l'échoppe était ouverte. On mit pied à terre et on entra. Installé dans le fauteuil de coiffeur, Cecil lisait un magazine. Je ne l'avais pas croisé depuis un moment. Il avait l'air fatigué, mais heureux de nous voir. Il se leva pour nous accueillir, puis il souleva Tom et se réinstalla dans le fauteuil en l'asseyant sur ses genoux.

— Mon Dieu que tu as grandi ! s'exclama-t-il.

— Je mesure six centimètres de plus que l'année dernière, annonça-t-elle.

— Et tu es plus lourde, dit Cecil. Tu seras bientôt une femme.

Je m'approchai et me postai près de lui. Il n'y avait pas de raison que Tom accapare toute son attention. Je remarquai une légère rougeur sur sa nuque, juste au-dessus du col de sa chemise.

Je voulais en placer une.

— Tu fréquentes toujours Mme Canerton ? demandai-je.

— De temps en temps, répondit Cecil en repoussant les cheveux de Tom de devant ses yeux. Mais elle n'est plus aussi gentille avec moi, ces derniers temps. Elle devrait peut-être organiser une autre petite fête ?

— Je vais la voir aujourd'hui pour lui rendre un livre qu'elle m'a prêté.

— Donne-lui mon bonjour.

J'avais presque oublié ma mission.

— Où est papa ?

— Eh bien, il n'est pas dans le coin pour l'instant.

— Où est-il ?

— En fait, il est chez moi.

— Pourquoi ? demanda Tom.

— Il voulait se reposer.

Je sentis que quelque chose ne collait pas.

— Je fais un saut chez toi pour voir comment il va, décidai-je.

— Tom peut rester ici, proposa Cecil.

— Naan, dit Tom. Je l'accompagne.

— Il avait vraiment envie d'être seul, dit Cecil.

— On a une urgence, assurai-je.

— Tu pourrais aller le chercher, dit Cecil. Pendant ce temps, Tom m'aidera à nettoyer le salon, contre un nickel ¹.

— Un nickel ? s'exclama-t-elle. Tu as dit un nickel tout entier ?

— Faudra que tu le gagnes, ma fille, grogna Cecil. Il y a du boulot. Balayer, et tout ça. Laver le miroir, essuyer les flacons de lotions...

— Je file, alors, dis-je.

Il hocha la tête. Je sortis et détachai Sally, puis je me mis en route. À mon arrivée là-bas, le soleil descendait doucement vers l'horizon, comme une patate douce glissant d'une assiette bleu marine.

Je ne m'étais rendu chez Cecil qu'une fois, un jour où papa voulait qu'il travaille plus tôt que prévu. Il m'avait expliqué où c'était et m'avait envoyé le chercher. Je me rappelai bien l'itinéraire.

Sa maison était juste à la sortie de la ville ; elle se détachait au milieu de quelques arbres, et ce n'était pas un spectacle inoubliable. Une cabane

grise de deux pièces, avec un toit en tôle rouillée et des eucalyptus tout autour ; une branche avait poussé de telle manière qu'elle soulevait un coin du toit comme pour le décoller afin de jeter un coup d'œil à l'intérieur. Par endroits, la véranda était pourrie et des trous dans les planches laissaient voir la terre en dessous. Le sol, aux environs de la maison, était jonché de boutons d'eucalyptus.

La voiture de papa était garée derrière, pas très loin des cabinets. Sa portière, côté conducteur, était ouverte à moitié. Les ridelles en bois que Cecil utilisait parfois sur sa camionnette étaient appuyées contre un arbre, et sa barque de pêche était posée sur des briques pour ne pas pourrir.

J'attachai Sally, refermai la portière, montai sur la véranda et j'appelai papa. Pas de réponse. Je poussai la porte. Ça ne sentait pas très bon à l'intérieur. J'entrai et je regardai autour de moi. Un poêle à bois, du chintz à une fenêtre, une table, deux chaises. Mon père n'était pas là.

La deuxième pièce était fermée par un rideau. Je l'écartai. C'était de là que venait l'odeur – et cette odeur, c'était papa.

Allongé sur le lit, il ronflait si fort que ses lèvres tremblaient. La pièce empestait l'alcool. Une bouteille était renversée à côté du lit et le whisky avait coulé.

Je restai là à l'observer un moment, ne sachant que penser. Je ne l'avais jamais vu soûl. Je savais qu'il ne détestait pas s'offrir un petit verre de temps en temps, mais juste un. Et voilà qu'il était là, assommé, avec une bouteille de whisky vide abandonnée dans la poussière...

Soudain, je compris pourquoi il était souvent absent, et pourquoi il s'écartait toujours de nous chaque fois qu'il pouvait. Il s'était mis à boire. J'avais toujours éprouvé de la peine pour lui mais, maintenant, j'étais déçu.

J'imaginai ce que maman devait endurer, et je m'émerveillai de la façon dont elle résistait et nous avait dissimulé la vérité. Mémée était probablement au courant, elle aussi. Tout à coup, ces deux femmes, que j'avais toujours aimées, m'apparurent auréolées d'une lumière encore plus vive.

Un instant, j'eus presque envie de le frapper. Je décidai de ne pas le réveiller. Il n'aurait été bon à rien si je l'avais forcé à se lever, et je n'avais aucun désir de le voir debout dans l'état où il était... Aucun désir

qu'il lise la déception sur mon visage. Et je ne souhaitais surtout pas voir la honte sur le sien.

Je sortis silencieusement de la pièce, refermai la porte de devant, et retournai au salon de coiffure sur le dos de Sally.

À mon arrivée, Tom avait fait la majeure partie du ménage que lui avait demandé Cecil, et il l'avait envoyée à l'épicerie-bazar pour nous rapporter des Dr Pepper et des bonbons aux cacahuètes ² qu'il nous offrait.

— Je ne voulais pas que vous sachiez, tous les deux, me dit-il simplement.

— Il vient en ville pour se soûler, c'est ça ?

Cecil hocha la tête.

— Il se réfugie chez moi de temps en temps. J'ai pensé que s'il buvait ainsi, il valait mieux que ça ne se passe pas dans un endroit où les gens pourraient le voir. D'habitude, il retrouve ses esprits plus tôt. Je ne sais pas vraiment quoi lui dire. Ça n'a pas été de la tarte pour lui.

— Pour personne, répliquai-je.

— Ne sois pas trop dur avec ton père, Harry. C'est un homme bien. Il a juste le cafard en ce moment. C'est facile de frapper un homme à terre.

— Je ne le frappe pas. Je viens en ville chercher de l'aide pour sortir du fossé la voiture de ma grand-mère.

— C'est pas comme si je croulais sous le boulot, aujourd'hui. Je te donne un coup de main, si tu veux. On peut prendre la voiture de ton père.

On mit au point un petit plan, tous les deux. Je passerais chez Mme Canerton avec Tom pour qu'elle ne risque pas de voir papa dans cet état, pendant que Cecil filerait chez lui avec Sally chercher notre Ford. Il y avait de la bonne herbe derrière sa maison et il attacherait notre mule à une longue corde à un endroit où elle pourrait se gaver jusqu'à notre retour. Il viendrait alors nous récupérer devant chez Mme Canerton dans la voiture de papa. Je me suis dit qu'il espérait la rencontrer un instant à cette occasion.

Tom et moi, on frappa chez Mme Canerton, mais elle n'était pas là. Je posai le livre sur la balancelle de sa véranda, désolé de ne pas pouvoir lui en emprunter un autre.

On s'assit et on attendit Cecil en sirotant nos Dr. Pepper et mangeant nos bonbons aux cacahuètes. Cecil ne tarda pas. Il ne sortit pas de la voiture. On le rejoignit.

— Papa n'est pas là ? dit Tom.

— Il a des affaires à régler, répondit-il. On le verra plus tard.

Et on démarra en direction de Preacher's Road.

Le soir tombait quand on dégagea enfin l'auto de mémée. Il ne me resta plus qu'à la ramener chez nous, dans le sillage de Cecil qui était toujours au volant de notre Ford.

Tom monta avec Cecil. Il la laissa s'asseoir sur ses genoux et conduire un moment, mais pas très longtemps. Elle ne tarda pas à se rasseoir à sa place. Cecil était gentil, mais il n'était pas assez stupide pour avoir un accident à cause d'elle.

Je roulai en donnant des coups de volant un peu trop violents et en envoyant la voiture trop loin d'un côté, puis de l'autre, mais j'arrivai à la maison sans me retrouver dans un autre fossé ni planté dans un arbre... J'avais même réussi à doubler une voiture sans trop effrayer son conducteur.

Quand on se gara dans notre cour et que je repartis avec Cecil dans la Ford de papa pour chercher Sally, il faisait nuit noire et la lune ressemblait à une purée de pommes de terre dans le ciel, avec des nuages chargés de pluie en guise de sauce brûlée.

Papa n'était plus chez Cecil. Je ne savais pas où il était allé, puisqu'il n'avait pas de voiture, mais il avait disparu. La bouteille de whisky ne se trouvait plus au pied du lit. À défaut d'autre chose, mon père était un ivrogne ordonné.

— Ta grand-mère pourra l'emmener en ville demain matin pour reprendre sa voiture, proposa Cecil. Je viendrai de bonne heure au salon avec votre Ford. Je pense qu'il vaut mieux que tu rentres avec la mule et que tu n'essaies pas de conduire de nuit. Tu n'as pas assez d'expérience, Harry.

— Merci.

— De rien.

On ressortit sur la véranda de devant. Je me sentais gauche et ne savais trop quoi faire de mes mains. Finalement, j'en tendis une à Cecil et il la serra. Je grimpai sur Sally Redback et je me mis en route.

Il faisait nuit noire et, manque de chance, le vent s'était levé. Je repassai chez Mme Canerton à tout hasard, mais les lampes étaient éteintes et le Washington Irving était toujours sur la balancelle. Je décidai de ne pas le laisser là, de peur qu'il soit trempé par la pluie. Je le remis donc dans la sacoche et remontai sur le dos de Sally.

J'avais rarement eu le droit d'être dehors tout seul si tard, et je décidai d'en profiter un peu. Je chevauchai jusque chez Miss Maggie. Il y avait de la lumière à sa fenêtre. Et une voiture dans la cour. Je poussai Sally dans un bosquet et j'attendis un moment, me demandant si je devais la déranger pu rentrer chez moi. J'en étais arrivé à la conclusion qu'il valait mieux que je m'en aille, quand le claquement d'une portière me fit sursauter. L'auto démarra. Ses feux arrière s'allumèrent. L'un d'eux était cassé ! C'était le véhicule qui était venu nous apporter le message concernant Mose.

Elle contourna rapidement la cabane, droit à travers le jardin de Miss Maggie et fila entre les arbres. En plissant les yeux, j'aperçus un homme avec un chapeau, et ce fut tout. Une fois sur le chemin de terre, la voiture exhiba une dernière fois son phare brisé, et disparut.

Je me lançai à sa poursuite, mais je renonçai vite à cette idée. Sally ne pouvait pas rivaliser avec une automobile. Elle tomberait raide morte si je la poussais ne serait-ce que pour essayer.

Je mis pied à terre et l'attachai à un arbre, puis je marchai vers la maison de Miss Maggie. Je sentais quelque chose dans l'air que je n'arrivais pas à définir. Peut-être était-ce juste cette automobile fantôme qui m'avait mis à cran, mais j'avais l'impression que la nuit était bourrée d'aiguilles et que leurs pointes glacées me piquaient la peau.

Je montai silencieusement sur la véranda de Miss Maggie. Je jetai un œil à l'enclos de son mulet. Il était là. Et le cochon aussi était dans le sien, couché dans un trou de boue qu'il s'était creusé dans un coin.

La moustiquaire était fermée, mais la porte entrouverte. Je voyais la lampe à pétrole posée sur le poêle à bois. Elle ne l'avait jamais placée à cet endroit, à ma connaissance.

Je criai son nom.

Pas de réponse.

Je frappai.

Rien non plus.

J'appelai de nouveau. Comme elle ne se manifestait toujours pas, je me faufilai à l'intérieur.

— Miss Maggie ?

J'allai jusqu'au petit rideau, sans cesser de répéter son nom. Je le tirai et la lumière de la lampe se précipita à l'intérieur, baignant soudain son lit d'une lueur orange grasseuse.

Miss Maggie, dans une de ses robes faites de sacs de pommes de terre, était couchée, les paumes de ses fines mains noires relevées derrière sa tête, vers le plafond, au-dessus d'elle, dans une étrange position de prière. Ses yeux étaient grands ouverts.

Mon estomac se serra, puis me brûla. Je criai son nom. Je m'approchai et lui touchai doucement l'épaule. Elle était tiède, mais elle n'eut aucune réaction.

— Miss Maggie... murmurai-je, et je me mis à pleurer. Je quittai la chambre et refermai le rideau derrière moi. J'éteignis la lampe.

Je sortis sur la véranda et restai là un long moment, à étudier la nuit. Mais la nuit n'avait rien à me dire.

Alors, je revins vers Sally comme dans un rêve. Je la détachai et montai sur son dos. Je pris la direction de la maison.

Je ne la poussai pas trop fort, mais je chevauchai à la meilleure allure qu'elle pouvait soutenir sans s'épuiser. Et pendant tout ce temps, j'essayai de comprendre ; je pensai au feu arrière brisé de cette satanée bagnole.

Soudain, un homme jaillit de l'obscurité et saisit la bride de Sally.

— Harry ! dit papa. Je suis désolé, mon garçon. Je ne voulais pas t'effrayer. Je pense que quelqu'un nous a volé la Ford. Je rentrais chez nous à pied quand je t'ai vu arriver à la sortie du virage. J'ai eu peur que tu ne t'enfuyes en me voyant.

— Tu es soûl, dis-je.

— Je l'étais. (Il lâcha la bride de Sally.) Mais plus maintenant. L'ivresse est passée pendant que je marchais.

— Je croyais que tu avais eu le temps de cuver chez Cecil.

L'espace d'un instant, je compris, à l'inclinaison de sa tête, que j'avais poussé le bouchon trop loin. Mais il se détendit et ne releva pas mon insolence.

— On n'a pas volé notre auto, m'empressai-je d'ajouter. Elle est chez Cecil. On s'en est servi pour sortir la voiture de mémée d'un fossé. Je suis allé te chercher au salon, mais tu avais bu.

— Je suis désolé, Harry.
— Miss Maggie, dis-je. Elle est morte.
— Quoi ?
— Elle est morte. Je retournais à la maison pour te prévenir. Je me disais que tu viendrais voir. J'espérais que tu ne serais pas trop ivre pour faire quelque chose. Encore que ça ne l'aidera plus, maintenant.
— Elle était vieille, Harry, murmura papa, qui se retenait contre le flanc de Sally.
Je lui parlai de l'autre voiture avec son feu arrière cassé.
— Très bien, dit-il. Laisse-moi grimper avec toi.
Il se hissa sur Sally – avec quelques difficultés – et on retourna chez Miss Maggie.
Une fois à l'intérieur, Papa ralluma la lampe, ouvrit le rideau, s'assit au bord de son lit et l'examina. Avant tout, il lui ferma les yeux. Puis il toucha sa peau.
— Elle est tiède.
— Elle l'était, quand je l'ai trouvée, dis-je. Il approcha la lampe.
— Quelqu'un lui a serré la gorge. Et cet oreiller par terre. Je dirais qu'il a servi à l'étouffer. Elle a été assassinée, Harry.
Il se tourna vers moi en prononçant ces derniers mots, et ses traits, à la lueur de la lanterne, donnaient l'impression d'être coulés dans de la cire.
Je suppose qu'il a vu sur mon visage quelque chose qu'il ne voulait pas voir.
— Je ne suis plus sûr de grand-chose, fiston, grommela-t-il, mais de ça, oui.

1 Une pièce de cinq cents (*N.d.T.*). ↩

2 Une spécialité du Texas, à base de cacahuètes, de sucre, de beurre et de colorant rose (*N.d.T.*). ↩

CINQUIÈME PARTIE

OceanofPDF.com

On n'est pas vraiment mort tant que quelqu'un se souvient de nous. Personne ne parle plus de la vieille Maggie. Je ne peux pas dire que je connaisse encore une seule personne qui se la rappelle, à part moi. Qui se rappelle ses petits plats – dont je réveille le goût, si je me concentre suffisamment – et ses histoires, étranges et merveilleuses, qu'elle me racontait sans jamais hésiter.

Mais c'est peut-être de l'orgueil de ma part ? Elle a de la famille quelque part. Ces gens-là sont peut-être encore vivants. Aussi vieux, ou plus que moi.

Oui, ils pourraient se rappeler.

Mais ils n'ont pas mes souvenirs.

Maggie.

Disparue.

Assassinée.

Et les saisons qui passent comme si rien n'était jamais arrivé...

On décida de retourner tout de suite chercher la Ford chez Cecil. Papa et lui n'échangèrent que quelques mots. Puis on rentra à la maison. Mon père roula lentement tandis que je chevauchais Sally.

Pendant tout le trajet de retour, j'ai pensé à cette pauvre Miss Maggie. Dire que la dernière fois que je l'avais vue, je lui avais fait de la peine ! Je versais toutes les larmes de mon corps. Comme ça, au moins, je ne pleurerais pas devant ma famille.

Une fois à la maison, papa s'installa à la table et but du café, maman assise à ses côtés. Il essaya de comprendre ce qui avait pu se passer chez Miss Maggie.

Je lui parlai de la voiture avec le feu arrière brisé – celle-là même qui s'était pointée chez nous l'autre matin. Je lui racontai aussi comment la vieille dame s'était fâchée quand j'avais mentionné Red Woodrow. Mémée ajouta que la rumeur disait que Red était le fils de Miss Maggie...

Papa parut sidéré.

— Red et moi, on était comme des frères, dit-il. Je pense que je l'aurais su.

— Eh bien, répondit maman, puisque c'est elle qui l'a élevé, c'est possible.

Papa hocha la tête.

— Mais dans ce cas, pourquoi l'aurait-il tuée ?

— Je vais vous dire pourquoi, intervint ma grand-mère Si j'en crois Harry, Red n'appréciait pas tellement les gens de couleur. Il ne doutait pas qu'il était blanc, donc supérieur. Et voilà qu'un jour, pour une raison quelconque, Miss Maggie a fini par lui annoncer qu'elle était sa mère. Il n'a pas pu pas supporter cette idée, et il l'a étranglée.

— Dans ce cas, ajouta papa, il a dû comprendre que Mose était son père, et vu qu'il fréquentait le Klan, il a essayé de nous avertir pour le sauver. Mais pourquoi alors a-t-il fini par assassiner Miss Maggie ?

— Je crois que je sais, dit mémée.

— Je me doutais bien que tu aurais un avis là-dessus... répliqua papa.

— Disons qu'il apprend le sort qu'on réserve à Mose. Et qu'il était à fond d'accord avec ça. Et voilà qu'il découvre que c'était son père. Il te prévient pour essayer d'empêcher ce lynchage. Mais il échoue, et peut-être que Miss Maggie lui fait des reproches sur la manière dont il a laissé son père mourir en n'intervenant pas ou en ne t'aidant pas. Et là, dans un accès de fureur, il élimine cette pauvre vieille.

— C'est possible, dit papa.

— La seule chose à faire, chéri, murmura maman, c'est d'aller chez Red voir si le feu arrière de sa voiture est brisé...

Papa hocha la tête. Tom grimpa sur ses genoux et elle passa ses bras autour de son cou. Il lui tapota gentiment le dos.

Le lendemain, papa partit à la recherche de Red, mais le constable s'était volatilisé. Il avait cessé de travailler et personne ne l'avait plus vu depuis une semaine. Sa voiture avait disparu.

Deux jours plus tard, un gars qui chassait dans le comté voisin la retrouva dans les bois, sur une piste pas assez large pour le véhicule qui semblait l'avoir dévalée à toute allure. Les broussailles et les branches l'avaient beaucoup abîmée.

Il lui manquait un feu arrière.

On n'avait pas de preuves, mais à présent il semblait bien que Red avait assassiné Miss Maggie, et que c'était lui aussi qui nous avait prévenus pour Mose. La théorie de mémée semblait se tenir. Et puis il y eut un autre mystère. Miss Maggie fut enterrée au bout de sa propriété dans un coffre en cèdre offert par M. Groon. La cérémonie fut toute simple, mais beaucoup de gens y assistèrent, des Noirs comme des Blancs. Miss Maggie était très appréciée.

On trouva dans sa maison un papier écrit par quelqu'un à sa demande et qui portait sa signature, gribouillée en lettres maladroites. Elle y exprimait le souhait qu'on donne sa mule et son cochon à des gens qui en auraient l'usage et souhaitait que ses amis viennent vider sa maison. Cela fut fait immédiatement, avant même qu'on trouve un propriétaire pour les deux animaux. Ce testament indiquait aussi que la propriété devait être vendue et l'argent remis à Red Woodrow.

Sa terre trouva bel et bien acquéreur, mais Red Woodrow ne se présenta jamais pour réclamer la somme qu'on en tira.

Quant au nouveau mystère... Le lendemain de l'enterrement, quelqu'un vint déterrer le corps de Miss Maggie. Il ne resta plus qu'un trou dans la terre, et pour ce que j'en sais, personne n'a encore idée, aujourd'hui, de ce qu'est devenue sa dépouille. Ni des raisons de cet acte.

Après l'assassinat de Miss Maggie, on raconta en ville que Mose n'avait peut-être pas tué toutes ces femmes, finalement... Et que le coupable était Red, et que dans un dernier accès de fureur, il avait assassiné Miss Maggie.

Bien sûr, ceux qui colportaient ça ne savaient pas que c'était sa mère ni que Mose était son père, ni même qu'il avait averti papa au sujet du lynchage. Tout ça, on le garda pour nous.

En revanche, papa expliqua que j'avais vu la voiture en question chez Miss Maggie ce soir-là et que, pensant à quelque chose de suspect, j'étais venu le prévenir et qu'il s'était rendu sur place pour vérifier. Il mentit juste un peu par omission : il ne révéla pas que c'était moi qui avais découvert le corps. Il craignait qu'on puisse me soupçonner. D'autant que mon père n'était pas très populaire ces temps-ci. Certaines personnes auraient pu chercher à se venger sur moi.

Les mobiles qu'on prêta à Red furent aussi nombreux que les fourmis sur le sol. Beaucoup de gens prétendaient que Red, qui avait la

réputation d'être un peu malhonnête, avait volé les économies que Miss Maggie avait cachées chez elle.

Du coup, on spécula sur la raison pour laquelle elle lui avait légué l'argent de la vente de sa propriété. Pour certains, il avait dû la forcer à rédiger son testament, mais cela n'expliquait pas la mule, le cochon et la distribution du reste de ses affaires.

Plus tard, quand le bruit courut que Red était le fils de Miss Maggie, la rumeur évolua. On dit que Red était venu récupérer son corps pour lui offrir une espèce d'enterrement privé. D'autres, qu'un sorcier vaudou noir l'avait déterrée pour utiliser des morceaux de son cadavre ; on affirma même que la main desséchée et flétrie de Miss Maggie avait été transformée en une main de gloire ¹. Des petits malins assurèrent avoir vu l'objet – comme s'ils étaient capables de reconnaître la propriétaire d'une main noire desséchée !

Un jour, au salon, alors que Tom et moi étions là avec Cecil, M. Evans émit des tas de spéculations sur cette histoire tandis que Cecil lui taillait les cheveux au-dessus des oreilles. M. Evans adorait les mystères. Comme mémée, il lisait des romans policiers et il avait une haute opinion de ses talents de détective, même si sa seule enquête se résumait à avoir solutionné une histoire d'un de nos magazines.

Il était petit et gros et presque chauve et il avait l'habitude de faire la moue quand il avançait une opinion.

— Disons que Miss Maggie avait enterré ou caché son argent quelque part, et que Red l'a appris.

— Mais comment ? demanda Cecil.

— Un nègre savait quelque chose et le lui a dit. Ou peut-être que Red l'avait arrêté pour une raison quelconque. Un crime.

— Arrêté qui ?

— Un nègre. Vous n'écoutez pas. Aucun nègre en particulier. Juste un nègre hypothétique. Et ce gars-là a craché le morceau pour arranger ses affaires avec la police...

— Qu'est-ce qu'il avait fait ? l'interrompit Cecil.

— Il n'avait rien fait. Il est hypothétique. Bon, il était au courant pour l'argent et il a indiqué à Red où il se trouvait, et quand Red est allé le chercher, il n'y avait rien. Alors il a essayé d'obliger Miss Maggie à parler, et il l'a tuée accidentellement.

— À sa place, s'exclama M. Calhoun, un type en salopette d'habitude peu bavard, j'aurais filé une raclée à votre nègre hypothétique qui m'aurait raconté des bobards ! Pas à une pauvre vieille négresse.

— Vous êtes impossibles, dit M. Evans, le Grand Détective.

— Red a récupéré cet argent ? demanda Cecil.

— Je ne sais pas, répondit M. Evans, mais je parie que oui. Y'avait peut-être quelqu'un d'autre pour l'aider. Une femme. Il a abandonné sa voiture et ils sont partis dans la sienne.

— Et pourquoi aurait-il laissé sa voiture ? s'étonna Cecil.

— Harry l'avait vue et Red pensait qu'on la reconnaîtrait, assura M. Evans.

— Mais comment Red savait-il qu'Harry l'avait vue ?

— Il a dû surprendre Harry, dit M. Evans. Bon sang, je n'ai pas encore bien démêlé cette partie-là. Mais laissez-moi un jour ou deux.

Red aurait donc été le Tueur des Marécages – c'était le surnom qu'on donnait désormais au meurtrier.

Cependant cette théorie n'était guère populaire. Elle avait trop de choses contre elle. Miss Maggie n'était ni mutilée ni ligotée, pour commencer. Deuxio, beaucoup de gens étaient certains que ce genre d'assassinat ne pouvait pas être le fait d'un Blanc. Et tertio, tout le monde ou presque jurait qu'on avait lynché le véritable coupable. Leur raisonnement était basé sur un fait tout simple : depuis la mort de Mose, il n'y avait pas eu d'autre meurtres sadiques.

D'ailleurs, un tas de monde ne croyait même pas que Red avait tué Miss Maggie.

Bien entendu, cela entraînait une autre série de questions. Pourquoi la voiture de Red se trouvait-elle chez la vieille femme ? Pourquoi le constable avait-il disparu ? Pourquoi avait-on retrouvé son véhicule au milieu des bois, dans les marécages ?

On répondit tant bien que mal à tout ça. On déclara, par exemple, que Red avait récupéré l'argent de Miss Magie et qu'il s'était enfui quelque part pour en profiter. Ne l'avait-on pas entendu raconter qu'il voulait partir à l'étranger un jour ?

Du coup, on ne parvint à aucune véritable conclusion, et finalement l'affaire de Miss Maggie fut considérée comme « l'assassinat inexplicable d'une négresse. » Personne ne s'en soucia plus, en dehors de papa. En revanche, on s'inquiétait pour Red.

Et s'il avait été enlevé par le Tueur des Marécages ? Peut-être qu'il l'avait identifié, et que celui-ci s'était débarrassé de lui.

Alors que Red ne s'était jamais intéressé à ces meurtres, cette théorie devint vite l'une des plus populaires, avec celle de sa découverte de l'argent caché et de son départ pour Paris et tout ça.

On raconta même qu'un de ses amis recevait régulièrement des cartes postales de lui (signées d'un pseudonyme) depuis des endroits exotiques du monde entier. Certaines étaient même tachées de rouge à lèvres, des traces de doux baisers qu'il avait demandé à ses petites amies de tous ces pays de laisser sur ses cartes.

Bien entendu, comme ces courriers étaient censés arriver des quatre coins de la planète en un laps de temps très court, ce nouveau rebondissement n'était pas totalement convaincant.

Papa ne découvrit rien et, du coup, son état empira de nouveau. Pendant quelques jours, il était redevenu lui-même, mais après la découverte de la voiture de Red, il n'avait plus aucune piste. Son enquête était au point mort.

Cette affaire pesait sur lui comme une chape de plomb. Il retomba dans les ténèbres où il croupissait depuis des mois. À présent, il ne prenait même plus la peine de nous éviter quand il se soûlait et, bientôt, les bouteilles de whisky commencèrent à traîner dans la maison, au vu et au su de tous.

Mémée fut dure avec lui, elle le traita de tous les noms, mais cela ne lui fit ni chaud ni froid.

Il finit par s'installer dans la grange avec ses provisions d'alcool et ce fut comme s'il n'existait plus. Oh, il récupérait un peu d'argent du salon de coiffure, bien que Cecil en gagnait maintenant la majeure partie, et il s'occupait de temps en temps de la ferme, mais le labourage était pour moi, désormais, alors que je ne brillais pas en ce domaine.

On avait de plus en plus de mal à joindre les deux bouts.

Et comme si notre situation agricole n'était pas assez difficile, il commença à pleuvoir encore plus fort que ce jour où mémée et moi avions été coincés dans la cabane de Mose.

Avec un tel déluge, impossible de travailler aux champs. La pluie dura des jours et des jours, ravina tout, emporta la couche arable et pas mal de plantes avec elle ; celles qui restaient, elle les écrabouilla sur place.

Mémée s'exclama que ça dépassait l'entendement. Elle avait déjà souffert de voir la terre se dessécher et le vent se tirer avec, et maintenant elle devait donc encore la voir se liquéfier et la pluie l'embarquer ?

La Sabine monta, déborda et ses eaux s'accéléchèrent. Ses tourbillons en folie déplaçaient des masses d'écume marron. Elle changea même de cours en dévorant les parties peu solides de ses rives et en déracinant des arbres, dont certains étaient assez gros pour construire l'étrave de l'arche de Noé.

Finalement, les éléments se calmèrent. La pluie cessa, le ciel noir se fissura et, dans cette faille, on vit du bleu et le soleil apparut dans toute sa gloire dorée et incendiaire. D'un coup, tout devint brûlant comme l'enfer et sec comme les sables d'Arabie. La boue se transforma en une couche dure ; on aurait dit que le sol se couvrait partout de cicatrices.

Le soir, la besace charbonneuse qui contenait le ciel s'ouvrit enfin et les étoiles s'en échappèrent. D'un bout à l'autre des deux de velours noirs, elles brillèrent comme les yeux d'une multitude d'animaux effrayés.

La rivière cessa de rugir et se mit à murmurer, tel un homme dormant comme un bienheureux, gavé de pain de maïs et de haricots. Les rives ne s'effondrèrent plus, le sol retrouva sa solidité et la rivière coula joyeusement dans son nouveau lit, comme si les éléments ne l'avaient jamais maltraitée.

Clem Sumption vivait à une quinzaine de kilomètres de chez nous, à l'endroit où un chemin s'écartait de la route principale. Bien sûr, aujourd'hui, celle-ci vous paraîtrait ridicule, mais bon, à l'époque, c'était notre grand-route, et quand on la quittait pour traverser notre coin en direction de Tyler, on passait forcément devant la maison de M. Sumption, au bord de la Sabine.

Les W.C. extérieurs de Clem se trouvaient sur la berge de la rivière, et ils étaient construits de manière à ce que tout ce qui sortait de leurs fondements, à sa famille et lui, file directement dans l'eau. Beaucoup de gens faisaient la même chose en ce temps-là, même si cette idée en horrifiait certains, comme mon père, par exemple. C'était la conception locale de la plomberie. Papa, lui, estimait que c'était dégueulasse ainsi qu'une preuve de fainéantise. Parce que, pour bénéficier de toilettes extérieures convenables, il fallait simplement avoir le courage de creuser

un trou convenable. Le plus profond possible. Quand il était plein, on en faisait un autre, on déplaçait les W.C., on bouchait le premier et on commençait à remplir celui qui était vide.

Les adeptes du je-m'en-foutisme, eux, se contentaient d'installer des toilettes extérieures au bord de la rivière de manière à ce que leurs déjections dévalent la pente jusque sur la berge. Quand l'eau montait, elle emportait la merde. Et quand elle ne montait pas, on faisait de son mieux pour ne pas s'attarder sous le vent. De grosses mouches à viande bleu-vert se rassemblaient sur les saletés sombres tels des bijoux brillant dans du chocolat rance. En saison sèche, en cas de brusque coup de vent, la puanteur était purement renversante.

Pendant la crue, M. Sumption et ses fils enfoncèrent des bouts de bois dans des encoches prévues à cet effet sur les flancs du W.C. et ils le déplacèrent à l'abri des eaux qui montaient.

Où se soulagèrent-ils le temps de l'inondation ? Je n'en sais rien, mais dès qu'elle cessa, ils remirent leurs chiottes à l'endroit d'origine.

Hélas, quand la rivière baissa, ils s'aperçurent que leurs excréments n'avaient pas été complètement lessivés et qu'ils formaient désormais un gros monticule sombre juste sous leurs nouveaux cabinets.

Avant de poursuivre, je dois préciser que M. Sumption tenait un étal au bord de la route où il vendait ses légumes. En cette chaude journée dont je parle, voilà qu'il eut soudain l'envie pressante de s'occuper d'un léger trouble digestif et qu'il laissa son fils, Wilbur, en charge de leur commerce.

Après avoir fait ses petites affaires, M. Sumption se roula une cigarette et alla jeter un œil au tas de merde infesté de mouches sur la rive, espérant que la rivière les en avait enfin débarrassés. Mais comme le temps était sec, cet amoncellement avait encore grossi tandis que l'eau avait baissé – et quelque chose d'inhabituel s'y trouvait coincé.

M. Sumption pensa d'abord qu'il s'agissait du cadavre boursoufflé d'un énorme poisson-chat, le ventre en l'air. Un de ces gigantesques poissons de fond qui, disait-on, étaient capables d'avalier de petits chiens et des bébés.

Sauf qu'un poisson-chat n'a pas de pieds.

M. Sumption raconta que même lorsqu'il vit les jambes, il ne lui vint pas à l'esprit qu'il s'agissait d'un être humain. C'était trop enflé et trop étrange... Et pourtant, c'en était un – une femme, plus exactement. Ses

jambes étaient croisées et liées aux chevilles. Un de ses bras était remonté derrière elle et attaché à ses mollets si bien que son dos était légèrement arqué. Le second était noué de telle manière qu'elle semblait passer la main par-dessus son épaule pour se gratter les reins, sauf que cette main avait disparu, sectionnée à la hauteur du poignet. La corde entourait l'avant-bras et était fixée autour de l'autre bras.

M. Sumption descendit prudemment la berge abrupte en veillant à ne pas marcher dans ce que sa famille et lui-même avaient déposé là pendant tout l'été. Il observa un instant le corps déformé de la femme couchée sur le ventre au milieu de leurs excréments. Les mouches avaient l'air d'apprécier cette morte tout autant que les crottes.

Alors il sella un cheval et débarqua bientôt dans notre jardin. J'étais en train de nettoyer la boue accumulée sur nos plants de tomates pour qu'ils se redressent et ne pourrissent pas, quand il apparut.

M. Sumption mit pied à terre et m'appela depuis le bord du champ. Toby aboya un peu, mais d'une façon amicale, car il le connaissait.

Je m'empressai de le rejoindre. Il m'expliqua qu'il devait parler d'urgence à mon père. Les gens des environs ne savaient pas qu'il s'était mis à boire, car il picolait généralement chez nous. Ça ne me plaisait pas que M. Sumption puisse le voir dans cet état ; nous avions plutôt bien réussi à cacher son vice. Mais il n'y avait rien à faire. J'étais obligé de le prévenir. Je demandai à notre visiteur d'attendre un moment et j'allai chercher papa dans la grange. Il était couché sur un lit de fortune fait d'une vieille couverture et d'un peu de foin, avec la selle de Sally Redback en guise d'oreiller. Il était réveillé, et à mon entrée, il se tourna vers moi. Je crus voir quelque chose passer sur son visage qui était peut-être de la honte ou de la gêne, ou les deux. Mais après tout, il pouvait avoir simplement mal au ventre.

Je pensai qu'il s'en ficherait, mais quand je lui expliquai que M. Sumption avait découvert un corps de femme ligoté, il se leva brusquement. Dans sa hâte, il renversa sa bouteille et ne prit même pas la peine de la redresser. Moi non plus. Je regardai le whisky couler dans la poussière.

Jusqu'à ce jour, je n'avais jamais bu d'alcool, ne serait-ce qu'un verre.

Papa avait l'air malade, comme un homme qui se remet d'une sale grippe, mais il me précéda d'un pas pressé pour retrouver M. Sumption.

Celui-ci lui expliqua rapidement sa découverte, puis il rentra à cheval et papa le suivit en voiture. Je lui avais demandé de l'accompagner, mais il avait refusé. Une partie de moi sentait que je n'étais plus soumis à ses décisions. Il avait depuis longtemps épuisé le respect que je pouvais ressentir pour lui, mais ce coup-là, j'avais obéi. Peut-être que je n'avais tout simplement pas envie d'être avec lui, en fin de compte.

J'appris plus tard que M. Sumption et lui dégagèrent le cadavre du tas d'excréments avec une binette et un râteau, puis qu'ils le rincèrent dans la rivière. Aujourd'hui, un officier de police formé à la médecine légale éviterait de faire une chose pareille. Mais à l'époque, papa n'avait jamais entendu parler de médecine légale. Et je ne sais même pas si cette expression existait.

Quand ils eurent repêché le corps, ils découvrirent avec consternation le visage de Louise Canerton au cœur d'une masse de chair boursouflée. Un de ses yeux de poisson mort était ouvert et l'autre à demi fermé, comme si elle leur lançait un ultime clin d'œil.

En l'examinant de plus près, ils constatèrent que son corps était affreusement mutilé et qu'un des seins avait été découpé, puis recousu avec du fil de pêche. Il y avait quelque chose entre les points. Papa sectionna le fil avec son couteau et sortit ce qui était coincé dans la chair. C'était un bout de papier. Comme ceux qu'on avait trouvés sur les autres victimes. Et cette fois encore, il était trop abîmé pour qu'on voit ce que c'était. Mon père l'enveloppa dans un mouchoir et le mit dans sa poche.

Le corps arriva chez nous enroulé dans une toile goudronnée. Papa et M. Sumption le sortirent de la voiture et le transportèrent dans la grange. Tom et moi, nous attendions leur retour sous le chêne, et lorsqu'ils passèrent avec leur fardeau, on sentit un affreux relent de mort et d'excréments.

Ils ne restèrent pas longtemps dans la grange et, quand ils ressortirent, papa avait un manche de pioche à la main. Il avait aussi le dos plus droit et il marchait d'une façon plus décidée. Ses yeux, bien qu'encore un peu flous, avaient l'air durs comme des perles de verre noires. Il se dirigea d'un pas rapide vers la Ford. J'entendis M. Sumption qui plaidait :

— Ne fais pas ça, Jacob. Ça n'en vaut pas la peine !

On courut à la voiture au moment où ma mère sortait de la maison, en appelant mon père par son nom. Mais il ne l'écouta pas. Rien ne semblait

plus l'atteindre. On disait ça d'une mule décidée : « nez en avant et oreilles en arrière ».

Il posa calmement le manche de pioche à côté de lui, sur le siège, et M. Sumption resta là à secouer la tête. Maman grimpa dans la voiture et protesta :

— Jacob ! Je sais à quoi tu penses ! Mais tu ne peux pas.

Toby s'était faufilé près de M. Sumption. Sachant qu'il n'avait aucune chance de convaincre mon père, Sumption se baissa pour le gratter derrière les oreilles.

Il répéta, mais comme s'il n'y croyait plus :

— Ne fais pas ça, Jacob !

Papa démarra. Maman hurla :

— Les enfants ! Montez. Ne restez pas là !

Peut-être pensait-elle que notre présence calmerait papa, je ne sais pas. On sauta dans l'auto juste au moment où mémée sortait de la maison. Comprenant ce qui se passait, elle embarqua elle aussi dans la voiture, et mon père, à peine conscient de notre présence à tous, démarra dans un grondement de moteur, laissant derrière lui dans la cour un Sumption perplexe – ou résigné.

Maman protesta, cria et plaida pendant tout le trajet jusqu'à chez M. Nation. Mais papa ne prononça pas un mot. Quand il se gara dans la cour, l'épouse d'Ethan était en train de biner un petit jardin tristounet dont la majeure partie avait été emportée par le récent déluge.

M. Nation et ses deux fils, assis sur des chaises branlantes sous un arbre, se gavaient de noix de pécan. Mémée, qui commençait à comprendre, s'exclama :

— Oh, bon sang !

Maman attrapa le manche de pioche, mais mon père le lui ôta doucement des mains et sortit de la voiture. Il se dirigea vers les Nation. Maman se pendit à son bras. Il se dégagea. Il passa devant Mme Nation qui s'arrêta de travailler et leva les yeux, surprise.

Maman courut derrière papa, mais mémée la retint.

— On n'y peut plus rien, ma fille. Quand il est comme ça, c'est comme Achille à la poursuite d'Hector. Et tu le sais.

M. Nation et ses garçons virent papa approcher. Quand M. Nation se leva de sa chaise, des noix de pécan tombèrent de ses cuisses. Il aurait sans doute eu la même expression s'il avait découvert qu'il avait la

braguette ouverte au milieu d'une pièce pleine de grenouilles de bénitiers.

— Jacob, qu'est-ce que tu fous avec ce manche de pioche ? demanda Ethan.

L'instant suivant, ce que mon père « foutait avec ce manche de pioche » devint tout à fait clair. L'objet siffla dans l'air brûlant du matin comme une flèche enflammée et atteignit M. Nation sur le côté de la tête à peu près à l'endroit où la mâchoire rejoint l'oreille. Le choc ressembla, et c'est un euphémisme, à un coup de fusil.

M. Nation s'effondra comme un épouvantail soufflé par le vent. Papa se dressa au-dessus de lui en faisant tourner son manche. M. Nation glapit et leva les bras d'une manière pathétique. Les deux garçons se précipitèrent sur mon père. Il pivota et abattit l'aîné d'un seul coup. Le plus jeune réussit à le renverser.

D'instinct, je commençai à bourrer le cadet Nation de coups de pied, et il lâcha mon père pour se jeter sur moi. Mais papa s'était déjà redressé. Le manche de pioche chanta de nouveau et le second fils Nation s'éteignit comme une lampe. L'autre, toujours conscient, s'éloigna sur les genoux à la façon d'un mille-pattes infirme. Il finit par se remettre debout et courut se réfugier dans la maison.

Le vieux Ethan essaya de se lever à plusieurs reprises, mais à chaque fois, le manche de pioche fendait l'air et retombait. Papa le frappa sur les flancs, sur le dos, sur les jambes, et quand il fut trop fatigué, il se recula et s'appuya sur le bâton qui s'était fendu.

Lorsqu'il eut repris son souffle, il s'y remit. Comme il s'était un peu calmé, il ne cognait plus Ethan que du plat du manche.

Nation finit par rouler sur le dos. Il leva les mains pour protéger son visage et se mit à pleurer. Papa s'arrêta en plein élan. Le démon l'avait quitté. Je comprenais maintenant ce que mémée avait voulu dire en affirmant que mon père était parfois « irascible ».

Nation avait sûrement plusieurs côtes cassées. Les lèvres éclatées, crachant ses dents, il resta couché là en brailant, les pieds et les mains levés comme un chien couché sur le dos pour impressionner son maître.

Quand Papa eut repris son souffle, il dit :

— On a retrouvé Louise Canerton au bord de la rivière. Morte. Tailladée et ligotée comme les autres. Toi, tes fils et votre bande de lyncheurs, vous avez assassiné un innocent.

— Tu es censé représenter la loi ? bégaya Nation en pissant le sang. Tu n'as pas le droit de faire ça.

— Si j'avais le moindre pouvoir en tant que représentant de la loi, je te ferais arrêter pour ce que tu as fait à Mose, mais ça ne servirait à rien. Personne dans ce comté n'oserait te condamner, Nation. Tout le monde a peur de toi. Mais pas moi. Pas moi ! Et si jamais tu croises encore mon chemin, je le jure devant Dieu que je te tuerai et que je cognerai ton cadavre tous les jours jusqu'à ce qu'il n'en reste plus rien. Sois content que ce vieux manche de pioche n'ait pas été aussi solide que certains autres que je possède.

Puis il abandonna son arme improvisée et dit simplement :

— Allons-y.

Je retournai vers la voiture. Ma mère, Tom et mémée se joignirent à nous. Maman passa son bras autour de la taille de mon père et il l'imita.

Mme Nation leva la tête et s'appuya sur sa binette. Elle avait un œil au beurre noir, les lèvres tuméfiées, et de vieilles ecchymoses sur la joue. Elle nous sourit.

— Bonne journée à vous, lui murmura mémée.

Une fois à la maison, papa m'annonça qu'il était la morte. Je m'assis sur la véranda, je regardai dans le vide et je pensai à Mme Canerton. Tom s'installa à côté de moi, aussi perturbée.

Mme Canerton n'était pas une victime inconnue de plus... On la fréquentait et on l'aimait. C'était difficile de croire que cette femme que j'avais vue à la soirée de Halloween, belle et courtisée par tous les hommes, se trouvait maintenant dans notre grange, enveloppée dans une toile goudronnée, torturée comme ces autres malheureuses...

C'était trop.

Papa sortit sur la véranda et s'assit entre nous deux. Il sentait la sueur et le whisky.

— Mes enfants, dit-il, je sais que je ne me suis pas bien comporté ces derniers temps. Mais je peux vous assurer une chose. C'est fini, tout ça. J'ai été idiot. J'ai retrouvé mes esprits, maintenant. Je ne toucherai plus jamais à l'alcool, aussi longtemps que je vivrai. Vous m'entendez ?

— Oui, monsieur.

— Demain matin, à la première heure, on recommencera à travailler aux champs, et ensuite je retournerai au salon. Je ne vous ai pas

exactement donné un bon exemple, et je n'ai aucune excuse, sinon que je me suis apitoyé sur moi-même. Et vous savez quoi ? Je pensais que Mose était peut-être le coupable, après tout. Je ne trouvais pas ça logique, mais comme la tuerie s'était arrêtée, ça m'est venu à l'esprit.

— À moi aussi, avouai-je.

— Parfait, alors. Soyons de nouveau une vraie famille.

— Papa ? murmura Tom. Tu vas te remettre à te laver normalement, n'est-ce pas ?

— Oui, ma chérie, oui, répondit papa avec un petit rire.

1 Une amulette possédant la réputation de rendre son propriétaire invisible (*N.d.T.*). ↩

Papa tint parole. Personne ne le vit plus jamais boire un seul verre d'alcool. Il retourna travailler dans nos champs et au salon de coiffure. Et, en peu de temps, son âme recommença à habiter notre maison.

Ce jour-là, après nous avoir fait cette promesse à Tom et à moi, il chauffa de l'eau et fila prendre un bain dans le tub numéro dix, sur la véranda de derrière.

On patienta dans la cuisine. On avait l'impression d'attendre que Lazare se relève d'entre les morts – et je suppose que c'était un peu ça, dans un sens. Parce que lorsque la porte s'ouvrit et qu'il entra dans la pièce, c'était comme s'il venait de ressusciter.

Il se tenait droit. Son visage était rasé de près. Il avait la peau rose. Ses cheveux étaient lissés en arrière, il portait des vêtements propres et tenait à la main son meilleur chapeau jaune.

Il prit maman dans ses bras et l'embrassa longuement sur la bouche. Nos parents avaient toujours été câlins entre eux, mais ils évitaient de faire ça devant nous, et on n'était pas habitués à ce genre de manifestations.

Quand ils se séparèrent, ils souriaient. Papa mit son chapeau, me regarda et annonça :

— Harry, j'ai besoin que tu m'accompagnes.

— Je viens avec vous ! s'exclama Tom.

— Non, chérie. Seulement Harry. C'est presque un homme, maintenant, et j'ai besoin de lui.

Je ne peux pas vous dire ce que signifia pour moi cette déclaration.

Je montai donc avec lui dans la voiture et on se rendit chez Mme Canerton.

La porte de sa maison n'était pas fermée à clé, mais ce n'était pas aussi étrange que ça à l'époque. On ne verrouillait pas tout comme aujourd'hui. C'était inutile.

Papa fouilla les différentes pièces. Je restai dans le salon en examinant les livres sur les étagères et en repensant à l'enthousiasme littéraire de

Mme Canerton. J'en retrouvai un certain nombre que j'avais lus. Aussitôt, je me sentis encore plus triste.

Quand papa revint, il secoua la tête.

— Aucune trace de lutte nulle part. Elle est sortie de son plein gré. Ce type l'a peut-être attrapée alors qu'elle était quelque part à l'extérieur, ou peut-être qu'elle le connaissait et qu'elle a accepté de l'accompagner. Et si c'est le cas, ça fait beaucoup de suspects dans cette ville, vu qu'elle connaissait tout le monde.

On se rendit dans la cour de derrière où elle garait son automobile. Elle n'était pas là.

— Eh bien, voilà déjà quelque chose, murmura papa. Ça signifie qu'elle l'a prise. Soit elle a fait monter ce type en chemin, soit il était avec elle quand ils sont partis d'ici.

— Cecil pourrait savoir, dis-je. Il la fréquentait un peu.

— J'étais en train de penser la même chose.

On a donc fait un saut au salon. Aucun client. Cecil, assis dans le fauteuil de coiffeur de papa, lisait un magazine policier.

Il parut surpris de voir mon père propre comme un sou neuf et habillé correctement.

— Et si tu me coupais les cheveux, Cecil ? lui demanda-t-il en ôtant son chapeau.

Cecil descendit du fauteuil et jeta le magazine sur la table avec les autres.

— Avec plaisir. T'as bonne mine, Jacob.

Papa s'installa. Cecil lui plaça un drap sur les épaules et se mit au travail.

— Tu es au courant, pour Louise ? dit papa.

— Eh bien, on ne peut pas vraiment dire qu'on se voit beaucoup, en ce moment, elle et moi. Qu'est-ce qu'il lui arrive ?

— Elle est morte, Cecil.

Les ciseaux s'immobilisèrent. Cecil fit le tour du fauteuil, se posta devant mon père et le dévisagea.

— C'est pas vrai ! Papa secoua la tête.

— J'en ai peur. J'aurais préféré ne pas t'annoncer ça aussi brutalement, mais comment faire autrement ? On a trouvé son corps dans la rivière. Ce maniaque l'a eue.

— C'était pas Mose ! souffla Cecil. Tu avais bien dit que c'était pas Mose !

Cecil traversa la pièce et se laissa tomber sur une des chaises des clients ; il fit cliqueter plusieurs fois ses ciseaux d'un air absent.

— Je pensais qu'elle et moi, on aurait pu se marier, tu sais. Mais ça n'a pas marché. Elle ne voulait pas s'engager. Elle a arrêté de me voir. Je pense encore à elle. Je crois que j'étais amoureux. Bon Dieu. Comment est-ce possible ? Ce n'était pas une de ces prostituées qui traînent par là-bas !

— Je me disais que tu aurais peut-être entendu parler de quelqu'un d'un peu bizarre qui lui aurait tourné autour ? Que tu soupçonnerais un truc pas clair ?

— Non. Jacob, ça t'embête si je ne te coupe pas les cheveux tout de suite ? Je ne me sens pas très bien.

Papa hocha la tête.

— Pas de problème, Cecil. J'ai des choses à faire. J'avais juste pensé que tu me renseignerais tout en me coiffant. Je suis sorti du trou. Je viendrai bosser plus régulièrement. Je sais que ça diminuera un peu tes gains, mais je voulais que tu le saches.

— Je suis content pour toi, assura Cecil, en faisant claquer ses ciseaux. Seigneur. Louise.

— Repose-toi un moment, conseilla papa, en ôtant le drap et en se levant. C'est pas la ruée aujourd'hui. Si tu ne te sens pas assez en forme, rentre chez toi.

— Ça ira, Jacob. Je vais juste rester assis un instant...

Mon père remit son chapeau.

— D'accord, mon vieux.

Une fois à la voiture, papa me dit :

— Retourne là-bas chercher une bouteille de lotion capillaire à la noix de coco, tu veux bien, fils ? Puisque je vais me récurer de nouveau, autant sentir bon.

J'obéis. À mon arrivée, Cecil s'était réinstallé dans le fauteuil avec son magazine.

Il l'abaissa quand j'entrai.

— C'est affreux, non ? murmura-t-il.

— Papa veut de la lotion.

— Sûr. Sa préférée, c'est celle à la noix de coco. Elle est au bout de l'étagère, là-bas.

Je pris la bouteille, le saluai, puis je le quittai. J'éprouvais un chagrin terrible pour Mme Canerton, mais j'étais content aussi que mon père aille mieux. Et j'appréciais l'idée qu'il sente bon pour maman.

On a filé chez M. Sumption. Quand on se gara dans sa cour, il sortit de la maison et il s'approcha de la voiture. Papa en descendit et resta à côté.

M. Sumption demanda :

— Tu ne l'as pas tué ?

— Non, répondit Papa. Mais ça n'a pas été faute d'essayer.

— Je ne connais pas de pire salopard que Nation. Faire ce qu'il a fait à ce vieux Noir, et en être fier ! Difficile de comprendre un type comme ça.

— Et on perdra pas notre temps à ça... Je te prie de m'excuser de t'avoir abandonné là-bas.

— J'ai pas eu à marcher très longtemps, Jacob.

— On veut étudier les lieux, Clem. Ça ne te gêne pas, n'est-ce pas ?

— Pas du tout.

M. Sumption crut sans doute qu'il allait nous accompagner, mais papa, sans le lui dire vraiment, lui fit comprendre qu'il voulait être seul avec moi.

Pendant qu'on descendait vers leurs W.C. et la rivière, papa expliqua :

— On l'a lavée, Harry, et c'était probablement une erreur de ma part. Dans le cas contraire, on en aurait sans doute appris davantage en examinant le corps. Si j'avais un peu plus d'éducation, j'y aurais pensé. À ce moment-là, la seule chose qui m'est venue à l'esprit, c'était cette femme si gentille couverte de cette crasse... Déshabillée. Tailladée. Jetée là comme des ordures...

On dégringola sur la rive et on s'arrêta près des excréments. L'odeur était monstrueuse. Les mouches, dérangées, s'élevèrent en un nuage bleu-noir. L'eau avait baissé, mais elle était encore brune et toujours très rapide.

— C'est drôle que toutes ces bonnes choses qu'on mange soient si infectes quand elles ressortent, ajouta papa.

— Il l'a cachée ici, papa ?

— Je ne crois pas. À mon avis, elle a juste dérivé jusque-là. Elle n'était pas morte depuis si longtemps. Quelques jours.

— À peu près au même moment où Miss Maggie a été assassinée ?

— Ça se pourrait.

— Cette nuit-là, je suis allé chez Mme Canerton. Je voulais lui rendre un livre. Elle était absente. Tu crois que c'était déjà fini pour elle ?

— C'est possible, Harry. À voir l'état de la rivière, elle peut y avoir été balancée il y a déjà un moment, et puis cette crue l'a charriée jusqu'ici. Je doute que son assassin ait traversé la propriété de Clem pour abandonner le cadavre ici... C'est possible, bien sûr, mais ça me semble un risque inutile. Jusqu'ici, il les a planquées dans les marais.

— Tu sais ce que je pense ? dis-je.

— Que les meurtres de Miss Maggie et Mme Canerton sont très proches dans le temps. Et tu as vu la voiture de Red, que nous avons retrouvée, mais pas lui. Tu penses que ce pourrait être lui, le coupable. C'est ça ?

— Oui, monsieur.

Papa sortit sa pipe de la poche de sa chemise, la bourra légèrement et l'alluma.

— Je suppose que Red aurait pu tuer sa mère parce qu'elle lui a appris une vérité qu'il n'a pas appréciée, mais ça ne signifie pas qu'il s'en soit pris à Louise. N'empêche que c'est une sacrée coïncidence, n'est-ce pas ?

— Red a peut-être laissé sa voiture là-bas, avant de descendre la rivière en barque, papa.

Il hocha la tête, tira quelques goulées de sa pipe, puis la tapota contre sa semelle pour la vider.

— En effet. Le problème, c'est que je n'arrive pas à imaginer Red en train de faire ça... Je le connais depuis toujours. C'est déjà assez difficile de penser qu'il a peut-être tué Miss Maggie... Seigneur, j'ai même du mal à croire qu'il était noir ! Avec son physique ?

— C'est pourtant ce que nous a confié doc Tinn.

Papa rangea sa pipe dans sa poche et contempla la rivière.

— Doc Tinn ne semble pas spécialement porté sur les commérages. Et c'est vrai que les choses collent plus ou moins, quand on y réfléchit. Et si on se souvient des sentiments de Red pour les Noirs, je le vois bien perdre la boule en découvrant qu'il en est un lui-même. En fait, il a très

bien pu le découvrir beaucoup plus tôt et se mettre dans une telle rage qu'il s'est attaqué à ces femmes de couleur...

— Y'avait une Blanche parmi les victimes, lui rappelai-je.

— Vrai. Mais c'est ça qui a peut-être servi de déclencheur.

Je lui rapportai les explications de doc Tinn sur ce genre de tueurs et les idées qu'il avait là-dessus, le fétichisme et tout ça...

Papa écouta attentivement puis il ramassa une pierre et la jeta dans le courant.

— Et si on suivait un peu la rivière tous les deux ? proposa-t-il alors.

On remonta donc sur la berge et on prit le sentier qui courait le long de la Sabine. Il était étroit et il fallait se frayer un passage entre les branches et les broussailles qui l'encombraient. Les arbres étaient serrés et sombres, et ils étaient encore gorgés de toute l'eau du récent déluge ; ils dégouлинаient et on avait l'impression de traverser des nuages.

Je regardais mon père du coin de l'œil. Les gouttes avaient trempé son chapeau jaune et sa chemise. Il me paraissait grand, de nouveau, comme s'il avait poussé de dix bons centimètres en un rien de temps...

On avait du mal à distinguer la rivière, mais on l'entendait gronder comme un lion satisfait, à quelques pas, au-delà d'un mur épais de végétation. Au milieu des parfums sucrés des pins, elle dégageait une odeur de poissons en décomposition, de terre mouillée, et d'autres choses inconnues.

— On cherche quoi, papa ?

— Aucune idée, fiston.

On marcha une heure ou deux à travers les arbres et les broussailles et on examina l'eau quand on pouvait, pour essayer de trouver je ne savais quoi.

— Doc Tinn m'a expliqué un truc l'autre fois, dans la glacière, dit papa. Quand un corps est roulé par la rivière, il est tout égratigné sur le ventre, parce que c'est dans cette position que le courant l'entraîne. Louise n'avait pas ce genre de marques. Juste les coups de couteau de ce dingue. Devant la maison de Clem et sur environ trois kilomètres en amont, il n'y a que du sable. Bien sûr, avec toute cette pluie, l'eau a dû charrier pas mal de pierres et de graviers, mais vu l'état du cadavre, je pense qu'on l'a jetée à la flotte en amont de cette zone sablonneuse. Il n'y a qu'un autre endroit avec des fonds sableux, et il est à des kilomètres, et entre là-bas et ici, il n'y a que des rochers et des graviers...

— Je ne comprends rien à ce que tu racontes.

— Réfléchis ! On l'a forcément mise à l'eau quelque part à la hauteur du fond sablonneux. Sinon, avec la force du courant, elle aurait eu des marques de gravier sur le corps.

— C'est sûr ?

— Hélas, non, mais c'est logique.

— Et le sable est ici ?

— Ouais. Je parie qu'elle était par là. Autre chose, il n'y a que deux ou trois bons endroits où le tueur a pu s'en débarrasser. Le reste de la berge est presque impraticable avec tous ces arbres et ces enchevêtrements de broussailles. Un type assez décidé aurait pu passer n'importe où, bien sûr, en se battant avec la végétation. Mais si, comme je le soupçonne, ce monstre connaît bien les lieux, je me dis qu'il a préféré un de ces coins faciles d'accès.

Le soleil avait du mal à pénétrer dans l'épaisseur de la forêt et, tandis que la journée avançait, il faisait de plus en plus sombre autour de nous. Là où les branches n'étaient pas inextricablement entremêlées et où les cimes des arbres s'ouvraient, la lumière dégoulinait en grosses gouttes d'un rouge doré comme des morceaux de pommes trempés dans du miel.

Le sentier finit par s'élargir et on pénétra sur une large bande de terrain dégagé qui descendait jusqu'à une espèce de petite plage de sable.

— D'habitude, l'eau est si claire ici qu'on peut voir le fond, dit mon père.

Mais pas aujourd'hui. La Sabine était marron et elle moussait, entraînant à toute allure des branches d'arbre et des bouts d'écorce.

— Qu'est-ce qu'il y aurait à voir, de toute façon ? grognai-je.

Papa sourit.

— Je n'en sais rien. Mais j'ai comme dans l'idée que l'assassin s'est débarrassé aussi de la voiture de Mme Canerton. Il a déjà pris un gros risque en se montrant avec elle dans cette automobile, que ce soit lui ou elle qui conduise. Mais après l'avoir tuée, il a été obligé d'abandonner son véhicule. Je ne serais pas surpris qu'il l'ait fait dans un de ces endroits dont je te parle. On n'a aucun mal à descendre en bagnole jusqu'à la rive par ce large sentier. Et il n'y a que deux ou trois autres portions de berge où c'est possible.

— Mais comment est-il rentré chez lui, ensuite ? demandai-je.

— Je n'en sais encore rien, fiston. Mais pour moi, c'est quelqu'un qui planifie tout. Dans le passé, il n'a jamais pris la voiture de ses victimes. Le fait est que ces pauvres filles n'en avaient pas. Cette fois, il semble qu'il l'ait fait. Donc, il descend ici, il tue Louise, il la balance à l'eau, ligotée comme il aime ; mais la voiture l'encombre, alors il la fait rouler dans la rivière, ou il la laisse simplement quelque part.

— Comme l'auto de Red.

— Exact. Je vais te dire, mon garçon. En renonçant à la bouteille, j'ai l'impression d'être capable de recommencer à penser. Tu ne me détestes pas, hein ?

— Non, monsieur. Pas même un petit peu.

— Alors tout va bien.

On reprit le sentier étroit qui longeait la Sabine et, peu après, on arriva à une autre petite plage. Elle ressemblait assez à la précédente mais, ici, on voyait, sous l'eau, des broussailles écrasées. Le soleil faisait étinceler comme des diamants polis le sable qu'elles emprisonnaient.

Et plus loin, il y avait le toit d'une voiture. C'était, bien entendu, celle de Mme Canerton.

— Tu avais raison, papa.

— Ouais, dit-il. Voilà probablement ma première véritable réussite dans le métier de détective.

Le lendemain, papa se fit aider par quelques hommes pour sortir l'automobile de l'eau. À l'intérieur, ils trouvèrent deux livres détrempés, *La Machine à explorer le temps* et *Croc-blanc*. Ainsi qu'une flasque métallique contenant un fond de whisky et un flacon de pilules contre la migraine, prescrites par doc Stephenson à en croire l'étiquette.

Pour papa, Mme Canerton avait décidé de passer chez nous m'apporter deux nouveaux bouquins. Celui qui l'avait tuée l'avait suivie dans sa propre voiture, puis il l'avait abordée par la ruse ou lui avait fait une queue de poisson... Ou alors, c'était quelqu'un qu'elle connaissait. Pour qui elle se serait arrêtée sans problème.

Ensuite, ce type l'avait tuée et ligotée, puis il s'était débarrassé d'elle et de son véhicule. Sa bagnole à lui était probablement à proximité, et il lui avait été assez facile de la récupérer pour rentrer chez lui...

Ça paraissait logique et ça me rendait malade.

Si Mme Canerton venait me voir ce jour-là, alors je me sentais en partie responsable de sa mort. J'avais l'impression que le ciel me tombait dessus. Quelques mois auparavant, j'étais un enfant heureux et sans souci. Je ne savais même pas que c'était la Grande Dépression, et encore moins qu'il existait des meurtriers en dehors des magazines que je lisais dans notre salon de coiffure – et aucun de ces personnages imaginaires ne commettaient les horreurs du Tueur des Marécages. Et papa avait beau être un type super, sincère et loyal – malgré un bref moment d'égarement – il n'avait rien d'un Doc Savage.

Dans les histoires policières, les flics et les détectives privés voyaient un indice ou deux et ils reconstituaient le puzzle. Ils résolvaient une affaire sans rien laisser dans l'ombre. Dans la vie réelle, au contraire, les indices abondaient, mais au lieu de permettre de solutionner un mystère, ils compliquaient tout.

Le résultat, c'était qu'on n'en savait beaucoup plus aujourd'hui que le soir où j'avais trouvé cette pauvre femme attachée à un arbre avec du barbelé.

Entre-temps, j'avais appris que les personnes que je connaissais – ou croyais connaître – avaient des problèmes et des vies particulières. Mes parents avaient un passé. J'avais vu mon père plonger, et je soupçonnais qu'à un certain moment de son existence, maman avait dérapé, elle aussi – un épisode célébré sans doute par un tatouage sur l'avant-bras de Red Woodrow, qui avait disparu.

J'avais découvert que papa était « irascible » et que M. Nation pouvait supplier et pleurer, et que ses fils couraient vite.

Miss Maggie était la mère de Red et Red était peut-être un assassin. Mais l'avait-il tuée ainsi que Mme Canerton par la même occasion ? Et si oui, pourquoi ? Et où était-il maintenant ?

Des gens que je croisais régulièrement s'étaient révélés étranges et féroces. Ils avaient pendu Mose et nous avaient roués de coups, mon père et moi.

Oh, oui, à cette époque, je n'aurais pas été surpris de découvrir qu'on avait moyen d'atteindre la lune en grimpant au sommet de l'arbre le plus haut et qu'avec une bonne paire de ciseaux, on pouvait la couper en deux !

Il y eut foule à l'enterrement de Mme Canerton. Ma famille, Cecil et moi, on se tenait au premier rang dans la Bethel Baptist Church. À peu près tous les habitants de la ville et des environs étaient là aussi, en dehors des Nation et de quelques-uns des participants au lynchage de Mose.

Même doc Stephenson se montra ; il resta au fond de l'église, l'air plus déçu que triste. Doc Taylor s'assit à côté de lui, les mains sur les cuisses. Son visage n'exprimait rien. On disait que le choc avait été très rude pour lui car, depuis peu, sa relation avec Louise était devenue sérieuse.

En l'espace d'une semaine, les clients de papa – dont des lyncheurs – fréquentèrent de nouveau le salon de coiffure ; et ils insistaient pour que ce soit lui qui leur coupe les cheveux. Il dut retourner travailler régulièrement. Je ne sais pas ce qu'il ressentait à ce sujet : coiffer des types qui nous avaient passés à tabac, ce jour-là, et qui avaient assassiné Mose ? Mais il le faisait et il récupérait leur argent. Il considérait peut-être ça comme une sorte de revanche ? À moins qu'il ait eu le pardon et l'oubli faciles ? Ou alors il avait juste besoin de leur pognon.

Maman trouva un emploi au tribunal. Chaque jour, elle effectuait les trajets avec papa. Mémée restait avec nous, mais elle avait pris l'habitude de filer en voiture une ou deux fois par semaine pour polémiquer un moment avec les hommes, au salon, et rendre visite à M. Groon.

Ils se promenaient ensemble en ville et dans les environs. Il l'emmenait parfois jusqu'à Tyler pour dîner dans un snack et aller à un spectacle.

Comme d'habitude, on finit par cesser de discuter de ce dernier meurtre. Papa fit sécher le papier en bouillie qu'il avait retiré du corps de Mme Canerton, mais comme les autres, il était trop abîmé. Et de toute façon, c'était difficile d'imaginer ce que ça pouvait signifier.

On ne parla plus de Mose non plus. C'était comme si le pauvre homme n'avait jamais existé. Pour certains, c'était toujours le Tueur des Marécages, malgré la découverte de Mme Canerton ligotée et torturée comme les autres. Mais, désormais, la théorie qui avait les faveurs de la

population blanche, c'était que Red était le coupable. Ensuite, il était parti quelque part pour ne jamais revenir. Plus personne ne prétendait encore recevoir des cartes postales de lui. Ce qui montre simplement à quel point les gens sont changeants.

Le monde revint doucement à la normale, et pourtant, à mes yeux, il ne fut plus jamais aussi intense, propre et net qu'avant, et j'estimais que rien de ce que je pourrais faire ne ramènerait jamais complètement ces temps heureux.

Tom et moi, on n'était pas vraiment convaincus que Red était l'assassin, ni même que cette histoire était vraiment terminée. On croyait toujours à la culpabilité de l'Homme-Chèvre. Et un jour où nos parents étaient au travail et où mémée, toute pomponnée, était partie en ville flirter avec M. Groon, on décida de faire un saut à la cabane de Mose.

C'était là que j'avais vu l'Homme-Chèvre pour la dernière fois et j'étais résolu à en apprendre davantage sur son compte et à le capturer si je pouvais. J'avais le désir secret d'être un héros. Voilà pourquoi on emporta avec nous le fusil et une grosse corde.

En y repensant, ça paraît sacrément idiot. Mais sur le moment, c'était logique. On pensait être capables de le tenir en respect avec notre arme, ou même de le blesser, puis de l'attacher et le ramener. Quand les gens verraient ses cornes, ils changeraient d'avis !

Mais l'Homme-Chèvre savait-il parler ? Pourrait-il avouer ? Connaissait-il notre langue ? Avait-il des pouvoirs surnaturels ? On estimait que cette dernière possibilité était bien réelle, et du coup, on prit aussi la Bible. J'avais lu quelque part, probablement dans un des magazines de notre salon, que si on brandissait le Verbe, le Mal reculait.

La nuit précédente, après des journées entières à y réfléchir, on avait décidé de tuer ce monstre ou de le faire prisonnier.

Dès que la voiture de mémée fut hors de vue, on se dirigea vers les bois. Je portais le fusil. Toby se joignit à cette expédition clandestine, et même avec son dos abîmé, il avança à bonne allure.

On estimait aussi que l'Homme-Chèvre n'avait pas de pouvoirs pendant le jour et que donc, si on réussissait à découvrir sa tanière, on pourrait l'avoir. Je ne sais plus d'où nous venait cette opinion, mais c'était désormais une certitude pour nous, comme la capacité de papa à assommer Nation plus vite qu'un poulet picorait du maïs, ou celle du Verbe à repousser le Mal...

On s'enfonça profondément dans les bois. La rivière serpentait en grondant entre des rives élevées et des arbres encore plus hauts. Les plantes grimpantes et les broussailles devinrent bientôt presque impénétrables.

On suivit la berge à la recherche d'un gué pas trop loin du Swinging Bridge. On ne voulait pas franchir ce pont une nouvelle fois, et on prit comme prétexte que Toby n'en était pas capable. Mais, bien sûr, c'était juste un prétexte.

On marcha longtemps et on atteignit finalement la cabane de Mose. On resta là à la regarder. Ça n'avait jamais été grand-chose, juste un taudis en bois, en tôle et en papier goudronné. La plupart du temps, Mose restait assis dehors dans un vieux fauteuil sous un saule qui dominait la rivière.

La cabane semblait être beaucoup plus délabrée que le jour où mémée et moi, on s'y était réfugiés et où l'Homme-Chèvre nous avait assiégés.

La porte était grande ouverte.

— Et si le monstre nous attend là-dedans, on fait quoi ? demanda Tom.

— Je l'abattrai avec ce fusil, dis-je, voilà ce qu'on fait.

— Peut-être qu'on aurait intérêt à jeter d'abord un coup d'oeil par une fenêtre ?

Ça me parut un bon conseil. On ne distingua pas grand-chose, mais on s'assura au moins que l'Homme-Chèvre n'y était pas planqué.

Dans la pièce, le désordre était pire que l'autre fois. Toby renifla et fouina à l'intérieur jusqu'à ce qu'on le rappelle. On y pénétra à notre tour et on examina les lieux. Un peu de lumière filtrait par le papier paraffiné de la fenêtre sans carreau et un petit vent vicieux entraît avec elle. La vitre de l'autre fenêtre était brisée, probablement par des enfants, et il n'y avait pas beaucoup de jour qui entraît par là non plus.

Le cadre avec les deux photos était tombé par terre. Je le ramassai. La pluie avait détrempé l'image du catalogue *Sears* et le cliché de la femme noire et les avait transformés en une espèce de bouillie floue. Je reposai le cadre sur la table, face vers le bas cette fois.

— Cet endroit ne me plaît pas, murmura Tom.

— À moi non plus.

Quand on sortit, je veillai à bien refermer la porte derrière nous.

On fit le tour de la cabane, et au moment où on allait descendre à la rivière, je remarquai quelque chose accroché à un clou sur le mur extérieur. C'était une chaîne d'où pendaient des arêtes – et un poisson frais.

On s'approcha.

— On dirait qu'on vient juste de le mettre là... murmura Tom. Il est encore tout dégoulinant.

Ainsi quelqu'un apportait régulièrement des poissons ici et depuis un certain temps, comme une offrande à Mose.

À un autre clou, une paire de vieilles chaussures étaient attachées ensemble par leurs lacets, probablement pêchées dans la rivière. Une ceinture gondolée par l'eau trônait juste au-dessus. Et sur le sol, étaient posés une assiette en étain, un galet bleu vif et un bocal Mason ¹. Tous disposés là, sans doute en guise de cadeaux.

Je décrochai le poisson mort et les vieilles arêtes et je les jetai dans la rivière. Les chaussures, la ceinture, l'assiette, la pierre et le bocal connurent le même sort.

— Pourquoi t'as fait ça ? demanda Tom.

— Ce poisson était toujours vivant. Inutile qu'il souffre. Personne ne le fera cuire pour le manger.

— On aurait pu.

— Trop tard.

— Mais tu as aussi balancé tout le reste ! C'est méchant, Harry. Quelqu'un avait mis ces trucs-là pour les offrir à Mose.

— Je sais, dis-je. C'est pourquoi j'ai fait ça. Pas par méchanceté, mais pour qu'on croie qu'on a accepté ces cadeaux.

Je ne pouvais pas vraiment expliquer mon geste. Sur le moment, ça me sembla juste la chose à faire.

Le vieux bateau de Mose était toujours près de la maison, posé sur des pierres pour éviter la pourriture. Il y avait encore une pagaie au fond. On décida de le prendre et de descendre la rivière jusqu'au tunnel dans l'églantier. On fit monter Toby, puis on poussa la barque dans l'eau et on partit. On fila jusqu'au Swinging Bridge et on passa dessous sans cesser de surveiller les berges, au cas où l'Homme-Chèvre s'y serait caché. Notre idée qu'il avait peur de la lumière du jour ne nous paraissait plus si plausible maintenant, et on commençait à se sentir nerveux et un peu idiots.

On avait été très courageux quand on avait conçu notre projet ; mais à présent, sur le terrain, c'était une autre paire de manches.

Dans l'ombre, sous le pont, j'aperçus un trou obscur comme une grotte qui s'enfonçait profondément dans la berge. J'imaginai que c'était là que vivait l'Homme-Chèvre et qu'il y attendait ses proies.

Il fallait l'affronter dans son repaire, évidemment. Mais on ne le fit pas. Ma sœur et moi, on n'échangea pas un mot et on se contenta de passer là-devant en payant de plus belle...

On alla jusqu'à la rive où on avait découvert cette femme attachée à un arbre. Plus rien n'indiquait qu'elle s'était trouvée là. C'était comme si on avait rêvé.

On tira la barque sur la plage de terre et de graviers, on escalada la berge et on s'enfonça dans l'égoutier géant. On n'en avait pas discuté, ma sœur et moi, mais on voulait revoir l'endroit où on avait découvert le premier corps, et aussi le tunnel où on s'était payé la trouille de notre vie.

Le tunnel n'avait pas changé, et il était évident, à la lumière du jour, que c'était l'œuvre de quelqu'un. Il n'était pas aussi long et aussi vaste qu'on l'avait cru cette fameuse nuit, et il débouchait sur un autre, plus important, mais celui-là également était plus étroit et plus court que dans nos souvenirs.

De petits bouts de tissus colorés étaient accrochés aux ronces, telles des décorations. On vit une bande rouge, une bleue et une blanche avec de minuscules fleurs. Des photos de femmes en sous-vêtements découpées dans le catalogue *Sears and Roebuck* et certaines de ces cartes à jouer dont j'avais entendu parler. Des épines de ronces traversaient les pubis de ces filles nues.

Au milieu du tunnel, il y avait des traces d'un feu de camp et, au-dessus, les ronces formaient une voûte si épaisse qu'une grande partie de l'endroit restait sans doute au sec même pendant une pluie torrentielle.

On n'avait pas vu ces morceaux de tissu et ces papiers cette nuit-là, mais ils y étaient certainement déjà. Le récent déluge avait dû en détruire un certain nombre même si ce lieu était bien protégé, et quelqu'un en rajoutait forcément de nouveaux de temps en temps.

Toby reniflait et courait partout aussi vite que lui permettait son pauvre dos. Il leva la patte à plusieurs reprises pour marquer son territoire. Il était agité au point de nous faire croire que cet endroit était le paradis des écureuils.

— C'est comme une sorte de nid, murmura Tom. Le nid de l'Homme-Chèvre...

Je frissonnai. Si c'était vrai, et si c'était bien sa tanière ici – et pas la grotte sous le pont – ce monstre pouvait revenir à tout moment. J'expliquai mes craintes à Tom et, du coup, on s'empressa d'appeler Toby et on se tira. Une fois dans le bateau, on essaya de remonter le courant à la pagaie, mais en vain.

On accosta et on commença à transporter notre embarcation, mais elle était beaucoup trop lourde et on fut obligés de l'abandonner au bord de l'eau et de continuer à pied. On dépassa le Swinging Bridge et on marcha longtemps. On trouva finalement un banc de sable qui nous permit de traverser la Sabine et on rentra à la maison. On se dépêcha de se laver et de nettoyer Toby avant le retour des parents et de mémée.

On réfléchit à ce qu'on avait vu au cours de cette expédition, et on envisagea d'en parler à papa, mais comme on était censés ne pas avoir bougé, c'était l'impasse. Ce qui aurait paru évident à quelqu'un de plus âgé ne l'était pas du tout pour nous.

Tom et moi, on en discutait sur la véranda de derrière, quand mémée nous rejoignit. On se tut aussitôt.

— Vous avez eu l'air de conspirateurs toute la soirée, commença-t-elle. Je suis trop curieuse pour laisser passer ça.

— C'est rien, répondit Tom.

— Moi, je crois que c'est quelque chose, répliqua mémée en s'asseyant sur la balancelle entre nos lits. Pourquoi ne pas cracher le morceau ? Je vous promets que je ne répéterai rien à vos parents.

Bien entendu, on mourait d'envie de raconter notre aventure à quelqu'un. Je regardai Tom. Elle acquiesça. Je l'imitai. Alors elle demanda à mémée :

— Tu jures de rester bouche cousue, sinon ta tête tombe et les fourmis la mangent ?

Elle éclata de rire.

— Bon sang, ça ne me plairait pas ! D'accord, je jure.

On lui dit tout. Quand on eut fini, elle déclara :

— Vous n'êtes pas les seuls détectives, ici ! Et puisqu'on enquête tous les trois, concluons un pacte. On gardera nos découvertes pour nous.

— Je ne sais pas, murmurai-je. Papa pourrait avoir besoin d'en apprendre une partie.

Mémée réfléchit. Je la connaissais suffisamment : elle voulait toujours être la première dans la confidence. Je ne fus donc pas surpris quand elle proposa :

— Écoutez. On garde ça pour nous jusqu'à ce qu'on ait assez d'éléments que votre père pourra utiliser. C'est d'accord, les enfants ?

On accepta.

— Alors, on signe un pacte, ou que nos têtes tombent et que les fourmis les mangent.

On prêta serment.

Mémée ajouta :

— J'étais en ville aujourd'hui. J'ai rendu visite à M. Groon. C'est un homme si gentil.

— Tu le fréquentes beaucoup, dit Tom.

— Je suppose.

— Donc, tu ne penses pas qu'il ait quoi que ce soit à voir avec cette affaire ? demandai-je.

— Grand Dieu non, je ne le crois pas.

— Il fait partie du Klan, rappela Tom.

— Faisait... dit mémée. On en a parlé, lui et moi, et de lui-même il a évoqué le petit incident qui s'est passé ici. Il m'a juré qu'il a laissé tomber tout ça. Et il est juif. Il prétend qu'il s'est joint à eux sans vraiment y penser. Il croyait qu'ils avaient de bonnes intentions. Il a vu une fois un film appelé *Naissance d'une nation* dans lequel les types du Klan étaient de bons gars... Mais après l'autre nuit, ici avec votre père, et le lynchage de Mose et tout ça, il a fini par se dire que si, par la grâce de Dieu, ils avaient appris qu'il était juif, il aurait pu se retrouver à la place du vieux Noir au bout de la corde. Il a quitté le Klan. Brûlé ses robes.

— Mémée ? demanda Tom. C'est ton petit ami ?

— Pas vraiment... Enfin, pas encore. Ça pourrait arriver.

Tom eut un petit rire.

— Mémée. Tu es trop vieille.

— Selon tes normes, fillette... Et si on retournait tous les trois jeter un coup d'œil à la maison de Mose demain, ainsi qu'à cette grotte et à ce tunnel dans les églantiers ?

Et donc, le lendemain matin, quand nos parents partirent au travail, Tom, Toby et moi, on embarqua dans la voiture de mémée. Elle avait pris son fusil. On roula jusqu'à la cabane de Mose. À mi-chemin, je me rendis compte que j'avais oublié la Bible.

J'avais une idée au sujet de la cabane de Mose, et je voulais la vérifier. Sauf que j'eus tout faux. Rien de nouveau n'était accroché aux clous ni posé contre le mur. Mais il y avait quelque chose d'autrement plus curieux : le bateau qu'on avait abandonné plus bas sur la rivière était de retour à sa place sur les pierres, avec la pagaie à l'intérieur.

On le fit remarquer à notre grand-mère.

— Faisons le tour du propriétaire, proposa-t-elle.

On explora la cabane un moment. Rien n'avait changé sinon que le cadre avec les photographies imbibées d'eau avait été redressé sur la table et que la photo délavée découpée dans le catalogue était introuvable.

Je le dis à mémée.

— Quelqu'un vient ici, répondit-elle, c'est certain. Mais pourquoi ? Prenons ce bateau et allons voir cet endroit dont vous m'avez parlé.

Mémée y monta la première, puis Tom et moi, on le poussa dans l'eau, et on embarqua. Je pagayai, et Tom, assise à l'avant, joua au guide. Ce fut une balade agréable. Il faisait chaud, le courant était rapide et les ombres des arbres dessinaient des taches sur l'eau.

Un gros mocassin se prélassait sur la racine tordue d'un grand saule. Des grenouilles plongeaient à notre passage. De petits insectes noirs fondaient à la surface de la rivière comme des patineurs sur glace. Par deux fois, des tortues sortirent la tête de l'eau pour voir si on était comestibles, puis disparurent.

Finalement, on accosta et on s'engagea dans le tunnel. Il était sombre par endroits ; ailleurs, des rayons de lumière le traversaient et leurs tranchants me firent penser à la lame acérée de l'épée d'un archange. On retrouva les morceaux de tissu et les papiers découpés dans le catalogue. Mémée regarda autour d'elle et les effleura de la main.

— Je ne crois pas que ce soit la tanière d'un tueur, dit-elle. Des enfants, probablement des garçons, se sont aménagé une cabane. Et ils ont récupéré du tissu de couleur et des images pour la décorer...

— Mais ce sont des femmes en sous-vêtements, dis-je.

— Tu ne regardes pas ces pages-là du catalogue quand tu vas au cabinet, Harry ? Tu t'en sers juste pour t'essayer ? demanda mémée.

Je rougis.

Au regard que me lança Tom, je compris que je n'avais pas fini d'entendre parler de cette histoire.

— On voit l'endroit où il s'est fait un feu, fis-je remarquer.

— Des gamins ou des hobos pourraient très bien l'avoir allumé, assura mémée. Et si tu y réfléchis, pourquoi le tueur aurait-il besoin d'un feu ? Non, je ne pense pas qu'il habite ici. Il vit parmi nous.

— Peut-être pour y voir la nuit ? suggéra Tom.

— Ouais, c'est possible, murmura mémée.

Mais, à l'évidence, elle s'était déjà fait son opinion.

— Mais il pourrait venir ici, insista Tom. Utiliser cet endroit.

— Peut-être, répondit mémée. Mais je suis sûre qu'on découvrira que c'est le repaire de quelques gosses. Ou que des vagabonds s'y réfugient parfois.

— C'est pas un peu isolé, pour eux ?

— Qui peut le dire ? Voyons si on a moyen de ramener ce bateau et de rentrer à la maison avant vos parents.

— Oh, dit Tom. On a tout notre temps.

— Ouais, fit mémée. N'empêche qu'on part.

Mais au moment où on allait mettre la barque à l'eau, elle changea d'avis.

— Mose est mort, dit-elle. On ne pourra pas remonter le courant avec une seule pagaie. Et encore moins la transporter le long de la berge. On n'a qu'à la laisser ici. Celui qui l'a ramenée hier fera peut-être un autre effort ?

On s'éloigna donc à pied. Pendant tout le chemin du retour, jusqu'à l'endroit où on traversa à guet, puis jusqu'à la voiture, j'eus la sensation que quelqu'un se déplaçait silencieusement entre les arbres et nous épiait à travers les feuillages. Mais chaque fois que je tentai de le surprendre, je ne vis rien d'autre que la forêt, les buissons et la rivière...

Ce soir-là, couché dans mon lit, j'essayai de mettre un peu d'ordre dans mes idées, et j'en revenais toujours à la même conclusion : grand-mère était maligne, mais pas meilleure détective que papa – et lui-même avouait qu'il ne valait pas un pet de lapin. Tom et moi, on n'était pas si

bons que ça non plus, mais on avait notre idée : l'assassin était l'Homme-Chèvre, ce que Miss Maggie appelait un Ambulant.

Quand je repensai à Miss Maggie, la tristesse me submergea de nouveau. Finis ses bons petits plats et ses merveilleuses histoires. Assassinée dans la maison où je m'étais installé tant de fois avec elle et où elle avait ri et m'avait appelé Petit Homme...

Et Mme Canerton... Elle était peut-être morte parce qu'elle m'apportait des livres. Elle s'était trouvée au mauvais endroit au mauvais moment. Je savais bien que ce n'était pas de ma faute, n'empêche que je me sentais coupable.

Elle avait toujours été si gentille ! Tous ces livres. Les soirées de Halloween. La manière dont elle souriait. Ses seins dans cette robe, à sa dernière fête. Une robe pure et blanche, avec un col parsemé de petites roses rouges...

Tandis que je m'assoupissais, je songeais à parler à papa des images du catalogue *Sears* et des bouts de tissu dans le tunnel, mais j'avais promis à mémée de me taire. Je n'étais plus certain, à présent, que c'était une bonne idée. J'envisageai de rompre ce pacte ou de supplier qu'elle m'en libère, et puis le sommeil m'emporta.

À mon réveil, le lendemain matin, rien de tout ça ne sembla d'une importance cruciale et, avec le temps, mémée parut complètement oublier le sujet, elle aussi. Elle avait trouvé une nouvelle occupation. M. Groon. Elle fit ce que beaucoup de gens considéraient indigne d'une dame : elle restait avec lui à sa boutique et elle l'aidait à garnir ses rayons, et sans se faire payer, en plus !

De temps en temps, ma sœur et moi, on s'esquivait pour descendre à la cabane de Mose. Parfois, il y avait un poisson au clou, ou quelque autre objet bizarre de la rivière.

J'étais sûr à présent que quelqu'un apportait des cadeaux à Mose sans savoir qu'il était mort. Ou peut-être qu'il les laissait là pour une autre raison. On les décrochait scrupuleusement et on les rendait à la rivière, en se demandant si ce n'était pas l'Homme-Chèvre qui les déposait là. Si oui, pourquoi faisait-il ça ? Un monstre pareil pouvait-il avoir aimé Mose ? Ou s'agissait-il d'une offrande au diable, comme dans l'histoire de Miss Maggie sur les Ambulants ? Ce n'était pas du whisky avec de la pisse dedans, mais qui étais-je pour dire si Belzébuth appréciait ou non les poissons et les saletés tirées de la Sabine ?

On cherchait des traces de l'Homme-Chèvre et on ne trouvait que les empreintes de chaussures de grande taille. Jamais de sabots.

Parfois, on se sentait observés. J'emportais toujours mon arme avec moi, espérant qu'il se montrerait et me donnerait juste une occasion de l'abattre. Un coup de fusil valait davantage que toutes les enquêtes du monde.

Puis il vint une idée à Tom, un jour qu'on était près de la rivière :

— Et si le Diable s'en fichait, des fusils ? souffla-t-elle.

Je n'avais pas réfléchi à ça. J'aurais dû. Après tout, c'était le Diable.

On s'en alla, moins sûrs de nous, fusil ou pas, et on ne retourna plus là-bas pendant un bon moment. Au cours des quelques jours qui suivirent, je me demandai si de nouveaux poissons et d'autres choses sorties de la rivière avaient été accrochés chez Mose, et ce que celui qui les laissait là pensait en les retrouvant à son retour. Mais peut-être qu'il nous avait observés pendant tout ce temps, caché dans les bois ? Ce mystère dépassait mon entendement et, finalement, je dus le mettre de côté.

1 La marque la plus connue de bocaux pour conserves qui est passée dans le langage courant (*N.d.T.*). ↩

L'été venu, il fit de plus en plus chaud, et on avait l'impression de se trimballer avec une couverture enroulée deux fois autour de la tête ; parfois on aurait même dit que ce turban était en feu et nous étouffait avec sa fumée.

Dès midi, on n'avait pratiquement plus la force de bouger et, pendant cette période, on cessa de descendre à la rivière même pour pêcher. On restait à proximité de la maison.

Cette année-là, notre petite ville décida de célébrer le 4 juillet ¹. Ma sœur et moi, on était tout excités parce qu'il y aurait des pétards, des chandelles romaines et des tas d'autres feux d'artifice et, bien entendu, une abondance de bons petits plats faits maison.

Mieux encore : on annonçait la venue d'un cinéma itinérant.

Les gens pensaient encore au tueur de temps en temps et ils en parlaient, mais ils avaient fini par accepter l'idée que Red était bel et bien le coupable. Comme on avait retrouvé sa voiture et que sa maison semblait avoir été laissée à peu près en l'état, la rumeur disait qu'il s'était enfui car mon père était sur le point de découvrir que c'était lui, l'assassin.

En fait, cette hypothèse satisfaisait tout le monde parce que c'était ce qu'on avait envie de croire. Si on pensait que le tueur était parti depuis longtemps, c'était plus facile de se coucher le soir, de se rendre aux W.C. en pleine nuit, ou de vérifier ses lignes tendues à travers la rivière...

Les femmes avaient moins peur d'aller dormir, même si elles avaient pris l'habitude de verrouiller les portes et les fenêtres de leurs habitations, ce qu'on ne faisait pratiquement jamais avant l'apparition du Tueur des Marécages.

Même mes parents et ma grand-mère en étaient arrivés à croire que c'était Red. Cette version semblait raisonnable.

Tom et moi, pourtant, on restait en alerte et on se préparait au retour de l'Homme-Chèvre. On pensait qu'il se tapissait quelque part dans les bois, le temps que les choses se calment, et qu'il frapperait au moment où on s'y attendrait le moins.

Mais le 4 juillet, un jour de crèmes glacées, de feux d'artifice et de cinéma, on baissa notre garde. Ça nous était déjà arrivé, bien entendu, et il ne s'était rien passé. Et comment quelque chose pourrait-il se produire en ce chaud 4 juillet avec toutes les merveilles qu'on prévoyait ?

La population se réunit en fin d'après-midi, avant la nuit. Main Street avait été interdite à la circulation, ce qui n'était pas une grosse affaire, vu que le trafic était rare. On dressa dans la rue des tables chargées de plats protégés par des torchons, de pastèques et de crème glacée fraîchement battue. Le pasteur baptiste prononça quelques mots, puis tout le monde prit une assiette et se servit de ce qu'il voulait.

Papa murmura à ma mère qu'il était heureux que les tables aient été si bien garnies, surtout parce que cela avait incité le pasteur à précipiter son sermon. Le révérend était connu pour être un mangeur enthousiaste.

Je goûtai à peu près tout, puis je me jetai sur la purée avec de la sauce et de la viande hachée, et sur des tartes aux pommes et aux poires. Tom opta pour les tartes et les gâteaux et rien d'autre, à part de la pastèque que Cecil l'aida à couper.

Derrière les tables, des musiciens jouaient de la guitare et du violon sur une sorte de scène improvisée ; tout le monde dansa au milieu de la rue, et mes parents aussi, et mémée et M. Groon. Doc Taylor tenait Tom par les mains, et il la faisait tourner. Il était si grand et elle si petite, c'était comme lorsqu'on attrape les pattes de devant d'un chien pour le faire sautiller sur celles de derrière... Il avait l'air heureux bien que, selon la rumeur, Louise Canerton lui manquait toujours terriblement.

J'avais pensé que M. Nation viendrait avec ses fils, vu qu'ils étaient toujours les premiers à se pointer là où il y avait de la nourriture et des boissons gratuites, mais ils ne se montrèrent pas. Je suppose que c'était à cause de papa. M. Nation avait peut-être un air coriace et une grande gueule, mais ce manche de pioche l'avait dompté, d'autant que M. Sumption avait veillé à ce que tout le monde en ville apprenne cette histoire. Bien après le décès de mon père, il y avait encore des gens à Marvel Creek qui parlaient de cette raclée comme s'ils y avaient assisté et, avec le temps, cette anecdote égala l'épisode des porcs de M. Crittendon et finit par entrer dans la mythologie locale.

Plus tard dans la nuit, la musique laissa la place au cinéma. C'était un vieux film muet avec des tas de cow-boys qui passaient leur temps à se

tirer dessus. La tente sous laquelle on le projeta était pleine de cris et de hululements. Des jeunes gens souîls inventaient les répliques des acteurs privés de parole.

Ensuite, on tira le feu d'artifice. Les pétards crépitèrent et les chandelles romaines et les fusées éclatèrent au-dessus de Main Street en arcs-en-ciel enflammés qui s'épinglaient sur le ciel puis s'éteignaient.

L'orchestre avait recommencé à jouer. Tom avait abandonné doc Taylor qui avait trouvé une jeune femme avec qui danser – Mlle Buella Lee Birdwell – et elle s'était rabattue sur Cecil. Elle tapait des mains pour accompagner la musique, rebondissait sur ses genoux, attendant la prochaine grande giclée de couleurs sur le ciel nocturne.

Je me souviens avoir regardé une traînée brillante qui ne disparut pas immédiatement et plongea vers la terre telle une étoile filante. Je la suivis des yeux jusque derrière Cecil et Tom. Dans l'ultime lueur de son explosion, je vis le visage souriant de ma sœur ; Cecil la tenait par les épaules, et ses jambes la faisaient monter et descendre au rythme de la musique. Juste à côté, doc Stephenson se tenait debout près d'une table encore chargée de nourriture, les mains dans les poches.

Je l'avais remarqué un peu plus tôt ; il se déplaçait au milieu des danseurs, mais sans danser lui-même, se frayant juste un chemin entre eux comme un fil passant dans le chas d'une aiguille humaine. À présent, il était là, arborant son visage sinistre habituel, et il observait Tom et Cecil. Des gouttes de sueur coulaient sur ses traits flasques. Au-dessus de lui, une explosion de couleur dévora le ciel.

Quand on rentra à la maison, tard cette nuit-là, on était tous bien réveillés et on s'installa un moment sous notre grand chêne pour boire du cidre. C'était très agréable, sauf que, tout à coup, j'eus de nouveau ce sentiment d'être espionné.

J'étudiai la forêt, mais en vain. Tom ne semblait s'être aperçue de rien. Les adultes non plus. Cela ne me rassura pas pour autant.

Peu après, un opossum apparut à l'orée de la forêt, jeta un coup d'œil à notre petite réunion et replongea dans l'obscurité. Je me sentis soulagé.

Mes parents se lancèrent dans des chansons que papa accompagna à la guitare, puis il joua pendant que maman et mémée chantaient ensemble. De temps en temps, Toby hurlait.

Ensuite, ils racontèrent des histoires. Maman était assise sur les genoux de mon père. Papa en connaissait une sur un vieux hors-la-loi qui avait été inhumé avec son cheval. Personne d'autre que ce gars-là n'avait monté cet animal, et quand il avait été blessé alors que la police le poursuivait, il avait préféré le tuer, puis se suicider plutôt que d'être capturé et que quelqu'un d'autre récupère cette bête. Le détachement qui l'attrapa les enterra sur place tous les deux. Selon papa, sa famille affirmait qu'à certaines périodes de l'année, on voyait ce vieux bandit galoper à bride abattue sur la route et disparaître au moment où il atteignait l'endroit où avait été creusée leur tombe.

Mémée rapporta que sa grand-mère parlait souvent d'un pigeon qui apparaissait dans une pièce quand quelqu'un était sur le point de mourir. Et à l'instant du décès de cette personne, le pigeon s'envolait vers le plafond et devenait invisible, alors même qu'on continuait à entendre le battement de ses ailes. Selon sa grand-mère, ce pigeon venait chercher une âme.

Maman expliqua à son tour comment, une certaine nuit, dans les monts Ozark ², un puma avait pourchassé une femme et son bébé sur un chariot découvert. À la clarté de la lune, la malheureuse vit le puma qui gagnait du terrain. Il rattrapa les chevaux qui paniquaient. Elle eut alors la présence d'esprit de jeter les habits du bébé sur la route pour distraire l'animal avec leur odeur humaine. Quand le puma cessait d'en déchiqueter un et reprenait la poursuite, elle lui en lançait un autre. Finalement, elle en fut réduite à lui abandonner ses propres vêtements et elle réussit ainsi à distancer le félin. Mais quand elle arriva, presque nue, à la maison d'un parent, elle découvrit avec horreur des traces de griffes à l'arrière de son chariot. Le berceau de son bébé était vide.

Après les histoires, on alla chacun à notre tour au cabinet extérieur. Tom se fit accompagner par mémée. J'aurais bien voulu qu'elle vienne avec moi aussi, mais j'étais trop fier pour le lui demander. Je me soulageai rapidement dans le noir et la puanteur, le catalogue *Sears and Roebuck* serré dans ma main. Un hibou hululait quelque part.

Ensuite, on fit un brin de toilette, on dit bonne nuit et on se coucha.

Allongé sur mon matelas, je décidai de coller mon oreille à la cloison. Je ne l'avais pas fait depuis un moment mais, cette nuit-là, j'avais envie

d'entendre la voix de mes parents et de sentir qu'ils étaient unis de nouveau et que tout allait bien en ce monde.

Je les écoutai un moment parler de choses et d'autres, puis ils commencèrent à baisser le ton et maman murmura :

— Les enfants vont se réveiller, chéri. Ces murs sont minces comme du papier à cigarette.

— Tu n'as pas envie ?

— Bien sûr que si.

— Les murs ont toujours été minces... insista papa.

— Oui, sauf que toi, tu n'es pas toujours comme ce soir. Et tu sais comment tu es, dans ce cas-là.

— Ah bon, et comment je suis ?

Maman rigola doucement.

— Bruyant.

— Mon cœur, ça fait un moment, depuis que je vais mieux... Tu sais... Et vraiment, j'en ai besoin. Pas toi ?

— Si.

— Et je veux être bruyant. Si on prenait la voiture ? Je connais un endroit, un peu plus bas sur la route...

— Jacob. Et si quelqu'un passait ?

— Un endroit où personne ne passera...

— Pas besoin d'en arriver là... On peut faire ça ici. Il faut juste être discrets.

— Je ne veux pas être discret. Et même si je le voulais, c'est une nuit formidable et je n'ai pas sommeil.

— Et les enfants ?

— C'est pas très loin, chérie. Et ta mère est avec eux. Allez, ce serait amusant.

— Très bien... Très bien. Pourquoi pas ?

Le tonnerre gronda.

— Oh, Jacob, s'exclama maman. C'est peut-être un avertissement. Tu sais, ce n'est pas la bonne période.

— *Soyez féconds et multipliez-vous.*

— Je ne crois pas qu'on ait besoin de multiplication.

Ils rigolèrent tous les deux.

Je me demandai ce qui leur prenait. Leur chambre devint silencieuse et, peu après, j'entendis la voiture démarrer et s'éloigner sur la route.

Où allaient-ils ?

Et pourquoi ?

En fait, je ne compris tout ça que des années plus tard. À cette époque, j'avais commencé à apprendre de petites choses sur le sexe, bien entendu, mais pas assez pour deviner ce qui se passait entre les adultes, et encore moins entre mes parents. Je n'arrivais tout simplement pas à les imaginer en train de faire l'amour. Je suppose que leur principale raison de partir, cette nuit-là, c'était de vivre quelque chose qui changeait du quotidien, dans une voiture. Pendant un moment, ils ne seraient plus que deux amants profitant mutuellement de leurs corps dans un cadre romantique...

J'y réfléchis un instant, et puis je m'endormis, tandis que le vent se rafraîchissait au contact des nuages chargés de pluie qui approchaient.

Plus tard, je fus réveillé par les aboiements de Toby, mais ils ne durèrent pas, et je replongeai aussitôt dans le sommeil. Puis j'entendis de petits chocs, comme si un oiseau était en train de picorer du grain sur du métal. J'ouvris progressivement les yeux, je me tournai dans mon lit... et, à travers la moustiquaire, je vis une silhouette. Immobile, elle regardait à l'intérieur de notre chambre.

Il faisait plus frais, mais l'orage était loin, et le ciel n'était pas encore couvert. La lune brillait de tous ses feux. Dans mon demi-sommeil, je constatai que la moustiquaire était déchirée et que le verrou était ouvert.

Retrouvant brusquement mes esprits, je compris que je n'étais pas en train de rêver. Je me dressai d'un bond sur mon matelas et je fixai la forme qui se dressait là...

Elle était sombre et elle avait des cornes sur la tête. Sa main aux ongles longs tapotait sur le cadre.

L'Homme-Chèvre émettait une sorte de grognement.

— Va-t'en ! criai-je.

Mais il ne bougea pas et il se mit à gémir. Le vent se leva et parut emporter le monstre qui disparut hors de vue.

Je me tournai vers le matelas de Tom et constatai qu'elle n'était plus là.

Je me levai rapidement et me précipitai à la moustiquaire. Je considérai un instant le trou qui y était découpé. Je la poussai et descendis sur les marches.

L'Homme-Chèvre se tenait à la lisière de la forêt. Il leva la main et me fit signe de le rejoindre.

Au lieu de quoi, je courus chez mes parents, mais il n'y avait personne. Je me rappelai vaguement qu'ils étaient partis en voiture pour faire Dieu sait quoi. J'ouvris la porte de la chambre de ma grand-mère.

— Mémée ! hurlai-je.

Elle se redressa comme un pantin tiré par une ficelle.

— Mais qu'est-ce qu'il y a ?

— L'Homme-Chèvre, il a pris Tom !

Elle ôta le drap et sauta de son lit. Elle était en chemise de nuit et ses longs cheveux, qui lui arrivaient jusqu'au milieu du dos, encadraient son visage comme un casque.

Elle courut sur la véranda. Elle vit la paillasse vide, la moustiquaire découpée.

— Va chercher ton père, ordonna-t-elle.

— Ils ne sont pas là.

— Quoi ?

— Ils sont partis en voiture.

Tandis que mémée digérait l'information, j'ajoutai :

— Regarde, grand-mère, près de la forêt !

L'Homme-Chèvre nous attendait.

— Garde l'œil sur lui. J'attrape mon fusil et mes souliers.

Quelques instants plus tard, mémée était chaussée et tenait son arme à la main. Pendant ce temps, je m'étais habillé. L'Homme-Chèvre n'avait pas bougé. Il nous faisait signe de la main.

— Ce salopard se moque de nous, s'exclama mémée.

— Oui, mais où est Tom ? dis-je.

Son visage s'allongea et là, dans la clarté lunaire dessinée en petits carrés par l'ombre de la moustiquaire, elle me parut soudain très âgée, on aurait presque dit une vieille sorcière.

— Viens, souffla-t-elle.

Elle ouvrit la porte du bout de son fusil et s'élança dans la direction de l'Homme-Chèvre. Elle avançait très vite. Le vent s'engouffrait dans sa chemise de nuit blanche et l'agitait autour d'elle, et la lune faisait danser des rayons bleus sur le canon de son arme. Elle ressemblait à un spectre jailli de l'enfer.

Je fonçai derrière elle et j'eus du mal à ne pas me laisser distancer. L'Homme-Chèvre plongea dans les ténèbres, aussi silencieux qu'une pensée.

Tout en courant, je commençai à hurler le nom de Tom et mémée en fit autant, mais ma sœur ne répondit pas.

Soudain, je trébuchai sur quelque chose et je m'écroulai. Quand je me remis à genoux, je découvris que c'était Toby. Il gisait, immobile sur le sol, à la lisière de la forêt. Je le soulevai. Sa tête roula mollement d'un côté. Il gémit et ses pattes arrière battirent désespérément. Du sang coulait de son crâne. Il avait reçu un coup.

Après tout ce que ce pauvre chien avait déjà enduré, quelqu'un l'avait assommé et il était sans doute en train de mourir. Il avait aboyé pour me prévenir de la présence de l'Homme-Chèvre, et je ne l'avais pas écouté. Je m'étais rendormi, et le monstre avait enlevé Tom. Maintenant, Toby mourait, Tom avait disparu, mes parents étaient partis quelque part en voiture, et l'Homme-Chèvre n'était plus en vue.

Et d'ailleurs, mémée non plus.

1 Date de la Fête de l'Indépendance américaine (*N.d.T.*). ↩

2 Massif boisé entre le Missouri et l'Arkansas (*N.d.T.*). ↩

Je ne voulais pas abandonner notre chien dans cet état, mais je devais aider ma grand-mère à retrouver ma sœur, enlevée par l'Homme-Chèvre. Je reposai doucement Toby, refoulai mes larmes et me lançai à l'aveuglette dans la forêt sur le sentier étroit que mémée venait d'emprunter. À tout moment, je m'attendais à tomber sur le cadavre de l'une ou de l'autre, mais par bonheur il n'en fut rien. Je finis par la rattraper. Elle n'avancait plus aussi vite maintenant. Elle boitait et haletait. Elle était toute décoiffée et sa chemise de nuit était déchirée. Elle avait l'air d'une folle.

— Chéri, il faut que tu continues, souffla-t-elle. Moi, je suis incapable de faire un pas de plus... J'ai besoin de m'asseoir et de me reposer un moment... Je ne suis plus aussi coriace que je le croyais. Il a disparu dans ce roncier, là devant. Grouille-toi... Et prends le fusil.

— Je ne veux pas te laisser ici.

— Tu DOIS retrouver Tom. Tu as un fusil, maintenant, et pas lui, mais j'ai remarqué qu'il avait un couteau. Un gros, fixé à son côté. Tu lui fais dire où est Tom, tu m'entends ? Oh, Seigneur, j'ai l'impression que je vais y passer. Mon cœur recommence à faire des siennes. Vas-y... Vas-y, Harry.

À ces mots, elle s'écroula sur son derrière en soufflant comme un bœuf. Puis elle s'allongea par terre. Je récupérai le fusil et je fonçai à travers les ronces. Je débouchai finalement sur un étroit sentier couvert d'aiguilles de pin où la lune jouait à travers les feuillages. Les branches cassées par l'Homme-Chèvre étaient bien visibles, comme s'il voulait m'aider à suivre sa trace.

Il faisait assez clair et je savais où je mettais les pieds, mais chaque ombre ressemblait à ce monstre, replié sur lui-même et prêt à bondir sur moi... Le vent soupirait entre les arbres, il charriait des gouttes de pluie, et cette pluie était froide. Les nuages enfermaient peu à peu la lune dans leur grand sac de ténèbres.

Devais-je continuer ? Ou rentrer pour ramener mémée et essayer de trouver mes parents ? Je sentais que, dans tous les cas, j'étais en train de

perdre un temps précieux... En cet instant, que faisait l'Homme-Chèvre à cette pauvre Tom ? L'avait-il ligotée et abandonnée quelque part dans la forêt pour revenir frapper à la moustiquaire ? Ou peut-être qu'il avait déjà torturé et tué ma sœur, et que, maintenant, c'était moi qu'il voulait ?

Je pensai à l'état dans lequel on avait retrouvé toutes ses victimes, et puis à Tom, et la nausée me submergea, et je courus plus vite, décidant qu'il valait mieux continuer cette traque. J'espérai rattraper le monstre, délivrer Tom et avoir une bonne occasion de tirer sur ce salopard.

Je tombai alors sur une chose étrange au beau milieu du sentier, bien en vue dans la clarté lunaire : une branche avait été arrachée et plantée dans le sol. Son extrémité était taillée en pointe au couteau et pliée vers la droite. Comme une espèce de flèche indiquant un itinéraire...

L'Homme-Chèvre s'amusait avec moi. Cependant, je n'avais pas d'autre choix que de suivre cette direction – un sentier encore plus étroit que celui où je me trouvais.

Je m'y engageai donc. Un peu plus loin, il y avait une autre branche, préparée avec moins de soin, celle-là ; elle était juste plantée dans le sol, cassée en son milieu et, à nouveau, dirigée vers la droite.

Ce qu'elle désignait n'était même pas une sente, juste une brèche entre les arbres. Tandis que j'avancais, des toiles d'araignées se collaient dans mes cheveux et des branches me cinglaient le visage. Soudain, avant que j'aie le temps de réaliser ce qui m'arrivait, le sol se déroba sous mes pieds et je dévalai un talus sur les fesses. Quand ma chute se termina et que je regardai autour de moi, j'étais sur Preacher's Road ! L'Homme-Chèvre m'avait conduit là par un raccourci. Et il avait traversé la route, car juste devant moi, de l'autre côté, il y avait une autre flèche, celle-là dessinée dans la terre. S'il pouvait franchir cette route et l'emprunter comme tout le monde, alors il était capable d'aller partout où il le désirait... Et on n'était nulle part à l'abri. Ainsi donc, c'était du pipeau, toutes ces histoires sur la frontière de Preacher's Road et la prison des marécages ! L'Homme-Chèvre faisait ce que bon lui semblait.

Je ramassai le fusil que j'avais lâché dans ma dégringolade et je poursuivis mon chemin en courant. Je ne cherchais même plus de signes de sa part à présent. Je fonçai vers le Swinging Bridge et les tunnels dans l'églantier géant. Bien sûr, il aurait pu dissimuler Tom dans cette grotte, sous le pont, mais malgré ce que pensait mémée, j'étais certain que ces tunnels étaient son nid, et je voulais le retrouver là et l'abattre. Je voulais

que Tom soit saine et sauve. Je voulais être un héros. Je voulais ne pas mourir. Oh, oui, je voulais tout ça très fort !

Soudain, je me demandai si un coup de fusil pourrait arrêter l'Homme-Chèvre. Je m'étais déjà posé la question, mais maintenant, alors que j'étais sur le point de le rattraper, cela m'inquiétait davantage.

Plus j'avancais et plus j'étais sûr qu'il m'entraînait dans les tunnels et que ma sœur, pour le meilleur ou pour le pire, y serait. C'était là-dedans qu'il avait fait toutes ces horreurs à ces femmes avant de les balancer dans la rivière... En attachant là sa première victime, il nous avait tournés en ridicule. Personne n'avait compris qu'il nous indiquait le lieu du meurtre mais aussi l'emplacement probable de tous les autres... Un endroit où il pouvait prendre son temps et s'amuser avec ces femmes aussi longtemps qu'il le souhaitait.

J'avais confiance en mes conclusions, même si elles ne reposaient que sur l'intuition et l'imagination enfantine. À présent, je regrettais de ne pas avoir soumis mes idées à papa, mais bon, il ne me restait plus qu'à assumer les conséquences de cette erreur.

Quand j'arrivai au Swinging Bridge, le vent soufflait en rafales et la lune se faisait discrète. Le pont se balançait violemment, et je n'eus pas de mal à m'imaginer projeté en l'air, telle une pierre par une fronde, si je passais par là. Je décidai qu'il valait mieux descendre à la cabane de Mose et me servir de son bateau pour rejoindre les tunnels.

Je me souvins que nous l'avions abandonné sur la rive, et mon cœur se serra brièvement. Mais quelqu'un l'avait ramené chez Mose, la première fois, et je repris espoir.

Quand j'arrivai à la cabane, le bateau était bien là. Je plaçai le fusil à l'intérieur et j'entrepris de le mettre à l'eau, mais il s'enlisa dans le sable et je ne réussis plus à le bouger d'un pouce. Je luttai pendant de longues minutes, mais en vain. J'éclatai en sanglots.

Je pris une profonde inspiration. Pas d'autre solution que le pont, désormais. Je n'avais aucun moyen de déplacer tout seul le bateau...

Alors que je dépassais la maison en courant dans l'intention de remonter vers la forêt, je découvris dans les broussailles l'avant d'un véhicule niché entre les arbres. J'espérai un instant que c'étaient mes parents ; hélas, un rapide coup d'œil m'indiqua qu'il s'agissait d'une camionnette et non de leur voiture. Ça ne changeait donc rien pour moi.

C'était sans doute quelqu'un qui était descendu à la rivière pour poser des lignes ou chasser l'opossum et le raton laveur...

En contournant la cabane, je remarquai que quelque chose était accroché au clou sur le mur de derrière.

C'était une main humaine, avec une partie du poignet d'où pendait un objet brillant.

Je me mis à trembler. Tom ! Oh Seigneur ! Tom !

Je m'approchai lentement et je constatai avec soulagement que cette main était trop grande pour être celle de ma sœur, et que le peu de chair qui restait dessus était pourri. Dans l'obscurité, elle m'avait paru entière, mais c'était une illusion... Ses doigts squelettiques retenaient une petite chaîne. Dans sa paume partiellement fermée, sur un lambeau en décomposition, je vis une pièce française bosselée.

La pièce de Taylor.

J'étais en train d'essayer de comprendre quel rapport cela pouvait avoir avec l'Homme-Chèvre, et comment tout cela était lié lorsque quelqu'un me toucha l'épaule.

Je me retournai vivement et levai mon fusil, mais on me l'arracha.

J'étais en face de l'Homme-Chèvre !

À cet instant, la lune sortit de derrière un nuage et sa lumière se réfléchit dans les yeux du monstre. Ils brillaient comme deux émeraudes froides plantées dans son visage roux et noir. Ils étaient de la même couleur que ceux de Mose.

Il grogna doucement et me tapota l'épaule. Pas de cornes sur son crâne mais un vieux chapeau de paille noirci qui avait pourri et dont une partie du devant avait disparu, comme si quelqu'un avait mordu dedans. Le vent et la pluie avaient fini par tourner vers le haut les morceaux restants des deux côtés de ce trou.

Ce n'était qu'un chapeau de paille. Un chapeau de paille abîmé. Rien à voir avec des cornes.

Et ces yeux. Cette peau. C'étaient les yeux de Mose. La peau de Mose.

À cet instant, je compris. L'Homme-Chèvre était le fils de Mose, celui qui n'allait pas bien dans sa tête et que tout le monde croyait mort... Il vivait ici, dans les marécages, depuis tout ce temps, et Mose avait pris soin de lui, et le fils, à son tour, avait essayé de s'occuper de Mose en lui apportant des cadeaux qu'il trouvait dans la rivière, et il continuait à le

faire, même après la mort de son père. C'était juste un gosse idiot dans un corps d'homme, courant les bois dans des vêtements usés et des chaussures aux semelles béantes.

Il se tourna et m'indiqua du doigt l'amont de la rivière. Il n'avait tué personne, il n'avait pas enlevé Tom. Au contraire, il était venu me prévenir. Il me montrait la direction maintenant. Je la connaissais. Je ne savais pas comment il était entré en possession de cette main coupée ni de la chaîne et de la pièce de Taylor, mais j'étais certain qu'il n'était coupable de rien... Il avait surveillé notre maison, peut-être comme un enfant l'aurait fait, car il n'avait pas vieilli d'un jour dans sa tête... Plus tôt dans la soirée, ce n'était pas un opossum qui nous observait, c'était lui.

Et depuis la forêt, il avait dû voir ce qui arrivait à Tom. À présent, il essayait de m'aider.

Je me libérai et je retournai au bateau en courant. Je tentai à nouveau de le dégager. L'Homme-Chèvre me suivit, il mit le fusil dedans, attrapa l'autre extrémité de l'embarcation et, ensemble, on la décolla du sable et on la fit glisser jusqu'à la rivière.

Je pataugeai dans l'eau avec lui. Il me souleva comme une plume et me déposa dans la barque et il continua à la pousser jusqu'à ce que le courant l'emporte.

Il retourna alors sur la terre ferme dans des gerbes d'éclaboussures. Et il resta là à me regarder. On aurait dit qu'il était triste de voir un copain de jeu s'en aller... Le vent faisait claquer son vieux chapeau et essayait de lui arracher ses haillons.

Je commençai à pagayer en m'efforçant de ne pas penser à ce que quelqu'un était en train de faire à Tom...

Des nuages sombres défilaient devant la lune, mais aucun ne réussit à l'attraper. Elle jetait un coup d'œil à la Terre, de temps en temps, comme un enfant effrayé qui regarde par-dessous ses couvertures. La pluie augmenta. Le vent forçait et se rafraîchit dans l'humidité ambiante.

Je ramais si dur que mon dos et mes épaules commencèrent à m'élancer. Mais le courant m'aidait. Je dépassai un groupe de mocassins d'eau qui ondulaient dans le noir. Je craignis un instant qu'ils essaient de se glisser dans le bateau pour s'y reposer, pensant qu'il s'agissait d'un tronc à la dérive.

Ils s'éparpillèrent autour de moi quand je fendis rapidement leur banc. L'un d'eux fit mine d'embarquer, mais je lui donnai un bon coup de pagaie et il retourna dans l'eau, vivant ou mort, impossible à dire.

J'abordai une courbe de la rivière et me frayai un passage à travers les rideaux de mousse qui pendaient des arbres, les repoussant comme des toiles d'araignée gigantesques. Bientôt, je vis l'endroit envahi par les églantiers et, à cet instant, je fus pris d'une étrange angoisse – un peu comme si le fond d'un seau d'eau qu'on transportait se détachait brusquement.

J'avais peur de ce que j'allais trouver dans ces tunnels mais aussi, peut-être, de ce que je n'y trouverais pas... Et si je m'étais complètement trompé ? Si c'était bien l'Homme-Chèvre qui détenait Tom ? Il pouvait l'avoir cachée dans la cabane de Mose en attendant que je sois hors de vue... Pourquoi m'avait-il rendu le fusil, alors ? Mais après tout, il n'était pas intelligent. C'était une créature des bois, pas plus évoluée qu'un raton laveur ou un opossum. Il ne pensait pas comme les gens normaux...

Toutes ces réflexions m'angoissaient. Et puis je savais bien que je n'avais aucune envie de tuer quelqu'un avec un fusil... J'avais l'impression de vivre un cauchemar, comme quand j'avais eu la grippe quelques années plus tôt – tout tourbillonnait, alors, les voix de mes parents résonnaient dans mon crâne et les ombres m'entouraient et essayaient de m'attraper et de m'entraîner dans un maelström inconnu...

Je pagayai jusqu'à la rive, sautai hors du bateau et le tirai au sec tant bien que mal. Je ne réussis pas à le sortir tout à fait de l'eau car j'étais trop épuisé par l'effort que je venais de fournir. J'espérais simplement que le courant ne l'emporterait pas.

Je récupérai le fusil, puis je gravis la colline silencieusement et trouvai la sortie du tunnel, juste après un certain arbre dont je me souvenais.

Il faisait sombre. La lune était passée derrière un nuage et le vent agitait l'églantier au cœur duquel je m'enfonçai. Des gouttes de pluie traversaient l'épaisseur des ronces, se mêlaient à la sueur dans mes cheveux, dégouлинаient sur mon visage, déposaient du sel sur mes lèvres et me faisaient frissonner.

C'était le 4 juillet et j'avais froid !

On était peut-être déjà le 5, d'ailleurs ? C'était idiot de penser à ça en cet instant, je le savais, alors que j'avais besoin de garder l'esprit en alerte.

En avançant dans le tunnel, je vis, plus loin à travers la végétation, la lueur orange d'un feu qui dansait et une ombre qui se déplaçait devant elle. Et j'entendis des craquements, comme une main qui broyait des feuilles mortes.

Je progressai doucement en tremblant et quand j'arrivai au bout du tunnel, je me figeai. Je n'avais pas le courage de m'engager dans le passage principal qui formait une grotte et qui était décoré avec des images de femmes et des bandes d'étoffe...

Mon Dieu ! Tout à coup, je compris. Le tissu que j'avais vu, le blanc avec un peu de rouge dessus ! C'était la bordure de la robe que Mme Canerton portait à la fête d'Halloween, et plus tard, sans doute, la nuit où elle avait été assassinée...

J'eus soudain l'impression que mes pieds étaient cloués au sol.

J'armai le fusil et je passai discrètement la tête de l'autre côté de l'intersection.

Un feu était allumé. Tom était couchée par terre, nue, ses vêtements éparpillés autour d'elle. Un homme se penchait sur elle et promenait ses mains sur son corps avec le bruit d'un animal qui mangeait enfin après une longue période de jeûne... Ses doigts volaient sur elle comme s'il jouait du piano.

L'inconnu ramassa un catalogue *Sears and Roebuck*, en arracha une page dont il déchira un morceau. Je vis, à la lueur du feu, qu'il s'agissait de la photo d'une petite fille. Il roula soigneusement cette image et la reposa par terre avec soin. Je repensai aux autres victimes, avec ces bouts de papier enfoncés en elle, et je me rappelai ce que nous avait raconté doc Tinn des fétichistes et de leurs manies.

Une énorme machette de bûcheron était plantée dans la terre près de la tête de Tom. Le visage de ma sœur était tourné dans ma direction. Les reflets rouge sang des flammes jouaient dans ses yeux écarquillés et pleins de larmes. Un gros bandana était noué sur sa bouche. Ses mains et ses pieds, attachés avec des cordes, étaient tordus selon des angles affreux. On aurait dit qu'elle risquait de se briser au plus léger contact.

L'homme avait sa braguette ouverte et il tenait son sexe à la main. Il allait et venait devant le feu en contemplant Tom et en criant :

— Je ne veux pas le faire ! Mais tu m'y obliges. C'est de ta faute, tu sais ? Tu deviens juste comme il faut... Juste comme il faut... Oh, oui, ce soir, tu étais parfaite...

Je n'avais jamais entendu une voix pareille. En elle, il y avait toute l'obscurité, l'humidité et la boue du fond de la rivière, toute la pourriture des poissons et des serpents morts et des ordures jetées à l'eau, tous les excréments des cabinets extérieurs...

Je n'avais pas encore aperçu son visage, mais je fus certain, à sa stature et au souvenir de cette chaîne accrochée à la main en putréfaction, qu'il s'agissait de doc Taylor. Mme Canerton la lui avait sans doute arrachée pendant qu'elle se débattait, et puis il lui avait sectionné le poignet sans savoir que sa pièce fétiche était partie avec...

Lentement il se retourna et, aux reflets du feu dans ses cheveux, je m'aperçus que je m'étais trompé. Ce n'était pas doc Taylor.

C'était l'aîné des fils Nation.

Et puis je vis enfin distinctement. Ce n'était pas non plus le garçon de M. Nation. Je l'avais cru un instant parce que c'était le genre de personne auquel je m'attendais.

Je m'avançai dans le tunnel et je criai :

— Cecil !

Le nom sortit de ma bouche sans que j'aie réellement prévu de le prononcer. Cecil me regarda et ses traits prirent la même expression qu'au début de la soirée, lorsqu'il faisait sauter Tom sur ses genoux pendant le feu d'artifice. Il n'avait l'air ni heureux ni triste, juste rêveur, comme un homme s'éveillant d'un songe qu'il ne comprenait pas bien.

Il lâcha ses parties génitales. Elles pendirent devant mes yeux comme une marchandise exposée sur un étalage de l'épicerie-bazar de M. Groon.

— Oh, fiston, dit-il, d'une voix toujours rauque et animale. Tout est simplement allé de travers... Je ne voulais pas prendre Tom. Non, je ne voulais pas. Mais elle a mûri, fiston, devant moi. Chaque fois que je la voyais, je disais, non, on ne crache pas dans la soupe... Mais elle a mûri, oh oui... Et j'ai pensé que j'irais chez vous la regarder si je pouvais, puis je l'ai vue là sur la véranda, facile à emporter, et j'ai compris que je devais l'avoir cette nuit. Il n'y avait pas d'autre possibilité.

— Mais pourquoi ?

— Oh, fiston. Il n'y a pas de pourquoi. Je me dis que je ne vais pas le faire, mais je le fais. Je le fais.

Il s'avança dans ma direction.

Je levai le fusil.

— Écoute, fiston, dit-il. Tu ne vas pas me tirer dessus.

— Si, monsieur.

— C'est un truc que je ne peux pas contrôler. Bon sang, je la libère et on oublie tout ça, tous les trois, d'accord ? Le temps que vous rentriez à la maison, je serai parti. J'ai un petit bateau caché pas loin, je descends la rivière jusqu'à un endroit où j'attrape le prochain train. Je suis bon, pour ça. J'aurai filé avant que tu t'en rendes compte. Je suis venu ici en camionnette avec mon bateau, mais je te la laisse. Tu es assez grand pour en avoir une. Tu devrais en avoir une, oui. Je te la donne. Elle est garée au-dessus de chez Mose.

— Tu ramollis, remarquai-je.

Son sexe était devenu flasque.

Cecil baissa les yeux.

— En effet. (Il remit ses affaires dans son pantalon et se reboutonna tout en parlant.) Je t'assure. Je n'allais pas lui faire de mal. Juste la toucher un peu. Mouiller mon doigt, pas plus. Une petite odeur et c'est tout. Je vais m'en aller et tout ira bien.

— Tu vas t'installer ailleurs et ça va recommencer, dis-je. Comme quand tu es venu jusque chez nous par la rivière pour faire tes trucs ici... Tu n'arrêteras jamais, hein ?

— Il n'y a rien à dire à ce sujet, Harry. Je perds les pédales de temps en temps.

— C'est toi qui as tué toutes ces femmes, Cecil. J'avais confiance en toi. Mon père aussi. Tout le monde avait confiance en toi.

— Rien à dire, Harry.

— Mme Canerton, je croyais que tu l'aimais bien.

— C'est vrai. C'était vrai. J'aime bien Tom aussi. Je les aime toutes et j'essaie de les laisser tranquilles. Celles qui comptent. Je me suis tourné vers les prostituées. J'ai pensé que ça me retiendrait. Mais ce n'était pas intéressant. Je voulais quelque chose de... plus pur. Louise, elle était si gentille...

« Je n'avais pas l'intention de la tuer. J'étais prêt à l'épouser, mais elle n'était pas d'accord. Elle préférait être libre. Je le jure, je n'avais aucune envie de lui faire du mal... Mais elle ne voulait pas être attachée. On s'est disputés, et puis j'ai vu cette chaîne et cette pièce autour de son cou, et j'ai pensé à ce stupide petit docteur qui profitait d'elle, alors qu'elle était à moi, et j'ai tendu les doigts vers sa gorge pour lui arracher cette

foutue chaîne, et elle a levé la main, elle s'est emmêlée dedans, et j'avais la machette...

Il indiqua l'endroit où elle était plantée dans le sol à côté de Tom. C'était un objet menaçant et son tranchant étincelait et paraissait ensanglanté dans la lueur du feu.

— Je l'avais... poursuivit-il, et je lui ai tranché la main ! C'était incroyable. On était au bord de la rivière. Je lui ai dit que je voulais lui montrer quelque chose et elle m'a suivi jusqu'ici. On était sur la rive... (Il eut un petit rire.) Et cette foutue main a filé tout droit dans la rivière. Peux-tu imaginer que...

— L'Homme-Chèvre l'a trouvée. Il récupère des choses au fond de l'eau et les apporte à la cabane de Mose.

— L'Homme-Chèvre ?

— C'est toi, le véritable Homme-Chèvre ! Tu es l'Ambulant de Miss Maggie !

— Ce que tu racontes n'a aucun sens, fiston.

Pas question de le laisser s'approcher de cette machette.

— Mets-toi sur le côté, là-bas, ordonnai-je.

Cecil se déplaça sur ma gauche et je fis quelques pas vers la droite. On tourna plus ou moins l'un autour de l'autre. Alors, je rejoignis Tom et m'accroupis près d'elle sans cesser de tenir Cecil en joue.

— Je pourrais disparaître pour de bon, dit-il. Tu n'as qu'à me laisser partir...

Je tendis une main et ôtai le bandana qui étouffait ma sœur. Tom hurla immédiatement :

— Tue-le ! Tue-le ! Il m'a fourré ses doigts à l'intérieur ! Tue-le ! Il m'a enlevée et il m'a fourré ses doigts à l'intérieur !

— Chut, Tom, dis-je. Calme-toi.

— J'ai mal. Coupe ces cordes... Donne-moi le fusil et c'est moi qui le tuerai !

— Pendant tout ce temps, tu as emmené ces femmes ici pour les torturer, n'est-ce pas ? demandai-je à Cecil.

— C'est un refuge parfait. Des trimardeurs l'ont organisé. Une fois que j'ai choisi une femme, eh bien, je n'ai pas de mal à me débrouiller avec elle. Mon bateau est toujours prêt et, par la rivière, on rejoint presque tous les endroits qu'on veut. La voie ferrée n'est pas loin d'ici. Il y a

beaucoup de trains. C'est facile de se déplacer. J'utilisais ma camionnette pour descendre le bateau.

— C'est toi qui as dit à M. Nation où se trouvait Mose, n'est-ce pas ?

— Ton papa m'a mis la puce à l'oreille. Et Smoote, cet abruti, qui lui coupait les cheveux, d'après toi ? Ce noir planqué dans sa grange le rendait fou, et il a commencé à parler. Je n'avais pas l'intention d'en profiter, mais merde, de plus en plus de gens étaient au courant à cause de sa grande gueule, et ce n'était qu'une question de temps... J'ai simplement laissé échapper une remarque devant une ou deux personnes dont je pensais qu'elles portaient la cagoule.

— Mais pourquoi ?

— On le prendrait pour le coupable, et moi, j'arrêteraient... Je voulais vraiment, tu sais. Épouser Louise, m'installer, coiffer les clients, vivre comme ton père. Peut-être même avoir des enfants. Mais je n'ai pas pu, Harry. J'ai essayé, mais je n'ai pas pu. Je pensais avoir vaincu ça, en moi, puis Louise est tombée amoureuse de ce jeune docteur. Et tout a basculé.

— Vas-y, tue-le ! répéta Tom.

Je m'accroupis, j'attrapai la machette et, de la main gauche, je la fis courir sur les cordes qui emprisonnaient Tom tout en gardant le fusil serré contre moi avec la droite.

— Cela peut arriver que des amis te mettent en colère, parfois, n'est-ce pas ? plaida Cecil. Ils agissent mal. Mais ce n'est pas de leur faute. Je ne l'ai pas fait exprès. Je n'ai pas pu m'en empêcher.

— On ne parle pas de piquer une pastille de menthe, là. Tu es pire qu'un animal enragé. Et encore, eux, ils n'y peuvent rien.

— Je vais te dire, moi non plus. Tu ne sais pas ce que j'ai vu à la guerre. C'était horrible.

— Ce type qui achevait les Allemands de cette façon, c'était toi, n'est-ce pas ?

— Jacob t'a parlé de ça, hein ? Oui. C'était moi. Ça me soulageait. Très vite, je n'ai plus eu peur. Quand j'étais à la maison, j'avais toujours peur. Ma mère m'aimait beaucoup. Et elle adorait me ligoter comme son père le faisait quand il la violait. C'est elle qui m'a appris ça. Les nœuds. Mais ça ne me plaisait pas d'être attaché. Elle, oui. Alors je m'en occupais. On formait une équipe assez formidable jusqu'au jour où je suis allé trop loin... C'était en Arkansas. Et puis, je suis parti à la guerre et j'ai appris à tuer davantage. À en jouir. Et quand je suis revenu... Eh

bien, j'ai découvert que ça soulageait mes tensions. Je te l'ai dit, Harry. Je ne peux pas m'en empêcher. J'ai essayé de m'en tenir à des gens qui ne comptaient pas.

— Comme si quelqu'un comptait pour toi... grommelai-je en continuant à scier les cordes, mais sans grand succès.

— Tu vas me couper, Harry ! protesta Tom.

Le feu crépita, dessina des traînées rouges sur le visage de Cecil. De la pluie dégoulina dans les flammes à travers la couche épaisse des églantiers et des plantes grimpantes. L'eau siffla comme un serpent.

— Tu es comme ton père, c'est ça ? dit Cecil. Tu penses que tu es parfait.

— Faut croire.

— Papa te bottera le cul ! hurla Tom.

La machette était affûtée, mais trop difficile à manipuler, et Tom commença à jurer tout en continuant à exiger que je la libère et que je lui passe le fusil. Je finis par sortir mon canif que j'ouvris avec les dents.

Cecil fit un pas vers moi.

— Ne t'approche pas davantage, Cecil, ou je te tire dans les jambes.

— Explode-lui le zizi ! cria Tom.

Le canif était plus facile à manier. Je finis par venir à bout des cordes et ma sœur s'assit en se frottant les poignets.

— Il m'a fait mal. Fais-lui pareil, en pire !

— Tout va bien, maintenant, Tom.

— Ça ira bien quand on lui explosera le zizi !

Je me redressai, je levai le fusil et Cecil tressaillit.

Mais il m'était impossible de l'abattre. On ne m'avait pas appris à tuer un être humain. J'étais même incapable de tirer sur un écureuil ou d'attraper un poisson si je pensais que je ne le mangerais pas, et j'étais foutrement certain que je n'allais pas manger Cecil.

Éliminer quelqu'un de sang-froid m'était tout simplement étranger. Il le méritait, aucun doute, et pourtant j'eus beau essayer de toutes mes forces, ça me fut impossible. Je pensai lui démolir un genou pour l'empêcher de bouger, le temps d'aller chercher papa ; mais il aurait fini par se vider de tout son sang et il serait mort de toute manière. L'idée d'envoyer de la chevrotine dans de la chair humaine m'accablait, me rendait malade, me rendait fou.

Je ne savais pas quoi faire de lui. Je décidai que je n'avais pas d'autre choix que de le laisser partir, puis de prévenir mon père et de le lancer à ses trousse. Si je m'approchais pour l'attacher, j'étais certain qu'il prendrait l'avantage sur moi, et j'avais peur à ce moment-là de ne pas pouvoir le remettre en joue.

Pendant que Tom se rhabillait, je dis :

— Tu auras ce que tu mérites tôt ou tard.

— Alors ça, c'est parler, fiston.

— Tu restes ici, et on s'en va. Il leva les mains.

— Maintenant, tu redeviens raisonnable.

— Si tu n'arrives pas à lui tirer dessus, moi, je peux, annonça ma sœur.

— Passe devant, Tom.

Elle s'engagea dans le tunnel en protestant.

— Souviens-toi, fiston, dit Cecil. On a passé de bons moments ensemble.

— Tu m'as juste coupé les cheveux. (Je reculais tout en parlant.) Et je devrais te fracasser une jambe pour ce que tu as fait à Toby.

— Il a blessé Toby ? s'exclama Tom. Donne-moi ce fusil, Harry !

Elle fit mine de s'en saisir, et Cecil en profita pour s'avancer vers nous. Je repoussai Tom et je le remis en joue.

— Je croyais que tu voulais t'en aller de ton côté ? Il sourit.

— C'est vrai, Harry. Mais tu ne peux pas reprocher à un gars de tenter sa chance.

— Oui, je peux, assurai-je. Tom, on fiche le camp !

On s'engouffra à toute vitesse dans le tunnel et, pendant qu'on s'enfuyait, je jetai un coup d'œil de temps à autre par-dessus mon épaule pour le cas où il nous aurait poursuivis, mais je ne vis aucun signe de lui.

On émergea de l'églantier et on descendit vers l'endroit où j'avais laissé le bateau. Si on traversait la forêt à pied, il risquait de nous avoir, mais si on descendait la Sabine, il lui serait difficile de nous rattraper, si telle était son intention.

J'espérais que ce n'était pas le cas.

Hélas, quand on arriva sur la berge, la barque que je n'avais pas réussi à tirer au sec avait été emportée par le courant.

— Merde ! dis-je.

— C'était le bateau de Mose ? demanda Tom.

— On va devoir longer la rivière jusqu'au Swinging Bridge...

— C'est pas la porte à côté... lança Cecil.

Je pivotai brusquement. Il se tenait là, au-dessus de nous, à côté de l'arbre où Tom et moi avions trouvé le premier corps, telle une grande ombre qui me fit penser au diable jailli du sol, tout noir, maléfique et plein de suffisance. Peut-être que Cecil n'était pas un Ambulant, après tout, mais Belzébuth en personne, celui dont m'avait parlé Miss Maggie.

Cecil sortit de derrière le tronc et la clarté de la lune joua sur la lame de sa machette. Ça me rappela une histoire que j'avais lue jadis sur la Mort et sa grande faux.

— Vous avez une longue route à faire, les enfants. Une longue route.

Je le mis en joue et il se planqua derrière l'arbre. Il répéta :

— Oh, oui, une longue route.

Je sus alors que j'aurais dû le tuer. Ou au moins penser à emporter la machette. À présent qu'on n'avait plus le bateau, il pouvait nous pister, là-haut dans la forêt, où on ne le verrait même pas.

On s'élança en courant sur la rive. On l'entendit qui se déplaçait à travers les bois au-dessus de nous. Finalement, le silence revint. C'était comme la nuit où on avait perçu tous ces drôles de bruits dans le tunnel. C'était peut-être Cecil, cette fois-là aussi, venu admirer son monstrueux ouvrage attaché à cet arbre... Peut-être qu'on était arrivé juste au moment où il l'avait terminé ? Ou qu'il nous suivait parce qu'il voulait prendre ma sœur ? Qu'il la voulait depuis le début ?

On marchait aussi vite qu'on pouvait, et Tom jurait sans arrêt en racontant ce que Cecil lui avait fait avec ses doigts. Tout ça me rendait malade.

— Tais-toi, Tom. Tais-toi !

Soudain, elle fondit en larmes. Je m'arrêtai et posai un genou à terre, le fusil à côté de moi, et je la pris dans mes bras.

— Je suis désolé, Tom, vraiment. Moi aussi, j'ai peur. Il faut garder notre sang-froid, tu m'entends ?

— Je t'entends, souffla-t-elle.

— On doit tenir le coup. On a un fusil. Pas lui. Peut-être qu'il a déjà renoncé.

— Il n'a pas renoncé, et tu le sais.

— Continuons.

Elle hocha la tête et on se remit en route. Bientôt, l'ombre du pont fut visible sur la rivière. Dans la violence du vent, il se balançait d'un côté et

de l'autre, et craquait et grognait comme des gonds rouillés.

— On pourrait descendre le long de la rivière, Tom, mais je pense qu'il vaut mieux traverser ici. On sera plus vite à la maison.

— J'ai la trouille, Harry.

— Moi aussi. Tu es capable de le faire ?

Tom suça un instant sa lèvre supérieure et hocha la tête.

— Oui.

On gravit la rive jusqu'à l'entrée du pont qui tanguait et on regarda en bas. Loin au-dessous de nous, une écume blanche couronnait l'eau noire qui roulait jusqu'aux cascades et se jetait dans la partie plus large et plus profonde de la rivière. Et en cette nuit de tempête, même à cet endroit, le courant était rapide.

La forêt semblait tranquille, et pourtant elle était pleine de choses que je n'aurais su nommer. De temps en temps, malgré la pluie, les nuages s'ouvraient et laissaient passer un peu de lumière. Mais le déluge augmentait et je devinai qu'avant longtemps, la lune disparaîtrait complètement. Notre situation serait encore pire.

Comme l'autre fois, je décidai de traverser le premier. Ainsi, si une planche cédait, ma sœur serait prévenue. Dès que j'avançai sur le pont, mon poids le fit balancer violemment et je manquai de peu de basculer dans le vide... Quand je tendis les mains pour me rattraper aux câbles, je lâchai le fusil. Le rugissement de la rivière couvrit le bruit qu'il fit lorsqu'il frappa l'eau.

— Tu l'as perdu, Harry ! cria Tom depuis la rive.

— Viens, accroche-toi aux câbles.

Tom s'engagea et le Swinging Bridge faillit nous renverser à nouveau.

— Il faut marcher aussi légèrement que possible, dis-je, et ensemble. Quand je fais un pas, tu en fais un. Si une planche lâche, ou si je tombe, tu le verras à temps.

— Et si tu tombes, je fais quoi ?

— Tu continues toute seule, Tom.

On réussit à progresser ainsi. Le pont oscillait moins. Hélas, on avançait vraiment très lentement. Je me demandais à présent si on n'aurait pas mieux fait de continuer sur la rive jusqu'à un gué. Sauf que cette partie de la rivière était plongée dans une obscurité totale et que les arbres poussaient jusqu'au bord. Il aurait été facile à Cecil de nous prendre par surprise.

Mais maintenant, suspendu entre le ciel et l'eau, dans le vent et la pluie, je pensai que j'avais fait le mauvais choix. Bien entendu, il n'y avait aucun retour en arrière possible. On était à peu près au milieu du pont. Et je n'avais plus le fusil.

Je me retournai, regardai la berge, au-delà de Tom. Cecil ne nous suivait pas.

C'était déjà ça.

Longtemps plus tard, quand on ne fut plus qu'à deux mètres de l'autre rive, je recommençai à respirer. Puis je songeai qu'il nous restait toujours pas mal de chemin à faire avant d'atteindre la route. Si on arrivait jusque-là, on serait encore loin du but – et en plus Cecil connaissait notre destination. Mes parents risquaient de ne pas être rentrés. Quant à mémée, était-elle retournée à la maison prévenir mes parents ? Ou partie en voiture chercher de l'aide ? En fait, elle était peut-être encore allongée là où je l'avais laissée...

Et si, lorsqu'on atteindrait la route, on essayait de tromper Cecil en prenant l'autre direction ? Mais de ce côté-là, la première maison était encore plus loin et, si Cecil devinait notre stratagème, notre situation serait bien pire. Je décidai donc que la seule solution était de foncer chez nous en redoublant de prudence.

Alors que je réfléchissais à tout cela et qu'on était sur le point de prendre pied sur la terre ferme, les ombres de la rive se mirent à bouger.

Cecil se tenait devant nous, la machette à main.

Il avait l'air d'être passé dans une égreneuse de coton, mais l'expression de son visage était révélatrice : il nous tenait. Je jetai un coup d'œil à ma sœur par-dessus mon épaule. Le regard qu'elle me renvoya attendait une réponse. Que je n'avais pas.

Il fallait faire demi-tour ! Mais Cecil ne me laissa pas le temps de prendre la décision. Il planta sa machette dans la terre à côté de lui et les pieds bien calés sur le sol, il empoigna les câbles qui retenaient le Swinging Bridge et lança d'une voix triomphante :

— Je vous ai gagnés de vitesse, les enfants ! Je me suis grouillé de traverser à gué, plus bas, comme tu aurais dû le faire, Harry. Et puis, je vous ai attendus. Maintenant, toi et la petite Tom, vous allez piquer une tête... Ça ne me plaît pas d'en arriver là, mais c'est comme ça. Tu le comprends, n'est-ce pas, Harry ? Je ne voulais que Tom. Si tu me la donnes tout de suite, je te laisse partir. Le temps que tu retournes chez

toi, elle et moi, on sera en route. C'est le seul marché que je puisse te proposer, mon garçon.

— C'est un marché de dupe, dis-je.

Alors, Cecil secoua le pont qui se déroba aussitôt sous mes pieds. Je me retrouvai avec les jambes suspendues dans le vide. Par chance, j'avais réussi à me retenir à un câble en l'entourant de mes bras.

Je regardai Tom un instant. Elle était tombée et elle s'accrochait désespérément à une traverse. Elle la serrait si fort qu'une partie du bois pourri se désagrégeait peu à peu. Ses pieds avaient disparu dans l'obscurité. La planche craqua. Tom gémit. Le pont sembla lui répondre en soupirant dans le vent et les vieux câbles rouillés couinèrent comme un rat écrasé à coups de botte.

Cecil secoua les câbles à nouveau, mais je tins bon. J'essayai de me relever et de remonter mes jambes sur les traverses, mais le pont s'était incliné et les câbles étaient souples, si bien que chaque fois que je bougeais, il accompagnait simplement mon mouvement. Et les rafales de vent n'arrangeaient rien.

La planche à laquelle Tom se retenait ne céda pas, mais elle continuait à s'effriter. Bientôt, la vie de ma sœur ne dépendit plus que d'un mince fragment boulonné des deux côtés aux câbles inférieurs.

Au moment où je lançai un coup d'œil à Cecil, je vis une autre silhouette jaillir de l'ombre, avec sur la tête quelque chose qui ressemblait à des cornes.

Le fils de Mose, Telly.

Il attrapa Cecil par le cou et le tira en arrière. Cecil se dégagea en pivotant et lui donna un violent coup de poing dans le ventre. Ils luttèrent un instant au corps à corps.

Cecil réussit à se libérer, mais il y laissa une manche de sa chemise. Il ramassa la machette et la planta dans la poitrine de Telly. Celui-ci recula en gémissant puis il bondit de plus belle sur son adversaire. Dans la bagarre, les deux hommes roulèrent jusque sur le pont.

Sous le choc, les planches éclatèrent, et le Swinging Bridge se balança très violemment. On entendit un claquement, puis un sifflement lorsqu'un des câbles se brisa, cingla l'air comme un fouet et plongea vers l'eau.

Cecil et Telly basculèrent ensemble dans la Sabine. Tom resta un instant accrochée à sa minuscule traverse, puis le second câble céda et on

plongea dans la rivière à la suite des deux hommes.

Je m'enfonçai profondément dans l'eau, refis surface au milieu de l'écume qui m'étouffait, percutai Tom. Elle hurla et je l'attrapai par le col de sa chemise. Les tourbillons nous aspirèrent de nouveau. Je me débattis pour remonter à l'air libre sans lâcher ma sœur. Lorsque je jaillis hors de l'eau, j'aperçus Cecil et Telly, toujours collés l'un à l'autre, juste au moment où les cascades les avalaient.

On subit le même sort un instant plus tard et l'eau nous engloutit, mais je continuai à serrer le vêtement de Tom de toutes mes forces. Je pense que je perdis conscience. Je revins à moi quand l'air nocturne me frappa.

J'assurai ma prise sur Tom et commençai à nager tant bien que mal vers la rive. C'était très difficile car nos vêtements mouillés et nos chaussures nous alourdissaient. On était épuisés et ce foutu courant essayait de nous entraîner avec lui.

Tom ne luttait plus. Elle était devenue toute molle et s'abandonnait à la rivière. À plusieurs reprises, je crus que je n'arriverais pas à nous sortir de là, ou pire, que j'allais devoir lâcher ma sœur pour sauver ma peau, cependant je me tenais si fort à elle que mes doigts en étaient paralysés.

Mes pieds finirent par toucher le fond de sable et de graviers. Je titubai jusqu'à la berge avec Tom en remorque. Je m'effondrai à genoux. Tom roula sur le côté et vomit.

Je m'affalai en avant, m'allongeai sur le dos et aspirai l'air à pleins poumons. La tête me tournait. Il avait cessé de pleuvoir.

Je jetai un coup d'œil à la rivière. La lune, heureuse d'être débarrassée des nuages, jetait sur la Sabine une lueur qui ressemblait à de la graisse dans une poêle chaude. Cecil et Telly se battaient toujours, mais ils n'étaient plus seuls, à présent : autour d'eux, une douzaine de têtes argentées luisaient au clair de lune.

Ils avaient dérivé au milieu d'un banc de mocassins d'eau et leurs mouvements avaient excité les serpents. On aurait dit des cravaches qui les cinglaient encore et encore.

Les deux hommes étaient entraînés vers la courbe boueuse de la rivière. Dans l'ombre des arbres surplombant la rivière, ils disparurent à ma vue quand les nuages revinrent.

Lorsque je fus en état de me lever, je me rendis compte que j'avais perdu une chaussure. En tremblant d'épuisement, j'attrapai Tom et la tirai plus haut sur la rive. On resta couchés là un bon moment pour récupérer.

Enfin, on se sentit assez forts pour bouger et on se dirigea d'un pas chancelant vers la brèche dans la végétation qui menait à la route. Mon pied nu semblait se poser sur toutes les épines de la création. Quand on atteignit Preacher's Road, je m'assis pour retirer les échardes du mieux que je pus. Puis j'ôtai mon autre chaussure, et on partit dans la direction de la maison. La pluie recommença pour de bon et ne s'arrêta plus. La lune tira sa révérence. Autour de nous, il n'y avait plus que la nuit et le déluge. On avait du mal à voir la route boueuse.

Longtemps plus tard, en approchant de chez nous, on entendit maman dans le jardin, qui hurlait nos noms.

Quand elle nous aperçut, elle laissa échapper une espèce de rugissement et courut vers nous, ses cheveux mouillés dans les yeux. Sa chemise de nuit la moulait comme un gant de satin.

Papa était en train de fouiller les bois pour nous retrouver, et mémée était au lit, terrassée par toutes ces émotions. Toby, que je croyais mort, gisait sur une paille improvisée. Maman lui avait bandé la tête. Elle disait que c'était un héros. Quand elle nous vit, cette pauvre bête réussit à bouger la queue pour qu'on sache qu'elle était heureuse de nous retrouver.

Mon père, trempé et épuisé, revint un peu avant l'aube. On était assis à la table en train de raconter nos aventures à maman et à mémée. Il tomba à genoux, nous prit tous les deux dans ses bras et se mit à pleurer.

Le lendemain matin, on récupéra le cadavre de Cecil sur un banc de sable. Il était déjà tout boursoufflé à cause de l'eau et des morsures des serpents. Il avait la nuque brisée. Telly s'était occupé de lui plus vite que le venin des mocassins.

Le fils de Mose était coincé dans des racines, un peu plus loin près de la rive. La machette de Cecil lui avait ouvert la poitrine et le flanc. D'après mon père, son vieux chapeau de paille était toujours sur sa tête ; il s'était plus ou moins enchevêtré dans ses cheveux, et ses « cornes » détrempées retombaient sur ses yeux.

Je me suis souvent demandé ce qui lui avait pris. Bien sûr, il m'avait conduit là-bas pour sauver Tom, mais il m'avait laissé me débrouiller tout seul avec Cecil dans le tunnel. Peut-être qu'il avait peur ? Et pourtant, sur le pont, quand Cecil allait nous avoir, il lui avait sauté dessus.

Voulait-il nous aider, ou avait-il juste été effrayé ? Je ne saurai jamais. Ce pauvre Telly avait vécu là-bas dans les bois pendant toutes ces années... Seul son père connaissait son existence, et il avait choisi de la garder secrète afin que les gens laissent son rejeton tranquille et ne profitent pas de lui parce qu'il était demeuré.

En fin de compte, je suis resté couché dans notre ancienne chambre pendant deux jours, à soigner mon pied blessé par les épines, à penser à ce qui avait failli arriver à Tom, à essayer de recouvrer des forces.

Maman passa tout son temps à notre chevet et elle ne nous quitta que pour nous préparer de la soupe. La nuit, c'était papa qui nous veillait. Quand je me réveillais en hurlant, me croyant toujours sur le Swinging Bridge, il était là et il me souriait et il caressait ma tête, et je replongeais dans le sommeil.

Il démontra un côté de la grange et utilisa ses planches pour fermer la véranda. Il nous expliqua qu'il se sentait plus tranquille comme ça. Cette vieille véranda me manqua, mais il avait pris la bonne décision, bien sûr. Sans cela, je n'aurais jamais pu retourner y dormir.

Près de deux ans s'écoulèrent avant qu'il ne reconstruise la grange avec des planches neuves.

Au fil des années, d'après des nouvelles entendues ici ou là, on apprit qu'il y avait eu d'autres meurtres de ce genre dans notre région, en Arkansas, en Oklahoma et dans une partie du North Texas, avant ceux de chez nous. À l'époque, personne ne les attribua à un seul meurtrier. La police ne pensait tout simplement pas comme ça en ce temps-là. La véritable nature des tueurs en série était encore inconnue.

Mais tout ça est fini maintenant. C'était dans les années 30.

OceanofPDF.com

ÉPILOGUE

Un dernier mot. Six mois plus tard environ, un chasseur que papa connaissait, un certain Jimmy St John, découvrit quelque chose d'étrange. Plus intéressant encore, cette chose se trouvait près de l'endroit où l'automobile de Red avait été abandonnée, mais le seul moyen de mettre la main dessus, c'était de laisser échapper sa lampe torche en chassant le raton laveur, de dégringoler sur la rive jusqu'à l'endroit où cette foutue lampe avait roulé, et de découvrir une ouverture dans un groupe d'arbres. Et là, si on regardait en l'air juste comme il faut, on voyait ce truc.

Ça ressemblait à la poupée de goudron – un épouvantail noirâtre pendu à une corde accrochée à une branche au-dessus de la rivière.

Le lendemain, St John avertit mon père qui se rendit aussitôt sur place en voiture. On ne me donna pas toutes les informations, à l'époque, mais au fil des ans, j'ai reconstitué le puzzle.

Un cadavre recouvert d'une épaisse couche de goudron, les yeux ouverts – mais, bien sûr, ce n'étaient plus que des orbites grouillant d'insectes. Il avait une corde autour du cou, dont l'autre extrémité était attachée dans l'arbre au-dessus de lui. Le gars l'avait lancée par-dessus une branche, puis il l'avait passée autour de sa gorge et il avait sauté dans le vide... Mon père se demandait dans quel état d'esprit il pouvait bien être pour faire une chose pareille et de cette manière.

Je crois que papa, au cours de ses heures les plus sombres, avait lui aussi envisagé d'en finir... Mais si loin de tout et d'une façon si bizarre ?

Dans cette espèce de cachette naturelle, à côté des cendres d'un feu de camp, il y avait aussi deux gros tonneaux de goudron : ils étaient noircis par les flammes, leurs couvercles étaient ôtés, et par terre, à côté d'eux, un bout de planche était encore plein de cette substance poisseuse.

Papa en conclut que l'homme avait fait chauffer le goudron, s'en était enduit quand il était encore brûlant et puis s'était pendu.

Il apporta le corps à doc Tinn à qui il avait appris à faire confiance. Le toubib nettoya le cadavre de son mieux. Une grande partie de la chair avait été protégée par le goudron et, lorsqu'on eut enlevé celui-ci avec du diluant à peinture, on découvrit une liste de noms de femmes tatouée sur un de ses bras. Je n'ai jamais demandé à papa si celui de ma mère y était, mais j'ai ma petite idée là-dessus.

En travers de la poitrine, un autre tatouage grossier disait : NÈGRE.

Voilà comment mon père voyait les choses : Red aimait Miss Maggie comme une mère, mais quand il découvrit qu'elle l'était au sens propre du terme, il perdit ses points de repère. Il cessait d'être un gentil blanc s'occupant d'une pauvre femme de couleur, il était noir lui-même. Il essaya de sauver Mose, son père et, quand il échoua et considéra qu'on lui avait volé son existence, il rendit visite à Miss Maggie. Peut-être pensait-il qu'elle lui jurerait que ce n'était qu'une plaisanterie, ou un truc de ce genre ? Impossible à dire. Ou peut-être décida-t-il de se débarrasser de la seule personne qui, à sa connaissance, savait avec certitude qu'il n'était pas blanc ?

Là encore, on ne le saura jamais. Mais se sentant coupable de ce qu'il était et de ce qu'il avait fait, il se tortura avec un tatouage grossier sur la poitrine, du goudron brûlant et il choisit une mort affreuse par étouffement.

Il se peut aussi que le Klan l'ait assassiné, après tout. Parce qu'il avait découvert que Red était noir et qu'il avait les noms d'une douzaine de femmes blanches tatoués sur un bras... Ou peut-être parce que les types du Klan avaient appris sa tentative de sauver Mose.

De cela non plus, aucun moyen d'être sûr. La vie est ainsi faite. Rien à voir avec les romans policiers de mémée. Tout ne trouve pas forcément d'explication.

Comme cette foutue photographie coloriée au crayon dans la cabane de Mose.

Qu'est-ce que ça signifiait ?

Mose avait-il fait ça, et si oui, pourquoi ?

Comme il n'avait aucune photo de son garçon, disons qu'il s'en était fabriqué une pour la placer à côté de son épouse depuis longtemps disparue. Ou était-ce juste pour se rappeler qu'il avait un fils ?

Mais Cecil lui-même pouvait tout aussi bien l'avoir posée là.

Pour une raison ou une autre, il aimait enfoncer dans le corps de ses victimes des bouts de papier roulés et tapisser les parois de son tunnel de photos découpées dans le catalogue *Sears and Roebuck*. Avait-il considéré que, d'une certaine manière, il avait aussi tué Mose en le faisant punir pour ses crimes à lui ? Et comme il n'avait pas eu l'occasion de placer son petit cadeau sur lui, il l'avait laissé dans sa cabane ?

Et qu'y avait-il sur les papiers retrouvés dans les autres cadavres ? Des photos de femmes ? Rendait-il ces clichés responsables de ce qu'il faisait – convoiter et tuer ?

Un psychiatre à la retraite est resté un moment ici, dans cette maison, avant de mourir d'une attaque. Je lui ai raconté cette histoire, et je l'ai interrogé sur ce mystère. Il n'avait pas de réponse précise mais, d'après lui, ç'aurait pu aussi bien être des articles de journaux concernant des femmes, ou des crimes en rapport avec elles...

Il ajouta qu'il y avait des tas d'autres possibilités et peu de certitudes.

Bref, à l'époque, je n'ai pas su ce que ça signifiait. Et je n'en ai pas une meilleure idée aujourd'hui.

Il ne reste pas grand-chose à ajouter. Juste quelques généralités. Je fus un héros pendant un temps, puis ça se calma et on retrouva une vie normale.

La ville engagea finalement un nouvel instituteur, puis plusieurs, et ma sœur et moi, on retourna à l'école régulièrement. Je me suis arrêté en seconde, mais Tom est allée en fac.

Mémée ne se remit jamais complètement de notre aventure dans les marais. On aurait dit que l'angoisse de cette terrible nuit l'avait brisée et vieillie d'un coup et lui avait définitivement détraqué le cœur. Elle continua à voir un peu M. Groon, mais ça ne marcha pas entre eux. Elle tomba malade, garda le lit pendant environ un an et puis, un matin, elle ne se réveilla pas.

On s'était installés dans une nouvelle maison, sur deux hectares, que papa avait achetée en ville. Il y avait déjà un petit cimetière sur notre terrain, la concession familiale de gens depuis longtemps partis et oubliés ; notre vendeur l'avait entretenu par respect et on continua. Mémée y fut inhumée sous un chêne immense qui est toujours là ou du moins qui y était quand je suis allé là-bas pour la dernière fois il y a une dizaine d'années, au temps où je pouvais encore me déplacer. La tombe s'était brisée et confondue avec la terre qui l'entourait. C'est exactement

ce que ma grand-mère souhaitait – être mangée par des vers et dispersée dans tout l'East Texas.

Notre chien est enterré quelque part là-bas aussi.

Après les événements, Toby vécut encore cinq ans. Il avait gagné le droit d'entrer dans la maison. Un matin, papa le laissa sortir pour faire ses besoins, comme d'habitude. Il descendit les marches en boitant et s'éloigna. À la nuit tombée, il n'était toujours pas rentré. Le lendemain, maman trouva son corps pas très loin de l'endroit où mémée reposait.

Quant à notre ancienne propriété, eh bien, papa l'a vendue. Il n'avait plus le temps de cultiver la terre et il voulait se rapprocher de son salon de coiffure. La tombe de Mose disparut parmi les arbres et les ronces. Il y a maintenant un parking et une société de crédits immobiliers à cet endroit. C'est comme s'il n'avait jamais existé.

Papa démissionna de son poste de constable. Il n'était vraiment pas doué pour ce boulot, de toute manière. Il se consacra à la coiffure à plein temps et, peu à peu, notre situation s'améliora et il gagna bien sa vie jusqu'au jour où il eut son cancer. Heureusement, la maladie l'a emporté rapidement. Il avait soixante-deux ans. Ma mère, comme si papa l'appelait, le suivit peu de temps après dans la tombe.

Tom fut tuée en 1969 par un chauffard ivre. Elle était aussi belle que notre mère, et elle était devenue institutrice de maternelle. Son mari, lui, était un imbécile. Il la quitta quand elle tomba enceinte, et il ne lui donna presque plus jamais de nouvelles.

Tom conduisait mon bon à rien de neveu à Houston chez un toubib pour une énième cure de désintoxication, quand elle eut cet accident. Une collision frontale. Elle est morte sur le coup.

Mon neveu, baptisé Jacob en souvenir de mon père, s'en sortit avec un gros bleu à la tête et il se remit. Il vécut assez longtemps pour féconder plusieurs femmes et empoisonner la vie de tas de gens avec ses problèmes de drogue et d'alcool. Par bonheur, il passa l'arme à gauche en faisant une overdose en 1975.

Doc Tinn et sa femme déménagèrent à Houston dans les années 60. On ne les fréquentait pas beaucoup. Après leur départ, je n'entendis plus jamais parler d'eux.

Root, le fils de Pappy Treesome, fut castré et brûlé par le Klan en 1939. Quand son père mourut et qu'une congestion cérébrale rendit Camilla invalide, Root fut livré à lui-même, et il s'avéra qu'il n'était pas

si inoffensif que ça, finalement. Il viola une demi-douzaine de Noires, mais personne n'intervint. Les Blancs comme les Noirs décidèrent qu'elles l'avaient cherché. Je ne vois pas bien pourquoi elles l'avaient cherché, sinon qu'elles étaient de sexe féminin, et lui un mâle qui voulait se défouler.

Mais ensuite Root commit une erreur aux yeux de la société blanche. Je ne sais pas où cela se passa, ni dans quelles circonstances, mais il s'exhiba devant une femme blanche, et on le lyncha illico. Papa m'avait dit un jour que Root avait la cervelle d'un gosse de cinq ans.

Le vieux Nation continua sa vie d'ivrogne et créa des problèmes à tout le monde. Il n'en subit pourtant pas les conséquences car il vécut jusqu'à quatre-vingts ans ou davantage et mourut tranquillement dans son sommeil.

Sa femme l'avait quitté depuis longtemps et il ne s'était pas remarié. Quant à ses deux garçons... Eh bien, je ne sais pas exactement ce qu'ils sont devenus. Ils déménagèrent. J'ai entendu dire que l'un d'eux était mort dans un accident de pêche, mais je ne sais pas si c'est vrai, et si ça l'est, je ne connais pas les détails de la chose.

Doc Stephenson. Je ne garde aucun souvenir de son départ. Un jour, il ne fut plus là, c'est tout, et le docteur Taylor le remplaça. Moi, je devins à vingt-deux ans le shérif de Marvel Creek. Son premier. Avant cela, il n'y avait qu'un constable pour cette zone mais, même si elle ne fut jamais très importante, la ville grandit et estima qu'elle avait besoin de son propre officier de police.

Au début de la Seconde guerre mondiale, je m'enrôlai, mais on ne voulut pas de moi. Des années plus tôt, Sally Redback, piquée par un frelon un jour où je labourais, s'était affolée et m'avait balancé un coup de sabot en plein visage, abîmant mon œil droit. Je m'en tirai avec juste une petite cicatrice, mais ma vision fut moins bonne. À cause de ça, l'armée estima que je ne me servais pas correctement d'un fusil. J'essayai d'expliquer que je savais aussi tirer en gaucher mais, à l'époque, ils ne couraient pas après les soldats, et je restai donc à la maison.

Au cours de ma carrière de shérif, je rencontrai une adorable jeune femme nommée Eleanor Piggie – sans rigoler ¹. Elle avait atterri à Marvel Creek quand ses parents débarquèrent de Californie. Ils avaient fui le Dust Bowl en Oklahoma, mais ils n'avaient pas trouvé la terre promise en Californie et ils étaient revenus dans l'East Texas.

Doc Taylor mit au monde nos deux enfants et, plus tard, établit le certificat de décès d'Eleanor, il y a onze ans. Le grand cœur généreux de mon épouse tomba en panne un jour, tout simplement.

James, mon aîné, est parti au Viêt-nam. Il a été tué là-bas. William, le plus jeune, est devenu avocat et il s'en sort bien. Il paie une grande partie de mes soins, ici ; il m'a pris chez lui à Houston un moment puis, quand j'ai décidé que je devenais un fardeau, il m'a aidé à trouver une maison de retraite où finir mes jours. Ça ne lui plaisait pas mais, pour dire la vérité, moi, je préfère.

Lui et sa famille me rendent visite deux fois par semaine et davantage si je veux. Sa femme, Coreen, est comme une fille pour moi, et mes petits-enfants sont merveilleux.

Mais le temps passe. Il dévore l'énergie. J'aime mon garçon et sa famille, mais je n'éprouve plus aucun désir de rester couché ici jour après jour avec ce tube dans la queue, à attendre de la purée de pois et de maïs et un truc affreux qui passera pour de la viande, nourri à la cuillère par une superbe infirmière qui me rappelle mon épouse depuis longtemps disparue.

Alors, désormais, je ferme les yeux et je retourne aux souvenirs de cette époque. Les mauvaises choses sont de loin moins mémorables que les bonnes. Je dors et je me retrouve dans notre petite maison près de la forêt, au-dessus de la Sabine. J'entends les grillons et les grenouilles, et la lune brille et la nuit est fraîche. Je suis jeune et fort et plein de sève.

Et chaque fois que je m'y rends maintenant, j'espère qu'à mon réveil, je ne serai plus de ce monde, mais de l'autre, celui où mes parents, Tom et mémée, et peut-être même Mose et l'Homme-Chèvre, et bien sûr notre bon vieux Toby, m'attendent.

1 « L'incomparable Mrs « Piggie-Wiggle » est l'héroïne d'une célèbre série pour enfants, créée Par Betty Bard MacDonald (N.d.T.). ←